

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa



2158
15/10/21

BYZANCE

GRANDEUR ET DÉCADENCE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR. — DANS LA MÊME COLLECTION
VENISE. UNE RÉPUBLIQUE PATRICIENNE
(6^e mille).

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Études sur l'administration byzantine dans l'exarchat de Ravenne.

L'Afrique byzantine.

Justinien et la civilisation byzantine au VI^e siècle.

Études byzantines.

Figures byzantines (1^{re} série, 7^e édition).

Figures byzantines (2^e série, 5^e édition).

Dans l'Orient byzantin.

Manuel d'art byzantin.

L'Église et les mosaïques du couvent de Saint-Luc et Phocide.

L'Art byzantin dans l'Italie méridionale.

Ravenne. (Collection des villes d'art célèbres.)

Palerme et Syracuse. (Collection des villes d'art célèbres.)

Les Monuments chrétiens de Salonique. (Avec un album de 68 planches.)

CH. DIEHL

MEMBRE DE L'INSTITUT, PROFESSEUR A LA SORBONNE

BYZANCE

GRANDEUR ET DÉCADENCE

L'évolution de l'histoire byzantine.
Les causes de la grandeur de Byzance.
Les causes de sa décadence.
La civilisation byzantine et son influence.
L'héritage de Byzance.

PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26

1920

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés
pour tous les pays.

171064.

10.5.22.



1919
CC. 2.01

Droits de traduction et de reproduction réservés
pour tous les pays,
Copyright 1919,
by ERNEST FLAMMARION.

BYZANCE

GRANDEUR ET DÉCADENCE

LIVRE I

L'ÉVOLUTION DE L'HISTOIRE DE BYZANCE

L'histoire de l'empire byzantin, malgré les travaux qui, en ces cinquante dernières années, l'ont presque renouvelée, demeure toujours cependant l'objet de tenaces préjugés. A beaucoup de nos contemporains elle apparaît toujours, telle qu'elle apparaissait à Montesquieu et à Gibbon, comme la continuation et la décadence de l'empire romain. En vérité Byzance fut tout autre chose. Quoiqu'elle se soit volontiers proclamée l'héritière et la continuatrice de Rome, quoique ses empereurs jusqu'au dernier jour se soient intitulés « basileis des Romains », quoique les ambitions des princes qui la gouvernèrent se soient souvent étendues au monde occidental et qu'ils n'aient jamais renoncé aux droits qu'ils réclamaient sur l'antique et glorieuse capitale de l'empire, en fait pourtant Byzance devint très vite et fut essentiellement une monarchie d'Orient. Il ne faut point la juger par comparaison avec les souvenirs écrasants de Rome : ainsi qu'on l'a dit justement, elle fut « un état du moyen âge, placé sur

la frontière extrême de l'Europe, aux confins de la barbarie asiatique¹ ». Mais, tel qu'il fut, cet état fut grand.

Par ailleurs, durant les mille années qu'elle a survécu à la chute de l'empire romain, Byzance n'est point, comme on le croit trop volontiers, descendue d'une marche ininterrompue vers la ruine. Aux crises où elle a failli succomber, bien des fois ont succédé des périodes d'incomparable splendeur où, selon le mot d'un chroniqueur, « l'empire, cette vieille femme, apparaît comme une jeune fille parée d'or et de pierres précieuses ». Pendant mille ans, Byzance a vécu, et pas seulement par l'effet de quelque hasard heureux : elle a vécu glorieusement. Elle a eu, pour la gouverner et conduire ses affaires, de grands empereurs, des hommes d'Etat illustres, des diplomates habiles, des généraux victorieux ; et, entre leurs mains, elle a accompli une grande œuvre dans le monde. Elle a été, avant les croisades, et avec plus de persévérance peut-être, le champion de la chrétienté en Orient contre les infidèles ; elle a été, en face de la barbarie, le centre d'une civilisation admirable, la plus raffinée, la plus élégante qu'ait longtemps connue le moyen âge. Elle a été l'éducatrice de l'Orient slave et asiatique ; son influence, enfin, s'est étendue jusque sur l'Occident, qui a appris infiniment à l'école de Constantinople. Et, sans doute, cet empire a eu ses faiblesses, ses défauts, ses vices, et il s'est finalement écroulé en 1453 sous les coups des Turcs. Pourtant, si l'on essayait, par une représentation graphique, d'exprimer l'évolution de son histoire millénaire, ce n'est point par une ligne droite, descendant sans arrêt vers l'abîme, qu'il la faudrait figurer, mais bien par une série de courbes, tour à tour ascendantes et descendantes. C'est là ce qu'il ne faut jamais perdre de

1. Rambaud, *L'Empire grec au X^e siècle*, p. vii.

vue si l'on veut comprendre l'histoire de l'empire byzantin, étudier les causes profondes de sa grandeur et de sa décadence : c'est pourquoi, avant d'entreprendre cette étude, et pour son intelligence, il est indispensable de rappeler, en un résumé rapide, les traits caractéristiques de cette longue histoire et l'évolution de cet empire millénaire.

CHAPITRE I

La formation de l'empire oriental.

De la fondation de Constantinople à la fin du IX^e siècle
(330-867).

I

La formation de l'empire oriental (330-565). — L'empire depuis la fondation de Constantinople jusqu'au commencement du VI^e siècle (330-518). — Le jour où Constantin fonda Constantinople et en fit la seconde capitale de l'empire romain, — ce jour-là, 11 mai 330, — l'empire byzantin commença. Par sa situation géographique, au point où l'Europe se rencontre avec l'Asie, Constantinople était le centre naturel autour duquel pouvait se grouper le monde oriental. D'autre part, par l'empreinte hellénique qui la marquait, par le caractère nouveau surtout que lui donnait le christianisme, la jeune capitale, « la nouvelle Rome », différait profondément de l'ancienne et symbolisait les aspirations nouvelles et les caractères nouveaux du monde oriental. Et par là, quoique, pendant un siècle et demi encore, l'empire romain ait subsisté, — jusque en 476 — quoique, jusqu'à la fin du VI^e siècle encore, en Orient même, la tradition romaine soit demeurée vivace et puissante, pourtant,

autour de la ville de Constantin, la partie orientale de la monarchie s'aggloméra et prit en quelque sorte, conscience d'elle-même. Et aussi bien, dès le iv^e siècle, sous le maintien apparent et théorique de l'unité romaine, plus d'une fois, en fait, les deux moitiés de l'empire se séparèrent, gouvernées par des empereurs différents; et lorsqu'en 395 Théodose le Grand mourut, laissant à ses deux fils Arcadius et Honorius une succession partagée en deux empires, la séparation qui, depuis longtemps, tendait à isoler l'Orient de l'Occident, se précisa et devint définitive.

Durant la longue période d'histoire qui va de 330 à 518, deux crises graves, en ébranlant l'empire, achevèrent de donner à sa partie orientale sa physionomie propre. L'une fut la crise de l'invasion barbare. On put croire d'abord que Byzance ne la supporterait pas mieux que Rome, qu'elle ne résisterait pas au choc formidable que lui portèrent, au cours du v^e siècle, tour à tour les Wisigoths d'Alaric, les Huns d'Attila, les Ostrogoths de Théodoric. En fait, il en fut autrement. Tandis que, dans les lambeaux de l'empire d'Occident, des chefs barbares se taillaient des royaumes, tandis que le dernier empereur romain disparaissait en 476, l'invasion glissait le long des frontières de l'empire d'Orient et ne l'entamait que passagèrement : si bien que la nouvelle Rome restait debout, — comme grandie de toute la catastrophe où s'abîmait l'ancienne Rome, et par là, rejetée davantage encore vers l'Orient.

L'autre crise fut la crise religieuse. C'est en Orient que prirent naissance toutes les grandes hérésies qui troublèrent l'Eglise aux iv et v^e siècles, arianisme, nestorianisme, monophysisme, toutes ces discussions compliquées où s'opposèrent en un saisissant contraste l'esprit grec épris de subtile métaphysique théologique et le clair et sobre génie du monde latin, où se heurtèrent aussi en une lutte violente l'épiscopat

d'Orient, souple et docile serviteur des volontés du maître, et la hauteur intransigeante, la fermeté ambitieuse des pontifes romains. Dès le second tiers du v^e siècle, le schisme séparait une première fois Rome et Byzance. Et, de plus en plus, apparaissait, au temps des Zénon, des Anastase, la conception d'un empire purement oriental, vivant d'une vie à part, et où se rencontraient déjà quelques-uns des traits caractéristiques de ce que sera l'empire byzantin : une monarchie absolue, à la façon des monarchies orientales ; une administration fortement centralisée ; une Eglise dont la langue était le grec et qui par là tendait à se constituer en un organisme indépendant, une Eglise qui, d'autre part, dépendait étroitement de l'Etat qui la gouvernait. L'évolution qui entraînait Byzance vers l'Orient semblait près d'être achevée.

Le règne de Justinien (518-565). — Le vi^e siècle interrompit cette évolution qui semblait naturelle et nécessaire. L'empereur Justinien (518-565), dont la puissante figure domine toute cette époque, voulut être un empereur romain, et il fut, en effet, le dernier des grands empereurs de Rome. Ce paysan de Macédoine fut le représentant éminent de deux grandes idées, l'idée impériale, l'idée chrétienne, et c'est par là que son nom marque dans l'histoire. Héritier des Césars et tout plein des souvenirs de la grandeur romaine, il eut tous les orgueils et toutes les ambitions. Il rêva de reconstituer l'unité romaine, de restaurer les droits imprescriptibles que Byzance, héritière de Rome, gardait sur les royaumes barbares d'Occident ; et, en effet, il reconquit l'Afrique, l'Italie, la Corse, la Sardaigne, les Baléares, une partie de l'Espagne, et les rois francs de la Gaule acceptèrent sa suzeraineté. Continuateur des grands empereurs de Rome, il fut, comme eux, la loi vivante, l'incarnation la plus pleine du pouvoir absolu ; il fut le législateur

impeccable, le réformateur soucieux du bon ordre de l'empire. Il voulut enfin parer sa grandeur impériale de toutes les magnificences : Sainte-Sophie, qu'il reconstruisit avec une merveilleuse splendeur, fut le monument incomparable où il voulut éterniser la gloire de son règne et de son nom. Et, aujourd'hui encore, à Saint-Vital de Ravenne, les mosaïques étincelantes qui flamboient dans l'abside solitaire évoquent, en une saisissante image, la pompe fastueuse dont s'entouraient les maîtres du Palais-Sacré de Byzance.

Justinien rêva davantage. Représentant et vicaire de Dieu sur la terre, il se donna pour tâche d'être le champion de l'orthodoxie dans le monde et de propager la vraie foi à travers l'univers. Mais peut-être, dans ses ambitions formidables, y eut-il plus de grandeur apparente que réelle, et Théodora peut-être, elle aussi une parvenue devenue impératrice, voyait plus juste que son impérial époux. Tandis que Justinien, se perdant dans les rêves d'une ambition grandiose et fumeuse, ne considérait que l'Occident et se flattait de soutenir l'empire romain reconstitué sur l'étroite alliance rétablie avec la papauté, elle, avec un sentiment plus net et plus exact des réalités politiques, tournait les yeux vers l'Orient. Elle eût voulu y apaiser les querelles préjudiciables à la puissance de l'empire, ramener, par d'opportunes concessions, les nationalités dissidentes, telles que celles de Syrie ou d'Egypte, et, fût-ce au prix d'une rupture avec Rome, reconstituer la forte et solide unité de la monarchie orientale. Et on peut se demander si l'empire qu'elle rêvait, plus ramassé, plus homogène, n'eût pas mieux résisté aux Perses et aux Arabes ; et on peut soutenir sans paradoxe que ce règne illustre de Justinien, en arrêtant l'évolution naturelle de l'empire d'Orient, en l'épuisant au service d'ambitions excessives, lui fit, malgré l'éclat dont il l'entourna, plus de mal que de

bien. L'Orient négligé allait se venger — de la façon la plus redoutable.

II

La transformation et l'organisation de l'empire oriental. — Pourtant, jusqu'ici, malgré les tendances qui l'entraînaient vers l'Orient, l'empire byzantin apparaissait encore comme le continuateur de Rome. Le latin y restait — si étrange que ce fût — la langue officielle; la tradition romaine y était toute-puissante; l'administration conservait les titres et les cadres que lui avaient légués les Césars. Du commencement du VII^e siècle au milieu du IX^e, la transformation dans le sens oriental se précipita et s'acheva.

La transformation de l'empire au VII^e siècle (610-717). — L'empire paya cher les grandes ambitions de Justinien. Lui mort, la liquidation de son œuvre fut désastreuse. A l'intérieur, financièrement, militairement, la monarchie est lamentablement épuisée. Au dehors, la menace perse redevient redoutable, et bientôt, plus terrible encore, s'abat sur l'empire le torrent de l'invasion arabe. Les querelles religieuses aggravent l'anarchie politique. Dans l'histoire de Byzance, le VII^e siècle (610-717) est une des périodes les plus sombres, une époque de crise grave, un moment décisif où il semble que l'existence même de l'empire soit en jeu.

Sans doute, on y rencontre encore des figures intéressantes et hautes. Par un magnifique et tenace effort, Héraclius (610-641) contient et refoule les Perses victorieux; à la tête des légions qu'il enflamme de son enthousiasme, il porte la guerre au cœur de l'Asie; il triomphe à Ninive, il triomphe aux portes de Ctésiphon, il venge le christianisme des insultes des Perses, et il entre dans la légende comme le premier des croisés. Sa politique religieuse complète son œuvre militaire et s'efforce de rendre l'unité morale à

la monarchie matériellement reconstituée. Mais de son vivant déjà, l'empire se démembre. Les Arabes conquièrent la Syrie, l'Égypte, l'Afrique du Nord, l'Arménie; en Italie, les Lombards sont maîtres de plus de la moitié de la péninsule. Le territoire de l'empire se réduit à l'Asie Mineure, à la péninsule des Balkans, à l'exarchat de Ravenne, domaine restreint et partout menacé, par les Lombards, par les Slaves, par les Arabes, par les Bulgares. Jusque-là la monarchie était demeurée un empire romain de caractère universel : maintenant, elle devenait un empire proprement byzantin, dont toutes les forces se concentraient autour de Constantinople.

De tout cela résulte une transformation profonde. Transformation ethnographique d'abord : les Slaves s'installent dans les Balkans, Serbes et Croates au nord-ouest, Bulgares au nord-est. Transformation administrative : tous les pouvoirs se concentrent, pour les besoins de la défense, entre les mains des chefs militaires; le régime des *thèmes* commence à s'organiser, qui durera aussi longtemps que l'empire. Transformation sociale surtout : l'élément hellénique prend une place chaque jour plus considérable, dans la langue où le latin disparaît devant le grec, dans la littérature qui s'inspire d'idées et se modèle selon des formes nouvelles, dans toutes les habitudes de la vie, en même temps que l'élément chrétien marque de plus en plus sa prédominance, par le rôle que joue l'Église dans les affaires publiques, par le développement croissant du monachisme. Transformation politique enfin : la rivalité avec Rome s'aigrit par d'incessants conflits, la rupture se prépare, qui détachera bientôt l'Occident de Byzance; et par là, de plus en plus, l'attention des souverains se concentre sur l'Orient. Et, sans doute, cette transformation, qui renouvelle alors presque radicalement l'empire, n'a point été toujours, ni de tous points, heureuse. Aux

progrès de la superstition correspond l'assauvagement des mœurs ; les révoltes militaires incessantes attestent la démoralisation croissante, le manque croissant de loyauté et de fidélité. Mais, malgré la décadence de la monarchie, affaiblie au dehors, menacée sur toutes les frontières, troublée au dedans par une anarchie de vingt années (695-717), un fait important, essentiel, apparaît au terme de cette trouble période de transformation et de gestation. Il existe un empire byzantin, diminué sans doute, mais plus ramassé, débarrassé du poids mort de l'Occident et du danger des séparatismes orientaux, un empire capable d'être fortement organisé et de vivre, dès qu'il se rencontrera une main vigoureuse pour le conduire.

L'œuvre de la dynastie isaurienne (717-867). — Cette main se rencontra. Les empereurs isauriens (717-867)¹ furent les artisans glorieux de la réorganisation définitive de l'empire.

On juge souvent sévèrement — et fort mal — les empereurs iconoclastes. On se souvient surtout de leur politique religieuse, dont on comprend d'ailleurs imparfaitement l'intention et la portée. On oublie en quelle situation ils trouvèrent l'empire et quelle œuvre de réorganisation complète ils durent entreprendre. Léon III, Constantin V furent de très grands empereurs, violents, autoritaires, passionnés et durs, mais de grands généraux aussi, qui brisèrent l'élan de l'Islam² et refoulèrent l'ambition des Bulgares,

1. La dynastie isaurienne régna de 717 à 802. Mais ses successeurs (802-867) continuèrent son œuvre et l'achevèrent.

2. Leurs succès, tout autrement décisifs que celui remporté par Charles Martel dans les plaines de Poitiers, furent fort aidés d'ailleurs par l'avènement des Abbassides, qui transporta la capitale des Khalifes de la Syrie proche sur l'Euphrate lointain, et aussi par les divisions qui troublèrent et affaiblirent durant la seconde moitié du VIII^e siècle l'empire arabe.

d'habiles administrateurs, qui accomplirent une grande œuvre législative, administrative et sociale, et à qui leurs adversaires mêmes ont parfois rendu justice.

Sans doute, leur politique a eu quelques conséquences fâcheuses. A l'intérieur, la querelle des images qu'ils déchainèrent troubla l'Orient pendant cent vingt ans (726-842); au dehors, ce furent d'autres désastres, la rupture avec Rome, la perte de l'Italie, le rétablissement de l'empire pour Charlemagne (800) : toutes choses qui, au reste, achevèrent de rejeter Byzance vers l'Orient. Mais, d'autre part, sous la main vigoureuse des Isauriens, le pouvoir impérial, sorti victorieux de la lutte contre l'Eglise réclamant sa liberté, s'affermir prodigieusement; et malgré les dangers extérieurs — le péril bulgare qui, au commencement du ix^e siècle, menaça Constantinople même, la conquête de la Crète par les Arabes (826), qui ôta toute sécurité aux mers orientales — l'empire, vers le milieu du ix^e siècle, était brillant et fort.

Sous le règne de l'empereur Théophile (829-841), la cour de Byzance, par la splendeur des constructions, le luxe du Palais-Sacré, l'éclat de la civilisation, rivalisait avec la Bagdad des Khalifes. Au sortir d'une longue période de troubles, la littérature et l'art semblaient retrouver une vigueur nouvelle, et déjà préluaient à une magnifique renaissance. L'Université de Constantinople, reconstituée par le César Bardas (vers 850), redevenait le centre d'une culture intellectuelle admirable. Et l'influence de l'empire se faisait au dehors sentir jusque dans le monde slave, auquel Cyrille et Méthode, « les apôtres des Slaves », apportaient, avec la foi orthodoxe, son alphabet et sa langue littéraire. Enfin, depuis 842, l'unité religieuse était rétablie dans l'empire, et l'Eglise grecque prenait de plus en plus une forme nationale, que soulignait et précisait le schisme de Photius.

Ainsi, au moment où s'achève cette période, il existe vraiment une nationalité byzantine, lentement formée à travers les événements; et l'empire, nettement oriental, prélude à l'apogée magnifique qui, entre la fin du ix^e et le milieu du xi^e siècle, lui vaudra cent cinquante années de splendeur, de prospérité et de gloire.

CHAPITRE II

De l'apogée de l'empire à sa chute (867-1453).

I

L'apogée de l'empire sous la dynastie de Macédoine (867-1081). — De 867 à 1025, l'empire bysantin a connu cent cinquante ans d'une incomparable splendeur. Pendant un siècle et demi, il a eu à sa tête une succession de souverains qui, presque tous, ont été des hommes remarquables. Basile I^{er}, le fondateur de la dynastie, Nicéphore Phocas et Jean Tzimiscès, usurpateurs glorieux qui gouvernèrent sous le nom des princes légitimes, Basile II enfin, qui régna tout un demi-siècle, de 976 à 1025, n'ont point été des empereurs de Byzance tels qu'on se plait trop volontiers à les représenter. Ce sont des âmes énergiques et dures, sans scrupules souvent et sans pitié, des volontés autoritaires et fortes, plus soucieuses de se faire craindre que de se faire aimer ; mais ce sont des hommes d'Etat, passionnés pour la grandeur de l'empire, des chefs de guerre illustres, dont la vie se passe dans les camps, parmi les soldats en qui ils voient et aiment la source de la puissance de la monarchie ; ce sont des administrateurs habiles, d'une énergie tenace et inflexible, et que rien ne fait hésiter quand il s'agit d'assurer le bien public. Ils n'ont point le goût des dépenses

inutiles, uniquement préoccupés d'accroître la richesse nationale : le faste éclatant du palais, la pompe vaine des cortèges et des cérémonies ne les intéressent qu'autant qu'ils servent leur politique et entretiennent le prestige du souverain. Jaloux de leur autorité, ils n'ont point — ceux-là du moins que j'ai nommés — de favoris : leurs conseillers sont le plus souvent des hommes obscurs qu'ils emploient et dont ils demeurent les maîtres. Epris de gloire, le cœur plein des ambitions les plus hautes, ils ont voulu faire de l'empire byzantin la grande puissance du monde oriental, champion tout ensemble de l'hellénisme et de l'orthodoxie ; et par l'effort magnifique de leurs armes, par la souple habileté de leur diplomatie, par la vigueur de leur gouvernement, ils ont réalisé leur rêve.

Depuis la fin du ix^e siècle, et davantage encore à partir du premier tiers du x^e, hardiment, sur toutes ses frontières, l'empire reprend l'offensive. En Asie, les Arabes reculent de la ligne de l'Halys jusqu'au delà de l'Euphrate, les armées impériales parcourent victorieuses la Cilicie, la Syrie, la Palestine, et Jean Tzimiscès pousse ses escadrons jusqu'aux portes de Jérusalem. En Europe, le puissant empire bulgare, dont les grands tsars Syméon et Samuel avaient fait dans les Balkans le rival redoutable de Byzance, s'écroule dans le sang sous les coups de Basile II, à qui la reconnaissance de ses sujets a décerné le surnom tragique de « Bulgaroctone », le massacreur de Bulgares. Contre les ravages des corsaires musulmans, les flottes byzantines font de nouveau la police des mers. Jusque dans l'Italie lointaine, la tradition toujours vivace des vieilles ambitions romaines réveille les prétentions jamais oubliées, et, en face des Césars du Saint-Empire romain germanique, les basileis byzantins, orgueilleusement, maintiennent les droits et le prestige de leur majesté séculaire.

Avec une extension qu'on ne lui avait plus connue

depuis les temps lointains de Justinien, l'empire règne de la Syrie au Danube, de l'Arménie annexée à l'Italie du sud reconquise. Et tout autour de lui, son habile diplomatie groupe un cortège de vassaux, Italiens et Slaves, Arméniens et Caucasiens, par qui l'influence de Byzance se propage largement à travers le monde. Comme Rome autrefois, Byzance est la grande éducatrice des barbares : Croates, Serbes, Bulgares, Russes lui doivent leur religion, leur langue littéraire, leur art et les formes de leur gouvernement ; au rayonnement de la civilisation byzantine, tous se sont adoucis, apprivoisés, instruits. Au temps des empereurs de la maison de Macédoine, Constantinople est vraiment la cité reine, où se concentrent toutes les élégances, tous les raffinements du luxe et de l'art, les plaisirs délicats de l'esprit et les chefs-d'œuvre d'une industrie savante, les merveilles de l'architecture et les amusements du cirque et du théâtre ; c'est le « Paris du moyen âge », dont la richesse et la splendeur excitent, dans tout le monde barbare, la convoitise et l'admiration. Dans l'empire enfin, progressivement, sous la main de princes énergiques, l'ordre et la sécurité se rétablissent, gages de la prospérité ; l'édifice du pouvoir absolu se consolide ; et dans la monarchie orientale reconstituée, les empereurs de la maison de Macédoine ambitionnent, comme jadis Justinien, la double gloire de législateurs et d'administrateurs. Quand Basile II mourut en 1025, l'empire byzantin était à l'apogée de la puissance, de la prospérité, de la gloire. Son territoire avait été plus que doublé. L'orgueil des grands barons féodaux était abattu. Le trésor renfermait une réserve de plus d'un milliard. Et, dans tout l'Orient, la monarchie était environnée d'un prestige éclatant.

Pour maintenir ce prestige et cette puissance, il eût suffi de princes énergiques, continuant les traditions d'une politique habile et forte. Malheureuse-

ment, on eut des gouvernements de femmes ou de souverains médiocres et négligents. Et ce fut le point de départ d'une nouvelle crise. Sous des empereurs plus faibles, l'aristocratie abattue releva la tête; et par crainte des soulèvements militaires, on laissa s'énervier la puissance de l'armée. On eut un gouvernement civil, de bureaucrates ou d'intellectuels : et bientôt ce fut l'anarchie. Anarchie dangereuse, car au dehors montaient à l'horizon deux périls graves, les Normands en Occident, les Turcs Seldjucides en Orient. Ce n'est pas que ces ennemis fussent plus redoutables que tant d'autres que Byzance avait autrefois vaincus; comme tant d'autres, Byzance aurait pu les helléniser, les soumettre à son influence, en faire ses vassaux. Mais l'empire maintenant était plus faible. Ajoutez le schisme, la rupture définitive avec l'Eglise romaine, qui fut une autre cause de troubles. Les Byzantins semblaient n'en prendre nul souci. Intrigues de cour et guerres civiles, révolutions à Constantinople et anarchie dans les provinces, voilà l'aspect qu'offre la monarchie pendant près de vingt-cinq ans. En 1081, trois empereurs se disputaient le pouvoir, et les Turcs, vainqueurs de Romain IV à la désastreuse journée de Mantzikert (1071), campaient presque en face de Constantinople. On semblait à la veille de la ruine.

II

La renaissance de l'empire sous les Comnènes (1081-1204). — Et pourtant, une fois encore, l'empire connut une restauration inattendue. Ce fut l'œuvre de la dynastie des Comnènes (1081-1185). Comme les Capétiens en France, les Comnènes étaient une grande famille féodale, et leur avènement semblait marquer le triomphe de la grande aristocratie militaire. Comme les

Capétiens, les Comnènes surent reconstituer l'autorité monarchique ébranlée. Quatre princes éminents se succèdent sur le trône : Alexis et Jean, grands généraux, administrateurs habiles, diplomates ingénieux ; Manuel, le plus séduisant de la race, tout ensemble brave jusqu'à la témérité et théologien subtil, élégant, fastueux, viveur et lettré, curieux mélange des qualités chevaleresques de l'Occident et de l'esprit traditionnel de Byzance, et qui fut peut-être, sur le trône impérial, le dernier des grands souverains de la monarchie, par les ambitions grandioses qu'il forma comme par l'effort qu'il tenta pour les réaliser ; Andronic enfin, le plus intelligent de la famille, qui, après avoir rempli le XII^e siècle du bruit de ses aventures romanesques et du scandale de ses vices, fit penser aux contemporains, une fois sur le trône, que par ses hautes qualités « il aurait pu être égal aux plus grands » : puissante et pittoresque figure, à la fois géniale et corrompue, tyran abominable et homme d'Etat supérieur, qui aurait pu sauver l'empire et ne fit que précipiter sa ruine. Ici encore, on le voit, les hommes ne manquèrent pas à Byzance. Et, sans doute, il était trop tard pour que les Comnènes rendissent à l'empire toute sa gloire passée : les Turcs étaient à Iconium, et ils y restèrent ; dans les Balkans, avec l'appui de la Hongrie grandissante, les peuples slaves se constituaient en états presque indépendants. Malgré cela, les Comnènes ont donné à l'empire un dernier rayon de splendeur et, dans le désastre des siècles suivants, les peuples, bien souvent, se sont souvenus du siècle des Comnènes comme d'une époque brillante et heureuse entre toutes.

Une fois encore, sur toutes les frontières, les armées byzantines apparaissent actives, souvent victorieuses : contre les Normands d'Italie, dont la convoitise s'étend vers l'Orient, et qu'elles repoussent ; contre les Turcs, qu'elles tiennent en échec ; et bientôt,

la situation étant rétablie, contre les Serbes, contre les Hongrois, et jusqu'en Occident, contre les rois normands de Sicile et contre les empereurs allemands. La diplomatie impériale étend partout sa souple habileté et ses intrigues savantes, d'Iconium à Venise, en Hongrie, en Allemagne, en France, en Italie comme en Syrie; dans le monde du XII^e siècle, Constantinople est un des centres principaux de la politique européenne. A l'intérieur, une grande œuvre s'accomplit de réorganisation administrative et sociale. La société byzantine du XII^e siècle apparaît merveilleusement élégante et raffinée, curieuse des choses de l'esprit, éprise des choses d'art. Et Constantinople est la capitale incomparable par sa splendeur et par sa richesse. Les voyageurs qui la visitent en font des descriptions merveilleuses et en gardent un souvenir ébloui, Eudes de Deuil comme Benjamin de Tudèle, Robert de Clari comme Villehardouin. Prospérité dangereuse au reste, par les convoitises qu'elle excitait, et qui allait perdre l'empire.

Un grave événement marque en effet le siècle des Comnènes. C'est le moment où, par les croisades, Byzance orientale rentre en contact direct avec l'Occident. Si l'on considère les croisades du point de vue de l'empire grec, on pensera que ce grand effort de la chrétienté pour délivrer le Saint-Sépulcre fut plus nuisible qu'utile à la monarchie. En rapprochant deux mondes incapables de se comprendre, il aigrit entre eux les rancunes et les haines. En montrant aux gens d'Occident, aux Vénitiens surtout, la richesse de l'empire et le merveilleux terrain qu'il offrait pour les opérations de commerce, il alluma des convoitises inouïes. En obligeant les Grecs à prendre des précautions contre des hôtes inquiétants et hostiles (tour à tour Godefroy de Bouillon, Louis VII, Frédéric Barberousse songèrent à prendre de force Constantinople), il détourna les Byzantins de leur politique naturelle

et les rendit plus faibles contre les Turcs. En mêlant enfin l'empire aux affaires d'Occident, il réveilla les vieilles ambitions et éloigna la monarchie de la voie normale et sage. L'impérialisme de Manuel Comnène inquiéta les Latins, tout en épuisant l'empire. Richesse et faiblesse, c'était assez déjà pour attirer sur l'empire grec la convoitise des Latins : les imprudences de la politique impériale, inquiétant, bravant l'Occident et justifiant par là sa haine, firent le reste.

Encore une fois, comme au temps de Justinien, l'empire, sous Manuel Comnène, avait eu de trop vastes ambitions. La liquidation de même fut difficile et désastreuse. Tandis que les nationalités balkaniques, les Serbes, les Bulgares, se réveillaient et se reconstituaient, l'hostilité des Latins devenait chaque jour plus redoutable, et une double menace venait des prétentions de la papauté, des âpres convoitises de Venise. A l'intérieur, c'était l'anarchie. Aux Comnènes succédaient les faibles empereurs de la maison des Anges; entre leurs mains, à la fin du XII^e siècle, l'empire se décomposait. La conséquence était fatale : ce fut la quatrième croisade qui, partie pour délivrer le Saint-Sépulcre, aboutit à prendre Constantinople et, grâce à la diplomatie de Venise, avec la complicité tacite de la papauté, renversa l'empire grec et installa un comte de Flandre sur le trône des Comnènes, aux applaudissements de la chrétienté.

III

L'empire sous les Paléologues (1261-1453). — L'événement de 1204 fut, pour l'empire byzantin, le coup dont jamais plus il ne se releva. Sans doute, l'empire latin de Constantinople fut éphémère et dès 1261 les Grecs rentraient dans leur capitale. Mais une multitude d'états latins subsistaient en Orient. Vénitiens

et Génois y agissaient en maîtres, et sans cesse l'Occident tournait des regards ambitieux vers Byzance. Assurément aussi, la catastrophe de 1204 avait un moment réveillé chez les Grecs le sentiment national, dont les empereurs de Nicée (1204-1261) furent les représentants les plus illustres. Cependant, la dynastie des Paléologues, en reprenant pour deux siècles (1261-1453) possession du trône des basileis, ne régna plus que sur un empire territorialement réduit, financièrement épuisé, et qui se réduira et s'épuisera de jour en jour davantage. En face d'eux, grandissent les états chrétiens des Balkans, conscients de leur force, après à disputer à Byzance l'hégémonie de la péninsule, le second empire bulgare au XIII^e siècle, la Serbie d'Etienne Douchan au XIV^e. En face d'eux, grandissent les Turcs, maîtres maintenant de l'Asie entière, et dont la capitale est à Brousse, presque aux portes de Constantinople, en attendant qu'ils la transportent en Europe, à Andrinople, vers le milieu du XIV^e siècle. Peu importe alors qu'il y ait encore des hommes à Byzance, un Jean Cantacuzène, un Manuel Paléologue, « qui en des temps meilleurs aurait sauvé l'empire, si l'empire avait pu être sauvé ». L'empire ne pouvait plus être sauvé.

Que l'on considère ce qu'est alors l'état de la monarchie. Détresse financière, que les Latins aggravent par leur exploitation éhontée. Lutttes civiles, où on fait, sans rougir, appel à l'étranger, au Serbe, au Turc. Lutttes de classes, riches contre pauvres, aristocrates contre plébéiens, et dont l'âpreté apparaît dans la curieuse, tragique et sanglante histoire de la commune de Thessalonique au XIV^e siècle. Lutttes religieuses enfin: contre des empereurs politiques, désireux de se concilier l'appui de la papauté en négociant l'union des Eglises, le sentiment national grec se révolte, et tout ce qui reste d'énergie s'use dans ces conflits lamentables. Plus d'armée, plus d'argent,

plus de patriotisme. L'empire se rétrécit chaque jour : Constantinople cernée par terre ne communique plus que par mer avec les lambeaux qui constituent la monarchie. Le moment est proche où la ville sera à elle seule tout l'empire. Et la chute est désormais irrémédiable.

Et cependant, telle est encore la vitalité de cette civilisation, qu'une suprême renaissance littéraire et artistique pare d'un rayon de gloire mourante l'époque des Paléologues. Les écoles de Constantinople sont toujours florissantes, et des professeurs fameux, philosophes, orateurs, philologues, y semblent les précurseurs des grands humanistes de la Renaissance. Des écrivains de valeur apparaissent, historiens, moralistes, poètes, essayistes, savants même qui n'ont pas rendu à la science moins de services qu'un Roger Bacon en Occident. L'art byzantin se rallume une fois encore au contact ou du moins à l'émulation de l'Italie, art vivant, pittoresque, tour à tour ému, dramatique ou charmant. Trébizonde, Mistra, l'Athos sont les centres principaux de cette renaissance, à côté de Constantinople : et encore une fois, par là, l'influence de Byzance s'étend sur tout le monde oriental, chez les Serbes, chez les Russes, chez les Roumains.

Le 29 mai 1453, Constantinople était prise par les Turcs ; le dernier empereur tombait en héros, l'épée à la main, sur la brèche de sa capitale forcée. Mais n'est-ce pas une chose remarquable qu'à la veille de la chute, l'hellénisme ait rassemblé, pour jeter un dernier éclat, toutes ses énergies intellectuelles — comme pour évoquer les gloires d'autrefois, comme pour symboliser et annoncer l'avenir ? Dans Byzance mourante, il est singulier et significatif de voir brusquement reparaître les grands noms des Périclès, des Thémistocle, des Epaminondas, d'entendre évoquer le souvenir de ce que ces glorieux ancêtres firent jadis

« pour la chose publique, pour la patrie ». Il est singulier et significatif de voir les hommes les plus éminents de l'époque adjurer l'empereur de prendre, au lieu du titre traditionnel et suranné de basileus des Romains, le nom nouveau et vivant de roi des Hellènes, « qui à lui seul suffira pour assurer le salut des Hellènes libres et la délivrance de leurs frères esclaves ». Illusions qui semblent vides de sens, au moment où Mahomet II est aux portes : fait remarquable pourtant que cette reprise de conscience de l'hellénisme qui ne veut pas mourir et qui prépare obscurément, au moment même de la catastrophe, un avenir meilleur.

Telle est, en un raccourci sommaire, l'évolution de l'histoire de Byzance, depuis la fondation de Constantinople en 330 jusqu'à sa chute en 1453. Entre ces deux dates, dans ces onze siècles, que de périodes glorieuses ! Au ^{vi}^e siècle, avec Justinien, l'empire romain, une dernière fois, se reconstitue, et la Méditerranée devient de nouveau un lac romain. Au ^{viii}^e siècle, les Isauriens brisent l'élan de l'Islam et réorganisent sur des bases nouvelles la monarchie absolue. Au ^x^e siècle, les grands empereurs de la maison de Macédoine font de Byzance la grande puissance de l'Orient. Au ^{xii}^e siècle, avec les Comnènes, l'empire grec fait encore brillante figure dans le monde européen. Il ne suffit donc pas de parler de décadence : on peut, on doit parler de grandeur aussi. Et il vaut la peine de chercher les causes profondes de cette grandeur, avant d'étudier les raisons de cette décadence. Et surtout, il ne faut pas oublier les services rendus par une civilisation qui fut longtemps la plus brillante du moyen âge ; il faut chercher ce que durent à l'empire byzantin l'Orient et l'Occident même, et quel héritage, aujourd'hui encore, Byzance nous a laissé.

LIVRE II

LES ÉLÉMENTS DE PUISSANCE

Définir les causes multiples, permanentes ou passagères, de la décadence byzantine est chose relativement facile et qui a été tentée souvent. Il semble plus malaisé de déterminer les raisons de la grandeur de Byzance. Et pourtant, pour que l'empire ait duré, pour qu'il ait pu, pendant plus de mille ans, vivre, et non sans gloire, il faut qu'il ait enfermé en lui-même des éléments de puissance sans lesquels son existence — telle qu'elle fut — serait proprement inexplicable. Quelles sont les causes profondes et longtemps efficaces de cette grandeur? C'est ce qu'on voudrait ici déterminer.

C'est d'abord, et essentiellement, un gouvernement absolu et fort, une des conceptions les plus puissantes qui se soient jamais rencontrées de l'autorité monarchique. Ce gouvernement est admirablement servi par une armée bien organisée, qui fut longtemps capable de défendre la monarchie; par une administration fortement centralisée, qui sut donner l'unité à l'empire et la maintenir, et qui fut vraiment l'armature de la monarchie; enfin, par une diplomatie habile, qui sut longtemps propager l'influence et entretenir le prestige de Byzance dans le monde.

Par ailleurs, l'empire a longtemps connu une prospérité économique incomparable, et il a été le foyer d'une merveilleuse culture intellectuelle, deux choses qui ont fait de Constantinople l'un des centres les plus magnifiques et les plus raffinés de la vie civilisée. Et à l'élégance enfin de sa somptueuse capitale, l'empire a su joindre des qualités d'énergie et de force, dont les provinces — et l'Asie en particulier — ont été longtemps la source inépuisable.

Sans doute, selon les temps, ces causes ont été plus ou moins agissantes. L'empire a connu des époques où le gouvernement était faible, l'armée désorganisée, l'administration relâchée et corrompue, la diplomatie imprudente et maladroite. Mais longtemps, à ces dépressions passagères, des éléments de reconstitution se sont opposés. Et pareillement, la prospérité économique de l'empire a fini par fléchir, et la perte de l'Asie conquise par les Turcs a eu pour la puissance et l'équilibre de la monarchie des conséquences redoutables : deux grands faits qui ont préparé la décadence irrémédiable de l'empire à partir du xiii^e siècle. Mais Constantinople, jusqu'à la fin, est demeurée un admirable foyer de civilisation, comme un témoin de la grandeur passée de Byzance, et longtemps le prestige de la Ville a entretenu autour d'elle un suprême rayon de splendeur.

Et ceci trace le plan de cette étude : le Gouvernement ; l'Armée ; la Diplomatie ; l'Administration ; le Développement économique ; et, comme aux deux feuillets opposés d'un diptyque, Constantinople, foyer de richesse et de civilisation, l'Orient asiatique, force de l'empire.

CHAPITRE I

Le gouvernement de l'empire.

Origines et caractère du pouvoir impérial. — Les formes extérieures de l'autocratie impériale. — L'étendue du pouvoir impérial. — Les limites du pouvoir impérial. — La vie impériale. — La force de l'institution impériale.

Peu de souverains ont été dans le monde plus puissants que le fut l'empereur de Byzance. Peu d'états, même au moyen âge, ont eu une conception plus absolue de l'autorité monarchique. Et ç'a été pour l'empire une très grande force.

I

Origines et caractère du pouvoir impérial. — C'est un très grand personnage, et assez compliqué à définir, que l'empereur byzantin. Héritier des Césars romains, il est comme eux *l'imperator*, c'est-à-dire tout ensemble le chef de guerre et le législateur. C'est en son nom que les généraux remportent les victoires; c'est sa volonté souveraine et infaillible qui crée la loi, dont il est l'expression vivante. « Qu'y a-t-il de plus grand, écrit Justinien, de plus saint que la majesté impériale? Qui pourrait avoir l'outrecuidance de mépriser le jugement du prince, lorsque les fondateurs mêmes du droit ont nettement, clairement déclaré que les décisions impériales ont la valeur de

la loi? » Rome, jadis, avait uni la gloire des armes à l'éclat du droit et fondé sur cette double base sa monarchie universelle. L'empereur byzantin continue la double tradition romaine. « Qui serait, écrit encore Justinien, capable de résoudre les énigmes de la loi et de les révéler aux hommes, sinon celui qui seul a le droit de faire la loi? » Par définition la fonction impériale confère à celui qui en est revêtu le pouvoir absolu et l'autorité infaillible.

Au contact de l'Orient, l'empereur byzantin est devenu quelque chose de plus : il est l'*autocrator*, le *despotès* et, à partir du commencement du VII^e siècle, il devient, dans l'empire hellénisé, le *basileus*, c'est-à-dire l'empereur par excellence, l'émule et le successeur du Grand roi, dont la victoire d'Héraclius sur les Perses vient de consommer l'abaissement et la déchéance. Et, à l'image des chefs des monarchies orientales, auxquels il a emprunté le costume qu'il porte et le diadème dont il ceint sa tête, l'empereur de Byzance apparaît comme placé au-dessus de l'humanité : ce ne sont point des sujets qu'il a au-dessous de lui, mais des esclaves, ainsi qu'eux-mêmes se dénomment humblement ; c'est en se prosternant par trois fois jusqu'à terre, en lui baisant dévotement les mains et les pieds, que les plus grands personnages de la monarchie abordent le maître tout-puissant : la *προσκύνησις* qu'impose le protocole est, comme le mot l'indique, un acte d'adoration.

A tout cela, le christianisme a ajouté une consécration de plus. L'empereur est l'élu de Dieu, l'oint du Seigneur, le vicaire de Dieu sur la terre, son lieutenant à la tête des armées¹, et comme on dit à Byzance, l'*isapostolos*, le prince égal aux apôtres. C'est Dieu qui, dans toutes les circonstances de son gouvernement, inspire le basileus et l'assiste, qui multiplie

1. Jean Comnène déclare que ses soldats ont combattu « sous Dieu comme général et sous moi comme son lieutenant ».

en sa faveur les grâces et les miracles. « Ce n'est point, écrit Justinien, dans les armes que nous avons confiance, ni dans les soldats, ni dans les généraux, ni dans notre propre génie, mais nous rapportons toute notre espérance à la providence de la Sainte Trinité. » Et les acclamations officielles proclament : « Le Seigneur qui donne la vie élèvera votre tête, ô maîtres, au-dessus de l'univers entier ; il fera de tous les peuples vos esclaves, pour qu'ils apportent, comme autrefois les mages, leurs présents à Votre Majesté ». Champion de Dieu sur la terre — ses guerres contre les infidèles ont l'aspect de véritables guerres saintes, — chef suprême et défenseur de la religion, roi et prêtre tout ensemble (ἀρχιερεὺς βασιλεύς, comme on le dit de Justinien), l'empereur byzantin est absolu et infaillible dans le domaine spirituel comme il l'est dans le domaine temporel.

Et de la combinaison de ces divers éléments, résulte un pouvoir qui ne se fonde pas seulement sur l'investiture politique, mais que l'Eglise et Dieu même consacrent et parent d'un prestige incomparable.

II

Les formes extérieures de l'autocratie impériale. — Les apparences extérieures sont soigneusement calculées pour symboliser ce caractère de la majesté impériale.

Les Byzantins ont volontiers pratiqué, à toutes les époques de leur histoire, une politique de prestige et de magnificence : ils ont cru — avec une psychologie peut-être un peu courte et une infatuation assez puérile — que tous les peuples qui les environnaient étaient des enfants faciles à éblouir, des barbares crédules, sensibles à la mise en scène, que ne pouvait manquer d'impressionner profondément le faste de la cour

impériale. L'ostentation a été un des moyens favoris de la diplomatie byzantine, le luxe, un des ressorts coutumiers de sa politique. Byzance s'applique donc à présenter au monde le prince qui la gouverne dans un éblouissement, dans une apothéose, où il apparaît moins comme un homme que comme l'émanation vivante de la divinité.

Et c'est, dans ce but, la titulature magnifique et pompeuse que la phraséologie officielle accole au nom impérial. Comme Auguste, comme Trajan, Justinien est *imperator*, César, Gothique, Alamanique, Francique, Germanique, Vandalique, Africain, pieux, heureux, illustre, victorieux, triomphateur, toujours Auguste. Dans l'empire hellénisé, ses successeurs s'intitulent, comme si ces mots plus simples résumaient en eux toutes les formules d'autrefois, *basileis fidèles en Christ notre Dieu et autocrates des Romains*. C'est, pour le même dessein, le luxe du costume, la splendeur des insignes impériaux, le privilège des chaussures de pourpre, la complication de la mise en scène qui, pour chaque fête, pour chaque solennité, assigne au prince un habillement nouveau, tout éclatant de couleurs diverses et toujours éblouissant d'or et de pierreries. C'est l'étiquette, fastueuse tout ensemble et un peu puérile, qui isole le souverain du commun des mortels et, pour fortifier le respect de la majesté impériale, l'entourne d'un rayonnement de splendeur. « Par la beauté du cérémonial, écrit Constantin Porphyrogénète, qui prit au x^e siècle un plaisir singulier à en codifier les rites, le pouvoir impérial apparaît plus splendide, plus entouré de gloire, et par là il frappe d'admiration les étrangers comme les sujets de l'empire ». C'est pour cela que, dans le palais impérial, ce ne sont que cortèges quotidiens, processions rituelles, dîners somptueux, où une hiérarchie sévère règle les rangs et les préséances, audiences solennelles, fêtes étranges et magnifiques. On a sou-

vent décrit ces spectacles, où Byzance apparaît comme dans un flamboiement d'or, où au pittoresque cha-toiement des uniformes, au luxe des appartements tendus de tapisseries et jonchés de fleurs, à la splendeur des orfèvreries se mêlent de véritables trucs de féerie, lions de bronze rugissant, oiseaux mécaniques chantant sur le platane d'or, et l'empereur enlevé dans les airs, balancé entre ciel et terre. Il n'est pas utile de les décrire à nouveau. Au milieu de toute cette pompe, l'empereur, gainé d'or, magnifique, éblouissant, apparaît sur son trône comme une icône sainte, comme un Dieu. Et aussi bien est « sacré » tout ce qui le touche, et l'art ceint d'un nimbe la tête des souverains — même d'une Théodora, même d'une Zoé — comme il fait pour les personnes divines et pour les saints.

III

L'étendue du pouvoir impérial. — Quelle est maintenant la réalité de ce pouvoir ?

La tradition romaine, recueillie par Byzance, met l'empereur au-dessus des lois (il est, comme on dit au *v^e* siècle, *solutus legibus*). Il exerce donc une autorité absolue sur les choses et sur les personnes, sur l'armée et sur l'administration civile, sur la justice et sur les finances, sur la politique comme sur la religion. Sa compétence est universelle. « Tout dépend, écrit Léon VI, de la sollicitude et de l'administration de la majesté impériale ». L'empereur a autorité même sur les mœurs, qu'il surveille et réforme, même sur les modes, où il détermine le costume et fixe des limites au luxe.

L'empereur exerce le pouvoir militaire. On le trouve souvent à la tête des armées, et les textes décrivent les retours triomphaux qu'il fait dans sa capitale après des campagnes heureuses. L'empereur a le pou-

voir civil ; il fait et défait la loi. De Justinien aux Comnènes, tous les empereurs byzantins ont été de grands législateurs, comme l'attestent tour à tour le Code Justinien, l'Ecloga, les Basiliques et la multitude des nouvelles qu'ils ont promulguées. Il surveille exactement l'administration — qu'on se souvienne des grandes réformes de Justinien, des Isauriens, de Basile I^{er} — et il correspond directement avec les gouverneurs des provinces. Il est le juge suprême : le tribunal impérial jugeait aussi bien en première instance qu'en appel. Il a le grand souci de l'administration financière, si essentielle à l'empire. Justinien explique que le premier devoir des sujets est de payer exactement, intégralement, régulièrement, « en toute dévotion », l'impôt, car l'Etat « a plus que jamais besoin d'argent », et c'est par le bon état du trésor « que se produira une belle et harmonieuse concorde des gouvernants et des gouvernés ». Il nomme enfin et destitue à sa volonté tous les fonctionnaires, ministres, généraux, gouverneurs de province, il les fait avancer à son caprice dans la hiérarchie compliquée des dignités : tout dépend de lui, et l'histoire byzantine est pleine d'avancements scandaleux et de disgrâces éclatantes.

Mais le trait le plus caractéristique de l'autorité de l'empereur est son pouvoir religieux. « Votre puissance, proclament les acclamations officielles, empereurs fidèles en Christ et élus de Dieu, procède véritablement de Dieu et non des hommes ». Solennellement sacré par le patriarche sur l'ambon de Sainte-Sophie, l'empereur, ainsi marqué par l'onction sainte d'une investiture divine, règne par la grâce de Dieu et triomphe par l'appui du Christ. Sa vie est sans cesse mêlée à celle des prêtres, et lui-même est prêtre : seul il est admis à franchir avec les clercs la barrière sacrée de l'iconostase. Aussi gouverne-t-il l'Eglise comme l'Etat. Il désigne les évêques à élire,

il leur donne l'investiture; et de même qu'il les nomme, il les dépose, quand ils ne sont pas assez dociles à sa volonté. Il fait la loi en matière religieuse comme en matière civile, il convoque les conciles, dirige leurs débats, confirme leurs canons, est l'exécuteur de leurs décisions, et les rebelles à la volonté impériale deviennent ainsi les ennemis de Dieu même. Il légifère sur la discipline ecclésiastique et il ne craint pas de fixer le dogme : dans tout empereur byzantin, il y a un théologien savant et subtil, qui aime et sait discuter, qui, du haut de l'ambon de Sainte-Sophie, prononce de pieuses homélies, et qui impose toujours sa volonté. En matière religieuse, l'empereur est le justicier suprême, et il approuve ou casse les sentences des tribunaux ecclésiastiques. Il est le défenseur de l'Eglise, combattant vigoureusement l'hérésie, propageant l'orthodoxie à travers le monde (*οικουμένη*) : mais en échange de sa protection, il lui impose sa volonté. Et devant lui se courbent les têtes les plus hautes, papes qu'il brutalise ou fait arrêter, patriarches qu'il destitue. Au vi^e siècle, le patriarche Ménas déclare solennellement que « rien ne doit se faire dans la très sainte Eglise contre l'avis et les ordres de l'empereur ». « L'empereur, dit un prélat du xii^e siècle, est pour les Eglises le suprême maître des croyances », et le pape Grégoire le Grand lui-même reconnaît que Dieu a donné à l'empereur « la domination, non seulement sur les soldats, mais aussi sur les prêtres. »

IV

Les limites du pouvoir impérial. — Ainsi, le pouvoir impérial à Byzance est une autorité despotique et sainte. « Notre âme, disent les acclamations officielles, n'a pas d'autre devoir que de regarder vers vous, maîtres suprêmes de l'univers. »

δεσπότηι τῆς οἰκουμένης) : car, au delà des frontières de la monarchie, l'autorité du basileus s'étend à toute la terre habitée. Dans la constitution byzantine, rien ne fait équilibre ni obstacle à cette puissance suprême : elle ne connaît ni limites, ni contrôle. Sans doute, comme à Rome païenne, en face de l'empereur, il y a le Sénat et le peuple : et comme à Rome, la fiction constitutionnelle leur attribue dans l'Etat un rôle qui, parfois, au VII^e, au VIII^e siècle encore, semble avoir eu quelque réalité ¹. Au total cependant, le Sénat n'est plus dans la monarchie qu'un conseil d'Etat, une assemblée de hauts fonctionnaires généralement à la dévotion du prince ; la noblesse sénatoriale n'est que la pépinière où se recrutent les agents de l'administration impériale. Et le peuple n'est qu'une plèbe qu'il faut nourrir et amuser et qui, toujours tumultueuse et factieuse, s'échappe parfois, malgré les efforts faits pour la domestiquer, en émeutes et en révolutions sanglantes.

Dans Byzance chrétienne, il y a en outre, en face de l'empereur, l'Eglise qui, si soumise qu'elle soit à l'autorité impériale, a tenté une fois au moins, au IX^e siècle, de revendiquer sa liberté et a failli déchaîner à Byzance une autre querelle des Investitures. Et cette Eglise finit même par imposer à l'empereur, au moment du couronnement, un serment solennel, par lequel il s'engage à pratiquer l'orthodoxie, à respecter les décrets des sept conciles œcuméniques, et à ne pas toucher aux privilèges ecclésiastiques, et contre lui elle peut brandir à l'occasion l'arme redoutable de l'excommunication. En fait, pourtant, même dans cet état très chrétien, l'Eglise est peu de chose en face

1. Au VII^e siècle, on rencontre comme une amorce de régime parlementaire dans l'assemblée des notables de 687, où l'empereur réunit les représentants de l'Eglise, le Sénat, les officiers de la garde, les chefs du peuple (démarques) et les représentants de l'armée. Mais l'Institution ne semble pas s'être développée.

de l'empereur. Et ceux-là mêmes qui critiquent l'ingérance du prince dans les affaires religieuses, « comme s'il portait en lui le Christ même et avait été par lui divinement instruit de ses mystères », reconnaissent en somme l'étendue de cette autorité absolue. « La plupart des empereurs des Romains, écrit Nicétas, ne tiennent pas pour suffisant de régner en maîtres absolus, d'être couverts d'or, de faire usage de ce qui appartient à l'Etat comme d'un bien propre et d'en disposer comme il leur convient et pour qui il leur plaît, de commander enfin à des hommes libres comme à des esclaves : si on ne les tient, en outre, pour des sages, semblables aux dieux par la forme et aux héros par la force, pour des êtres inspirés par Dieu comme Salomon, docteurs ès sciences divines, canons plus sûrs que les canons et, en un mot, pour les interprètes infallibles des choses divines et humaines, ils estiment qu'on leur fait tort. C'est pourquoi, tandis qu'ils devraient punir les ignorants et les audacieux qui introduisent des dogmes nouveaux dans l'Eglise ou bien les remettre à ceux dont c'est la fonction de connaître et de parler de Dieu, estimant qu'en cette matière même ils ne peuvent être inférieurs à personne, ils s'érigent en interprètes, en juges, en définisseurs des dogmes, et souvent ils châtieux ceux qui sont en désaccord avec eux ¹ ». Il est intéressant de noter sous la plume d'un haut fonctionnaire ces réserves : elles montrent surtout pourtant combien en fait l'Eglise pouvait peu contre l'empereur.

Pour tenir en échec le pouvoir impérial, il n'y a donc que la force qui soit efficace, la force qui vient de l'armée et se traduit en soulèvements militaires, la force qui vient de l'aristocratie féodale et se manifeste en ambitions usurpatrices, la force qui vient du peuple et qui éclate en émeutes. On a pu dire juste-

1. Nicétas Acominate, *Histoire*. p. 275.

ment qu'à Byzance, le pouvoir impérial est une autocratie tempérée par la révolution et par l'assassinat.

C'est qu'en effet ce pouvoir absolu a une faiblesse. Pas plus que dans la Rome impériale, Byzance, au moins jusqu'à la fin du ix^e siècle, n'a eu de loi de succession réglant l'avènement au trône. Théoriquement, on devient empereur soit par l'élection que font le Sénat, le peuple et l'armée, soit par un acte de volonté de l'empereur régnant qui, de son vivant, désigne et installe à côté de lui un successeur, choisi d'après la naissance ou par voie d'adoption ou d'association. En fait, c'est l'usurpation brutale qui, le plus souvent, fait l'empereur : pendant longtemps, il n'y eut pas à Byzance de famille régnante, ni de sang royal. Ce fut l'œuvre des empereurs de la famille de Macédoine « de donner à l'autorité impériale des racines plus puissantes, pour en faire sortir les magnifiques rameaux de la dynastie¹ ». Désormais, il fut plus difficile de renverser l'arbre aussi puissamment enraciné. Désormais, il y eut une famille impériale, dont les membres reçurent le nom de « *porphyrogénètes* », et l'on constate désormais un progrès croissant des idées de légitimité. Il y a des dynasties : les Macédoniens qui ont duré 189 ans, les Comnènes qui ont régné 104 ans, les Paléologues qui ont occupé le trône pendant 192 ans ; et les usurpateurs eux-mêmes ont le respect de la dynastie légitime. Il y a un attachement populaire à la famille régnante, un dévouement loyaliste. L'opinion publique professe maintenant que « celui qui règne à Constantinople finalement est toujours victorieux », ce qui fait de l'usurpation, non pas seulement un crime, mais — chose pire — une sottise. Et dans cette monarchie orientale, des femmes même ont régné — ce qui

1. Ainsi s'exprime Constantin VII dans la vie qu'il a écrite de son grand-père Basile I^{er}.

jamais n'est arrivé en Occident — et ces femmes, une Irène, une Théodora, une Zoé, ont été populaires.

V

La vie impériale. — Pour finir, considérons brièvement, pour bien nous rendre compte de ce qu'est un empereur byzantin, ce qu'est la vie impériale, entre le couronnement à Sainte-Sophie et les funérailles magnifiques aux Saints-Apôtres.

Le livre des Cérémonies, qu'a écrit au x^e siècle l'empereur Constantin VII, nous montre une vie toute représentative et, comme on l'a dit, vraiment « pontificale », où l'empereur, au milieu des cantiques, des acclamations rythmées, des cortèges et des pompes, passe, inutile et majestueux. Chaque acte de sa vie, chaque geste est réglé par l'étiquette, et cette vie est toute pleine de cérémonies vaines, fêtes religieuses et fêtes civiles, courses, audiences, diners. Chaque matin, une procession solennelle se déroule à travers les appartements du palais; à certains jours, ce sont des visites aux églises; à la fin de l'année et au commencement de l'année nouvelle, se sont les fêtes magnifiques du *δωδεκαήμερον*, etc. Et, sous cet aspect éclatant, on entrevoit quelque chose de singulièrement misérable.

Mais cette vie de représentation, de palais, de harem, cette existence vide n'est qu'une partie, et la moindre, de la vie d'un empereur byzantin. Il y a eu des souverains énergiques, qui se sont formé une autre conception de leurs fonctions et de leur existence. Il y a eu des empereurs guerriers, toujours à la tête des troupes, Héraclius et les deux premiers Isauriens, Basile I^{er}, Phocas, Tzimiscès, Basile II, si sobre, si ennemi du luxe, et Alexis et Jean et Manuel Comnène. Il y a des empereurs qui, au palais même, ont mené

autre chose qu'une vie oisive. Justinien, malgré le goût qu'il avait de la pompe et de l'étiquette, passait les nuits au travail, et il a mérité qu'on l'appelât « l'empereur qui ne dort jamais ».

VI

La force de l'institution impériale. — Ce sont ceux-là qui de l'institution impériale ont su tirer une des sources de la grandeur de Byzance. Sans doute, dans cet état, où tout remonte à l'empereur, il arrive inévitablement que l'entourage immédiat du prince exerce sur lui une trop puissante influence, et de la place que tient le palais dans la monarchie peut sortir un régime d'intrigues, un gouvernement de femmes et de favoris. Dans cet état où tout dépend du prince, c'est un danger constant aussi que la tentation donnée aux ambitieux de renverser le souverain, parce que la révolution est le moyen unique — et facile — d'obtenir le pouvoir. Dans un état enfin, où la volonté d'un seul homme règle toutes choses, c'est un péril redoutable que cet homme puisse être médiocre ou faible. Ce sont là les inconvénients de cet absolutisme monarchique. Mais quels avantages par ailleurs dans l'unité de direction, dans la continuité de politique, dans la fermeté de conception et d'exécution, qu'assure un prince qui gouverné tout en maître. Et si ce prince est un homme de valeur, qui sache utiliser les moyens de gouvernement dont il dispose, l'armée, la diplomatie, l'administration, quel profit pour l'empire que cette direction unique et forte. Il y a eu de tels souverains à Byzance, et plus qu'on ne croit : peu d'états dans l'histoire ont connu une plus belle succession de princes remarquables. Et c'est pourquoi il a suffi longtemps d'un empereur qui fût un chef pour que la fortune sourit à la monarchie byzantine.

CHAPITRE II

L'armée et la défense de la monarchie.

La composition de l'armée. — Les qualités de l'armée byzantine et sa place dans la société. — Les défauts de l'organisation militaire. — L'armée des frontières et la défense du territoire. — La marine.

Dans tout état du moyen âge, l'armée tient une place essentielle. Dans un état tel que l'empire byzantin, menacé sans cesse sur toutes ses frontières par des ennemis redoutables, elle joue un rôle plus considérable encore. Les institutions militaires sont, on le verra plus tard, la base de l'organisation administrative ; la défense du territoire, la sollicitude pour les soldats figurent parmi les préoccupations qui s'imposent le plus fortement à l'esprit de tout empereur. Tant que l'armée a été solide, nombreuse, dévouée à sa tâche et à son maître, la monarchie, malgré toutes les difficultés, a duré ; à mesure que la force militaire s'est épuisée, Byzance s'est acheminée vers la ruine. Parmi les causes qui ont fait la puissance et la grandeur de l'empire, l'institution militaire prend donc place au premier rang. « L'armée, dit un empereur, est à l'Etat ce que la tête est au corps. Si l'on n'en prend grand souci, c'est le salut même de l'empire qui sera compromis. »

I

La composition de l'armée. — De quels éléments se composait cette armée ?

Le recrutement national. — De même qu'à l'époque romaine, elle se recrutait, à toutes les époques, pour partie, parmi les habitants de l'empire. En principe, tout citoyen romain devait le service militaire de dix-huit à quarante ans ; et les hommes que fournissaient soit la conscription, soit les engagements volontaires, étaient même, dans la langue administrative, considérés comme les soldats par excellence. (στρατιῶται) : non qu'ils fussent meilleurs que les autres, mais parce qu'ils apparaissaient comme les représentants de l'armée nationale (on les appelle toujours οἱ Ῥωμαῖοι), comme les héritiers des vieilles légions romaines. Et il faut observer ici que, contrairement à ce que l'on croit volontiers, cet élément national tint longtemps dans les armées byzantines une place numériquement très importante. Les troupes que fournissait ce recrutement régional étaient toutefois de qualité assez inégale. Si les rudes paysans de Thrace ou de Macédoine, les robustes montagnards de Cappadoce, d'Isaurie ou d'Arménie étaient des soldats admirables, la levée des recrues amenait souvent aussi sous les drapeaux des contingents de valeur plus médiocre, pauvres gens brusquement arrachés à leur charrue et dont les formations improvisées savaient à peine se battre. Aussi, d'assez bonne heure, pour des raisons diverses, le gouvernement impérial admit qu'à la prestation en nature pourrait se substituer un impôt spécial, et il encouragea même, à certaines époques, très vivement, les sujets à acquitter de préférence cette taxe militaire. Par ailleurs, des exemptions nombreuses du service de guerre semblent avoir, à des titres divers, été accordées. Et pour renforcer les éléments fournis par le recrutement national, de plus en plus l'empire fit appel aux mercenaires.

Les mercenaires. — Dans cette masse d'aventuriers

flottant sur toutes les frontières de l'empire, et toujours prêts à vendre leurs services à qui veut les acheter, la monarchie byzantine trouvait sans peine des soldats admirables. Soit qu'elle employât des colonies étrangères — Turcs Vardariotes, Mardaïtes du Liban, Slaves de Macédoine ou de l'Opsikion — cantonnées dans l'empire, soit que — à titre d'alliés (σύμμαχοι) — elle fit entrer dans son armée des régiments étrangers fournis par un prince ami de Byzance et que commandaient des chefs de leur race, soit que — sous le nom de *fédérés* — elle enrégimentât, sans distinction d'origine, les barbares de toute provenance qui désiraient la servir, une véritable mosaïque de peuples se rencontrait sous les étendards de Byzance. Dans les armées du vi^e siècle, on trouve, côte à côte, Huns et Vandales, Goths et Lombards, Hérules et Gépides, Antes et Slaves, Perses, Arméniens, Arabes de Syrie, Maures d'Afrique. Dans les armées du x^e et du xi^e siècle, apparaissent des Khazars et des Petchenègues, des Phargans et des Russes, des Slaves et des Ibères, des Mardaïtes d'origine libanaise et des montagnards de provenance caucasienne, des Arabes et des Turcs, des Normands de Scandinavie et des Normands d'Italie. Dans l'armée des Comnènes, on rencontre des Anglo-Saxons et des Scandinaves, des Italiens et des Allemands, des Latins de tous les pays d'Occident, Français de France et Normands de Sicile, et les représentants de tous les peuples de l'Orient, jusqu'à des Turcs désignés sous le nom de *Turcoples*. Plus tard, les Paléologues employèrent des Catalans et des Turcs, des condottieri génois ou vénitiens, des auxiliaires serbes ou bulgares. A aucune époque de son histoire, l'empire n'a manqué de soldats étrangers.

C'est qu'aussi bien le basileus rémunérait largement leurs services. La solde des officiers dans l'armée impériale était exceptionnellement avantageuse et

bien faite pour tenter la besogneuse noblesse de l'Arménie et du Caucase, pour allumer les convoitises des aventuriers scandinaves ou russes. La paie des hommes était souvent très haute. Mais surtout, aux soldats qui s'engageaient sous ses drapeaux, l'empereur distribuait en outre volontiers, sous condition du service militaire, des terres qu'un statut spécial régissait et protégeait, véritables fiefs inaliénables, insaisissables et héréditaires, dont les possesseurs portaient le nom de chevaliers (*καβαλλήριοι*). A ces avantages matériels, s'ajoutait une estime particulière. L'empereur byzantin se fiait davantage à ces soldats étrangers qu'à ses troupes nationales; il lui semblait que ces mercenaires qu'il payait bien étaient à lui plus sûrement, qu'ils demeuraient plus en dehors aussi des influences qui pouvaient troubler l'empire. Il leur confiait donc volontiers les grands commandements, les hautes dignités militaires; il s'en remettait à eux du soin de sa sécurité personnelle. Un des régiments de la garde, l'Hétérie, se composait presque exclusivement d'étrangers, Russes, Scandinaves et Khazars. Et la fameuse garde varangienne, primitivement composée de Russes, se recruta successivement parmi les Scandinaves de Russie, les Normands d'Islande et de Norvège et les Anglo-Saxons : corps d'élite, grassement payé, et dont les fantassins, armés de la lourde hache (*rhomphaia*), remplissent toute l'histoire byzantine de la renommée de leurs exploits.

Aussi, était-ce de tout le monde barbare un continuuel afflux d'étrangers vers Byzance. Au x^e siècle, les Russes et les Scandinaves, venus par bandes dans la capitale, sur leurs longues barques taillées dans un tronc d'arbre, remplissaient l'armée et la flotte impériales, soldats merveilleux qui aimaient mieux se faire tuer que de se rendre. Les contingents arméniens, très estimés à cette époque, étaient nombreux. Les prisonniers mêmes n'hésitaient pas, pour recou-

vrer leur liberté, à prendre du service dans l'armée impériale, et les Arabes à se convertir, pour profiter des faveurs que le basileus distribuait à ses soldats. Au ^{xii}^e siècle, les Latins formaient l'élite des troupes impériales, au grand dépit des Grecs, jaloux de la sympathie que leur marquait Manuel Comnène. Des fils de rois du Nord, de grands barons d'Occident, étaient heureux de trouver dans le service de l'empire des aventures pittoresques et une fortune profitable. Et cette armée composite, où se rencontraient toutes les races, était d'une solidité et d'une bravoure incomparables.

II

Les qualités de l'armée byzantine et sa place dans la société. — Il ne faudrait point s'exagérer l'importance numérique de cette armée, malgré l'étendue de la tâche qu'elle avait à remplir. Au ^{vi}^e siècle, Bélisaire reconquit l'Afrique sur les Vandales avec 15.000 hommes tout au plus, et 25 à 30.000 soldats suffirent à détruire le royaume des Ostrogoths. Au ^x^e siècle, les grandes expéditions dirigées contre la Crète comprennent, en ce qui touche les troupes de débarquement, des effectifs de 9.000 à 15.000 hommes : une armée de 5 à 6.000 soldats paraît en ce temps une force importante, avec laquelle on peut sans hésiter se mesurer avec l'ennemi, et il serait puéril de prendre à la lettre les exagérations des écrivains arabes évaluant à 100 ou 150.000 hommes les armées des empereurs du ^x^e siècle. Au ^{xii}^e siècle, les plus puissantes armées des Comnènes ne dépassaient pas 30.000 à 50.000 hommes. Le total des troupes byzantines régulières qui, en face des Arabes, forment au ^x^e siècle l'armée d'Asie, s'élève à 70.000 hommes environ. Avec les 24.000 hommes qui composent la

garde impériale, avec les régiments de l'armée d'Europe, l'ensemble des forces byzantines atteint, à cette date, au maximum 140.000 hommes.

Mais cette armée est une armée d'élite. Composée principalement de cavalerie, — le service à cheval est, comme dans toutes les armées du moyen âge, le service préféré à Byzance — elle est, par son armement, qu'il s'agisse de la cavalerie cuirassée des *cataphractaires* ou de la cavalerie légère des *trapézites*, un instrument de guerre d'une solidité et d'une souplesse admirables. Constamment entraînée par ces rudes et incessants exercices, dont les traités de Tactique, du VI^e au XI^e siècle, nous montrent le pittoresque détail, elle est rompue au métier des armes, capable de supporter toutes les épreuves, toutes les fatigues, toutes les privations, et le perfectionnement perpétuel qu'on apporte à ses méthodes de combat lui assure le plus souvent sur ses adversaires une supériorité incontestable. Ces vieilles bandes éprouvées par cent batailles ont une bravoure merveilleuse, un élan prodigieux, et leur valeur s'augmente encore de ce double sentiment, soigneusement entretenu chez ces soldats, d'une part, qu'ils sont les descendants de ces Romains « qui autrefois par leurs armes brisèrent tous leurs adversaires », d'autre part, qu'ils combattent pour la défense de la chrétienté, sous la protection du Christ, de la Vierge « alliée invincible de l'empereur et sa collègue dans le commandement des armées », sous l'œil des grands saints militaires toujours prêts à guider leurs escadrons dans la mêlée. Qu'elle combatte sur les champs de bataille d'Asie ou de Bulgarie, qu'on la transporte au delà des mers, en Crète, en Italie ou en Afrique, partout cette armée a fait preuve d'un courage, d'une ténacité infatigables : et, si elle a des défauts incontestables, qu'on verra tout à l'heure, elle n'en a pas moins, bien des fois, victorieusement promené à travers le monde les

étendards de l'empire, brisé au vi^e siècle les royaumes barbares des Vandales et des Ostrogoths, anéanti au vii^e siècle la puissance de l'empire perse, arrêté au viii^e siècle l'élan de l'Islam, rétabli en Asie au ix^e siècle le prestige de Byzance et noyé dans le sang le grand état bulgare né dans les Balkans; elle a, au xii^e siècle encore, réussi à tenir en échec les Normands, les Hongrois et les Turcs; et ainsi, pendant plus de six cents ans, elle a rendu à la monarchie d'éclatants services et paré ses drapeaux d'une auréole de gloire.

Aussi l'empire a-t-il eu pour ses soldats une attentive et constante sollicitude. Un ouvrage militaire du x^e siècle, où s'exprime de façon remarquable la pensée des grands souverains guerriers de ce temps, recommande, si l'on veut qu'ils aillent « d'une âme joyeuse, d'un cœur ardent et satisfait, risquer leur vie pour nos saints empereurs et pour l'ensemble de la communauté chrétienne », si l'on veut « accroître leur courage et leur donner l'audace de tenter l'impossible », de ne ménager aux soldats ni les gratifications ni les privilèges. « Il faut, dit l'auteur, qu'ils jouissent de toute la considération qui leur est due, qu'on ne les laisse point, eux qui exposent leur vie pour le salut des saints empereurs et la liberté des chrétiens, mépriser, maltraiter par de vils collecteurs d'impôts, qui ne rendent à l'Etat aucun service. » Le soldat ne devra être jugé que par ses chefs. Il n'est pas admissible qu'il soit justiciable des tribunaux ordinaires, et qu'on puisse voir, « enchaînés comme des esclaves et battus de verges, des hommes qui sont les défenseurs et, par Dieu, les sauveurs de la chrétienté, et qui, pour ainsi parler, meurent chaque jour pour les saints empereurs. » Il faut entretenir le soldat dans la joie, dans le contentement, dans l'enthousiasme : il en sera plus brave, plus hardi, il en apparaîtra invincible; et ainsi non seulement l'empe-

reur défendra l'empire, mais il soumettra toutes les terres de ses ennemis.

Ainsi, dans la société byzantine, nulle condition n'apparaît supérieure à l'état militaire. Sur son fief, le soldat possède, pour lui et pour les siens, des immunités considérables ; dans l'Etat, la classe militaire (στρατιωτικὸς οἶκος) est tout autrement considérée que la classe civile (πολιτικός). Défenseur de la religion, de l'empereur, de la patrie (le mot se trouve dans un autre traité du x^e siècle), le soldat a droit à tous les privilèges, à tous les égards : et un empereur ne craignait pas de demander à l'Eglise d'honorer comme des martyrs les guerriers qui étaient morts pieusement en se battant contre les infidèles.

III

Les défauts de l'organisation militaire. — Il va de soi qu'une armée, composée de cette sorte et à qui la faveur impériale assure le plus souvent une telle place dans l'Etat, joint à ses qualités éminentes des défauts non moins redoutables, que cet admirable instrument de guerre peut devenir la source de graves dangers.

Les soldats que fournissait le recrutement dans l'empire étaient souvent de qualité fort médiocre. Outre que beaucoup d'entre eux n'étaient point, par nature, d'humeur fort belliqueuse, le relâchement de la discipline leur avait permis d'ajouter à leurs fonctions militaires toutes sortes d'occupations civiles : ils étaient moins une armée qu'une garde nationale, fort peu exercée à la guerre, et, par surcroît, de fidélité souvent douteuse ; on en trouve une preuve dans cette armée d'Egypte des vi^e et vii^e siècles, si désorganisée et si impuissante contre les Arabes. Dans les provinces où le contingent était meilleur, le

système de recrutement régional créait un autre danger. Les soldats avaient pour officiers, pour généraux, des hommes de leur pays, issus de la noblesse féodale de la province, qu'ils connaissaient, auxquels ils étaient attachés par mille liens de clientèle et de vassalité, auxquels ils obéissaient aveuglément, bien plus qu'aux ordres de l'empereur lointain. L'ambition politique de tout chef d'armée trouvait donc dans les soldats qu'il commandait un appui. C'est ce qui explique le grand nombre des insurrections militaires, des pronunciamientos, où une armée proclame son général empereur et réussit plus d'une fois à l'asseoir sur le trône.

Byzance essaya de remédier à ces inconvénients en faisant dans son armée large place aux mercenaires, meilleurs soldats, et qu'on espérait plus fidèles. Mais ce mode de recrutement eut ses dangers aussi. L'armée byzantine eut tous les défauts d'une armée de mercenaires. Bélisaire déjà disait à ses soldats : « Vous êtes supérieurs à vos adversaires par le courage et la force corporelle. Vous ne leur cédez qu'en un point, c'est que vous ne savez pas obéir à vos chefs ». L'indiscipline fut le vice fondamental des troupes byzantines. Ces aventuriers sans patrie, uniquement préoccupés de gagner le plus possible, sont pour le général de terribles collaborateurs. Ils discutent les ordres, refusent de marcher, parfois trahissent en pleine bataille; ils se considèrent comme au-dessus des règles ordinaires, et, au lieu de sévir, il faut négocier et transiger avec eux. S'ils sont mécontents, ils se révoltent; en tout temps, ils sont un fléau pour le pays qu'ils traversent, ami ou ennemi. Leurs chefs ne valent guère mieux : eux aussi désobéissent ouvertement, eux aussi ne pensent qu'à s'enrichir, à profiter de leur force et de la faiblesse de l'empire pour satisfaire leurs ambitions personnelles. Véritables condottieri, ils sont toujours prêts

à se vendre au plus offrant ou à travailler pour eux-mêmes.

Les généraux. — Avec de tels soldats, tout dépend donc du général qui les commande. S'il inspire confiance aux hommes, s'il sait les manier et les prendre, s'il sait s'en faire aimer, il obtiendra d'eux tout ce qu'il demandera; s'il déplaît, s'il paraît trop exigeant ou trop sévère, l'armée lui refusera l'obéissance; on intrigue contre lui dans les camps, on l'abandonne sur le champ de bataille. Il s'est trouvé, heureusement pour l'empire, qu'à bien des époques de son histoire, il a eu la fortune d'avoir à la tête de ses armées des généraux éminents, capables d'invincible énergie et de ferme bienveillance, qui ont su, par leur courage, leur science militaire, leur sollicitude, leur ardente éloquence aussi, inspirer aux troupes l'enthousiasme et la confiance. C'est au ^{vi}^e siècle un Bélisaire et un Narsès; c'est au ^{vii}^e siècle un Héraclius, au ^{viii}^e les grands empereurs isauriens; c'est un Jean Gourgen qui, au ^x^e siècle, fut « un autre Trajan, un autre Bélisaire », et ce sont ceux de la famille des Phocas, qui, pendant trois générations, conduisirent à la victoire les armées de l'empire; et ce sont encore les grands empereurs du ^x^e siècle, Nicéphore Phocas, Tzimiscès, Basile II, et plus tard les empereurs de la maison des Comnènes, Manuel surtout, qui, par sa bravoure ardente de paladin, fut longtemps l'idole des soldats. On en pourrait citer bien d'autres, dont longtemps Byzance garda le glorieux souvenir. C'est à ces grands chefs de guerre que, même après leur mort, le peuple, dans les crises graves demandait secours. En 813, quand les Bulgares étaient aux portes de Constantinople, la foule, envahissant l'église des Saints-Apôtres, se rua au tombeau de Constantin V, criant : « Lève-toi, viens au secours de l'Etat qui périt »; et on assura que le grand empereur était

sorti de son tombeau, monté sur son cheval de guerre, pour combattre une fois encore les Bulgares tant de fois vaincus par lui. Quand les Russes, en 970, menacèrent Constantinople, quand en 986 les Bulgares écrasèrent l'armée impériale au défilé de la Porte Trajane, on supplia de même Nicéphore Phocas de sortir de son tombeau pour reprendre le commandement de ses armées victorieuses, lui dont le nom seul faisait trembler les ennemis de l'empire, lui « qui avait tout vaincu, sauf une femme, et dont le rugissement de lion suffirait à mettre en fuite les adversaires ¹ ». Et la postérité, décernant de même à Manuel Comnène le nom du plus illustre héros de l'épopée byzantine, le saluait du titre de « nouvel Akritas ».

Mais que l'empire faiblisse, que le recrutement militaire se tarisse, que les grands généraux manquent, alors l'instrument militaire se fausse et se brise. Ce sont les émeutes dans les camps, les soulèvements des armées, les ambitions des chefs, l'anarchie, la guerre civile — et, à la faveur de cette décadence, les progrès des ennemis.

IV

L'armée des frontières et la défense du territoire. — A côté de l'armée mobile, qui fait campagne en force, l'armée des frontières était un autre élément de la puissance byzantine.

Pour organiser efficacement la protection du territoire de l'empire, de bonne heure les Byzantins, reprenant une institution militaire de Rome, organisèrent le long de la frontière de véritables contins militaires (*limites*) et groupèrent, sous la direction

1. Ainsi s'exprime dans ses poèmes Jean Géomètre.

d'un petit nombre d'officiers généraux (*magistri militum*), l'ensemble des forces auxquelles était confiée la défense de la monarchie. A mesure que s'accrurent les périls de l'empire, cette institution militaire devint la base même de l'organisation administrative : contre les Lombards et les Berbères en Occident, contre les Perses, les Arabes, les Bulgares en Orient, on créa les *thèmes*, dont le chef fut un militaire, le *stratège*, réunissant les pouvoirs civils et militaires. Parmi ces *thèmes*, ceux qui bordaient la frontière (*ἀκρίτικα*) avaient une particulière importance; et des troupes spéciales y furent cantonnées qui, en échange du service militaire, reçurent des terres où ils s'installaient avec leur famille, soldats et colons tout ensemble, et qui s'appelèrent les soldats de la frontière (*limitanei, acrites*). Leur rôle essentiel fut d'occuper les postes fortifiés, les châteaux, les citadelles dont toute la région fut couverte. Rome jadis s'était contentée d'organiser la défense immédiate des confins. Byzance multiplia les lignes de forteresses, qui formaient les unes derrière les autres des barrières successives et offraient en cas d'invasion un asile aux populations. Ainsi, tout le pays se hérissa de citadelles, fermant toutes les routes, commandant tous les points stratégiques, barrant les défilés (*κλεισούραι*), surveillant toute la région; parfois même des murs continus — tel le mur d'Anastase en avant de Constantinople — furent jetés sur une vaste étendue de territoire : forteresses puissantes, construites avec un art savant, et où se brisa longtemps l'élan de l'invasion. Ce fut, on le sait, une des gloires de Justinien, d'avoir, des steppes du Hodna et de la Tunisie aux rivages de l'Euphrate, des monts d'Arménie aux bords du Danube, créé un réseau serré de *castella*, par lesquels, dit Procope, il a véritablement « sauvé la monarchie »

« Voulant, écrit l'historien, couvrir la frontière du

Danube, Justinien borda le fleuve de nombreuses forteresses et installa tout le long du rivage des postes, pour empêcher les barbares de tenter le passage. Mais, après la construction de ces ouvrages, sachant toute la fragilité des espérances humaines, il fit réflexion que, si les ennemis réussissaient à franchir cet obstacle, ils trouveraient des populations absolument sans défense et qu'ils pourraient sans peine réduire les personnes en esclavage et piller les propriétés. Il ne se contenta donc point de leur assurer au moyen des citadelles du fleuve une sécurité générale; mais il multiplia dans tout le plat pays les fortifications de telle sorte que chaque propriété agricole se trouva transformée en un château-fort ou voisine d'un poste fortifié »¹. Le même système subsistera à travers les siècles. Les monts du Taurus, la région de l'Euphrate, l'Arménie, furent, comme la péninsule des Balkans, couverts de citadelles : au xi^e siècle, en Asie, « tout n'était que forteresses² ». Aujourd'hui encore, en beaucoup d'endroits, en Afrique surtout, on retrouve les restes de ces robustes citadelles; et rien n'atteste de façon plus visible l'effort militaire et la force de l'empire.

La guerre aux frontières. — Etablis dans ces forteresses et appuyés sur elles, les soldats des frontières, dans les confins militaires, véritables « marches », qu'ils occupent, surveillent l'ennemi, repoussent les invasions, défendent le territoire, faisant une guerre tout ensemble défensive et offensive. Un curieux traité de tactique du x^e siècle nous a peint, en traits saisissants, ce qu'était la rude existence et la lutte incessante qu'on menait dans ces provinces frontières, aux monts du Taurus ou aux confins de Cappadoce, sous

1. Procope. *De Aedificiis*, p. 268.

2. Expression du chroniqueur Cedrenos.

la perpétuelle menace de l'invasion arabe. C'était une guerre savante et difficile, où, avec de faibles forces, il s'agissait de contenir un ennemi entreprenant : guerre de surprises et d'embuscades, de reconnaissances audacieuses et de coups de main hardis, où faisait merveille la cavalerie légère des *trapézites*. Toute la frontière était gardée par un réseau serré de petits postes d'observation, reliés par un système de signaux au quartier général ; dès qu'un mouvement de l'ennemi était signalé, des reconnaissances de cavalerie, n'emportant qu'un jour de vivres pour être plus mobiles, et brunissant leurs armes pour être moins visibles, étaient lancées dans toutes les directions. Derrière ce rideau, la mobilisation s'effectuait : l'infanterie occupait les défilés, la population du plat pays refluit vers les forteresses, l'armée se concentrait. Dans les instructions données, rien n'est laissé au hasard. Indications sur le service des renseignements, sur le service des approvisionnements, mesures pour la concentration des troupes, règlements pour la marche, embuscades et espionnage, tactique des attaques de nuit, tout est prévu et minutieusement réglé. En même temps, des raids audacieux pénétraient sur le territoire ennemi, pour inquiéter les derrières de l'envahisseur et tenter une diversion utile, pendant que le stratège byzantin, prenant le contact avec l'adversaire, engageait la bataille, en général par un choc soudain et inattendu, avec un mélange de bravoure et de ruse. Rude guerre, où la cavalerie joue le rôle essentiel, où il fallait être sans cesse en éveil pour ne point se laisser surprendre, pour rendre à l'ennemi coup pour coup et *razzia* pour *razzia* ; guerre toute pleine d'aventures, brutales, chevaleresques et héroïques, et où se trempait merveilleusement l'âme de ceux qui y prenaient part.

L'épopée byzantine a magnifiquement glorifié la vaillante et libre existence de ces soldats des marches

asiatiques dans le poème de Digénis Akritas, le défenseur de la frontière, « le modèle des braves, la gloire des Grecs, le pacificateur de la Romanie ». Nulle part, mieux que dans cette histoire épique, n'apparaît tout ce qu'il y avait dans ces soldats byzantins de bravoure chevaleresque, de belle énergie saine, de patriotisme, et quelle fière conscience aussi de leur indépendance avaient tous ces grands barons féodaux, qui assuraient à la frontière la garde du territoire. « Quand une cause est juste, dit le héros du poème, je ne crains pas même l'empereur. » Trait caractéristique, qui, dans cette chanson de geste, où sont exaltés en beauté tous les sentiments de l'époque, montre, à côté des qualités, la faiblesse redoutable — l'indiscipline de ces armées byzantines.

V

La marine. — Il faut dire, pour finir, un mot de la flotte byzantine.

Au ^{vi}e, au ^{vii}e siècle, et jusqu'au début du ^{viii}e, la flotte fut une des grandes forces de l'empire : elle dominait les mers orientales, ou plutôt elle était, avant que les Arabes n'entrassent en scène au milieu du ^{vii}e siècle, la seule flotte méditerranéenne : et même quand les khalifes Ommiades créèrent une puissance navale, elle soutint hardiment la lutte, et véritablement sauva l'empire en sauvant Constantinople en 717. Il semble qu'ensuite la marine fut un peu négligée ; et l'empire le paya cher au ^{ix}e siècle, quand les corsaires musulmans, maîtres de la Crète, écumèrent pendant plus d'un siècle les côtes de l'Archipel. Le péril amena au ^xe siècle la reconstitution de la marine, et de nouveau, jusqu'au début du ^{xii}e siècle, Byzance fut une grande puissance méditerranéenne et eut la domination de la mer (6222550-

κατὰ) jusqu'aux colonnes d'Hercule. « A moi seul, disait Nicéphore Phocas au x^e siècle, appartient la puissance navale. » « La flotte, déclarait de même un écrivain du xi^e siècle, est la gloire des Romains. » Il en fut ainsi jusqu'au jour où Byzance jugea plus commode de s'en remettre à d'autres, Pisans, Génois, Vénitiens surtout, du soin d'assurer les opérations sur mer.

Byzance trouvait au reste, pour recruter ses équipages, d'admirables marins dans les populations du littoral asiatique, des îles et de la Grèce. Ses constructeurs, d'autre part, lui bâtissaient de puissants navires de guerre, les *dromons* que montaient 500 hommes dont 70 soldats, et des vaisseaux plus légers dont l'équipage était de 130 à 160 hommes, et que montaient souvent des marins russes. Armement admirable, dont la puissance s'augmentait encore de la supériorité du feu grégeois, inventé au vii^e siècle par un ingénieur syrien et qui, employé en siphons et en grenades, inspirait à tous les ennemis de Byzance une terreur prodigieuse. Les Russes d'Igor, écrasés en 941 devant Constantinople, déclaraient : « Les Grecs ont un feu semblable aux éclairs du ciel, et en le lançant contre nous, ils nous ont brûlés ; c'est pourquoi nous n'avons pu les vaincre ». Enfin, comme pour l'armée de terre, une tactique savante réglait les opérations navales, et il nous en reste plusieurs traités spéciaux. Au x^e siècle, la flotte de guerre impériale comprenait 180 navires.

Ainsi, sur terre et sur mer, Byzance était une grande puissance : et par là, pendant longtemps, jusqu'à la fin du xii^e siècle, elle fut un grand état militaire et fort.

CHAPITRE III

La diplomatie byzantine.

Byzance et le monde barbare. — Les moyens de la diplomatie byzantine. — Les dangers de la diplomatie impériale.

Byzance et le monde barbare. — Tout autour de l'empire byzantin, il y avait le reste du monde, les peuples que, dans son orgueil, Byzance confondait volontiers sous l'appellation commune de *barbares*, et qui, pendant longtemps en effet, ne furent guère autre chose. C'étaient, au vi^e et au vii^e siècles, les peuples de race germanique, Vandales, Wisigoths, Ostrogoths, Lombards, Francs, qui s'étaient taillé des royaumes dans les lambeaux de l'empire romain, et les peuples d'origine slave ou bien ouralo-altaïque, Croates, Serbes, Bulgares, Huns, Avars, qui flottaient sur les frontières de la monarchie. Plus tard, au x^e siècle, ce furent les Khazars, les Petchenègues, les Hongrois, les Russes, d'autres encore. Et si, parmi ces voisins de l'empire, se rencontrèrent de bonne heure quelques états mieux constitués, tels que ceux des Perses et des Arabes, si, dans le reste de l'Europe, progressivement la barbarie primitive fit place à des organismes réguliers, à une vie civilisée (sans parler de l'empire de Charlemagne, il est indéniable qu'au x^e siècle, au xi^e, au xii^e, il y avait une Allemagne, une France et des états italiens florissants, comme Venise ou le royaume normand de Sicile), les Byzantins n'en persistaient pas moins

à se considérer comme le seul état policé, comme le centre unique de la vie politique et civilisée ; et à l'exception des Perses et des Arabes, à qui ils marquèrent toujours plus d'égards, ils continuaient à traiter le reste du monde avec une condescendance assez dédaigneuse. Pourtant, si fière que fût Byzance d'être l'unique représentante et l'héritière légitime de la tradition romaine, si fort qu'elle s'enorgueillit d'être pendant des siècles le seul état qui possédât des institutions administratives stables et fortes, il fallait, tout en les méprisant, vivre avec ces barbares, il fallait tâcher de prévenir leurs attaques, les utiliser au mieux des intérêts de l'empire, leur faire sentir l'influence de Byzance, leur imposer la suzeraineté du basileus, les dominer comme des vassaux et des sujets. Ce fut l'œuvre de la diplomatie byzantine, prodige d'habileté tenace et savante, aux moyens ingénieux et divers, par laquelle se forma une véritable « science du gouvernement des barbares ».

L'étude du monde barbare fut une des plus constantes préoccupations de la cour impériale. Parmi les bureaux de la chancellerie, il y en avait un qui s'appelait « le bureau des barbares », et là, aussi bien que dans les services du logothète du drome, ministre des affaires étrangères, on recueillait soigneusement sur tous les peuples étrangers les notes et les informations. De chacun d'eux on savait le fort et le faible, comment on pouvait agir sur eux, les employer ou les neutraliser, quelles étaient chez chacun d'eux les familles les plus influentes, quels présents leur agréaient davantage, quels sentiments, quels intérêts pouvaient être le plus utilement cultivés, quelles relations politiques ou économiques pouvaient être nouées avec eux. Et ce goût des combinaisons ingénieuses et subtiles est très caractéristique de l'esprit byzantin. Constantinople préférait visiblement à

l'effort brutal des armes les ressources que lui offrait l'intelligence avisée et souple de ses diplomates. L'habileté, la finesse, l'esprit de prévoyance et de bon conseil, cette εὐβουλα que les écrivains byzantins louent volontiers chez leurs souverains, apparaissaient à ces Grecs comme les qualités les plus éminentes, celles par lesquelles, sans tirer l'épée, on pouvait venir à bout des ennemis de l'empire et les soumettre à la domination du basileus. Et il est certain, en effet, que les moyens que Byzance employa, cette combinaison de l'action politique et de l'action religieuse qui fut, durant tout le moyen âge, la règle invariable de la chancellerie impériale, produisirent des résultats admirables. C'est par la merveilleuse habileté de ses diplomates, par l'infatigable activité de ses missionnaires, que Byzance durant tant de siècles s'est maintenue contre les envahisseurs; et c'est par eux qu'elle a répandu sa civilisation dans l'Orient tout entier et laissé dans le monde une trace ineffaçable.

I

Les moyens de la diplomatie byzantine. L'action politique. — Pour agir sur les peuples étrangers, le premier moyen qu'employait la chancellerie byzantine, le plus brutal, le plus direct, le plus simple, c'était l'argent. La diplomatie impériale a toujours jugé que c'était là l'argument irrésistible, et elle s'en est servie — avec une psychologie parfois un peu courte — à toutes les époques et vis-à-vis de toutes les personnes. Justinien a pris à la solde de l'empire, en leur payant un subside annuel, il a comblé de cadeaux incessants et magnifiques tous les rois barbares qui gravitaient autour du monde byzantin, princes huns de Crimée, émirs arabes des marches de Syrie, souverains de l'Abyssinie lointaine, grands

chefs berbères de l'Afrique du Nord, les Lombards et les Gépides, les Hérules et les Avars, les Ibères et les Lazes. Et Alexis Comnène, six siècles plus tard, s'est flatté semblablement — non sans quelque raison d'ailleurs — de conquérir par les mêmes moyens la bienveillance des barons de la première croisade, et il a pensé qu'il suffisait d'y mettre le prix pour faire d'eux les soldats mercenaires de Byzance. Pour servir les desseins de sa politique impérialiste, Manuel Comnène a répandu de même un fleuve d'or dans l'Italie du XII^e siècle, et la prodigieuse richesse dont le basileus faisait étalage semble avoir ébloui tout l'Occident de son temps. La diplomatie impériale a toujours considéré que tout homme était à vendre, et elle a mis sur le même pied à cet égard les princes barbares des Huns Outourgours et un Godefroy de Bouillon ou un Bohémond de Tarente. Parfois pourtant, elle a fait appel à l'intérêt d'une façon plus discrète, sinon moins efficace. Pour se concilier l'alliance des Vénitiens, des Pisans, des Génois, elle a fait miroiter à leurs yeux l'appât des traités de commerce avantageux, des privilèges économiques accordés à leurs nationaux dans l'empire. Et ce gaspillage des ressources de Byzance, cet oubli de ses intérêts les plus essentiels a inquiété plus d'une fois, malgré les résultats obtenus, ceux qui savaient voir et réfléchir, depuis Procope qui, au VI^e siècle, reprochait à Justinien sa fastueuse et maladroite prodigalité à l'égard des barbares, jusqu'à Nicétas qui, au XII^e siècle, se plaignait de voir Manuel Comnène dispenser aux Latins d'une main trop libérale l'argent si péniblement levé sur les sujets de la monarchie.

A l'appel fait à l'intérêt, s'ajoutait l'appel fait à la vanité. Un des moyens les plus usuels d'attacher à Byzance les princes et les grands personnages étrangers, c'était de leur conférer — comme aujourd'hui

on donne des décorations — les honneurs et les titres de la hiérarchie aulique de Byzance. Tous ces barbares n'étaient pas médiocrement fiers de se parer des appellations de magistros ou de patrice, d'hypatos ou de protospathaire ; il leur semblait que par là ils devenaient des demi-Romains, « aux mœurs civilisées, à la gravité toute latine », comme se vantait de l'être un chef berbère du vi^e siècle. Même des gens tels que les doges de Venise acceptaient avec empressement et portaient avec orgueil les titres de patrice ou de proèdre impérial. Et beaucoup de ces princes étrangers recevaient volontiers de l'empereur — comme une investiture — les insignes de leur souveraineté, le diadème d'or, les vêtements de soie brodés d'or où se détachait comme une marque de suzeraineté l'effigie du basileus, et les portraits de l'empereur que leur faisait tenir chaque nouveau souverain à son avènement. Pour assurer plus sûrement encore chez ces vassaux l'influence byzantine, on leur faisait souvent épouser des femmes grecques, issues de l'aristocratie sénatoriale, parfois même apparentées à la famille impériale. Et on se flattait de les attacher ainsi indissolublement à l'empire, comme « de fidèles esclaves de la majesté impériale ».

Par cette distribution habilement graduée d'argent et de faveurs, Byzance poursuivait un autre résultat encore : diviser ses adversaires, les neutraliser en les opposant les uns aux autres, entretenir entre eux les jalousies, les rancunes, les inimitiés. Rien n'était plus aisé que d'allumer dans ces naïfs amours-propres de barbares des fureurs redoutables. Justinien écrivait à un prince des Huns : « J'ai adressé mes présents au plus puissant d'entre vos chefs : c'est à toi que je les destinai, te jugeant le plus puissant. Mais un autre a enlevé de force les cadeaux, déclarant qu'il était le premier d'entre vous. Montre-lui

que tu l'emportes sur tous, reprends ce qu'on t'a pris, venge-toi. Sinon, il apparaîtra clairement que c'est lui le grand chef, et nous lui accorderons notre faveur, et tu perdras les avantages que nous t'avions conférés. » Il n'en fallait pas plus pour exciter des haines, pour faire naître des guerres acharnées. Plus tard, en des siècles où ces moyens élémentaires avaient moins de chances de réussir, la même crainte hantait toujours les empereurs de Byzance, qu'une coalition de l'Occident n'emportât l'empire, « comme un torrent qui, en grossissant, devient formidable et dévaste les champs des laboureurs ». Aussi toute leur politique consistait-elle à entretenir la division entre les grands états d'Occident, s'appuyant sur l'Allemagne contre la France et le royaume de Sicile, sur les villes italiennes et la papauté contre Frédéric Barberousse, sur Venise contre les Normands, cultivant à grand renfort d'argent les inimitiés politiques, et assurant ainsi sa propre sécurité.

Mais surtout, à l'égard des étrangers, Byzance pratiquait une politique de magnificence et de prestige, destinée à leur montrer la force matérielle et la supériorité morale de la monarchie. Quand les ambassadeurs étrangers venaient à Constantinople, on déployait, pour les impressionner et les éblouir, toutes les ressources du luxe byzantin. C'était, dans les appartements dorés du palais, une mise en scène éclatante d'uniformes somptueux, d'orfèvreries précieuses, de tapisseries splendides, tout ce qui attestait à la fois la richesse et la puissance ; c'était, dans la salle de l'audience impériale, toute une étiquette pompeuse, où tous les mots, tous les gestes étaient réglés de façon à marquer l'abîme qui séparait la majesté impériale de ses humbles adorateurs, et où se donnait carrière, jusque dans des trucs de féerie un peu ridicules, la puérile vanité des Byzantins. De même on invitait volontiers les rois étrangers à venir

à Constantinople. Pendant le règne de Justinien, ce fut un défilé constant de souverains exotiques qui, avec leurs femmes, leurs enfants, leurs suites aux costumes étranges et pittoresques, remplissaient la ville et la cour du bruissement de toutes les langues de l'univers. Plus tard, passèrent à Byzance des princes russes et des sultans turcs, des dynastes arméniens et des barons latins de Syrie, des rois de France et des empereurs d'Allemagne. Tous, on les comblait d'égards, de cadeaux, de caresses; on les recevait en grande pompe, parmi les clairons sonnants et les enseignes déployées, de façon à ce qu'ils emportassent une merveilleuse image de la majesté et de la force de l'empire. Lorsque, en 957, Olga, grande-princesse de Kief, vint rendre visite à l'empereur Constantin VII, on ne sut qu'imaginer pour recevoir cette femme, la première souveraine barbare qu'eût encore vue Byzance. Ce furent des réceptions magnifiques, où l'impératrice tint sa place à côté du basileus, où toutes les élégances du gynécée rivalisèrent avec toutes les splendeurs coutumières de la cour; ce furent des dîners somptueux, avec l'ordinaire accompagnement des chants, de la musique des orgues, des lazzis des bouffons et des danses rituelles, mais où, pour marquer les distances, Olga ne fut point admise à s'asseoir à la table même de l'empereur. Ce furent les cadeaux, les distributions d'argent, et enfin le baptême, où l'empereur tint à honneur d'être le parrain de la princesse païenne qui se convertissait.

Attentivement, pour tous ces hôtes, la diplomatie impériale réglait leurs promenades et leurs visites par la ville. On leur montrait avec complaisance les églises splendides, les palais fastueux, la richesse des bazars, la force des murailles, la belle tenue des arsenaux; mais on surveillait de très près les indiscretions de leur curiosité. Luitprand, évêque de Cré-

mone, dans le fameux rapport qu'il a fait de son ambassade à Constantinople au x^e siècle, s'est plaint amèrement de toutes les entraves que les Byzantins ont apportées à sa liberté, de toutes les menues vexations dont il a été la victime, de toutes les humiliations infligées à son amour-propre. C'était une façon encore de grandir Byzance aux yeux de ces étrangers que de les rabrouer sans ménagement, quand leur familiarité commençait à s'émanciper. On leur expliquait alors, par exemple, que le secret du feu grégeois avait été révélé par un ange à l'empereur Constantin, que les bijoux de la couronne avaient été apportés par un ange au même empereur et qu'ils ne pouvaient en conséquence passer en des mains barbares, qu'une constitution du même souverain interdisait de marier des princesses impériales à des rois étrangers, et on savait ce qu'à « une aussi absurde demande » il fallait répondre, à savoir que ce serait une chose « inconvenante et attentatoire à la majesté de l'empire romain » d'unir à des hommes « infidèles et obscurs » des femmes nées dans la pourpre impériale. Selon l'importance des personnes, la cour byzantine dosait les politesses et les égards, comme la chancellerie impériale dosait les formules d'accueil qu'elle leur adressait et le protocole des lettres qu'elle leur envoyait. Mais, de ces visites à Constantinople, tous, ambassadeurs et souverains, revenaient éblouis et charmés, pénétrés de la puissance de l'empire et du caractère plus qu'humain de son chef. heureux de servir le basileus qui accueillait si bien et récompensait si largement ses fidèles.

L'action religieuse. — Ce n'est pas tout. A ces moyens d'action, que Byzance emprunte à la tradition romaine, elle en joint d'autres, non moins effi-

caces, qu'elle doit à son caractère de monarchie chrétienne. Un poète du vi^e siècle écrivait :

Res romana Dei est : terrenis non eget armis.

Ce fut l'un des principes dont s'inspira la politique impériale. On a justement remarqué que les missions furent, entre le vi^e et le xi^e siècles, l'élément nouveau qui donna à la diplomatie byzantine son caractère distinctif. A Byzance, on le sait, la politique et la religion étaient étroitement unies. L'œuvre de la conversion, de la propagande chrétienne, allait du même pas que la conquête ; et de même qu'il était le collaborateur du soldat, le missionnaire était le collaborateur du diplomate. A côté du marchand qui, par ses lointains voyages, éclairait le champ d'action de la chancellerie impériale et lui fournissait les informations nécessaires, le prêtre, plus utilement encore, ouvrait le chemin aux politiques. Il les précédait chez les barbares, prêchant, conquérant les âmes au Christ, tâchant surtout de gagner les femmes, plus sensibles à l'attrait mystique de la nouvelle foi. Plus encore que le dogme, les beautés de la liturgie orthodoxe impressionnaient ces esprits naïfs et simples. On le voit bien par ce qui arriva à Constantinople aux envoyés du grand-prince de Russie Vladimir. Sous les coupes d'or de Sainte-Sophie, ces ambassadeurs, tout hallucinés par la splendeur des offices, crurent voir, dans les vapeurs de l'encens, parmi le flamboiement des cierges, des jeunes gens allés, vêtus de costumes magnifiques, flottant dans l'air au-dessus de la tête des prêtres et chantant triomphalement : « Saint, saint, saint est l'Eternel ». Et comme ils s'informaient de ce qu'était cette apparition merveilleuse : « Si vous n'ignorez pas, leur répondit-on, les mystères des chrétiens, vous sauriez que les anges eux-mêmes descendent du ciel pour venir célébrer l'office avec nos prêtres. » Comment résister à une religion, où

de tels spectacles s'offraient, « qui dépassent l'intelligence humaine? » Les boyards de Vladimir en furent incapables, et pareillement leur maître et son peuple. Et, avant les Russes, bien d'autres étaient de même venus à l'orthodoxie, Goths de Crimée et Abasges du Caucase, Arabes du pays d'Himyar et Ethiopiens du royaume d'Aksoum au vi^e siècle, et plus tard Croates et Serbes, Moraves et Bulgares, et bien d'autres qui, avec l'orthodoxie, avaient naturellement reçu de Byzance tout un monde d'idées, de sentiments, d'habitudes, toute une civilisation nouvelle qui faisait pénétrer et assurait chez eux l'influence toute puissante de l'empire.

II

Les résultats de la diplomatie byzantine. — Et déjà on entrevoit quelques-uns des résultats qu'obtenait cette diplomatie, et comment elle fut une des forces de l'empire.

D'abord, elle lui donne des soldats. Tous ces princes barbares qui reçoivent les subsides du basileus s'engagent à mettre à son service un contingent déterminé. En outre, tout le long de la frontière, cette clientèle de vassaux et d'alliés constitue comme une ligne de couverture, comme une première barrière opposée à l'invasion. Par les traités en bonne forme qu'il conclut avec eux, l'empire s'assure partout des alliances précieuses : ainsi, au x^e siècle, en Italie, celle de Venise contre les Arabes et plus tard contre les Normands ; dans la péninsule balkanique, celle des Croates et des Serbes contre les Bulgares ; sur les rivages de la mer Noire, celle des Petchenègues, des Kharars, des Russes, dont le poste d'observation de Cherson surveillait les mouvements tumultueux ; en Asie Mineure, celle des Arméniens

contre les Arabes. A toutes les époques de sa longue histoire, Byzance a conclu de semblables alliances : au XII^e siècle encore, Constantinople était le centre le plus actif peut-être de la diplomatie européenne.

Ce n'est pas tout. Sur ces états qui sont liés à elle, Byzance exerce une influence politique. Le basileus s'attribue volontiers le droit de disposer des couronnes et il entretient à sa cour, pour tous les trônes du monde, tout un état-major de prétendants. Les fils de beaucoup de ces princes, vassaux ou alliés, étaient élevés à Constantinople dans la domesticité luxueuse du palais. On y accueillait volontiers aussi les victimes des guerres civiles, candidats malheureux au trône, compétiteurs renversés. Ainsi, l'empereur s'assurait le moyen de maintenir dans le devoir ses feudataires et se préparait des instruments pour leur opposer, à la moindre velléité de rébellion, un adversaire et un parti. La politique de Justinien se rencontre ici avec celle des empereurs macédoniens et des empereurs Comnènes : c'est par elle que Byzance, au VI^e siècle, a agi sur sa clientèle de rois barbares en Afrique, en Italie, en Espagne ; c'est par elle qu'entre le IX^e et le XI^e siècle elle a agi sur les Bulgares, sur les Serbes, sur les Croates ; c'est par elle qu'au XII^e siècle encore, elle agissait sur les Serbes et les Hongrois.

Et sans doute ces vassaux ne furent point tous d'une fidélité égale et constante. Beaucoup se sont, et plus d'une fois, révoltés contre Byzance ou détachés d'elle. Mais, des rapports noués par la diplomatie entre eux et l'empire, deux conséquences importantes sont sorties.

La première, c'est que, du fait de ces relations, une multitude d'étrangers venait à Byzance, soldats et marchands, voyageurs et pèlerins, qui souvent y demeuraient un temps assez long. Sur leurs âmes

naïves, la capitale byzantine exerçait un prestige inouï : ils subissaient fortement l'influence de cette société riche, prospère, civilisée ; ils y arrivaient barbares ; en la quittant, ils étaient comme transformés. Dans ce creuset prodigieux qu'était la capitale, ils s'assimilaient plus ou moins complètement, ils devenaient des demi-Grecs ; et revenus dans leurs patries lointaines, ils répétaient à leurs frères les merveilles de la grande cité, ils en gardaient eux-mêmes comme la nostalgie. Tsarigrad, comme l'appellent les Russes, Miklagard, comme la nomment les Scandinaves, hantait l'imagination de tout le monde barbare ; par la renommée de sa richesse et de sa splendeur, par l'admiration qu'excitait cette Byzance tout en or, elle attirait à elle les aventuriers du monde entier, et elle en faisait d'autres hommes.

Et voici l'autre point. Par la diplomatie, par l'œuvre des missions, Byzance exerçait sur tous ces états barbares une influence civilisatrice. On verra plus loin comment Byzance fut vraiment l'éducatrice de l'Orient. Mais il faut constater ici qu'elle a, par son action, créé, au moins en Orient, une forme de pensée et de sentir commune, qu'elle a été, pour le monde slave et oriental, ce que Rome fut pour le monde occidental et germanique. Ce n'est pas le moindre service qu'ait rendu la diplomatie byzantine, d'assimiler ainsi à l'empire ou du moins d'en rapprocher les tribus barbares qui peuplaient l'Orient et de faire d'elles des nations.

III

Les dangers de la diplomatie impériale. — On ne saurait cependant dissimuler que cette politique, à côté des services qu'elle a rendus, avait ses périls.

A force de montrer aux barbares les richesses de l'empire, à force de leur accorder trop libéralement

des subsides, on rendit leurs convoitises insatiables. Ayant reçu, ils revenaient pour demander davantage, et ils revenaient en sollicitateurs plus exigeants. « Une fois qu'ils avaient goûté des richesses de Byzance, écrivait Procope au ^{vi} siècle, il était impossible de les en détacher et de leur en faire oublier le chemin. » Les historiens de Justinien ont sévèrement critiqué ces pratiques de la diplomatie qui consistaient à prodiguer l'argent aux barbares, à les accueillir trop complaisamment, à leur donner confiance en eux-mêmes, tout en épuisant le trésor de l'empire. Plus tard, ces convoitises qu'allumaient la splendeur de Constantinople, la prospérité de l'empire, l'ostentation du luxe impérial, persistèrent sous des formes, moins brutales peut-être, mais tout aussi dangereuses. Et le jour où on s'aperçut qu'à cette richesse, à ce faste ne correspondait plus la force militaire nécessaire pour les défendre, le sort de l'empire se trouva gravement compromis.

Et voici une autre conséquence de cette politique. En méprisant trop visiblement ces étrangers qu'elle tenait tous pour des barbares, en voyant en eux des mercenaires prêts à se vendre ou des clients prêts à se laisser acheter, Byzance froissa cruellement bien des amours-propres. On connaît l'histoire de ce baron français de la première croisade qui, à une audience solennelle, disait insolemment, en voyant l'empereur assis sur son trône : « En voilà un rustre, qui reste assis lorsque tant de grands capitaines sont debout ». Ce féodal grincheux manquait évidemment de monde et n'avait pas l'habitude des cours. Mais d'autres amours-propres se blessaient avec plus de raison. Le basileus byzantin a toujours réclamé pour lui seul le titre impérial et il accordait tout au plus aux autres souverains le titre plus modeste de roi. En conséquence, Byzance a refusé longtemps l'appellation d'empereur à Charlemagne, comme plus tard

elle la refusera à Otton le Grand et à Frédéric Barberousse, et la cour byzantine n'a voulu recevoir un Conrad III de Germanie et un Louis VII de France que selon les rites surannés d'une étiquette trop dédaigneuse. On conçoit que cette hauteur orgueilleuse ait fait bien des mécontentements et que ces froissements d'amour-propre n'aient point augmenté les sympathies pour Byzance.

Convoitises imprudemment excitées, orgueils maladroitement blessés, ce furent quelques-uns des inconvénients qu'entraînaient les pratiques de la diplomatie byzantine : et par là, elle n'a pas été étrangère à la ruine de l'empire. Mais, auparavant, elle fut longtemps, par sa souple habileté, une des forces de la monarchie.

CHAPITRE IV

L'administration de l'empire.

L'évolution de l'administration byzantine. — Les caractères et les organes de l'administration byzantine. — L'œuvre de l'administration byzantine. — La question financière. — L'unité nationale. — L'assimilation des pays conquis. Bulgarie et Italie du Sud.

I

L'évolution de l'administration byzantine. — L'empire byzantin conserva longtemps l'organisation administrative romaine. Au temps de Justinien encore, malgré la place prépondérante qu'occupait déjà l'Orient dans la monarchie, le latin demeurait la langue officielle, celle du gouvernement, celle de la loi, et comme l'écrivit l'empereur, « la langue nationale » : ce n'est qu'avec une sorte de condescendance — et parce que tout de même elle était en fait intelligible à plus de gens — que le successeur des Césars romains consentait parfois à employer « la langue commune, qui est le grec ». Pareillement, autour du maître, les ministres qui dirigeaient les grands services de l'administration publique portaient les mêmes noms qu'à l'époque proprement romaine, préfet du prétoire et maître de la milice, questeur du palais-sacré et comte des largesses sacrées, comte du domaine privé et comte du patrimoine, maître des

offices et préfet de la ville. Et surtout, malgré les grandes réformes que Justinien accomplit pour simplifier les rouages administratifs et renforcer l'autorité publique, l'empire byzantin, héritier de Rome, conservait toujours les circonscriptions territoriales que lui avait léguées l'empire romain et l'antique séparation des pouvoirs civils et des pouvoirs militaires. Dans l'Afrique, dans l'Italie reconquises par ses armes, Justinien n'eut qu'un souci, rendre aux populations l'exacte image de l'administration romaine, du « très prospère empire romain », tel qu'elles l'avaient autrefois connu.

A mesure que l'empire byzantin s'orientalisa, le gouvernement et l'administration prirent une forme nouvelle. Ce ne fut point sans doute, comme dans les royaumes que l'invasion barbare avait fait naître en Occident, la transformation assez brutale qui, des institutions romaines, fit sortir un ordre nouveau. L'empire byzantin est le seul état au monde — et ce n'est pas son moindre intérêt dans l'histoire — où le passage de la tradition antique à la civilisation du moyen âge se soit accompli sans heurts, par une lente et progressive évolution. Mais le changement n'en fut pas moins profond. Dès le VII^e siècle, le grec était devenu la langue officielle, la langue du protocole impérial, la langue des actes publics ; les ministres et les hauts fonctionnaires s'appelaient de noms grecs, logothètes, éparques, stratèges et drongaires. Et surtout un régime administratif nouveau, né des nécessités politiques et de l'obligation d'organiser plus fortement la défense du territoire, avait substitué aux provinces civiles, aux *éparchies*, entre lesquelles Rome partageait la monarchie, des gouvernements militaires, les *thèmes*, ainsi nommés d'un mot qui primitivement signifiait corps d'armée et qui désormais s'appliqua à la circonscription occupée par ce corps d'armée. Jusqu'à la fin de l'empire

byzantin, le régime des *thèmes*, créé au VII^e siècle, généralisé et régularisé au VIII^e, demeura la base du système administratif de l'empire, fondé essentiellement sur la réunion entre les mêmes mains des attributions militaires, civiles et financières.

Mais, malgré ces transformations qui furent profondes, à toutes les époques de son histoire, Byzance imprima un même caractère, assigna une même tâche à l'administration qui régissait le territoire de la monarchie. Ce sont ces traits permanents, qui ont été l'une des principales causes de la durée et de la force de l'empire, qu'il faut essayer de définir et d'expliquer.

II

Les caractères et les organes de l'administration byzantine. — Rarement administration fut plus fortement centralisée, plus savamment organisée que n'était l'administration byzantine.

Le gouvernement central. — Dans la capitale, autour du maître, les ministres, chefs des grands services, dirigent de haut le gouvernement et transmettent à travers toute la monarchie la volonté de l'empereur. C'est le *logothète du drome* (ce mot, qui strictement signifie la course, désigne les transports et les communications), qui est à la fois grand chancelier de l'empire, ministre de la police et de l'intérieur, et secrétaire d'état des affaires étrangères, un très haut personnage, que plus tard on appellera simplement le *grand logothète*. C'est le *logothète du trésor public*, ministre des finances, le *logothète du militaire*, grand trésorier de l'armée, le *logothète des troupeaux*, qui administre la fortune privée de l'empereur. C'est le *sacellaire*, qui est une sorte de contrôleur général ; le *questeur*, ministre de la justice ;

le *grand domestique*, chef suprême de l'armée et le *grand drongaire*, ministre de la marine. Et c'est encore l'*éparque*, le préfet de Constantinople, un très grand personnage, à qui est remis le soin de maintenir l'ordre et de faire la police de la capitale.

A côté des ministres, le Sénat, où siègent d'ailleurs la plupart de ces hauts dignitaires, est une sorte de Conseil d'Etat qui assiste l'empereur. Cette assemblée de fonctionnaires, peu nombreuse, n'a plus rien de commun avec l'antique Sénat romain. C'est un organe administratif, auquel la tradition conserve assurément quelques privilèges constitutionnels, plus théoriques d'ailleurs que réels, et qui, en face d'un empereur mineur ou faible, se ressouvient parfois des droits attachés jadis à son nom. En fait, la σύγκλητος βουλή, comme on l'appelle maintenant en grec, intervient par ses conseils dans le gouvernement des affaires politiques et religieuses ; mais les fonctionnaires qui la composent, serviteurs dociles du maître, se risquent bien rarement à contrecarrer ses volontés.

Dans l'ombre des ministres, enfin, travaillent des bureaux innombrables, qu'on nommait au vi^e siècle les *scrinia*, qu'on appelle plus tard les *logothesia* ou les *secreta*. De même que l'empire romain, jadis, avait gouverné le monde par la forte organisation de sa bureaucratie, ainsi Byzance a dû le ferme gouvernement et la cohésion disciplinée de la monarchie à cette foule de *σεκρητικοί* obscurs qui peuplaient les bureaux de la chancellerie impériale et des ministères, qui étudiaient le détail des affaires, préparaient les décisions, faisaient parvenir partout la volonté suprême. Et, à certaines époques, cette bureaucratie a été assez puissante pour diriger la politique générale de la monarchie.

Le gouvernement des provinces. — A la tête de chacune des provinces est placé un gouverneur, le

stratège, qui est nommé directement par l'empereur et qui correspond directement avec lui. Ce haut fonctionnaire réunit entre ses mains tous les pouvoirs administratifs, le commandement des troupes et le gouvernement du territoire, l'administration de la justice et le soin des finances. Il est, dans l'étendue de sa circonscription, comme un vice-empereur; et plus d'un stratège, par cette concentration du pouvoir entre ses mains, fut tenté — au début surtout, où les *thèmes* étaient moins nombreux et plus grands — d'abuser de sa toute puissance. C'est pour cela qu'à côté du stratège, et tout en le subordonnant à son autorité, le gouvernement central conserve un représentant des intérêts civils, le *protonotaire et juge du thème*, qui lui aussi a le droit de correspondre directement avec l'empereur et qui administre essentiellement la justice et les finances. Pourtant, c'est au chef militaire qu'appartient en dernière analyse le principal de l'autorité, et c'est un fait digne de remarque que, à tous les rangs de cette organisation administrative, les militaires ont, dans la hiérarchie, le pas sur les civils, comme ils ont, dans la réalité, la part prépondérante du pouvoir. Par là, si fort qu'elle procède de la tradition romaine, Byzance est devenue un état du moyen âge.

La centralisation administrative. — Du haut en bas de l'échelle administrative, tout ce personnel dépend étroitement, exclusivement, de l'empereur. C'est lui qui, par décret, nomme les fonctionnaires aux grands emplois du gouvernement; et comme il les nomme et les fait avancer, ainsi il les révoque à sa volonté; et c'est lui aussi qui leur remet les insignes des dignités, dont les titres honorifiques (magistros, proconsul, patrice, protospathaire, spatharocandidat, spathaire, etc.) constituent les classes diverses d'une sorte de noblesse administrative, qui fixe selon une stricte hié-

rarchie les rangs de la société byzantine. A Byzance, tout fonctionnaire, à côté du titre qui désigne l'emploi effectif dont il est investi, en porte un autre, honorifique, indiquant son grade dans la hiérarchie nobiliaire de l'empire; et entre les fonctions et les degrés successifs de cette sorte de *tchin* (sur ce point, comme sur tant d'autres, la Russie impériale a calqué sur Byzance son organisation administrative et sociale) il y a une exacte correspondance.

C'est en général dans les grandes familles, parmi ceux qu'on appelle les *συγκλητικοί*, que l'empire recrute ses hauts fonctionnaires. Mais en outre, pour fournir aux services publics des agents compétents et expérimentés, le gouvernement impérial a pris souci de créer des institutions qui fussent des pépinières de fonctionnaires : telles furent les écoles de droit, instituées par Justinien à Constantinople, à Rome, à Beyrouth; telle fut l'école de droit réorganisée dans la capitale au milieu du xi^e siècle. Ainsi se forme un corps d'employés, bien préparé, discipliné, dévoué. Ensuite, au cours de la carrière, le zèle du personnel est incessamment entretenu par l'espoir de plus hautes récompenses, par l'attente d'une promotion qui fera monter d'un rang dans l'échelle de la noblesse administrative. Ces promotions dépendent uniquement de la bonne grâce de l'empereur : et s'il y a là assurément, trop souvent, une occasion ouverte à l'intrigue et à la faveur (on cite des cas d'avancements scandaleusement rapides dans le *tchin* byzantin), c'est pourtant, davantage encore, un encouragement à bien servir. Une exacte surveillance est exercée d'ailleurs par le pouvoir central sur les actes de ses fonctionnaires. Non seulement l'empereur précise fermement, et en termes redoutables, les lourdes responsabilités qu'ils encourront pour les manquements de leur administration; il encourage les sujets à porter sans hésitation au tribunal impérial les plaintes

contre leurs gouverneurs, il invite les évêques à surveiller leur conduite et à dénoncer leurs fautes, il envoie à travers les provinces des enquêteurs extraordinaires, qui examinent les comptes, accueillent les réclamations, imposent les sanctions. Jamais administration, ce semble, ne fut davantage dans la main du maître.

III

L'œuvre de l'administration byzantine. — Il faut voir maintenant quelle tâche le gouvernement prescrit à cette administration.

La question financière. — Ce fut toujours, à toutes les époques de son histoire, un grand problème et un grave souci pour l'empire grec de résoudre la question financière. Les dépenses étaient lourdes : l'entretien de l'armée et les guerres incessantes, les pratiques ruineuses de la diplomatie, la prodigalité du luxe impérial, la magnificence des constructions, tout cela coûtait très cher, et Byzance eut souvent une peine extrême à équilibrer son budget. Aussi les impôts, calqués d'ailleurs pendant longtemps sur le modèle de l'administration romaine, étaient nombreux et lourds, impôt personnel (*capitatio*), impôt foncier, impôt sur la propriété bâtie, contributions en nature, prestations de toutes sortes, sans parler des impôts indirects : tout un ensemble, d'autant plus lourd et vexatoire que des immunités nombreuses existaient, par exemple pour les biens d'Eglise et les fiefs militaires, et que les contribuables, organisés en groupes cadastraux et fiscaux, étaient soumis à une responsabilité collective, entraînant l'obligation pour les propriétaires de terres cultivées et fertiles de payer pour les terres stériles et abandonnées (*ἐπιβολή*) et pour les gens solvables, de payer pour les défaillants

(*allelengyon*). Ajoutez à cela le poids des vexations innombrables, soit du fait des agents de l'administration qui, ayant acheté leur charge — la vénalité des charges était la règle — en rattrapaient le montant sur les sujets, soit du fait des riches opprimant les pauvres, et enfin que, pour remplir le trésor toujours à court, sans cesse il fallait inventer des impôts nouveaux : car « sans argent, disait un empereur, la chose publique ne peut être sauvée ». On conçoit qu'un des traits les plus caractéristiques de l'empire byzantin soit le perpétuel besoin d'argent, la disproportion trop grande entre les moyens financiers et les desseins grandioses de la politique.

Le recouvrement des impôts était donc le premier devoir que l'empereur prescrivait à l'administration. « Augmenter les revenus du fisc, mettre tout leur souci à défendre ses intérêts », c'était la règle de conduite essentielle que Justinien proposait à ses fonctionnaires. Pourtant les empereurs n'entendaient point que ce fût au détriment des sujets. Tous ont eu la préoccupation de les protéger contre les vexations inutiles, le désir de concilier leurs intérêts particuliers avec leurs obligations publiques, de leur épargner « toute charge et tout ennui, à l'exception du cens dû à l'Etat et de l'impôt juste et légitime ». Aussi une phrase revient-elle sans cesse dans les instructions que le gouvernement donne à ses agents : on veut qu'ils soient scrupuleusement honnêtes, qu'ils aient « les mains pures » — Justinien parle ainsi, aussi bien que Basile I^{er}, — qu'ils mettent leur sollicitude, comme ils en prêtent le serment, à gouverner « sans dol et sans fraude », protégeant les sujets contre les vexations des employés subalternes aussi bien que contre les usurpations et les violences des soldats et des riches, maintenant dans les provinces l'ordre, la sécurité et la paix. A cet effet, et pour ôter à cette administration tout prétexte d'exploiter les contribuables, des

traitements élevés étaient alloués aux fonctionnaires, et ils furent souvent considérablement accrus. A cet effet, on faisait un choix attentif des personnes employées dans l'administration, et une surveillance constante était exercée sur elles par l'empereur, de telle sorte que, comme l'écrivit Constantin VII dans la Vie de Basile I^{er}, « les pauvres, autrefois écrasés, pussent reprendre vie, chacun cultivant son champ et recueillant les fruits de sa vigne, sans que personne tentât de lui ravir l'olivier et le figuier qui lui venaient de ses pères : et chacun se reposait dans l'ombre coutumière des arbres qui formaient son héritage ».

Il est à peine besoin de dire que cet idéal fut rarement atteint. Quand il fallait de l'argent, le gouvernement fermait volontiers les yeux sur les moyens qui servaient à l'obtenir; et pourvu que l'Etat trouvât les ressources nécessaires, il se montrait indulgent aux exactions et à la corruption des fonctionnaires, et s'inquiétait peu de la dureté avec laquelle les plus honnêtes même percevaient l'impôt. Cela est vrai du vi^e siècle aussi bien que du x^e ou du xn^e; et les historiens sont pleins du récit des misères qu'infligeaient aux populations les rigueurs des gens du fisc, à ce point, dit un écrivain du vi^e siècle, que « l'empereur semblait plus redoutable que les barbares ». Mais si la perception des impôts fut toujours le grand souci de l'administration byzantine, il faut accorder, pour être juste, que ses efforts furent souvent couronnés de succès — toute réserve faite sur les moyens employés. Au commencement du xi^e siècle, l'ensemble des revenus de l'empire s'élevait à environ 650 millions, qui équivaldraient aujourd'hui à plus de trois milliards. A la mort de Basile II, il y avait en caisse un excédent de 220 millions, plus d'un milliard de notre monnaie. Malgré le poids des dépenses, les ressources de l'empire étaient donc réelles, et la

savante organisation de l'administration donnait, malgré sa dureté et ses défauts, des résultats incontestables.

L'unité nationale. — Une autre tâche, bien autrement importante, était proposée à l'administration byzantine.

L'empire byzantin, à le bien considérer, n'avait ni unité de race, ni unité de langue. C'était, comme on l'a justement remarqué, « une création tout artificielle, gouvernant vingt nationalités différentes et les réunissant dans cette formule : un seul maître, une seule foi ¹ ». Assurément, depuis que les événements avaient fait perdre à l'empire — et c'avait été en un sens une bonne fortune pour lui — la Syrie et l'Égypte, toujours réfractaires à l'hellénisme et sans cesse agitées de vellétés séparatistes, depuis qu'un peu plus tard presque tout l'Occident latin s'était pareillement détaché de la monarchie, les populations de langue grecque avaient pris dans l'empire plus ramassé une place prépondérante : en Asie Mineure, à Constantinople, en Thrace et sur tout le pourtour de l'Archipel, un noyau puissant et homogène existait, de race et de culture helléniques. Mais, à cet élément dominant, se mêlaient bien d'autres éléments ethniques, que les invasions, les immigrations, les transportations de peuples avaient successivement introduits dans l'empire. Dans la partie européenne de la monarchie, on rencontrait des Mardaïtes, d'origine syrienne, qu'un empereur du VII^e siècle avait établis le long de la mer Ionienne et dans le Péloponèse ; on trouvait des Turcs cantonnés sur le Vardar, des Syriens et des Arméniens en Thrace et à Constantinople, des Valaques dans le Balkan et le Pinde, et partout des Slaves, dont les établissements, les *Sclavinies*, comme on les

1. Rambaud, *l'Empire grec au X^e siècle*.

nommait, se rencontraient en Macédoine, sur le Strymon et aux portes de Thessalonique, en Thessalie, en Grèce, et jusqu'à l'extrémité du Péloponèse. Dans la partie asiatique de l'empire, moins atteinte cependant par l'invasion, on rencontrait pareillement des éléments étrangers à l'hellénisme : Mardaïtes du Liban sur la côte sud d'Anatolie, Arabes faits prisonniers et cantonnés dans la région de l'Euphrate, Slaves en Bithynie, et surtout des Arméniens, très nombreux, et dont l'influence fut à certains moments prépondérante dans l'empire. Ce n'était point chose aisée de gouverner, d'unifier ces éléments divers, longtemps réfractaires à l'autorité impériale et parfois encore prêts à se révolter contre elle. Ce fut la tâche glorieuse de l'administration impériale d'assimiler progressivement ces éléments étrangers et, à cet état sans nationalité, de donner une façon de cohésion et d'unité. Par là, l'administration byzantine a été vraiment la solide armature qui soutint la monarchie et fit sa force : et l'œuvre qu'elle accomplit est assurément un des aspects les plus originaux de l'histoire byzantine, une des meilleures preuves de la puissance d'expansion de la civilisation byzantine.

Par quels moyens cette œuvre fut-elle accomplie ? Ce fut, d'une part, en imprimant à tous ces éléments étrangers une marque commune, celle de l'hellénisme, en les unifiant d'autre part dans la profession commune de l'orthodoxie.

L'union par l'hellénisme. — C'était un principe politique à Byzance de ne point, en général, brutaliser les vaincus : « Chaque peuple, dit un empereur du x^e siècle, ayant des mœurs diverses et des lois différentes, doit rester en possession de ce qui lui est propre ». Assurément, il est arrivé parfois, contrairement à cette règle de tolérance, qu'on ait transporté de force des fractions de peuples d'une région dans

une autre et qu'à leur place on ait établi des colonies de langue grecque destinées à assurer la prédominance de l'hellénisme. En général, pourtant, on montra plus de douceur à ceux que la conquête annexait à l'empire ou qui n'étaient point encore fondus dans son unité. On respectait leurs coutumes locales, on leur faisait place dans les cadres de l'administration provinciale, on leur accordait un traitement d'exception, des réductions d'impôts, des faveurs, par où on tâchait de les concilier à la monarchie. Ainsi, peu à peu, on les gagnait aux habitudes, à la culture de l'empire hellénisé.

« A la fois langue administrative, langue d'Eglise, langue littéraire, le grec, comme le dit Rambaud, avait un faux air de langue nationale ». Progressivement, insensiblement, tous ces éléments étrangers apprenaient à parler cette langue. Et telle était la force de cette civilisation byzantine qu'elle assimilait et transformait sans trop de peine ces éléments d'apparence disparate et réfractaire. « Byzance, comme on l'a écrit, reçoit ces étrangers incultes ou sauvages, elle les rend à l'immense civilisation de l'empire lettrés, savants, théologiens, habiles administrateurs, souples fonctionnaires ». Elle fait entrer dans son aristocratie, en les mariant à des femmes de noblesse grecque, l'élite des races qu'elle a soumises, Bulgares, Arabes, Arméniens, comme elle y fait entrer l'élite des étrangers, Italiens, Français, Espagnols, Scandinaves, qui viennent chercher fortune au service byzantin. Elle leur promet, elle leur distribue les grands commandements militaires, les hauts emplois administratifs. Byzance a eu des généraux d'origine arménienne, perse ou slave, des fonctionnaires italiens, bulgares, arméniens, des ministres qui étaient des Arabes ou des Turcs convertis. Dans l'empire cosmopolite, le grec était la langue commune où pouvaient s'entendre tous ces étrangers ; et

en parlant la même langue, insensiblement, tous prenaient des habitudes, des façons de vivre et de penser communes et se marquaient d'une même empreinte.

L'union par l'orthodoxie. — La profession d'une foi commune achevait de rapprocher les éléments discordants dont se composait l'empire. La propagande religieuse n'a pas été, en effet, moins active au dedans de l'empire qu'elle le fut au dehors, et son importance y était plus grande encore : « condition de suprématie hors des frontières, elle est, en deçà des frontières, une condition d'unité et presque d'existence ». Sans doute, ici aussi, cette propagande a pris parfois la forme brutale de la persécution, contre les Pauliciens au ix^e siècle, contre les Arméniens au xi^e, contre les Bogomiles au xii^e, et l'on a détruit par milliers les hérétiques par le fer et par le feu. En général, pourtant, Byzance a fait preuve, pour gagner les âmes, d'une plus habile tolérance. Elle a évangélisé et conquis au christianisme les Slaves de Macédoine et du Péloponèse, les Turcs du Vardar, les Mainotes païens, les Arabes de Crète et du Haut-Euphrate ; du fond de l'Anatolie à l'extrémité de l'Italie, elle a multiplié les évêchés de rite grec, dont les titulaires, soumis au patriarche de Constantinople, ont été les meilleurs et les plus fidèles agents pour la diffusion de l'orthodoxie. Tout le monde sait quelle est, jusqu'en notre temps, dans le monde oriental, l'importance du lien religieux et comment l'idée de religion se confond avec l'idée de nationalité. Ce n'est là que l'héritage lointain de la tradition byzantine, de cet empire auquel l'orthodoxie tenait lieu d'unité nationale.

IV

L'assimilation des pays conquis. — Quelques exemples concrets éclaireront utilement les remarques générales qui viennent d'être faites : ils montreront à la fois l'extraordinaire puissance d'expansion, la force d'assimilation que possédait la monarchie byzantine, et feront saisir sur le vif la souple habileté, l'ingénieuse variété de ressources que l'administration impériale apporta à sa tâche.

La Bulgarie. — Lorsque, en 1018, Basile II eut achevé la soumission de la Bulgarie, il s'agit de réorganiser les vastes territoires que la protection de Dieu, comme disait l'empereur dans un acte officiel, venait de réunir à nouveau à l'empire des Romains. L'administration byzantine apporta dans cette œuvre un remarquable esprit de douceur et de tolérance. Par une habile distribution de titres, de faveurs et de dignités, le gouvernement impérial s'efforça d'abord d'attirer à lui l'aristocratie bulgare. Les survivants de la famille royale de Bulgarie prirent rang dans la noblesse byzantine : la veuve du dernier tsar reçut un des titres les plus élevés de la hiérarchie aulique ; ses fils, parés de dignités sonores, devaient faire une belle carrière dans l'administration impériale. On s'efforça, par des mariages, de rapprocher les deux peuples : une fille du tsar Samuel épousa un Comnène, qui devint plus tard empereur ; une autre grande dame bulgare épousa le premier gouverneur grec de la Bulgarie reconquise, le duc Constantin Diogène, et fut, elle aussi, mère d'empereur. En même temps, très adroitement, l'administration impériale s'appuyait sur l'Eglise. Du fait de la conquête, devait

évidemment disparaître le patriarcat indépendant qu'avait eu le royaume bulgare. Mais, à sa place, on créa un organisme autonome, qui permit à l'Eglise bulgare de conserver entière son indépendance à l'égard de Constantinople, et à la tête de cette Eglise, on plaça un Bulgare, qui ne fut autre que l'ancien patriarche confirmé dans une nouvelle dignité. On fit plus : on ne se contenta pas de conserver à ce prélat toute l'étendue du ressort qu'il possédait au temps du dernier tsar ; on remplaça sous son autorité tous les évêchés de la Bulgarie, telle qu'elle existait au moment de sa plus grande puissance, et on n'hésita pas, pour lui donner cette satisfaction, à détacher certains diocèses de la juridiction des métropolitains grecs qui les avaient usurpés. Le clergé bulgare garda tous ses privilèges, toutes ses immunités d'autrefois. Et de même, attentivement, l'administration byzantine se préoccupa de ne léser aucun droit ancien, de ne froisser aucune habitude ancienne, d'accorder à la Bulgarie une large autonomie. Sous le haut commissaire impérial, le *pronoète* ou duc chargé d'administrer la province, le pays conserva ses fonctionnaires indigènes et ses usages locaux. Les Bulgares payaient l'impôt en nature, à raison d'une mesure de blé, d'une mesure de millet, d'une cruche de vin pour chaque propriétaire d'un attelage de bœufs. La savante administration byzantine consentit à s'accommoder de ce système primitif : tant elle avait souci de ne point blesser les vaincus. Ainsi l'avait voulu Basile II, quand il « avait ordonné que l'ancien ordre de choses serait partout maintenu ; » et peut-être, si ses successeurs avaient eu la même sagesse, s'ils n'avaient pas voulu mettre des Grecs à la tête de l'Eglise bulgare, et substitué l'impôt en argent aux vieilles prestations en nature, la Bulgarie se fût-elle soumise avec moins de peine à l'autorité de ses vainqueurs.

La région de l'Euphrate. — D'autres exemples sont plus caractéristiques encore des pratiques de l'administration byzantine.

En Asie Mineure, dans la partie orientale de la Cappadoce, aux frontières du monde arabe, se trouvait une région jadis prospère, que la guerre avait dévastée et dépeuplée. Au commencement du x^e siècle, un aventurier arménien, un certain Mleh ou Mélias, venu au service de l'empire, réussit à reconquérir ce territoire et, pour en organiser la défense, il commença par remettre en état les vieilles forteresses qui s'y rencontraient, Lykandos, Tzamanos, Symposion : en récompense de ses services, il fut, avec le titre de patrice et de stratège, préposé au gouvernement de la nouvelle province. Mais la tâche de l'administration byzantine ne se borna pas à cette simple occupation du pays. Pour le mieux rattacher à l'empire, on y entreprit une véritable œuvre de colonisation. Mélias appela à lui, pour repeupler la contrée, une foule de ses compatriotes arméniens, et bientôt la région redevint prospère. La campagne était fertile et propre à l'élevage du bétail et des chevaux ; les villes relevées de leurs ruines redevinrent florissantes. A cette œuvre de résurrection économique s'ajouta une œuvre fort curieuse de propagande religieuse . toute une série d'évêchés nouveaux, dépendant du métropolitain de Césarée, furent créés pour marquer le pays à l'empreinte de l'orthodoxie.

Partout la propagande religieuse et la colonisation marchaient d'accord pour attacher plus fortement à l'empire les pays qu'il annexait. Lorsque, au début du x^e siècle, le gouvernement impérial créa sur le Haut-Euphrate le thème de Mésopotamie, dont le noyau fut formé de territoires cédés à l'empire par un prince arménien, tout aussitôt l'Eglise entra en scène pour assurer à la monarchie la possession

morale du pays. Une métropole fut créée à Kama-chos, une des grandes villes de la province, et cinq évêchés en dépendirent. Semblablement, quand l'empire annexa Mélitène, le gouvernement impérial envoya dans le pays, pour le repeupler, des colonies nombreuses d'Arméniens, de Syriens, d'Ibères, et se hâta de créer, sous l'autorité du métropolitain de Mélitène, toute une série d'évêchés orthodoxes. Même dans les régions où la conquête byzantine fut le plus éphémère, on constate le même empressement à employer la puissance de l'Eglise dans l'intérêt de l'empire. Un métropolitain fut établi à Samosate en même temps que se constituait le gouvernement de ce nom ; un métropolitain fut installé dans le pays arménien de Taron, lorsque le souverain de cette principauté céda son petit état à Byzance. Et quand, au commencement du xi^e siècle, l'Arménie entière tomba sous l'autorité directe de l'empire, le premier soin du gouvernement fut de la peupler d'évêchés orthodoxes qui, au milieu du xi^e siècle, étaient au nombre de 21, suffragants du métropolitain de Keltzène (Erzindjan).

Dans cette grande œuvre de colonisation byzantine, les Arméniens semblent avoir tenu une place importante. C'est eux surtout qui ont peuplé ces districts reconquis sur les Arabes, et leur action, dès la fin du x^e siècle, s'est étendue jusqu'à la Cilicie. Ainsi se préparait le terrain où devait naître plus tard le royaume de Petite-Arménie : et par là, l'œuvre qu'entreprirent au x^e siècle, aux confins du monde arabe, les aventuriers arméniens au service de Byzance, prend dans l'histoire une portée inattendue.

L'Italie du Sud. — On pourrait, ailleurs encore, montrer comment l'Eglise orthodoxe travailla puissamment et utilement pour l'empire. Quand on

parcourt la liste des évêchés suffragants des métropolitains de Thessalonique, Larissa, Dyrrachium, Naupacte, Philippopoli au x^e siècle, on est frappé de la masse de noms barbares qui y apparaissent. Ils attestent les progrès faits par l'orthodoxie parmi les populations slaves amenées à la foi chrétienne et l'assimilation progressive qui les fit entrer dans l'unité byzantine. Mais un autre exemple est plus intéressant encore et plus significatif pour montrer comment l'empire étendait son autorité et son influence : c'est celui de l'Italie du sud, dont Byzance, au x^e et au xi^e siècles, fit comme une nouvelle Grande-Grèce.

Lorsque, à partir de la fin du ix^e siècle, Byzance reprit pied en Italie, le grand souci de l'administration impériale fut de rattacher du mieux qu'elle pourrait à l'empire ces pays essentiellement latins. Pour cela, très adroitement, elle s'adapta aux conditions de la vie locale, laissant à l'aristocratie indigène une part dans le gouvernement provincial, s'efforçant de la gagner d'autre part en lui prodiguant les titres pompeux de la hiérarchie aulique. Soucieuse de ne rien brusquer, respectant soigneusement les usages du pays, l'administration impériale sut se concilier ainsi les populations de la Calabre et de la Pouille, assez pour faire naître chez elles une inébranlable fidélité et un long attachement à Byzance, assez pour les assimiler rapidement à l'hellénisme. Ici encore ce résultat fut obtenu en partie par l'envoi en Italie de colonies orientales ; il le fut surtout par une habile politique religieuse qui, dans ce pays latin, fit prédominer insensiblement l'Eglise, le rite et la liturgie orthodoxes. En Calabre, huit évêchés furent créés, dépendant d'une métropole nouvelle instituée à Santa-Severina. Dans la Terre d'Otrante, cinq évêchés nouveaux furent établis, dépendant de la métropole nouvelle d'Otrante. Sur

tous ces sièges on installa des prélats grecs, soumis à l'autorité du patriarche de Constantinople. Quant aux prélats latins qui existaient dans le pays, on s'efforça de les attirer dans les cadres de la hiérarchie ecclésiastique byzantine, en leur offrant une situation plus indépendante et le titre d'archevêque : ce fut le cas pour Bari, Tarente, Trani ; et par cette distribution de faveurs, on se flatta de les détacher de Rome et de faire d'eux de fidèles sujets de l'empire.

Mais les agents les plus actifs de l'hellénisation furent les moines. Dans toute l'Italie du Sud, se fondèrent une multitude d'établissements monastiques, peuplés de moines grecs, dont l'infatigable propagande s'étendit jusqu'en Campanie, et jusqu'aux portes de Rome même. Autour de leurs couvents, de leurs chapelles, de leurs ermitages, les populations se groupèrent, et à leur contact elles apprirent le grec. Aujourd'hui encore, l'Italie méridionale est pleine de leur souvenir : on y trouve par centaines des chapelles décorées de peintures et d'inscriptions, où les laïques s'expriment en grec aussi bien que les religieux. Par là, la langue, le rite, la civilisation de Byzance se sont répandus en Italie ; et de même, dans ce pays complètement hellénisé, le droit byzantin a été la règle des contrats ; le grec a été la langue des actes publics comme des actes privés. Et l'empreinte hellénique a été si profonde que, même après la chute de la domination byzantine, au XII^e, au XIV^e siècle encore, le pays était tout entier de langue et de rite grecs.

On voit avec quelle habileté l'administration byzantine gouverna l'empire. A toutes les époques de l'histoire, pour assurer l'autorité du basileus, cette administration a su mettre en œuvre une variété de ressources inépuisable. Dans l'ombre tutélaire du

pouvoir central, elle a laissé place aux autonomies locales, soucieuse de ne point froisser, de se concilier les sujets. Elle a, dans les pays soumis, ingénieusement mis au service de l'Etat l'influence de l'Eglise, et par elle, fait pénétrer tout ensemble le rite orthodoxe et la culture grecque. Et ainsi cette administration savante, bien organisée, fortement centralisée, obéissant à une direction précise et consciente de la grandeur de sa tâche, a rendu à l'empire ce service éminent : de donner à cet Etat, qui n'avait ni unité de race ni unité de langue, l'unité qui résulta de la pratique commune de l'hellénisme et de l'orthodoxie.

CHAPITRE V

La puissance économique

Les causes de la prospérité économique de l'empire. — Les objets du commerce. — La politique économique de l'empire. — L'agriculture.

I

Les causes de la prospérité de l'empire. — Les routes du commerce. — Par sa situation géographique, l'empire byzantin était destiné à une grande prospérité commerciale. Placé au point de jonction de l'Asie et de l'Europe, intermédiaire naturel entre le monde asiatique et l'Occident, il se trouvait au point où venaient aboutir et se joindre toutes les grandes voies commerciales alors fréquentées et connues. Dans la péninsule des Balkans, il était au point de départ des routes qui, de Constantinople ou de Thessalonique, s'en allaient le long des fleuves de Thrace et de Macédoine vers la vallée du Danube et les peuples qui l'habitaient, et au delà vers la Hongrie et vers l'Europe centrale ; pareillement il possédait la grande voie transversale qui, suivant le tracé de l'antique Via Egnatia, traversait la péninsule d'ouest en est, de Dyrrachium à Constantinople, et reliait l'Adriatique au Bosphore, chemin magnifique ouvert vers l'Italie et vers l'Occident. Dans la mer Noire, par les ports de Crimée, il était à portée des routes fluviales du Dniéper et du Don, qui pénétraient profondément dans la Russie méridionale ; d'autre part, au fond de la mer

Noire, dans le pays des Lazes, l'antique Colchide, et plus tard à Trébizonde, il tenait les chemins qui, par le Caucase et les rivages de la Caspienne, atteignaient les oasis du Turkestan, Boukhara, Samarcande, l'Asie centrale, la Chine lointaine. En Syrie, débouchaient les routes des caravanes qui, à travers la Perse, reliaient l'Extrême-Orient à la vallée de l'Euphrate et au monde byzantin, celles aussi qui, venant du golfe Persique, apportaient les produits de Ceylan, de l'Inde, de l'Indochine, de la Chine. Alexandrie enfin et les ports de la mer Rouge étaient à la tête des routes maritimes qui conduisaient d'une part vers l'Ethiopie, vers ce grand port d'Adoulis où les caravanes d'Aksoum déversaient tous les produits de l'intérieur de l'Afrique, et d'autre part, le long des rivages d'Arabie, vers Ceylan, où venaient se rassembler les richesses de l'Inde et de l'Extrême-Orient. Sans doute, une partie de ces grandes routes de commerce était entre les mains des Perses et, plus tard, des Arabes; et par là, Byzance, qui n'allait que rarement chercher les denrées exotiques aux pays producteurs, se trouvait dans la dépendance d'intermédiaires qui souvent étaient des ennemis. C'est pour cela qu'au vi^e siècle Justinien s'était efforcé d'ouvrir avec l'Extrême-Orient des relations directes, afin d'affranchir les négociants byzantins de la sujétion onéreuse et gênante que créait le monopole perse. C'est pour cela qu'au vi^e siècle encore Byzance s'était efforcée d'entrer en rapports avec les Turcs qui occupaient les oasis du Turkestan. Ces tentatives n'avaient point réussi. Mais, malgré ces obstacles, la prospérité du commerce byzantin demeurait incomparable. L'empire tenait en effet tous les rivages où venaient aboutir les routes du grand commerce mondial, et ainsi il centralisait, pour le répandre ensuite à travers le monde méditerranéen, tout ce que ces routes apportaient.

Les ports. — Sur tout le pourtour de la Méditerranée orientale, l'empire possédait d'autre part des ports magnifiques, centres actifs pour les échanges, où affluaient les marchandises et les négociants du monde entier. Ce fut, jusqu'au ^{vii}^e siècle, Alexandrie d'Égypte, qui exportait à Constantinople aussi bien qu'en Arabie les riches moissons de la vallée du Nil, et qui recevait par la mer Rouge les produits de l'Éthiopie, de l'Afrique, de l'Arabie heureuse, de l'Inde et de la Chine, les épices, les parfums, les pierres précieuses et les métaux rares. Ce furent, jusqu'au ^{vii}^e siècle aussi, les ports de Syrie, où les caravanes apportaient la soie brute de la Chine et les richesses de l'Orient, emportant en échange les produits des manufactures syriennes, verreries émaillées, fines étoffes, broderies, bijoux, et le corail et l'ambre, et le jade et les vins, qui s'en allaient jusqu'aux extrémités de l'Orient. C'étaient les ports de la côte d'Anatolie, Tarse, Attalia, Ephèse, Smyrne, Phocée, et dans la mer Noire, Trébizonde au sud, où se tenaient des foires importantes, Cherson au nord, le grand entrepôt du commerce avec les Petchenègues, les Khazars, les Russes, qui y apportaient les pelleteries et les fourrures du Nord, le caviar et le blé, et y achetaient les produits de l'industrie byzantine, bijoux précieux et riches étoffes. C'étaient, sur la côte de Grèce, Nauplie, Corinthe, Patras, Athènes. Négrepont, où l'on venait acheter les soieries fabriquées dans les ateliers du Péloponèse, de Corinthe et de Thèbes ; c'étaient Durazzo, Avlona, Corfou sur la mer Ionienne ; c'était Thessalonique surtout, le centre économique le plus important d'Europe après Constantinople, le point de passage nécessaire de tout le commerce qui allait de l'Adriatique au Bosphore, le débouché naturel de l'exportation pour les peuples slaves des Balkans. Chaque année, à la fin d'octobre, au moment de la

fête de saint Démétrius, une foire célèbre se tenait dans la plaine du Vardar. Dans la ville de toile et de bois qui naissait alors pour quelques jours au bord du fleuve, Grecs et Slaves se rencontraient, Italiens et Espagnols, et des « Celtes d'au delà des Alpes », et des gens qui venaient des bords lointains de l'Océan. Les boutiques regorgeaient de marchandises précieuses, tissus de Béotie et du Péloponèse, produits de l'Égypte et de la Phénicie, tout ce qu'apportaient les vaisseaux d'Occident, étoffes et vins d'Italie, tapis brodés d'Espagne, tout ce qui, par Constantinople, arrivait de la mer Noire lointaine, poissons salés, fourrures, cire, caviar, esclaves même. C'étaient encore, sur la côte de Thrace, Héraclée, Sélymbrie, Rodosto. Et c'était surtout Constantinople.

De toutes les parties du monde on affluait dans la capitale de l'empire. Un poète du ^{vi}e siècle montre joliment les vaisseaux de commerce de l'univers voguant pleins d'espérance vers la cité reine et les vents eux-mêmes conspirant pour y amener les marchandises dont s'enrichissent ses citoyens. Telle elle fut à toutes les époques, le grand emporion où se centralisait le commerce du monde. Les bazars de Byzance, le long de la grande rue de la Mésè, étaient une chose incomparable, où s'entassaient les produits des industries de luxe, étoffes somptueuses aux couleurs éclatantes, aux riches broderies d'or, orfèvreries merveilleuses, bijoux étincelants, et les ivoires aux délicates sculptures, et les bronzes niellés d'argent, et les émaux cloisonnés d'or, où, sous les portiques et sur les places, travaillant et vendant en plein vent, se succédaient les innombrables corps de métier de l'industrie byzantine, orfèvres, peaussiers, ciriers, boulangers, marchands d'étoffes de soie et de lin, marchands de porcs et de moutons, de chevaux ou de poisson, parfumeurs qui avaient leurs étalages sur la place même du palais impérial, afin que

la bonne odeur de leurs marchandises montât, comme un encens, vers l'image du Christ qui dominait l'entrée de la demeure impériale. Une foule animée, bruyante, cosmopolite, remplissait la grande cité, Syriens, Arabes, Asiatiques du Pont et de Cérasonte qui y apportaient leurs toiles, de Chaldée et de Trébizonde, qui y apportaient leurs épices et leurs parfums, Russes qui y venaient vendre du poisson, du sel, des fourrures, Bulgares qui y débitaient du lin et du miel, gens d'Arménie et gens d'Occident, d'Amalfi, de Venise, de Gênes, de Pise, dont certains possédaient même au bord de la Corne d'Or un quartier spécialement réservé à leurs entrepôts et à leurs colonies. Les Russes qui, sur leurs longs monoxyles, descendaient chaque année le Dniéper, étaient établis à Saint-Mamas, l'actuel Béchiktach ; les Vénitiens étaient installés au plus bel endroit de la Corne d'Or, depuis les environs du Grand Pont jusqu'au-dessous de la mosquée de Soliman ; les Génois, d'abord logés à côté de leurs concurrents, recevaient plus tard l'importante position de Galata ; les Bulgares aussi avaient leurs entrepôts.

A tous ces étrangers, Constantinople apparaissait comme une merveille de richesse, de splendeur et de prospérité. « C'est la gloire de la Grèce, dit un Français du XII^e siècle ; sa richesse est fameuse, et elle est plus riche encore que sa renommée. » « C'est une grande ville d'affaires, dit le juif Benjamin de Tudèle ; les marchands y viennent de tous les pays du monde, et il n'y a pas, à l'exception de Bagdad, de ville qui lui soit comparable dans l'univers. » On disait, au rapport de Robert de Clari, « que les deux parts de l'avoir du monde étaient en Constantinople, et la tierce était éparsée par le monde » ; et tout le monde connaît le passage célèbre où Villehardouin affirme qu'on ne « pouvait croire que si riche ville pût être en tout le monde » et, à la vue de « ces riches tours »,

de ces « riches palais » — le mot riche revient sans cesse sous sa plume — se déclare absolument ébloui devant la cité « qui de toutes les autres était souveraine ».

La marine et l'expansion économique. — Enfin — et c'est une autre raison de cette prospérité — la marine byzantine fut pendant de longs siècles la maîtresse incontestée de la Méditerranée, et la police vigilante qu'elle y fit y entretenait une absolue sécurité, dont profitaient, pour leur commerce, les populations industrielles et actives de la monarchie. Les négociants d'Égypte, de Syrie, d'Arménie étendaient jusqu'aux extrémités de la Méditerranée le champ de leurs opérations commerciales; on les rencontre, au ^{vi}^e et au ^{vii}^e siècles, en Afrique, en Sicile, en Italie, jusqu'au fond de l'Adriatique, à Ravenne; on les trouve en Espagne et en Gaule, à Marseille, à Bordeaux, à Narbonne, jusqu'à Tours, à Orléans et à Paris. Ces « Syriens », comme on les appelait, formaient même dans certaines villes d'Occident des colonies assez importantes; ils y apportaient les étoffes, les cuirs travaillés, les vins de Syrie, les papyrus d'Égypte. Dans la Méditerranée, devenue une mer byzantine, les Grecs avaient une supériorité incontestable, que nul ne songeait à leur disputer; et telle était la place que tenait Byzance dans le monde économique du ^{vi}^e siècle que ses monnaies étaient universellement acceptées sur tout les marchés de l'univers. Longtemps, la pièce d'or byzantine garda ce privilège : à l'époque des Croisades encore, le « besant », — nom caractéristique du sou d'or byzantin — était, dans tout l'Orient méditerranéen, la monnaie la plus répandue et la plus estimée.

Sans doute, la conquête de l'Égypte et de la Syrie par les Arabes fut, au ^{vii}^e siècle, un grave désastre pour le commerce byzantin. L'empire perdit de ce

fait le grenier inépuisable qu'était la vallée du Nil, les richesses de l'industrie syrienne, qui avait depuis le vi^e siècle conquis presque le monopole de la fabrication des soieries, et tant de ports admirables, centres d'une activité merveilleuse. Pourtant, la prospérité économique de l'empire n'en demeura pas longtemps sérieusement interrompue. Sans doute, au ix^e et au x^e siècles, le redoutable développement de la piraterie musulmane, en faisant disparaître toute sécurité dans les mers orientales, porta au commerce de Byzance un coup assez rude. Cette fois encore, on réussit à conjurer le péril. La décadence de la marine byzantine eut des résultats plus fâcheux. A partir du xii^e siècle, le pavillon grec disparaît de plus en plus en Méditerranée, et les flottes des grandes villes commerçantes d'Italie, Pise, Venise, Gênes, s'assurent de plus en plus le monopole des transports et des échanges. Malgré cela, jusqu'au dernier jour de l'empire byzantin, Constantinople, par sa situation merveilleuse, demeura un des grands entrepôts du commerce mondial, un des grands marchés où se rencontraient les peuples de l'univers. Et si, de cette prospérité économique persistante, l'empire byzantin décrépit ne profitait plus guère — les bénéfices en allant à d'autres — elle n'en atteste pas moins, de façon significative, tout ce que, au temps de sa grandeur, l'empire dut à la position géographique de sa capitale, qui fit d'elle, durant des siècles, le centre économique du monde oriental.

II

Les objets du commerce. — Quels étaient les objets principaux qui formaient la matière de ce commerce?

Un petit livre de x^e siècle, découvert il y a environ vingt-cinq ans, nous laisse assez bien entrevoir quel-

ques-uns des traits caractéristiques de l'industrie byzantine. Dans l'énumération, d'ailleurs incomplète, qu'on y trouve des corporations industrielles de la capitale, un fait est significatif : la place essentielle qu'y tiennent les industries de luxe. A côté des corps de métier — épiciers, bouchers, boulangers, marchands de marée, charcutiers, marchands de vin — à qui incombe la lourde charge de faire vivre la capitale, à côté des industries du bâtiment — menuisiers, serruriers, peintres, marbriers — dont l'importance est toute naturelle dans une ville où toujours on construit beaucoup, à côté des banquiers dont le nombre atteste l'importance qu'avait le commerce de l'argent, un autre groupe de corporations, le plus riche, le plus florissant peut-être, est constitué par les fabricants de ces objets de luxe qui assuraient dans le monde entier le prestige de Byzance. Ce sont les orfèvres, qui font le commerce de l'or, de l'argent, des perles et des pierres précieuses. Ce sont les fabricants et les importateurs de soieries, dont les uns font le commerce de la soie grège, dont les autres fabriquent les tissus de soie, tandis que d'autres ont le monopole de la vente des étoffes byzantines et d'autres la spécialité des soieries et des vêtements importés de Bagdad ou de Syrie. Ce sont les marchands d'étoffe de lin, qui viennent du Strymon, du Pont, de Cérasonte. Ce sont les parfumeurs qui vendent les épices et les aromates, si chers à la société du moyen âge, et qui arrivaient dans la capitale par Trébizonde et la Chaldée. Et ces indications résument assez bien ce que Byzance offrait à l'exportation. C'étaient les magnifiques étoffes de soie, teintes en pourpre éclatante, en violet sombre, en couleur fleur de pêcher, et tout historiées de broderies, de figures d'animaux, de sujets sacrés ou profanes, qui étaient le monopole et la gloire des ateliers byzantins : à côté de Constantinople, Thessalonique, Thèbes, Corinthe, Patras étaient célèbres par la place qu'elles

faisaient à cette industrie. C'étaient les merveilleuses orfèvreries, les bijoux étincelants de pierreries et de perles, les plaques d'émail cloisonné qui servaient aussi bien à la décoration des reliquaires et des icônes qu'à la splendeur des habillements, les bronzes niellés d'argent, tous les arts du feu et du métal, où Thessalonique, après Constantinople, était la grande productrice. C'étaient les lourds brocarts d'or et les fines toiles, les verreries élégantes, les ouvrages d'ivoire, les peaux de bêtes teintes en couleur de pourpre, bref tout ce que le moyen âge a connu en fait de luxe précieux et raffiné.

L'empire byzantin importait d'autre part, de toutes les régions du monde oriental, les denrées précieuses qui, de ses marchés, se répandaient ensuite à travers l'Occident et les matières premières que ses artisans transformaient. De l'Extrême-Orient, par l'intermédiaire des Arabes, lui arrivaient la soie de Chine, les pierres précieuses et les perles de l'Inde, les épices et les aromates. De Bagdad et de Syrie lui venaient les vêtements de soie, les vins précieux, les tapis magnifiquement brodés. Damas, Alep, Antioche étaient les centres principaux de ces échanges avec le monde arabe. Les routes de caravanes qui traversaient l'Asie centrale aboutissaient d'autre part en Arménie, où la grande ville d'Arzen était un centre actif de transactions et où le port de Trébizonde offrait aux marchandises leur débouché vers Constantinople. Des riches régions de la Russie méridionale, l'empire recevait le blé, les poissons salés, le sel, le miel, la cire, le caviar, les fourrures et les pelleteries du Nord, l'ambre et les esclaves. Cherson était le grand entrepôt de ce commerce, et davantage encore Constantinople, où les marchands russes fréquentaient en grand nombre. Du Balkan slave arrivaient, principalement à Thessalonique, le lin et le miel, les poissons salés et les produits variés de l'agriculture serbe et bulgare.

Toutes ces marchandises qu'elle importait, Byzance les répandait, avec les produits de sa propre industrie, à travers l'Occident. L'empire faisait un commerce actif avec les villes maritimes d'Italie, Bari, Amalfi, Pise, Gênes, Florence et surtout Venise. Il recevait par leur intermédiaire les marchandises d'Italie et d'Allemagne, métaux bruts et ouvrés, toiles de chanvre et de lin, laines brutes et étoffes de laine, tapis brodés d'Espagne, vins et salaisons.

D'assez bonne heure, des traités de commerce conclus avec les nations étrangères avaient réglé les modalités de ces relations. Dès le ^x^e siècle, Byzance avait signé des conventions de cette sorte avec les Arabes, avec les Russes, avec les Vénitiens. Ces actes, qui nous ont été en partie conservés, sont fort curieux à étudier. Ils sont pleins de restrictions, de mesures d'exception et de privilège, de surveillance étroite et d'exigences assez vexatoires ; et ils permettent de se rendre compte, assez exactement, de ce qu'était la politique économique de l'empire.

III

La politique économique de l'empire. — Un trait assez remarquable est à noter tout d'abord. Après avoir, dans les premiers siècles, volontiers encouragé le trafic de ses nationaux avec les pays étrangers, après avoir, au ^{viii}^e siècle encore, par la publication du Code nautique, favorisé de son mieux le développement de la marine marchande, l'empire semble en être venu insensiblement à une autre conception des relations commerciales. Au lieu d'importer lui-même les marchandises du dehors, il laissa volontiers aux étrangers le soin de les lui apporter ; au lieu d'exporter lui-même les produits de son industrie, il encouragea les étrangers à venir les cher-

cher sur les marchés byzantins. Il ne déplaisait pas à l'orgueil grec de faire apparaître ainsi Constantinople comme le centre du commerce du monde, de montrer aux peuples de l'univers, qui se donnaient rendez-vous aux rivages du Bosphore, la richesse de la capitale, l'étendue de ses relations, la quantité prodigieuse de marchandises précieuses qu'y déversait la terre entière ; le gouvernement impérial voyait là un accroissement de sa puissance et de son prestige. Il méprisait trop d'autre part — au moins jusqu'au x^e ou xi^e siècle — l'Occident encore barbare pour redouter beaucoup sa concurrence, et il jugeait naturel que le monde vint chercher chez lui les objets que fabriquait son industrie et dont il se réservait jalousement le monopole. Au lieu de s'ouvrir des débouchés commerciaux, Byzance, orgueilleusement, attendait qu'on vint à elle ; elle jugeait qu'ainsi, avec moins d'efforts, elle ne gagnait pas moins d'argent. Erreur économique qui devait avoir de graves conséquences, le jour où des peuples plus actifs, plus jeunes, tenteraient de supplanter le commerce byzantin et d'exploiter pour leur propre compte le riche marché de l'Orient, dont Byzance s'était constituée le gardien jaloux et le courtier complaisant.

La politique économique de Byzance se réglait tout entière d'après ces principes. On a dit justement que la Constantinople du moyen âge « était le paradis du monopole, du privilège et du protectionnisme ». L'industrie y était minutieusement réglementée, étroitement surveillée par l'Etat. Ainsi que dans toute la société du moyen âge, l'organisation des corporations, dont chacune avait sa spécialité strictement déterminée, ne laissait aucune place au travail libre ni à l'initiative individuelle. L'Etat fixait la quantité des achats, la qualité de la fabrication, les prix de vente et le taux des salaires. Il exerçait sur l'industrie une tutelle constante, perquisitionnant dans les maga-

sins, inspectant les livres de comptes, interdisant l'exportation de certains produits, appliquant partout un régime redoutable de protectionnisme et d'inquisition. Sa politique n'était pas moins rigoureuse à l'égard des négociants étrangers. On surveillait fort exactement les marchands qui venaient à Byzance; on leur défendait d'importer certaines marchandises — le savon de Marseille par exemple — qui pouvaient concurrencer l'industrie nationale; on leur défendait l'exportation de certaines marchandises, en particulier des soieries teintes en pourpre violette, qui étaient réservées à l'usage exclusif de la cour impériale. Il y avait toute une série d'étoffes appelées « les articles prohibés » (τὰ κεκωλύμενα), et qui ne pouvaient, sous aucun prétexte, être vendus à des étrangers. La douane impériale surveillait attentivement à la sortie l'exécution de ces prescriptions; il fallait, pour que l'exportation des étoffes fût permise, qu'elles eussent été au préalable marquées du sceau du préfet de la ville: et le vendeur comme l'acheteur, qui n'observaient pas ces règlements, étaient passibles de peines sévères, de l'amende, du fouet et de la confiscation des marchandises. Toute fraude, toute contrebande étaient sévèrement punies. Des droits forts lourds frappaient en outre les transactions, taxes à l'entrée sur les importations, taxes à la sortie sur les exportations, taxes sur l'achat et sur la vente. Une administration tatillonne et tracassière veillait à l'observation stricte de toutes ces mesures passablement vexatoires. Dans les ports, au passage des Détroits, les *commerciaires* examinaient les cargaisons et fouillaient les bagages des voyageurs avec une rigueur déplaisante, qui soulevait l'indignation de l'évêque Luitprand de Crémone, dont les douaniers impériaux respectaient insuffisamment le caractère diplomatique. Des tribunaux maritimes, que présidait le *parathalassite*, appliquaient durement les sanctions contre les

contrevenants. Tout cela était l'occasion de vexations nombreuses, auxquelles correspondait par ailleurs un régime de privilèges et d'exceptions accordés, selon les besoins de la politique générale, à certaines nations plus favorisées. Venise, en particulier, en obtint de bonne heure de considérables, qui lui firent, peu à peu, dans l'Orient byzantin, une situation hors de pair.

Mais, malgré les erreurs de ce système peu libéral, il est certain que l'empire en tirait des ressources financières appréciables. On a pu calculer qu'au ^{xii}^e siècle, les empereurs percevaient, dans la seule ville de Constantinople, pour les loyers des boutiques, pour les droits de marché et de douane, un revenu annuel de 7.300.000 sous d'or, plus de 500 millions d'aujourd'hui. On voit, par ce seul chiffre, quelle importance avait pour la grandeur de l'empire et pour sa situation financière la prospérité économique de la monarchie, et pourquoi le développement du commerce était un des soucis constants du gouvernement impérial. Aussi bien le soin d'alimenter la capitale, de ne point mécontenter la turbulente population de Constantinople eût-il suffi à imposer au gouvernement cette préoccupation des choses économiques : une des attributions essentielles du préfet de la ville était de fixer, selon la quantité des importations, le prix du pain, du vin, du poisson et de la viande.

IV

L'agriculture. — Une autre source de la richesse publique était l'agriculture. « Deux choses, écrit un empereur du ^x^e siècle, sont nécessaires à la conservation de l'Etat : l'agriculture, qui nourrit les soldats et l'art militaire, qui protège les agriculteurs. Toutes

les autres professions sont inférieures à ces deux-là » ; et il recommandait en conséquence aux gouverneurs des provinces de veiller attentivement à ce que les laboureurs ne subissent ni vexations ni dommages.

Le régime de la terre. — L'empire byzantin, comme l'empire romain, était essentiellement fondé sur des bases agricoles. La grande majorité des populations des provinces se consacrait au travail de la terre ; l'impôt qui frappait la propriété foncière était une des meilleures recettes du trésor. Pourtant, il est assez difficile de déterminer avec précision quelle était dans l'empire byzantin la situation de l'agriculture, quel était le régime de la terre et la condition des classes rurales. On constate en Orient, comme dans tous les états du moyen âge, une double évolution assez inquiétante : l'une, qui tend à faire disparaître la petite propriété libre, progressivement absorbée par les usurpations des possesseurs de grands domaines ; l'autre, qui tend à assimiler les paysans libres, organisés en communautés agricoles, aux colons qui travaillaient sur la terre du maître et qui étaient attachés héréditairement au sol qu'ils cultivaient. On constate, par ailleurs, la préoccupation constante du gouvernement impérial de s'opposer à ce double courant, soit en protégeant, comme firent les empereurs du vi^e, du viii^e, du x^e siècles, la petite propriété agricole des « pauvres » contre les usurpations des « puissants », soit en tâchant, comme l'essayèrent au viii^e siècle les empereurs iconoclastes par la publication de leur Code rural, d'améliorer la condition des travailleurs agricoles en transformant le colonat et en développant les communautés de villages dotées de plus de liberté. Mais ces efforts ne furent que partiellement couronnés de succès. Les usurpations des grands ne firent que s'accroître, le lien qui attachait l'homme à la terre que se renforcer, et le nombre des serfs de la

glèbe ou *παροικοι* qu'augmenter. La question sociale, on le verra, se posa dans l'empire byzantin avec une acuité extrême, souvent dangereuse pour la tranquillité et la prospérité de l'Etat.

La politique fiscale du gouvernement fut d'autre part assez fâcheuse pour l'agriculture. « Le grand nombre des paysans, écrivait un empereur du x^e siècle, est le signe que les besoins publics sont satisfaits, par le versement exact des impôts, par l'accomplissement des devoirs militaires : toutes choses qui viendraient à manquer, si venait à disparaître la grande quantité d'habitants des campagnes. » Pour assurer le recrutement de l'armée, pour maintenir l'équilibre du budget, le gouvernement impérial s'appliqua de son mieux à conserver cette « grande quantité d'habitants des campagnes ». Mais la diminution croissante de la matière imposable, la crainte de voir fléchir à l'excès les ressources que l'impôt foncier fournissait au trésor, amenèrent l'administration impériale à prendre souvent des mesures regrettables, comme fut par exemple ce système assez vexatoire de responsabilité collective qu'elle imagina pour la levée des impôts. Sans cesse partagé entre le désir louable de ne point écraser outre mesure le petit contribuable et l'impérieux besoin d'argent, le gouvernement byzantin pratiqua toujours une politique financière assez incertaine, dont l'agriculture devait lourdement pâtir.

La condition de l'agriculture. — On imagine aisément les conséquences de cet état de choses, auquel s'ajoutaient les misères de la guerre, l'insécurité des campagnes et les vexations de l'administration. Au vi^e siècle déjà, les campagnes se dépeuplaient, l'agriculture était à l'abandon, les provinces étaient « proprement inhabitables », et la population refluaient vers les grandes villes, si bien que, selon le mot d'un historien, « les collecteurs ne trouvaient plus d'argent à

rapporter, parce qu'il n'y avait plus de gens pour payer l'impôt ». Au x^e siècle, les textes officiels parlent sans cesse de la détresse des pauvres, de l'insatiable cupidité des grands qui, « comme la gangrène, s'attache au corps des agglomérations villageoises pour consommer leur ruine ». Au xii^e siècle, les paysans délaissaient leurs champs pour se réfugier dans les villes ; pour fuir la tyrannie fiscale, beaucoup de gens passaient à l'étranger ; et la liste est en effet interminable — on le voit par les exemptions dont bénéficia le couvent de Patmos — de toutes les charges, de toutes les corvées, de toutes les exactions, qui pouvaient s'abattre sur le malheureux paysan. Et comme par ailleurs les grands domaines étaient souvent fort médiocrement cultivés et contenaient beaucoup de parties stériles, les ressources qu'on pouvait attendre de la terre s'en trouvaient encore davantage diminuées.

Il est malaisé dans ces conditions d'apprécier exactement quel élément de puissance l'agriculture apportait à l'empire. Il y a lieu de croire, cependant, qu'il existait des régions de riche production agricole ; les plaines de Thrace produisaient en abondance les blés qui servaient en partie à l'alimentation de Constantinople ; l'Asie Mineure paraît avoir été, en beaucoup de ses provinces, une région fertile : il est question dans les textes des magnifiques domaines qui remplissent la plaine de Cilicie ou le thème des Thracéens ; la Cappadoce, où l'on rencontre de grands propriétaires de vignobles, de grands éleveurs de bétail, était, à ce qu'il semble, un pays non moins riche. Mais il faut se résigner à ignorer le détail des choses. Tout ce qu'on peut dire, c'est que, lorsque le gouvernement était aux mains d'un prince énergique, assez fort pour protéger les petits, assez habile pour bien administrer l'empire, la situation économique de la monarchie, fondée sur le double développement du

commerce et de l'agriculture, apparaissait satisfaisante en somme. Au xi^e siècle, l'ensemble des revenus de l'empire s'élevait, on l'a vu, à 650 millions, qui équivaldraient aujourd'hui à plus de trois milliards¹, et à la mort de Basile II, il y avait en caisse une réserve de 220 millions, plus d'un milliard de notre monnaie. Il faut donc admettre que, malgré le poids des dépenses, les ressources de l'empire étaient énormes, sa prospérité économique réelle, et qu'il y trouva longtemps un élément de puissance incontestable. Les moments où l'empire a été le plus puissant correspondent assez exactement — et cela prouve l'importance de l'agriculture — aux époques où le gouvernement a pris souci de protéger la petite propriété.

1. D'autres chiffres ne sont pas moins significatifs : au commencement du vi^e siècle, l'empereur Anastase avait pu mettre en réserve une somme de 355 millions, qui vaudraient aujourd'hui de un milliard et demi à deux milliards; au milieu du ix^e siècle, Théophile et Théodora laissaient un trésor de 140 millions, qui en vaudraient 700 aujourd'hui.

CHAPITRE VI

Constantinople.

La grande cité militaire. — La grande ville mondaine. — Les monuments de Constantinople. — La grande ville religieuse. — La grande ville d'industrie et de commerce. — La grande ville intellectuelle et artistique. — La ville de plaisir. — La population de Constantinople.

Dans l'immense empire byzantin, Constantinople, sa capitale, occupe une place unique, extraordinaire. Elle est le centre politique et administratif, le centre religieux et économique, le centre littéraire et artistique de la monarchie. Elle est la cité reine, vers laquelle le monde entier regarde, le pôle d'attraction vers lequel tous se tournent, les sujets de l'empire aussi bien que les étrangers. Elle est plus qu'une ville ordinaire, elle est pour les Byzantins « la ville gardée de Dieu », ou plus simplement « la ville » : et alors que les grandes cités de l'Occident moderne n'étaient pour la plupart que de pauvres et médiocres bourgades, elle est la reine des élégances, le centre du monde civilisé, et, comme on l'a dit joliment, « le Paris du moyen âge ». Elle est davantage encore. Plus d'une fois, au cours de sa longue histoire, elle a été à elle seule tout l'empire; plus d'une fois, elle a refait l'empire, et de la catastrophe où il semblait s'abîmer, elle a fait jaillir une renaissance qui lui a apporté le salut. « Au temps de

Romain Lécapène et de Syméon, écrit A. Rambaud, elle était presque tout ce qui restait à la monarchie de ses possessions d'Europe. Au temps des Héraclides, au temps des Comnènes, elle était presque tout ce qui lui restait de ses provinces d'Asie. Mais, quand venait l'occasion favorable, elle réagissait, ici contre les Bulgares, là contre les Arabes, contre les Seldjoucides. Par sa politique, elle recréait l'empire, tantôt à l'est, tantôt à l'ouest du Bosphore. Tant que cette prodigieuse forteresse de Constantinople n'avait pas succombé, rien n'était fait : la monarchie restait debout ; l'Euphrate et le Danube pouvaient encore redevenir ses frontières. Quand enfin les Ottomans eurent tout pris, Constantinople composa à elle seule tout l'Etat. Byzance survécut près d'un siècle à l'empire byzantin » ¹.

Et en effet dans la grande capitale se résument la plupart des traits caractéristiques de la monarchie, tout ce qui, durant tant de siècles, a fait sa puissance, son prestige, son orgueil : la force militaire et la magnificence mondaine, la dévotion et la richesse, la gloire littéraire et artistique. Assurément Constantinople n'est pas Byzance tout entière : en face de la capitale luxueuse, raffinée, élégante, turbulente aussi, cruelle et corrompue, il y a une autre Byzance, plus simple et plus rude, plus robuste et plus sérieuse, la Byzance des provinces, que nous connaissons moins que l'autre, mais qui fit autant qu'elle la force et la durée de la monarchie. Mais les deux choses sont inséparables. Si l'on veut bien comprendre ce monde disparu, il ne faut jamais oublier ce double aspect qu'offre la société byzantine : Constantinople, la province sont comme les deux feuillets opposés d'un diptyque, et malgré le contraste profond qu'elles offrent, leur union a fait la puissance de la monarchie.

1. Rambaud, *l'Empire grec au X^e siècle*, p. 540.

I

La grande cité militaire. — Depuis qu'au commencement du ^v^e siècle, l'empereur Théodose II, étendant les limites de la ville de Constantin, avait, des rivages de Marmara au fond de la Corne d'Or, fait construire l'admirable ligne de remparts qui subsiste encore aujourd'hui, Constantinople était devenue une grande ville militaire, une robuste et imprenable forteresse. Soigneusement entretenue au cours des siècles, restaurée, complétée, soit au temps d'Héraclius qui en modifia le tracé pour comprendre dans la ville le quartier des Blachernes, soit au temps des Comnènes qui fortifièrent de tours magnifiques la région où s'élevait leur palais, la grande muraille de Byzance, avec sa triple ligne de défenses étagées les unes au-dessus des autres, demeure un des plus beaux monuments de l'architecture militaire de tous les temps. Du côté de la mer et le long de la Corne d'Or, il reste peu de traces du mur unique qui défendait la cité. Mais, du côté de la terre, sur une longueur de près de sept kilomètres, subsiste toujours, si meurtrie qu'elle soit par le temps, la triple enceinte, d'une disposition si ingénieuse et si savante, qui, durant tant de siècles, protégea Constantinople. Lorsque, du haut du château des Sept-Tours, on regarde fuir à l'horizon la ligne puissante des murailles byzantines, peu de choses sont plus belles que ce rempart formidable qui, descendant les vallons, escaladant les collines, s'étend à perte de vue jusqu'aux ombrages d'Eyoub. De près, l'impression est plus émouvante encore. C'est un spectacle d'une incomparable grandeur que celui de ces murailles, de ces tours crénelées, dorées par les siècles, dont la silhouette robuste se détache en vigueur sur le ciel bleu, et sur lesquelles une végéta-

tion luxuriante de lierre, de vigne sauvage, d'arbres de Judée, met des taches lumineuses — manteau verdoyant qui recouvre les brèches et les ruines. Et peu de chemins sont d'une plus prenante beauté que cette route, dallée de pavés énormes, qui s'en va pendant des heures entre le rempart et les cimetières abrités dans son ombre, et où chaque pas évoque un souvenir du passé.

Sur une des portes de l'enceinte, on lit cette inscription : « Christ notre Dieu, garde ta ville de tout trouble, de toute guerre. Brise victorieusement la force des ennemis. » Longtemps la pieuse prière a été exaucée. Contre cette muraille, en effet, sont venues se briser toutes les barbaries, les Huns et les Avars, les Bulgares, les Russes, les Petchenègues, les Arabes d'Orient et les Croisés d'Occident. Plus imposante que Carcassonne et Aigues-Mortes, plus poétique qu'Avignon, plus grandiose que Rome, la vieille muraille de Théodose II est une des merveilles de Constantinople, un des monuments les plus pleins d'histoire.

D'autres constructions encore faisaient de Constantinople une grande cité militaire. C'était, sur la Corne d'Or, au pied de l'Acropole, le grand arsenal des Manges, où étaient déposées les machines de guerre, et dont la bibliothèque renfermait les livres relatifs à l'art de la balistique. C'était, à l'abri de la chaîne tendue, en cas de guerre, de la tour des Manges à la pointe de Galata, le port de la Corne d'Or, où stationnait la flotte impériale et où se trouvaient, au Neorion, les chantiers de construction navale. C'étaient les casernes des régiments de la garde, des 24.000 hommes qui formaient la garnison ordinaire de Constantinople. A la veille même de la catastrophe suprême, on célébrait encore la puissance militaire de la grande capitale, et « cette couronne de remparts qui ne le cèdent point à ceux de Babylone. »

II

La grande ville mondaine. — Derrière ces murailles puissantes, s'abritait une ville immense et magnifique.

Telle qu'elle nous apparaît au ^x^e siècle par exemple ou au ^{xii}^e, — époques où de nombreux témoins oculaires nous en ont assez bien représenté l'aspect — Constantinople était essentiellement une grande cité d'Orient. Aux quartiers tumultueux, surpeuplés, où se pressait la foule, s'opposaient des quartiers tranquilles et solitaires où, dans l'ombre des jardins, s'élevaient des monastères et des églises paisibles, des écoles et des hôpitaux. Aux palais somptueux des grands seigneurs, aux larges voies bordées de longues galeries à arcades, s'opposaient des rues étroites, couvertes de voûtes, où le soleil ne pénétrait que rarement, où dans des maisons basses grouillait une population sordide et misérable. A côté des places décorées de monuments luxueux, de colonnes, de statues, on trouvait des chemins puants et sales, où la boue formait de telles fondrières que souvent bêtes et gens s'y enlisaient. La nuit, aucune lumière n'éclairait les ténèbres, et la rue était livrée aux chiens errants et aux voleurs, dont il y avait « presque autant que de pauvres », et à qui la police laissait presque entière liberté. Un écrivain du ^{xii}^e siècle a assez heureusement résumé ces contrastes : « Si Constantinople, dit-il, est supérieure à toutes les autres villes en richesse, elle leur est supérieure en vices aussi ». Mais telle qu'elle était, elle faisait, sur tous ceux qui la visitaient, une impression prodigieuse.

Les monuments de Constantinople. — Par la beauté extérieure du décor, par la splendeur de ses monuments publics, où survivait souvent encore le

style classique, par la multitude des statues antiques qui peuplaient ses places spacieuses et ses rues, par le luxe de ses palais et la richesse de ses églises, Constantinople offrait aux yeux un spectacle incomparable. Un poète du x^e siècle a célébré à juste titre « l'illustre et vénérable cité, qui possède la domination du monde, et qui brille étrangement d'une multitude de merveilles, par la splendeur de ses hautes constructions, l'éclat de ses magnifiques églises, les galeries de ses longs portiques, la hauteur de ses colonnes dressées dans les airs. » A elle seule, elle offrait sept merveilles — autant que le monde antique tout entier en avait connues, — « dont elle se parait, selon le mot d'un écrivain, comme d'autant d'étoiles. » De la place de l'Augustéon, « la place Saint-Marc de Constantinople », tout entourée de portiques et qu'encadraient Sainte-Sophie au nord, le palais impérial au sud, le palais du Sénat à l'est, la grande rue de la Mésè conduisait au forum de Constantin, l'un des plus beaux endroits de la ville, où s'élevaient des palais aux dômes gigantesques, aux murs décorés de mosaïques et de plaques de métaux précieux, où sous les portiques de marbre s'alignaient les chefs-d'œuvre de la sculpture grecque. Plus loin, c'était la grande place du Tauros, où montait dans le ciel, devant le Capitole, la haute colonne de Théodose. Et c'étaient d'autres places, d'autres rues somptueuses, dont on retrouve encore le tracé dans les grandes voies de l'actuelle Constantinople, et des colonnes monumentales se dressant au-dessus de la mer des maisons et des palais, et des coupoles d'églises innombrables, et des statues qui faisaient de la ville le plus riche des musées.

Mais surtout les palais impériaux étaient d'une incomparable splendeur. Sur la pente des collines qui descendent de la place de l'Atméidan vers la mer de Marmara, s'étagaient les bâtiments innombrables qui

formaient le Palais-Sacré, véritable ville dans la ville, où, depuis Constantin jusqu'au xi^e siècle, presque chaque empereur avait mis son orgueil à embellir de quelque construction nouvelle la vaste résidence impériale. C'était un ensemble très compliqué de bâtiments de toutes sortes, appartements de réception et pavillons perdus dans la verdure, palais et casernes, bains et bibliothèques, églises et prisons, longues galeries et terrasses d'où la vue s'étendait au loin sur le Bosphore et la mer de Marmara, escaliers, tours et jardins, tout cela disposé sans symétrie, sans plan d'ensemble, mais d'une fantaisie charmante et d'une magnificence inouïe. On a souvent décrit, et il n'est point nécessaire de décrire à nouveau, le luxe éclatant des appartements tout resplendissants de marbres, de mosaïques et d'or, la splendeur des costumes, la magnificence des processions, des cérémonies, des audiences solennelles, des dîners de parade, toute la pompe compliquée et fastueuse qui accompagnait chacun des actes de la vie impériale, toute l'ostentation que Byzance apportait, pour éblouir les visiteurs, à étaler sa richesse en des féeries dignes des Mille et une Nuits. Lorsque, à partir du xii^e siècle, les Comnènes abandonnèrent l'antique demeure impériale pour habiter, au fond de la Corne d'Or, au quartier des Blachernes, une résidence nouvelle, la splendeur n'en fut pas moins admirable. Les étrangers admis à visiter ce palais en ont laissé des descriptions éblouies. Ce n'était partout qu'or et pierreries, orfèvreries précieuses et mosaïques éclatantes, et on ne savait, dit un contemporain, « ce qui donnait aux choses plus de prix ou de beauté, la valeur de la matière ou l'habileté de l'art. » Là vivait une cour élégante et mondaine, éprise de fêtes, de musique, de tournois, pleine aussi d'intrigues et d'aventures. Et tout cela donnait à la ville un attrait singulier. Les voyageurs venus à Constantinople déclaraient « que

rien de pareil ne se peut trouver en un autre pays ». et, à la vue des merveilles de Byzance, tout naturellement ils évoquaient le souvenir légendaire des merveilles « de Suse et d'Ecbatane. »

La grande ville religieuse. — Constantinople était une grande ville religieuse aussi. On y trouvait, écrit Benjamin de Tudèle, « autant d'églises que de jours dans l'année »; des monastères innombrables, asiles de paix et de recueillement, y avaient été édifiés par la piété des princes et des riches particuliers; et les reliques, que les hommes du moyen âge jugeaient mille fois plus estimables que « l'or et les pierreries », y étaient conservées en si grande quantité, que « la latinité tout entière, a écrit un empereur du XIII^e siècle, n'en possède point autant. » La visite des sanctuaires de Constantinople était pour les pèlerins presque aussi précieuse et méritoire que la visite des Lieux-Saints; et une vie religieuse singulièrement active et puissante remplissait de ses manifestations la capitale byzantine.

Sainte-Sophie, la Grande-Eglise, comme on la nommait plus ordinairement, était la merveille de Constantinople, comme elle l'est encore aujourd'hui. Avec sa haute coupole, si aérienne, si légère, qu'elle semblait, selon l'expression de Procope, « être suspendue par une chaîne d'or du haut du ciel, » avec l'admirable ampleur de ses proportions harmonieuses, avec la splendeur de ses marbres, l'éclat de ses mosaïques, la magnificence des orfèvreries qui paraient l'iconostase, l'ambon et l'autel, elle a excité durant des siècles l'admiration unanime des visiteurs. Les successeurs de Justinien ont mis leur gloire à l'entretenir et à l'embellir, et à travers les siècles vole sur toutes les bouches l'écho de sa splendeur et de sa renommée. « On ne peut trouver, dira un homme du XIV^e siècle, des mots dignes d'elle; et quand on a parlé d'elle, on ne peut plus parler de nulle autre chose. »

Constantinople cependant, était pleine d'autres églises fameuses. C'était l'église des Saints-Apôtres, avec ses cinq coupes, chef-d'œuvre de l'architecture du vi^e siècle, que Saint-Marc de Venise, plus tard, imita, et où un artiste de génie avait représenté en mosaïque les épisodes de la vie du Christ, et où reposaient, dans leur sarcophages de porphyre et de marbre, dix générations d'empereurs. C'était la Nouvelle Eglise Basilique, bâtie au ix^e siècle, et les belles églises qu'édifièrent les Comnènes, et dont la plus illustre était celle du Pantocrator, toute couronnée de coupes et qui était devenue, depuis le xii^e siècle, le Saint-Denis de la monarchie. C'étaient bien d'autres églises, dont quelques-unes subsistent, pittoresques et charmantes, sur la vaste surface de Stamboul : Sainte-Irène et la petite Sainte-Sophie, qui datent du vi^e siècle, l'église de la Théotokos (Kilissé-djami) qui semble du xi^e et où l'architecture byzantine a réalisé avec une grâce incomparable le type classique de ses édifices religieux, et encore Fétijé-djami ou Kahrié-djami, bâties au xii^e et au xiii^e siècles, et dont la seconde conserve une des plus exquises décorations en mosaïque que nous ait laissées l'art byzantin.

Dans toutes ces églises, la liturgie orthodoxe déployait le faste de ses cérémonies. C'étaient, dans Sainte-Sophie surtout, les processions solennelles où la splendeur des cortèges impériaux s'unissait à la gravité des évolutions sacrées ; c'étaient les pompes du concile et du couronnement ; c'étaient, aux jours de fête, les offices de nuit, où, dans la magnifique illumination des lampadaires d'argent, des lanternes aériennes accrochées à la base de la coupole, des candélabres d'où la flamme jaillissait comme une fleur, la Grande-Eglise semblait flamber d'un splendide incendie et où « la nuit lumineuse, selon l'expression d'un poète, prenait des colorations de rose ». Et c'était encore, sous la haute coupole, devant l'icono-

stase d'argent, parmi le flamboiement des cierges et les vapeurs odorantes de l'encens, parmi les chants harmonieux qu'accompagnaient les orgues d'argent, la féerie prestigieuse des cortèges rituels, les épisodes mystiques de la célébration du saint sacrifice, si émouvants et d'une si prenante beauté que les barbares éblouis croyaient voir, dans la Grande-Eglise, les anges eux-mêmes descendre du ciel pour officier avec les prêtres.

Ailleurs, dans les quartiers solitaires et tranquilles, qui avoisinaient les falaises du Pétrion, la verte vallée du Lycus ou qui s'étendaient au pied de la Grande Muraille, s'élevaient de nombreux monastères. C'étaient de véritables petites villes, cités de recueillement et de silence où, dans l'ombre de l'église conventuelle, à travers les cours verdoyantes et les grands jardins qui environnaient le couvent, circulait le peuple des moines aux longs cheveux, aux vêtements sombres, aux hauts bonnets noirs, le peuple des hommes pieux qui avaient renoncé au monde. Dans la vaste enceinte, les bâtiments succédaient aux bâtiments. C'étaient le réfectoire et le dortoir des moines, et l'habitation de l'igoumène, les greniers et les celliers, les ateliers pour les travaux manuels et la bibliothèque, l'hôtellerie pour les voyageurs et l'hôpital pour les malades, l'asile pour les vieillards et souvent les écoles, remplissant les alentours de l'église, selon l'expression d'un écrivain du XIII^e siècle, « d'un murmure de voix enfantines, qui semblait un chant d'oiseaux. » Dans la vie sociale de la capitale, les monastères tenaient une très grande place. Moins strictement fermé aux bruits du monde que les monastères d'Occident, le couvent byzantin exerçait une grande action sur la société laïque. Les moines étaient les directeurs de conscience que recherchaient le plus volontiers les dames pieuses ; les saintes images, que beaucoup de couvents possédaient, entretenaient

autour d'eux une atmosphère de vénération et de miracles. Et la fanatique armée des moines, par ses manifestations tumultueuses, troublait plus d'une fois les rues de la capitale et allait porter ses représentations jusqu'au Palais-Sacré.

• **La grande ville d'industrie et de commerce.** — Constantinople, on l'a vu déjà, était une grande ville aussi d'industrie et de commerce. Entre la place de l'Augustéon et celle du Tauros, le quartier des bazars s'étendait le long de la grande rue de la Mésè, et les boutiques disposées sous les portiques, les établis où travaillaient en plein vent les orfèvres, les comptoirs des changeurs tout couverts de pièces de monnaie, les étalages des épiciers qui vendaient dans la rue la viande et le poisson salé, la farine et le fromage, les légumes, l'huile, le beurre et le miel, et ceux des marchands de parfums installés sur la place du Palais, tout cela avait la couleur orientale qu'offre encore le Stamboul d'aujourd'hui. Aux alentours du Long Portique, entre le forum de Constantin et le Tauros, les marchands de soies et de toiles avaient pour chaque spécialité leur quartier déterminé; ailleurs, c'était la maison des lampes, assez analogue à ce qu'était le Bézestéin dans le grand bazar de l'actuelle Constantinople. Au Tauros, au Strategion, on vendait les moutons et les porcs, les chevaux à l'Amastrianon, les poissons sur les quais de la Corne d'Or. Et, sous la surveillance attentive de l'Etat, des corporations hermétiquement closes, minutieusement réglementées, fabriquaient ces produits de luxe qui faisaient la renommée et la gloire de Byzance.

L'activité des transactions commerciales ne mettait pas une moindre animation dans la grande cité. Sur le port, aussi bien du côté de la Corne d'Or qu'aux rivages de la Propontide, c'était tout le long du jour une foule cosmopolite — comme si le monde entier

s'était donné rendez-vous à Byzance : Asiatiques au nez busqué, aux yeux en amande sous des sourcils épais, à la barbe pointue, aux longs cheveux noirs tombant sur les épaules, marchands enturbannés du pays de Babylone, de la Syrie, de l'Égypte ou de la Perse, Bulgares rasés, sales, portant autour de la taille une chaîne de fer en guise de ceinture, Russes aux longues moustaches tombantes, aux yeux glauques, au nez camus, et tout vêtus de fourrures, Khazars et Petchenègues, gens d'Espagne et de Lombardie, commerçants de Pise et d'Amalfi, de Gènes et de Venise, qui avaient, le long de la Corne d'Or, leur quartier, leurs quais, leurs entrepôts, leurs églises, toutes les races, toutes les langues, toutes les religions se mêlant et se confondant. Les entrepôts regorgeaient de marchandises précieuses, que l'univers y apportait; les échanges étaient d'une activité prodigieuse; et les voyageurs éblouis constataient que « les marchands venaient à Constantinople de tous les pays du monde par terre et par mer. »

La grande ville intellectuelle et artistique. — Constantinople était encore une grande ville intellectuelle. L'Université, fondée au v^e siècle par l'empereur Théodose II, reconstituée au ix^e siècle par le César Bardas, protégée avec une attentive sollicitude par les empereurs du x^e siècle, était une admirable école de philosophie et de science. Autour de maîtres fameux, d'un Léon de Thessalonique, d'un Psellos, d'un Jean Italos, et plus tard des grands professeurs de l'époque des Paléologues, les étudiants accouraient de toutes les parties de l'empire, et du monde arabe aussi bien que de l'Occident lointain. Comme dans les grandes universités occidentales, le *trivium* et le *quadrivium* formaient la matière essentielle de l'enseignement. Les « rhéteurs », qui étaient à la fois des grammairiens, des philologues et des humanistes, y

commentaient les textes des poètes, des historiens, des orateurs de la Grèce antique. Les « philosophes » étudiaient Aristote et Platon et, dès le xi^e siècle, préludaient à cette renaissance platonicienne qui sera la gloire du xv^e siècle italien. Les hommes de science, mathématiciens, astronomes, naturalistes, rendaient, au témoignage d'un bon juge, des services comparables à ceux qu'un Roger Bacon rendit en Occident. L'École de droit, florissante au temps de Justinien, était réorganisée au xi^e siècle. La médecine était l'objet de savantes recherches. Du ix^e au xiv^e siècle, les écoles de Constantinople furent célèbres dans le monde entier, et leur influence s'exerçait sur l'Orient arabe comme sur l'Occident latin. Un écrivain du xiii^e siècle nous a laissé un croquis pittoresque de la vie ardente — toute semblable à celle des universités musulmanes d'aujourd'hui — qu'on y menait. Il a peint cette école des Saints-Apôtres où, sous les portiques, se pressait tout le long du jour une foule d'étudiants, grammairiens et dialecticiens disputant de subtils problèmes, médecins dissertant autour du grand bassin de l'atrium et piaillant « comme des moineaux doués de raison », mathématiciens et musiciens; et c'étaient, tout le long du jour, d'interminables discussions, où les arguments se mêlaient de cris et d'injures, où l'esprit philosophique était souvent absent et la connaissance des lois de la nature rare, et où le commissaire impérial, protecteur de l'Université, avait souvent bien de la peine à rétablir la paix.

Et Constantinople était aussi une ville d'art admirable. Ses places, ses palais, ses églises étaient pleins des chefs-d'œuvre de l'art antique et de l'art byzantin. On sait — et on devra y revenir plus tard — l'influence profonde que la grande capitale a exercée sur le développement des arts dans le monde slave et jusque dans le monde occidental. Ses églises ont servi de modèles en Russie comme en Italie; son

iconographie a inspiré l'art serbe aussi bien que l'art toscan. Le moyen âge tout entier lui a demandé des maîtres et des œuvres précieuses, portes de bronze, émaux cloisonnés, ivoires, étoffes, manuscrits enluminés. L'art byzantin a été pendant des siècles « l'art régulateur de l'Europe » : et, seul au moyen âge, l'art gothique a été capable d'une si vaste et si féconde expansion.

La ville de plaisir. — Constantinople enfin, était la ville du divertissement, du plaisir. A côté du Palais-Sacré et de Sainte-Sophie, l'Hippodrome était un des centres de la vie byzantine, et jusqu'au XII^e siècle, les courses et les spectacles du cirque furent un des plaisirs les plus goûtés qu'offrait la capitale aux sujets de l'empire comme aux étrangers. On trouvait dans la grande cité « tous les spectacles qui peuvent réjouir les oreilles et les yeux », et les empereurs, soucieux « d'amuser le peuple », n'épargnaient rien pour en accroître la variété et la magnificence. Courses de chars, chasses d'animaux, combats de bêtes féroces, pantomimes et exercices d'acrobates, représentations théâtrales — surtout les comiques et les bouffonnes — exhibitions de phénomènes, plus tard les tournois et les mystères, c'étaient autant de choses nécessaires aux Byzantins, et sans lesquelles, selon le mot d'un historien grave, « la vie eût été proprement sans joie ». Et dans l'admirable décor qu'offrait la cité, à côté du luxe de ses palais et de la splendeur de ses églises, de sa richesse prodigieuse et de son activité intellectuelle, c'était un attrait de plus que Constantinople présentait au monde et par où vraiment elle achevait d'être, comme dit Villehardouin, « la ville qui de toutes les autres était souveraine ».

III

La population de Constantinople et l'aspect des rues. — Dans cette ville immense vivait une population énorme. Pour leurs affaires, pour leurs procès, pour leurs plaisirs, de toutes les provinces de la monarchie, de tous les pays de l'univers, les hommes affluaient vers Byzance. Dans les rues, sur les places, du matin au soir, se pressait une foule bariolée et cosmopolite. Quiconque a visité Constantinople se souvient de l'aspect qu'offre le Grand Pont de Stamboul. Byzance montrait la même variété de types, de costumes, de métiers, de conditions. Aux marchands de tous les pays du monde se mêlaient les gens de la cité, magnifiquement vêtus de soieries brodées d'or, montant de beaux chevaux, et qui en cet appareil « avaient l'air d'autant de princes ». Dans la cohue se heurtaient les aventuriers slaves, arméniens ou scandinaves, venus pour chercher fortune dans la grande ville, les soldats aux uniformes éclatants, Varègues de la garde « hauts comme des palmiers », Khazars, Russes, soldats de la garde nègre, mercenaires latins portant la longue épée, et « qui semblaient des figures de bronze » ; et les femmes, élégantes, fardées, parées, passaient à pied ou en litière ; et les marchands ambulants remplissaient l'air des cris de leurs métiers. Tout cela faisait la rue vivante, animée, pittoresque, et toujours pleine de spectacles nouveaux. C'étaient les grands cortèges impériaux où le basileus, en somptueux costume, et accompagné d'une magnifique escorte, traversait la ville à cheval pour se rendre du palais à quelque-une des églises célèbres. C'étaient les entrées triomphales où les rues étaient tendues de tapisseries, étincelantes de lumières et jonchées de fleurs, où l'éclat des uniformes et des

armes se mêlait à l'éblouissement de la pourpre et de l'or. Quand un fils naît à l'empereur, pendant sept jours la ville est en liesse : sur toutes les places on mange et on boit aux frais du souverain. Quand l'empereur se marie, quand il est couronné, ce sont d'autres magnifiques spectacles. Quand il meurt, ses funérailles remplissent la cité d'une merveilleuse procession. D'un bout à l'autre de l'année, la ville était pleine de pompes, de curiosités, de visions splendides. Et les voyageurs qui visitaient Constantinople ont rapporté de la rue byzantine une image éblouie.

Sans doute, cette population innombrable donnait de lourds soucis au gouvernement. Ce n'était pas une petite affaire de maintenir en tranquillité cette foule impressionnable, agitée, turbulente et frondeuse, qui passait avec une égale facilité des acclamations aux injures, du plaisir à l'émeute, de l'enthousiasme au désespoir. Dans cette multitude de badauds oisifs, dont tout piquait également la curiosité, les nouvelles avaient beau jeu pour répandre leurs commérages. Au vi^e siècle, leur quartier-général était sous les galeries du Portique Royal : assis sous les arcades des libraires, ils dissertaient de tout, philosophie, politique, médecine, religion, avec de grands airs de suffisance qui en imposaient au vulgaire, tout émerveillé des belles relations dont ils faisaient parade et de l'autorité avec laquelle ils proclamaient leurs nouvelles et leurs opinions. Constantinople était aussi le pays d'élection des faiseurs de prédictions et des diseurs de bonne aventure : crédule, nerveuse, superstitieuse, la foule acceptait tout naturellement le merveilleux, et souvent elle s'affolait en des paniques incompréhensibles. La multitude alors se ruait aux églises, croyant venu le dernier jour du monde ; elle remplissait les rues et les places de prières, de chants pieux et de lamentations. Il n'est pas nécessaire de parler des vices dont la grande ville était infectée,

maisons louches s'installant jusque dans l'ombre des églises, impiété des blasphèmes, fureur du jeu, cabarets que la police ordonnait de fermer à sept heures du soir, pour empêcher ceux qui y avaient passé la journée d'y revenir passer la nuit « et de se livrer, sous l'influence de la boisson, à des rixes, des violences et des disputes ». On a vu quelle était la nuit l'insécurité des rues de Constantinople et comment les voleurs s'y donnaient libre carrière. C'était un lourd souci de maintenir l'ordre dans cette foule toujours prête à faire remonter jusqu'au souverain son mécontentement et sa colère, toujours prête à l'émeute et à la révolution, et qu'il fallait tout ensemble nourrir, amuser et mater.

Mais malgré cela, Constantinople faisait, sur tous ceux qui la visitaient, une impression prodigieuse de beauté, de richesse, de puissance, et son prestige était éblouissant dans tout le monde alors connu. Le moyen âge entier a rêvé de Constantinople comme d'une ville de merveilles, entrevue dans un miroitement d'or. On y rêvait sous les froids brouillards de la Norvège et le long des fleuves russes, par où les aventuriers du nord descendaient vers l'incomparable Tsarigrad. On y rêvait dans les châteaux d'Occident, où les trouvères disaient les merveilles du palais impérial, les enfants de bronze sonnait du cor, et la salle tournante que la brise de mer faisait mouvoir, et l'escarboucle éblouissante qui éclairait les appartements pendant la nuit. On y rêvait dans les banques de Venise, en calculant les revenus magnifiques que les empereurs tiraient annuellement de leur capitale. Jusqu'à son dernier jour, malgré ses ruines, Constantinople est demeurée une des plus belles, une des plus illustres cités de l'univers. Et parce qu'elle était telle, centre éclatant et parure de l'empire, foyer de richesse et de culture incomparables, gloire prestigieuse de la monarchie, elle a été, pour l'empire byzantin, un de ses principaux éléments de force et de grandeur.

CHAPITRE VII

L'Asie force de l'empire.

Les populations de l'Anatolie. — La vie provinciale en Asie-Mineure. — Les dangers de la force provinciale. — Le patriotisme byzantin.

Dans l'organisation administrative et militaire de l'empire byzantin, en tout temps, une importance plus grande a été attribuée à la partie asiatique qu'à la partie européenne de la monarchie. Dans les thèmes d'Anatolie sont concentrés les meilleurs éléments et les plus nombreux de l'armée impériale. Dans le classement hiérarchique des fonctionnaires, les gouverneurs des provinces asiatiques occupent un rang bien plus élevé que ceux des provinces d'Europe, et pareillement leurs traitements sont tout autrement considérables. Ces indications sont significatives. Elles attestent que, aux yeux du gouvernement impérial, l'Orient — auquel on rattachait d'ailleurs administrativement les deux riches provinces européennes de Thrace et de Macédoine, — avait une toute autre valeur que les pauvres et médiocres districts de l'Occident. En Asie se trouvaient les gouvernements à l'étendue immense — Anatoliques, Arméniques, Thracésiens, Opsikion, Bucellaires, — les pays fertiles et peuplés, généralement obéissants et paisibles, et qui payaient exactement l'impôt. Bien gardées du côté de la mer par les flottes impériales, bien protégées à la frontière par une série ininterrompue de forteresses puissantes,

habitées par une population suffisamment homogène d'origine hellénique, adonnées au commerce, à l'industrie, à l'agriculture et conservant la trace de leur vieille civilisation, ces provinces, comme on l'a dit, « formaient vraiment l'empire romain¹ », Constantinople n'étant, selon une ingénieuse remarque, « qu'une sorte de tête de pont sur la rive européenne² ». Si, en face de la capitale, luxe et parure de l'empire, la province byzantine apparaît comme un élément sain, robuste et fort, c'est en Anatolie surtout que cette force se manifeste : et c'est du jour où il perdit l'Asie Mineure que commença la décadence de l'empire.

I

Les populations de l'Anatolie. — Depuis les temps antiques, l'ethnographie de l'Asie Mineure avait subi peu de changements. Ce qui y dominait, c'était toujours la race et la langue grecques. La péninsule anatolique avait, beaucoup moins que la péninsule des Balkans, souffert des invasions barbares, et malgré des moments de crise redoutables, elle soutint assez bien, jusqu'à la fin du xi^e siècle, l'assaut des incursions arabes. Sans doute, du fait des guerres, et aussi des discordes civiles, la population de l'Anatolie put être appauvrie, diminuée, éclaircie ; ethnographiquement, elle ne fut guère modifiée. Assurément le temps y introduisit certains éléments étrangers, mercenaires germaniques ou slaves, colons syriens, arabes ou arméniens. Au total, l'Asie grecque persistait, avec sa population homogène, ses villes illustres, ses grands souvenirs : et ce n'était pas là seulement un élément de cohésion et de force ; « par

1. Rambaud, *loc. cit.*, p. 235.

2. Neumann, *La situation mondiale de l'empire byzantin avant les croisades*, p. 65.

esprit religieux et monarchique, par tradition, par besoin surtout de l'ordre et de la paix nécessaires à leur commerce, les pays helléniques donnaient le bon exemple aux autres races ».

L'Anatolie fournissait à l'empire ses meilleurs soldats. Sur la côte, dans les thèmes maritimes de Samos et des Cibyréotes, se recrutait la plus grande partie des équipages de la flotte impériale. A l'intérieur, les rudes montagnards de l'Isaurie, de la Lycaonie, du Taurus, les robustes paysans de la Cappadoce, la besogneuse et vaillante noblesse des districts arméniens donnaient à l'armée des contingents admirables. C'est en Anatolie surtout que se rencontraient ces fiefs militaires où, de père en fils, on vivait dans la préoccupation et l'entraînement de la guerre. C'est en Anatolie que se trouvait cette race guerrière des *acrites*, des gardiens de la frontière qui, dans la lutte incessante engagée aux confins de l'Euphrate et du Taurus, entretenaient merveilleusement leurs énergies et leur esprit militaire.

De bonne heure aussi, en Asie Mineure, de grands domaines s'étaient constitués, dont les propriétaires, parmi leur cortège de clients, de vassaux, de soldats, menaient sur leurs terres une existence toute féodale. L'élite de l'aristocratie byzantine est d'origine orientale : c'est d'Anatolie que sont issues toutes ces grandes familles, les Phokas, les Sklèros, les Maniakès, les Dalassènes, les Diogènes, les Botaniates, les Doucas, les Comnènes, dont les noms glorieux remplissent l'histoire de l'empire byzantin. Dans leur orgueil, ces barons asiatiques se considéraient comme d'une noblesse bien supérieure à l'aristocratie des provinces d'Europe : en tout cas, ils justifiaient leurs prétentions par les services éminents qu'ils rendaient à l'empire. Ils lui donnaient les meilleurs de ses officiers, les plus illustres de ses généraux ; ils assuraient aux troupes d'Asie par leur pré-

sence une solidité et une cohésion incomparables. Elevés dès leur plus jeune âge en soldats, ces grands seigneurs étaient merveilleusement entraînés et formés à la guerre. Le système du recrutement régional mettait d'autre part sous leurs ordres des hommes qui les connaissaient, qui savaient leur vaillance, leur richesse, leurs exploits, qui, dans la vie civile, étaient souvent unis à eux par des liens de clientèle ou de vassalité. De tels chefs avaient auprès de leurs soldats une popularité et un prestige prodigieux, qu'entretenaient leur libéralité et les services qu'on pouvait espérer d'eux. Aussi les régiments d'Anatolie étaient-ils prêts à suivre partout, avec un dévouement et une fidélité inébranlables, les généraux qui les commandaient.

Dans cette grande aristocratie asiatique, l'empire trouvait, et non seulement pour l'armée, mais pour tous les grands services de l'administration publique, ses meilleurs serviteurs. L'Anatolie, la Géorgie, l'Arménie sujette aussi bien que l'Arménie indépendante étaient pour Byzance une pépinière de hauts fonctionnaires et de généraux; une masse de soldats de fortune accouraient de là dans la capitale pour se ruer à l'assaut des grades militaires et des dignités auliques; les grands seigneurs féodaux d'Asie mettaient leur gloire à servir, de tous les membres de leur famille, le gouvernement de l'empire. Au ix^e, au x^e siècle, la cour et l'armée sont remplies d'Arméniens : la dynastie qu'on appelle macédonienne est en réalité originaire d'Arménie, et l'empereur Romain Lécapène était né dans le thème arméniaque. Les généraux les plus illustres de la monarchie, les Gourgen, les Phokas, les Sklèros, les Maniakès, bien d'autres, appartenaient à la grande noblesse d'Anatolie; et c'est cette noblesse qui a fourni à la monarchie quelques-uns de ses plus glorieux empereurs, un Nicéphore Phokas, un Jean Tzimiscès, un Romain Dio-

gène, et les princes de la famille des Comnènes. Et il faut voir avec quel mépris un écrivain asiatique du xi^e siècle oppose à un empereur issu de l'aristocratie orientale — ἐκ τῆς ἐφῶας εὐπατρίδης — un noble des provinces occidentales, qui lui semble, par comparaison, sans race et sans aïeux.

II

La vie provinciale en Asie Mineure. — Ainsi l'Anatolie offrait à l'empire des réserves d'énergie et de force : l'existence qu'on y menait, pour autant que nous pouvons l'entrevoir, contribuait à entretenir ces qualités de vigueur et d'activité.

Les vies des saints d'origine asiatique qui nous sont parvenues montrent, au viii^e comme au x^e siècle, le grand développement qu'avait la vie agricole en Anatolie. Que ce soit au thème des Bucellaires ou à celui des Thracésiens, que ce soit dans la région de Milet ou en Paphlagonie, partout on trouve la mention de terres fertiles, que mettent en valeur de robustes laboureurs. Certains passages nous laissent soupçonner l'étendue de ces exploitations rurales. La fortune de tel personnage — homme considérable assurément dans son village, mais qui n'est point un grand seigneur et sort tout simplement d'une bonne famille campagnarde — comprend une cinquantaine de fermes, autour desquelles s'étendent des terres considérables, bien cultivées, bien arrosées, qui produisent d'abondantes récoltes ; à cela s'ajoute du bétail en quantité, 600 bœufs, 100 attelages pour la culture, 800 chevaux vaguant en liberté sur le pâturage, 80 chevaux de trait et mulets, 12.000 moutons ; de nombreux serviteurs, avec leurs femmes et leurs enfants, vivent sur le domaine ; et au centre s'élève la vieille maison de famille, vaste et de bel

aspect, avec ses appartements de réception, son grand trielinium élégamment décoré, où se dresse l'énorme table ronde en ivoire rehaussé de dorures qui peut offrir place à trente-six convives, avec sa partie intime bien close, où les femmes vivent loin des regards indiscrets et sans guère sortir de l'habitation. Ailleurs, ce sont des fortunes plus modestes : une maison, quelques champs, une paire de bœufs, un cheval, un âne, une vache et son veau, 250 ruches constituent tout l'avoir, un serviteur, une servante, toute la domesticité. L'existence est difficile : souvent il faut acheter à crédit le bétail nécessaire à l'exploitation, emprunter pour vivre et pour nourrir une famille d'ordinaire nombreuse. Mais, du haut en bas de l'échelle sociale, la vie apparaît également simple, active et forte. L'homme dirige l'exploitation rurale et parfois laboure la terre et conduit lui-même sa charrue et ses bœufs; la femme travaille avec sa servante aux soins du ménage; elle fait la cuisine, frotte les meubles, dresse la table; les enfants de la maison font le service, quand on reçoit des hôtes. Toute la famille vit ensemble sur le domaine, les fils et les filles, et les enfants de ces filles, en une étroite et affectueuse union. L'hospitalité est large, la charité abondante, la piété simple et profonde. Cette société asiatique apparaît toute pleine de solides vertus.

Ce ne sont point les seules. Un curieux passage de l'historien Léon Diacre montre quels liens de dévouement et de fidélité existaient entre les grands barons asiatiques et les gens de leur province natale. Bardas Phocas, neveu de l'empereur Nicéphore, patrice et duc du thème de Chaldée, avait été disgracié à la mort de son oncle et interné à Amasia. Avec l'aide de deux de ses cousins, il s'échappa de prison et courut d'une traite à Césarée de Cappadoce, dans le pays où sa famille possédait ses biens patrimoniaux, où lui-même avait son donjon féodal, et où le nom des

Phocas était illustre et populaire. Et tout aussitôt, pour la révolte qu'il méditait, il trouva des appuis et des soldats. « Tous ceux, dit l'historien, qui avaient avec lui des liens de parenté ou de relations accouraient en foule auprès de lui. » Ses cousins lui amenaient des troupes; son père, échappé de son exil de Lesbos, lui conduisait des mercenaires macédoniens; surtout sa richesse, le prestige de son nom, sa libéralité, les vastes espoirs qu'on fondait sur son succès, lui attiraient des partisans en foule. L'un, dont parle Léon Diacre, est une curieuse figure; il s'appelait Syméon, surnommé Ampélas, parce qu'il était grand propriétaire de vignobles. Sa richesse était célèbre dans toute l'Anatolie. Il n'était point de naissance noble; mais, par sa force et sa vaillance, il était comparable aux meilleurs chevaliers. Une solidarité naturelle l'entraînait au parti de Phocas : entre tous ces grands *archontes* qui dominaient l'Asie, il y avait non seulement des alliances de famille, mais une communauté d'intérêts et de sentiments qui en faisait une même caste, redoutable et fière, riche en dévouements sans limites et en inébranlables fidélités.

D'autres causes entretenaient les énergies anatoliennes. Des rivages de la mer Noire aux bords de l'Euphrate et aux monts du Taurus, l'Asie Mineure touchait au monde arabe. Dans ces provinces frontières, toutes peuplées de soldats, tout hérissées de forteresses, où les jours se passaient sous la menace constante des incursions musulmanes, dans le constant souci de rendre coup pour coup, surprise pour surprise et razzia pour razzia, on vivait rudement, dangereusement, héroïquement. Un petit livre militaire du x^e siècle, le *Traité de Tactique* conservé sous le nom de Nicéphore Phocas, nous peint en traits saisissants l'existence active, brutale et périlleuse qu'on menait aux confins de Cilicie et aux marches de Cappadoce, l'œil sans cesse au guet et l'esprit en

éveil pour surveiller les mouvements, éventer les ruses d'un infatigable et insaisissable ennemi, l'épée toujours prête et le cheval sellé pour courir à la bataille et repousser l'invasion. La poésie populaire byzantine a pareillement célébré l'épopée magnifique de ces guerres d'Asie. La chanson de geste de Digénis Akritas montre ce qu'était ce pays de la frontière, où de grands seigneurs féodaux, héroïques et chevaleresques, soutenaient au nom de l'empereur la lutte éternelle contre les infidèles. C'est le pays des *acrites* ou gardiens des marches, le pays des *apélates*, sorte de chevaliers brigands toujours en quête d'aventures, le pays des beaux coups d'épée, des combats singuliers, des enlèvements, des pillages, des surprises, des massacres, des aventures de guerre et d'amour. L'imagination populaire a sans doute embelli de merveilleux prestiges, paré d'élégance, de courtoisie chevaleresque, de luxe et de splendeur la figure de son héros : Digénis Akritas apparaît dans le poème comme un véritable paladin. Mais, sous cette glorification qui l'idéalise, cette société laisse voir cependant son fond réel et permanent de brutalité et de cruauté : société aux mœurs violentes, où la force crée le droit, où l'épée est reine, société de soldats rudes, sanguinaires et sans pitié, pour qui la vie est une perpétuelle bataille, et dont le principal souci, en attendant la mort qu'ils bravent chaque jour, est de se battre magnifiquement, joyeusement, pour la défense de l'empire et de l'orthodoxie, pour l'amour de la gloire, de la femme et de l'or.

Pour toutes ces raisons, ces hommes des provinces asiatiques sont trempés pour la vie et pour la lutte. Ajoutez que leur pays est riche. Les campagnes de Cilicie et de Cappadoce, les thèmes des Thracésiens et des Bucellaires apparaissent comme des régions merveilleusement fertiles, bien cultivées, bien exploitées. L'Anatolie est pleine de grandes villes, dont

beaucoup, jusqu'au XII^e siècle, semblent avoir été prospères, Césarée, Ancyre, Amorion, Amasia, Chones, Pergame, Philadelphie, Nicée, de ports où le mouvement du commerce entretient une activité féconde, Adana, Tarse, Adalia, Ephèse, Smyrne, Phocée, Cérasonte, Sinope, Trébizonde. La vie des grands barons asiatiques, telle que la représentent l'histoire et l'épopée, apparaît pleine de luxe, de richesse, de splendeur. Le palais de Digénis Akritas, bâti au bord de l'Euphrate, au milieu de jardins merveilleux, étincelle de pierreries et d'or; et sur les murailles, des mosaïques éclatantes représentent les exploits de Samson et de David, d'Achille et d'Alexandre, les aventures d'Ulysse à côté de l'histoire de Josué. Les fêtes qu'on donne dans ces châteaux féodaux sont d'une magnificence incomparable : ce n'est que vaiselle d'argent, bijoux somptueux, soieries aux dessins merveilleux, émaux précieux, tapisseries admirables; ce ne sont que cortèges éblouissants, équipages de chasse splendides, costumes d'une richesse inouïe, armes magnifiques. Et sans doute l'épopée a exagéré peut-être le luxe que déployaient ces grandes familles féodales des provinces asiatiques. Mais leur richesse était réelle; et par là encore, comme par leur vaillance, elles ajoutaient à la force de la monarchie.

III

Les dangers de la force provinciale. — Assurément — on le verra plus loin — cette force que l'Asie apporte à l'empire ne va point sans quelques dangers. Cette grande noblesse d'Anatolie, orgueilleuse de sa naissance, de sa richesse, de sa puissance, est d'humeur étrangement indépendante. Alors même que ces féodaux sont des sujets fidèles, ce sont des sujets assez indisciplinés : ils traitent l'empereur presque

en égal, ils se croient le droit de lui donner des conseils, et ils trouvent fort surprenant qu'il ose ne point prendre leur avis. Dans leurs seigneuries lointaines, au milieu de leurs vassaux et de leurs soldats, ils se considèrent presque comme des souverains. Et lorsque le basileus voyageait en Asie, lorsqu'il entrait dans les gouvernements de la frontière, il laissait derrière lui la plus grande partie de la cour : et c'était le privilège des *acrites* de lui faire escorte et d'assurer sa sécurité.

On devine les périls qui pouvaient naître d'une telle situation, les tentations qu'elle donnait à l'aristocratie asiatique de marquer son mécontentement ou de manifester ses ambitions en se soulevant contre le gouvernement impérial. C'est en Asie Mineure qu'ont éclaté presque toutes les grandes insurrections qui tant de fois ébranlèrent l'empire ; et la plupart des usurpateurs qui ont aspiré au trône étaient des gouverneurs de thèmes orientaux ou de grands seigneurs féodaux d'Anatolie. Aussi le pouvoir central voyait-il avec quelque méfiance ces barons trop puissants, trop riches, trop maîtres des armées qu'ils commandaient ; et tout en se servant de ces magnifiques soldats, il n'a point ménagé ses efforts pour diminuer leur force et leur influence. Et peut-être ces mesures, parfois mal calculées, firent-elles moins de mal à la noblesse féodale qu'elles voulaient frapper qu'à l'empire lui-même, dont elles affaiblirent les moyens de défense.

Le patriotisme byzantin. — C'est qu'en effet, malgré son humeur indépendante et altière, cette noblesse asiatique, et l'Anatolie tout entière, avait un sentiment profond de ses devoirs envers la monarchie. Il a existé, beaucoup plus qu'on ne le croit, un véritable patriotisme byzantin. Il nous reste du x^e siècle un curieux ouvrage de polémique, qui porte

ce titre significatif : *le Patriote (Philopatris)*. La chanson de geste de Digénis Akritas manifeste avec éclat les mêmes sentiments. Le héros y apparaît comme le défenseur de l'empire et de la chrétienté. C'est d'être cela que l'empereur le loue autant que de sa vaillance ; et en effet, dans la pensée de Digénis, la Romanie et l'orthodoxie sont deux termes inséparables, deux aspects d'un même devoir. Assurer la garde des frontières, réduire les infidèles à merci, permettre au pays orthodoxe et romain de vivre paisible à l'abri des attaques, tel est l'idéal qu'il se propose, le grand service qu'il rend et veut rendre à la monarchie. C'est un trait remarquable que cette conscience qu'a le poète de la nationalité byzantine : et tout porte à croire qu'il a exactement traduit les sentiments qui animaient cette société d'Anatolie, plus homogène que le reste de l'empire, plus grecque de langue et de race, plus profondément pénétrée d'esprit religieux et monarchique. Et cela encore était une force pour l'empire.

La vie provinciale en Europe. — Sans doute, l'Asie Mineure n'avait point le monopole de ces qualités d'énergie un peu rude, de dévouement et de patriotisme. Le curieux petit livre où un seigneur féodal du XI^e siècle, Cecaumenos, a résumé les leçons de sa longue expérience, de sa sagesse réaliste et un peu désabusée, nous montre la province européenne assez semblable à la province asiatique¹. On y constate pareillement l'existence d'une classe de grands propriétaires vivant sur leurs domaines, mettant en valeur leurs terres, riches, et fort âpres à augmenter leur richesse. Comme en Asie, l'homme consacre à l'exploitation rurale l'essentiel de son activité domestique : « Il n'y a pas, dit Cecaumenos, de meilleure

1. Voir Diehl, *Dans l'Orient Byzantin*, le chapitre : *La sagesse de Cecaumenos*.

façon de vivre que de travailler la terre. Fais du blé, du vin, fais de la culture et de l'élevage, et tu seras heureux ». S'il consent à quitter sa province natale pour entrer dans les fonctions publiques, c'est dans l'armée seulement qu'il servira, en sujet loyal et fidèle, mais par devoir plus que par enthousiasme. De préférence, il vivra sur ses terres, indépendant, respecté, loin de la cour impériale trop fertile en humiliations, en périls, en disgrâces, loin de cette Constantinople trop raffinée, trop élégante, pour laquelle la sagesse provinciale et rustique de Cecaumenos éprouve une méfiance invincible.

Mais si l'esprit est le même en Europe et en Asie, ces thèmes d'Occident sont pour la plupart d'importance trop secondaire pour que l'aristocratie qui les habite — Bryennes, Mélissènes, Cantacuzènes, pour ne citer que les noms les plus illustres — pèse bien fortement sur les destinées de la monarchie. Là n'était point la force de l'empire : et l'histoire le montre clairement. Aussi longtemps que Byzance posséda ces rivages d'Anatolie où elle recrutait le meilleur de ses équipages, ses flottes furent toutes puissantes dans les mers orientales. Lorsqu'elle les perdit vers la fin du XI^e siècle, ce fut la ruine de cette marine qui avait été si longtemps, selon le mot d'un écrivain, « la gloire de la Romanie ». Aussi longtemps que Byzance fut maîtresse de ces thèmes orientaux où elle trouvait, avec des soldats robustes, les meilleurs de ses officiers et de ses généraux, son armée y puisa une force singulière. Lorsque à la fin du XI^e siècle les Turcs Seldjoucides, vainqueurs à la journée décisive de Mantzikert (1071), fondèrent au cœur de l'Anatolie le sultanat de Roum, ce fut un coup terrible dont jamais l'empire ne se releva. Aussi longtemps que Byzance conserva ces provinces fertiles et riches, pleines de grandes villes florissantes et de ports fréquentés, elle y trouva sans peine les

ressources nécessaires à ses dépenses. Du jour où elle les perdit, les sources de sa prospérité économique furent taries. A partir de la fin du xi^e siècle, l'Asie, dévastée, dépeuplée, épuisée par la guerre, cessa, même dans les régions qui restèrent ou revinrent temporairement sous l'autorité impériale, d'être une ressource pour Byzance. Les Comnènes sont la dernière des grandes familles féodales d'Anatolie dont le nom apparaisse dans l'histoire. L'hellénisme dès le xiii^e siècle et encore davantage au xiv^e siècle, est presque partout en Asie Mineure dans une décadence lamentable. Le xi^e siècle, qui fut pour les provinces d'Anatolie ce que le xv^e sera pour celles d'Europe, a enlevé à l'empire byzantin le meilleur de sa force militaire et économique.

LIVRE III

LES ÉLÉMENTS DE FAIBLESSE

Après les causes qui firent la grandeur et assurèrent la durée de l'empire byzantin, il faut chercher les causes qui firent sa faiblesse, qui amenèrent sa décadence et sa ruine.

Ces causes sont nombreuses et d'ordre assez différent. Il en est de permanentes qui, à toutes les époques de l'histoire, ont pesé plus ou moins lourdement sur les destinées de la monarchie. C'est la démoralisation politique, source trop fréquente de révolutions et d'anarchie; et c'est davantage encore la démoralisation sociale, résultant de cette forme de caractère et d'âme, de cette mentalité particulière, qui ont valu un si mauvais renom à l'épithète de byzantin. Et puis, il y a les causes passagères, les éléments de dissolution dont l'action s'est manifestée à certaines époques plus qu'à d'autres, mais dont l'effet est venu lentement s'ajouter aux raisons profondes de faiblesse qui minaient l'empire. C'est d'abord la question sociale, posée d'assez bonne heure à Byzance, mais qui, entre le ix^e et le xi^e siècle, y prit une acuité spéciale par le développement d'une grande aristocratie terrienne, et donna naissance à un péril féodal par

lequel la monarchie fut gravement affaiblie et troublée. C'est le péril religieux ensuite, conséquence des rapports qui unissaient l'Etat et l'Eglise dans l'empire d'Orient, et qui s'est traduit au ix^e siècle par l'effort tenté par l'Eglise pour secouer la tutelle de l'Etat et conquérir sa liberté, qui s'est manifesté en d'autres temps par les ambitions des patriarches et le schisme qui, au ix^e comme au xi^e siècle, en fut la conséquence, qui à bien des époques enfin, au viii^e, au x^e, au xiv^e siècle, s'est exprimé par le développement excessif du monachisme et l'agitation entretenue par les moines. Et c'est encore l'outrance de l'impérialisme byzantin, nourrissant des rêves grandioses et démesurés, sans proportion avec la réalité des ressources de l'empire, et qui tantôt, avec Justinien, avec Basile I^{er}, avec Manuel Comnène, tourne, tout plein de la tradition et du souvenir de Rome, ses ambitions vers l'Italie et le monde occidental, et tantôt, en Orient, s'épuise à conquérir l'hégémonie balkanique, en d'interminables luttes contre l'empire bulgare ou contre la Serbie des Némanyides.

De ces causes diverses, de graves conséquences sortiront. Les difficultés financières croissantes, la décadence du commerce byzantin à partir du xii^e siècle produisent une misère économique grandissante. L'affaiblissement de la puissance militaire y correspond : les pertes territoriales réduisent l'étendue de l'empire ; lentement, progressivement, la monarchie s'émiette. A l'Asie presque perdue à la fin du xi^e siècle succède à partir du xiii^e siècle le démembrement de la partie européenne de l'empire. Economiquement épuisée, diminuée territorialement, militairement affaiblie, Byzance est mûre pour la chute inévitable.

Une dernière cause s'ajoute pour sa perte. Peut-être l'intervention de l'Occident aurait pu sauver l'empire à la veille de la ruine. L'Occident, au con-

traire, fut hostile à Byzance irréductiblement, soit pour des raisons religieuses qui dressèrent la papauté contre l'empire, soit pour des raisons politiques et économiques qui incitèrent les Latins à conquérir ou à exploiter le monde oriental, soit pour des raisons morales qui, du contact produit par les Croisades, ne firent sortir que des méfiances et des haines. Pour tout cela, Byzance succomba. Et ce sont ces raisons multiples et diverses qu'il faut essayer maintenant d'analyser avec précision.

CHAPITRE I

La démoralisation politique.

Les causes de l'anarchie politique. — Les formes de l'anarchie politique. — Les révolutions populaires. — Les révolutions par l'Eglise. — Les révolutions militaires. — Les conséquences de l'anarchie politique.

I

Les causes de l'anarchie politique. — L'empire byzantin, comme l'empire romain, souffrit pendant longtemps d'un vice constitutionnel fort grave, l'absence d'une loi de succession réglant la transmission régulière du trône, et c'est assez tard qu'il prit l'idée de la légitimité dynastique. Dans cette monarchie d'apparence absolue, existait en effet un principe tout à fait démocratique : comme il n'y avait point à Byzance de sang royal, de famille dont de longs siècles de possession eussent consacré les droits au pouvoir, n'importe qui pouvait aspirer au trône; « tout le monde avait l'étoffe d'un empereur »¹. Parmi les promesses que faisaient les devins et les tireurs d'horoscope, une des plus habituelles était la promesse du rang suprême : comme Macbeth sur la lande, tout Byzantin a, une fois au moins, rencontré sur sa route celui qui lui a dit : Tu seras roi. L'his-

1. « La fortune, dit Montesquieu, ayant pris des empereurs dans toutes les conditions, il n'y avait pas de naissance assez basse ni de mérite si mince qui pût ôter l'espérance. »

toire byzantine est pleine de ces prédictions : et comme elle est pleine aussi de leur réalisation et de l'élévation au trône de parvenus innombrables — un Justin, grossier paysan de Macédoine, un Phocas, simple centurion, un Léon l'Isaurien, qui avait débuté dans la vie comme un pauvre artisan, un Basile I^{er}, paysan encore d'origine arménienne, et combien d'autres — le succès de ceux qui avaient réussi encourageait toutes les espérances. La « maladie de la pourpre » était devenue à Byzance un mal endémique et redoutable. Et la cruauté effroyable des supplices par lesquels on tâchait de réprimer l'audace de ces chercheurs d'empire n'y faisait rien. « Les horreurs dont le Forum Amastrianum ou dont l'Hippodrome étaient le théâtre n'étaient un enseignement pour personne. Tout ce qu'en concluaient les conspirateurs, c'est qu'il fallait traiter de la même façon le prince régnant et sa famille, quand on les aurait détrônés¹. »

Parmi les forces qui, on l'a vu, limitaient en une certaine mesure l'autorité impériale, plusieurs étaient assez puissantes pour servir ces ambitions. Le peuple de la capitale, frondeur, agité, tumultueux, toujours prêt à l'émeute, à la guerre des rues, à la révolution, était aussi capable de renverser que de faire un empereur. L'Eglise, par sa puissance morale, pouvait soulever contre le trône des tempêtes redoutables, et l'appui du patriarche était une carte maîtresse dans le jeu de tout prétendant. L'armée enfin et surtout était l'arbitre suprême : c'est dans les camps qu'ont été proclamés la plupart des usurpateurs, et c'est le dévouement de leurs soldats qui a fait la fortune de tant de généraux devenus empereurs.

Entre ces ambitions et ces forces prêtes à les soutenir, nul empereur n'était en sûreté, et le pouvoir

1. Rambaud, *loc. cit.*, p. 29.

suprême, si assuré qu'il parût être, était toujours à la merci d'une révolution. On a compté que, de 395 à 1453, sur 107 souverains qui ont occupé le trône de Byzance, 34 seulement sont morts dans leur lit, 8 à la guerre ou par accident; les autres ont abdicqué de gré ou de force ou sont morts de mort violente, empoisonnés, étouffés, étranglés, poignardés, mutilés : ce qui fait au total, en 1058 ans, 65 révolutions de palais, de rue ou de caserne. Et alors même que l'entreprise des prétendants n'est point couronnée de succès (le nombre de ceux qui échouèrent est bien supérieur encore à ceux qui réussirent), il n'en résulte pas moins pour l'empire, par le fait de ces bouleversements incessants, une anarchie redoutable. Dès que le pouvoir est faible, dès que l'autorité impériale semble se relâcher entre les mains de ses détenteurs, de toute part les compétiteurs surgissent. De là l'anarchie qui, à la fin du VII^e et au commencement du VIII^e siècle, après la chute de la dynastie des Héraclides, fit en vingt années se succéder six ou sept empereurs, portés au trône par autant de révolutions. De là l'anarchie qui, au commencement du IX^e siècle, après la fin de la dynastie isaurienne, imposa, en moins de vingt ans, trois ou quatre révolutions à la monarchie. De là l'anarchie qui, dans la seconde moitié du XI^e siècle, après l'extinction de la dynastie de Macédoine, valut une fois encore vingt ans de troubles à l'empire, durant lesquels il n'est point rare qu'on rencontre simultanément trois ou quatre compétiteurs également empressés à détrôner le souverain légitime et à se disputer la pourpre. Même anarchie à la fin du XII^e siècle, quand disparaît la famille des Comnènes; même anarchie au XIV^e siècle, quand règnent les faibles princes de la maison des Paléologues. Et on devine aisément tout ce que coûta à l'empire une telle succession de bouleversements et de catastrophes.

II

Les formes de l'anarchie politique. — Il faut étudier de plus près quelques-unes de ces révolutions. Elles affectent en effet des formes assez diverses, qui sont caractéristiques de la démoralisation de cette société.

Les révolutions populaires. — Il y a d'abord les révolutions dont le peuple est l'auteur. On a indiqué déjà ce qu'est cette plèbe de la capitale, où se rencontre, comme dans toutes les grandes villes, un ramassis redoutable de gens sans aveu, d'aventuriers, de voleurs, de mendiants. Elle est crédule et mobile, agitée et frondeuse, impressionnable et bruyante, prête à toutes les paniques et prête à toutes les séditions. Comme toutes les foules, elle aime le sang répandu; le spectacle de la douleur l'attire; elle est turbulente et gouailleuse, et davantage encore passionnée, sanguinaire et féroce. Elle se prétend l'héritière de l'antique peuple romain; et si, à la vérité, elle ne vote plus au Forum, si elle n'élit plus ni tribuns ni consuls, elle garde du moins, à l'Hippodrome, la liberté de manifester, le droit d'invectiver ou d'applaudir, de huer ou d'acclamer; si bien que le cirque apparaît vraiment comme « le dernier asile des libertés publiques ». Elle a des armes aussi : les célèbres factions des Verts et des Bleus ne sont pas seulement des sociétés de courses; elles ont une organisation politique et militaire, qui groupe en une sorte de milice urbaine la population de Constantinople et lui donne le moyen d'intervenir dans les affaires publiques, avec une ardeur où subsiste encore peut-être quelque chose du vieil esprit démocratique des cités grecques d'autrefois. Et elle ne s'en fait point faute — pour le plus grand péril de l'Etat.

La sédition Nika. — La formidable émeute, connue sous le nom de sédition Nika, qui, en janvier 532, faillit emporter le trône de Justinien, offre un significatif exemple de cette puissance populaire. Elle commence au cirque par un dialogue stupéfiant, où la plèbe interpelle directement l'empereur, le couvre de huées et d'outrages, où les plaintes se mêlent aux invectives, la colère à l'ironie. Elle s'étend bientôt à la ville entière, où, pendant six jours, l'incendie fait rage dans le plus beau quartier de la capitale, tandis que la multitude furieuse — les femmes elles-mêmes se mêlant à la bataille — met en déroute les soldats de l'empereur, proclame à l'Hippodrome un souverain nouveau et s'apprête à donner l'assaut au palais. « L'empire, dit un contemporain, semblait à la veille de sa chute. » On sait comment l'énergie de Théodora releva le courage de Justinien et de ses conseillers, comment Bélisaire, dans l'amphithéâtre, écrasa le peuple soulevé et joncha de plus de 30.000 cadavres le sol de l'Hippodrome. Cette sanglante exécution calma pour quelques années les passions populaires, encore que les luttes des factions aient, durant tout le cours du vi^e siècle, bien des fois encore gravement troublé la capitale. Mais cette terrible insurrection, qui avait rempli Byzance d'incendies et de ruines, montre abondamment de quoi était capable la bête populaire déchainée.

La révolution de 1042. — L'émeute du 19 avril 1042 en peut fournir un autre exemple, d'autant plus intéressant que nous avons pour le raconter le récit d'un témoin oculaire, Psellos ; et il y a peu de pages dans l'histoire byzantine plus vivantes et plus colorées. On sait la cause du soulèvement : l'empereur Michel V venait de déposséder et de faire enfermer dans un monastère la vieille et populaire impératrice Zoé. Mais il est intéressant de suivre dans Psellos la

marche progressive de l'insurrection. L'historien a peint en traits inoubliables l'orage grondant dans la ville, grossissant d'instant en instant, le mouvement des affaires s'arrêtant subitement, les conciliabules se formant dans la rue, la foule, de tout âge, de tout sexe, de toute classe, murmurant d'abord et bientôt menaçante, « un sombre voile de douleur et de colère s'étendant sur la cité, comme c'est le cas lors des grandes calamités publiques ». Sur les places, ce sont des pamphlets, des plaintes, ailleurs des vociférations. Les femmes surtout sont excitées. Les plus retenues, celles qui jusqu'alors n'étaient guère sorties du gynécée, se mêlent à la foule, visage découvert, « pareilles à des furies, groupées en une masse hurlante, proférant des imprécations terribles ». Bientôt cette foule s'organise et s'arme : chacun prend ce qui lui tombe sous la main, haches, épées, massues, pierres ; on force les prisons, et le peuple en délire se rue vers le palais, comme « mù par une influence supérieure et mystérieuse ». « Tous ces milliers d'êtres humains couraient comme des fous furieux, sentant leurs forces comme décuplées. Leurs yeux jetaient des flammes à la fois de colère et d'enthousiasme. » Les maisons des parents de l'empereur sont pillées, ravagées, démolies. Le palais est envahi, mis au pillage, les objets précieux du trésor sont mis en pièces, les registres des impôts lacérés, l'argent volé. L'empereur s'enfuit en hâte. Et alors, c'est la joie délirante de cette populace victorieuse : tous dansent dans la rue, chantant, improvisant des refrains de circonstance. Et voici la fin du drame. Au couvent du Stoudion, où ils se sont réfugiés, l'empereur et son oncle, cernés par la foule, vainement s'accrochent désespérément à l'autel : « toutes ces bêtes fauves menaçaient de les mettre en pièces ». Agonisants, demimorts de terreur, les malheureux supplient, s'excusent. On les arrache du saint lieu, on les tire par les pieds

sur la place, au milieu des cris, des chansons injurieuses, des railleries. On les hisse sur une mule, et sous les lazzis on les conduit jusqu'à l'endroit où le bourreau leur crève les yeux. Les contemporains ont vivement senti l'atrocité puissante de cette journée révolutionnaire, de ce grand et mystérieux déchaînement de l'âme populaire, μέγα καὶ δημοσιώτατον μυστήριον, comme écrit Psellos, et ils ont trouvé, pour marquer la faiblesse de toute grandeur humaine, des expressions qui font penser à Bossuet. Et peu d'épisodes en effet attestent avec une réalité plus saisissante ce qu'était dans sa brutalité déchaînée la foule odieuse de la capitale byzantine.

Les révolutions par l'Eglise. — Le peuple n'agit pas toujours seul : pour le soutenir, il trouve tantôt l'appui de l'Eglise et tantôt le concours de l'armée.

L'événement de 963. — Au mois d'août 963, Nicéphore Phocas, le plus illustre général de l'empire, venait de se proclamer empereur à Césarée de Cappadoce. Ses troupes étaient aux portes de la capitale, et l'agitation était extrême dans la ville. Contre l'usurpateur, le premier ministre, le tout-puissant Bringas, essayait d'organiser la défense, et il avait mis hors la loi les parents et les partisans de Nicéphore. Bardas, le père du prétendant, n'avait pas eu le temps de fuir ; il chercha asile à Sainte-Sophie, où le patriarche Polyeucte lui fit bon accueil. La foule prit parti pour lui, et se ruant vers la Grande-Eglise, elle couvrait de menaces et d'injures les soldats du régent, qui essayaient d'arracher par la force le fugitif hors du saint lieu. Vainement Bringas sommait le patriarche de lui livrer Bardas ; vainement, « injurieux et hautain », il haranguait la foule, la menaçant, si elle ne cérait, de la faire mourir de faim en lui refusant le pain : vainement il obligeait Bardas à quitter Sainte-

Sophie pour rentrer dans sa maison. Quand le peuple, à l'office de l'après-midi (c'était un dimanche), ne trouva plus le fugitif dans la Grande-Eglise, ce fut d'abord, contre le patriarche et le clergé qui l'avaient laissé partir, un tel débordement d'insultes, que Polyeucte dut en toute hâte inviter Bardas à revenir dans le saint lieu pour calmer l'effervescence populaire : et comme celui-ci hésitait, le peuple s'en alla, pour le protéger, monter toute la nuit la garde autour de sa maison. Bientôt les émeutiers s'armaient, attaquaient les troupes du gouvernement, et dans cette guerre de rues les femmes n'étaient pas les moins ardentes à cribler du haut des terrasses les soldats de projectiles. Aussi bien l'insurrection avait trouvé un chef. C'était le parakimomène Basile, un fils bâtard de l'empereur Romain Lécapène, qui armant les gens de sa maison — il avait à ses ordres plus de 3.000 personnes, — s'était hardiment jeté dans la bataille. A son instigation, le peuple envahit les palais du premier ministre et de ses amis, pillant, saccageant tout, rasant les constructions jusqu'au sol. Pendant trois jours on se battit dans la ville ; le peuple furieux arrêtait sous le moindre prétexte et emprisonnait les gens de qualité ; le pillage et la destruction faisaient rage ; l'arsenal était pris d'assaut, la flotte livrée à Nicéphore ; et tandis que Bringas, abandonné de tous, se réfugiait à son tour dans l'asile de Sainte-Sophie, Bardas, sa victime, prenait possession du palais impérial, en attendant que son fils victorieux fit dans Constantinople son entrée solennelle.

La révolution de 1057. — Plus actif encore fut en 1057 le rôle d'un autre patriarche dans la révolution qui porta au trône Isaac Comnène. Michel Cerouliarios laissa d'abord complaisamment les généraux mécontents se concerter dans Sainte-Sophie ; il n'ignora

rien de leurs desseins, quand ils quittèrent la capitale pour proclamer Isaac empereur, et les gens avertis le considéraient dès ce moment comme le maître de la situation. En effet, pendant que les insurgés campaient aux portes de Constantinople, c'est lui qui mena tout dans la capitale et prépara l'insurrection. Le 31 août 1057, au matin, un rassemblement se formait devant Sainte-Sophie, réclamant à grand cris le patriarche. Après s'être fait prier un peu, Cerouliarios parut, en grand habit sacerdotal, et dans Sainte-Sophie envahie par la foule il écouta les demandes des insurgés. Mais bientôt, sous les voûtes de la basilique, on se mit à acclamer Comnène, sans que le patriarche protestât. Bien plus, prenant ouvertement la tête du mouvement révolutionnaire, il imposa l'abdication à l'empereur déchu, institua un gouvernement provisoire dont il fut le chef, déchaîna l'émeute et la laissa ensanglanter Constantinople. Et maître de la ville, il la livra à Isaac Comnène. En ces jours de révolution, c'était le patriarche qui vraiment avait fait l'empereur.

Les révolutions militaires. — Mais l'armée surtout était la grande force ; dans toutes les circonstances graves, c'est d'elle essentiellement, de l'appel au soldat, que Byzance attendait le salut. Ce sont les pronunciamientos militaires qui ont élevé au trône plusieurs des plus glorieux empereurs de Byzance, Héraclius qui délivra la monarchie de la tyrannie de Phocas, Léon l'Isaurien qui mit fin à la terrible anarchie du début du VIII^e siècle, et Nicéphore Phocas qui au X^e siècle donna à l'empire une gloire incomparable, et Alexis Comnène qui le sauva de la crise où il s'abîmait vers la fin du XI^e siècle. Et je ne parle pas des prétendants innombrables, Georges Maniakès, Bardas Phocas, Bardas Skléros, tant d'autres, qui se sont crus assez sûrs de leurs soldats pour

ceindre la couronne impériale et chausser les bottines de pourpre, et qui, moins heureux, n'ont pas réussi à réaliser leur rêve. C'est dans les camps, au milieu des troupes qui leur étaient toutes dévouées, que tous les généraux mécontents et ambitieux, que tous ceux aussi qui, aux jours de crise, avaient le souci de la grandeur de l'empire, ont cherché et trouvé un appui. Et plus d'une fois les soldats eux-mêmes ont forcé la volonté encore hésitante de leurs chefs. C'est ainsi qu'au camp de Césarée, en juillet 963, fut proclamé empereur Nicéphore Phocas. L'épée nue à la main, les principaux chefs de l'armée entourent la tente du général et, au milieu des acclamations, le saluent autocrator des Romains. Nicéphore proteste, refuse, rappelle ses deuils de famille qui ont brisé en lui toute ambition, déclare qu'il n'a qu'un devoir et qu'un souci, continuer la guerre contre les infidèles. On ne l'écoute pas, on l'entraîne hors de sa tente, on le hisse sur le pavois, et il se résigne — sans trop de peine. Et l'épée au côté s'appuyant sur sa lance, il fait du haut d'un tertre son premier discours aux soldats, à ces soldats qui, dit l'historien auquel nous devons ce récit, « l'aimaient merveilleusement (*δαίμονίως*) et dont chacun était fier de recevoir ses éloges ».

C'est dans les camps que cherchaient refuge, tout prêts à la révolte, tous ceux qui à Constantinople craignaient pour leur sécurité et pour leur vie. Quand en 1057 Michel VI, « le vieux », comme l'appelaient ses adversaires, fut assez maladroit pour mécontenter les grands chefs de l'armée et répondre à leurs représentations par de belles paroles et par des railleries, les généraux n'hésitèrent pas à conspirer, sûrs d'être suivis par l'armée tout entière ; et de leur complot sortit la proclamation d'Isaac Comnène. Lorsque, en 1081, Alexis Comnène sut les mauvais desseins que formaient contre lui les ministres de

Botaniate, il s'enfuit avec ses partisans au milieu des troupes dont il savait la fidélité, et résolument marcha sur Constantinople. Il est rare que la capitale résistât longtemps à la puissance militaire des usurpateurs ; et aussi bien ceux-ci trouvaient-ils toujours, on l'a vu, un parti dans la ville tout prêt à les servir.

Les révolutions de palais. — La révolution à Byzance prenait parfois encore une autre forme. On sait quelle place importante le palais tenait dans la vie byzantine, quelle influence l'usage et la constitution même assuraient à l'impératrice aux côtés de l'empereur. Dans l'intimité de la résidence impériale, dans la reclusion du gynécée, au milieu des courtisans, des eunuques et des femmes, bien des intrigues se nouaient pour préparer la succession au trône, et bien des complots se tramaient pour la modifier. Le Palais-Sacré de Byzance est plein de lugubres histoires. C'est là que la très pieuse Irène fit impitoyablement aveugler, dans la chambre même où il était né, son fils Constantin VI. C'est là qu'en 820, dans la chapelle de Saint-Etienne, Léon V l'Arménien fut assassiné, un matin de Noël, tandis que, selon son habitude, il dirigeait le chant des hymnes, par des meurtriers qui s'étaient glissés parmi les chantres. C'est là que Basile le Macédonien et ses amis assassinèrent Michel III. Et c'est là encore que Théophano, par une nuit de décembre, fit assassiner son mari Nicéphore Phocas et que, par une fenêtre, on montra aux soldats des gardes la tête coupée et sanglante de leur maître.

III

Les conséquences de l'anarchie politique. — Il est aisé d'imaginer les conséquences de semblables mœurs politiques.

En face de cette constante menace de révolution, en face de ces complots, de ces insurrections, de ces intrigues, le pouvoir impérial, si fort qu'il apparaisse, est peu solide en réalité. Sans doute le gouvernement a réussi à déjouer bien des conspirations, à écraser bien des émeutes, à triompher de bien des soulèvements, et il a, avec une cruauté impitoyable, puni les atteintes portées à son autorité. Mais à côté des tentatives qui ont échoué, combien ont été heureuses. On a dit justement que la monarchie byzantine est un absolutisme tempéré par l'assassinat. Dans ces conditions, bien peu d'empereurs sont sûrs du lendemain, au moins pendant la longue période des premiers siècles, où la légitimité dynastique n'était pour ainsi dire pas reconnue. Si Justinien a gouverné l'empire pendant près d'un demi-siècle, au nom de son oncle Justin d'abord et en son propre nom, c'est là un règne d'une durée exceptionnelle, dont on ne retrouve, entre le v^e et le ix^e siècle, que bien rarement d'autres exemples, avec Héraclius (31 ans) et Constantin V (35 ans). Assurément Basile II a régné effectivement pendant 49 ans (c'est le plus long règne de l'histoire byzantine), et les empereurs Comnènes ont occupé le trône respectivement pendant 37, 25 et 37 ans. Mais à ce moment les progrès de la légitimité ont atténué quelque peu — non pas complètement — le danger des révolutions. Et malgré tout, ce péril menace toujours la solidité de l'édifice impérial.

Voici une autre conséquence. Du fait de ces incessants bouleversements, la guerre civile trouble presque constamment l'empire, et le plus souvent au moment précis où le péril du dehors est le plus redoutable. La faiblesse du gouvernement, qui encourage les soulèvements intérieurs, s'accompagne en effet presque toujours de désastres extérieurs, et souvent elle en est le résultat. Mais au lieu de faire front contre l'ennemi national, les fauteurs de révo-

lutions ne se font guère scrupule de profiter des circonstances pour assurer le succès de leurs ambitions. Sans doute, il est arrivé plus d'une fois que, dans ces crises où l'empire semblait devoir périr, de l'excès même du mal et de l'anarchie un sauveur soit sorti ; c'est le cas de Léon l'Isaurien, de Basile I^{er}, d'Alexis Comnène. Mais un fait n'en demeure pas moins d'une singulière gravité pour la monarchie : la guerre civile ouvre la porte à l'ennemi, auquel chacun des partis fait appel — pour le plus grand détriment de l'empire. Dans la seconde moitié du xi^e siècle, Petchenègues et Turcs interviennent dans les querelles intestines de Byzance et soutiennent contre le souverain légitime tous les prétendants au trône. C'est bien pis au xiv^e siècle. Dans la guerre interminable qu'Andronic le jeune fit à son grand-père Andronic II, dans le conflit qui mit aux prises durant tant d'années Jean Cantacuzène et Jean Paléologue, les adversaires font semblablement appel aux Bulgares, aux Serbes, aux Turcs, à tous les ennemis de l'empire. Byzance a étrangement souffert de ces pratiques. Le pouvoir impérial sans cesse ébranlé par la révolution, la monarchie sans cesse troublée par la guerre civile, l'empire livré par ceux qui auraient dû le défendre à ceux-là mêmes qui rêvaient et préparaient sa ruine : tels ont été quelques-uns des effets de cette démoralisation politique profonde, cause permanente, essentielle, de la faiblesse de Byzance.

CHAPITRE II

La démoralisation sociale.

Les goûts dominants de la société byzantine. — Le caractère byzantin. — L'empreinte orientale. — La marque hellénique. — Michel Psellos. — Jean Cantacuzène. — Cecaumenos.

Plus grave encore que la démoralisation politique, la démoralisation sociale a été une des causes principales de la décadence et de la ruine de Byzance. Assurément, pendant les onze siècles que l'empire a duré, on y rencontre bien des caractères divers, et des âmes honnêtes et fières à côté des âmes médiocres et viles d'intrigants et de valets. Et souvent aussi on y rencontre dans la même âme un mélange contradictoire et pittoresque de qualités séduisantes, d'originalité puissante et hardie et de bassesse incommensurable, l'esprit le plus admirable s'unissant au caractère le plus méprisable. De tant de figures compliquées et complexes, il n'est donc point aisé de dégager les traits généraux de l'âme byzantine. Pour y parvenir, pour arriver à expliquer ce que fut la mentalité des Grecs du moyen âge, il faut essayer d'abord de définir les goûts dominants de cette société, de marquer ensuite les conséquences qui en découlèrent.

I

Les goûts dominants de la société byzantine. — Sans prétendre, comme on l'a dit longtemps, que l'histoire entière de Byzance se résume dans les querelles des Verts et des Bleus, il est certain que

jusqu'au ^{xii}^e siècle les jeux du cirque furent un des plaisir favoris du monde byzantin ; si bien qu'on a pu dire justement de l'Hippodrome qu'il semble vraiment « le miroir de la société grecque au moyen âge ». Depuis l'empereur jusqu'au dernier de ses sujets, Byzance apporte à tout ce qui touche le cirque une attention passionnée, et les femmes ne sont pas moins ardentes que les hommes à s'intéresser aux spectacles de l'Hippodrome, aux succès des cochers à la mode et aux luttes des factions. « C'est une chose prodigieuse, dit un écrivain du ^{vi}^e siècle, que l'ardeur qui, au cirque, enflamme les âmes d'une passion inouïe. Le cocher vert prend-il la tête, une partie du peuple est dans la désolation ; le bleu dépasse-t-il son concurrent, aussitôt la moitié de la cité est en deuil. Des gens qui n'ont nul intérêt dans l'affaire profèrent de frénétiques outrages ; des gens qui n'ont éprouvé aucun mal se sentent lésés gravement, et pour un rien on en vient à des batailles, comme s'il s'agissait de sauver la patrie en danger. » Les hommes les plus graves déclarent que, sans le théâtre ou l'Hippodrome, « la vie est proprement sans joie », et un empereur a écrit : « Il faut des spectacles pour amuser le peuple ».

Mais comme par là l'éclat des pompes et des fêtes devient un moyen de gouvernement, et comme l'empereur lui-même prend parti aussi passionnément que ses sujets entre les factions adverses, les rivalités du cirque prennent bien souvent une couleur politique. Le peuple ne se contente pas d'admirer à l'Hippodrome les mille spectacles, courses de chars, chasses d'animaux, combats d'hommes et de bêtes féroces, exercices d'acrobates, bouffonneries de clowns, que lui distribue, avec un art savant de varier et de graduer les plaisirs, la libéralité impériale ; le peuple ne se contente pas, dans l'Hippodrome, de contempler les triomphes solennels où

défilent dans l'arène, à la suite des généraux victorieux, les richesses conquises sur l'univers vaincu, ou de se réjouir à la vue des exécutions capitales qui satisfont son goût de la cruauté et du sang. Le cirque remplace l'antique Forum, il est un des foyers de la vie publique, le dernier endroit où le peuple manifeste ses sentiments, son esprit d'opposition et de fronde. C'est au cirque que, pour la première fois, le nouvel empereur prend contact avec ses sujets et trace, selon le rite, le signe de la croix au-dessus de la foule assemblée; c'est au cirque aussi que se jouent, on l'a vu, entre le souverain et son peuple, des scènes plus tragiques, prélude de l'émeute et de la révolution; et c'est au cirque parfois que s'achève, sous les huées de la populace, l'existence de l'empereur détrôné et torturé.

La religion. — La religion d'autre part tenait dans le monde byzantin une place essentielle. Non seulement ce peuple, passionné de spectacles, goûtait avidement la magnificence éclatante des offices liturgiques, non seulement la crédulité publique attribuait aux icones saintes, aux images « non faites de main d'homme » de miraculeuses vertus, non seulement la superstitieuse populace cherchait dans tout événement un signe de la volonté divine et attachait à tout monument quelque signification merveilleuse et prophétique : si bien que ce peuple dévot, crédule, impressionnable, vivait dans un constant état d'exaltation mystique, qui le rendait plus sensible encore à l'influence toute-puissante de l'Eglise. Il y a plus. Depuis l'empereur jusqu'au dernier de ses sujets, Byzance aimait à la folie les querelles théologiques. Assurément il serait puéril de penser que ces disputes interminables sur le dogme, dont l'histoire byzantine est pleine, que les troubles profonds qui en résultèrent ont eu pour unique cause, chez la masse, le goût de

la controverse, la manie raisonneuse et la subtilité de l'esprit hellénique et, chez les hommes d'Etat, le plaisir stérile de dogmatiser. Bien souvent les hérésies ont recouvert et dissimulé des idées et des oppositions politiques, et la raison d'Etat, plus que le désir d'innover en matière de foi, a souvent inspiré la conduite des empereurs. Mais il y a autre chose encore dans ce goût exalté des questions religieuses, dans l'attrait mystique qui y entraîne tant d'âmes. Beaucoup de gens y trouvent comme une illusion d'intellectualité qui flatte leur orgueil, comme la marque d'aptitudes plus hautes, comme le signe d'une culture plus profonde. Et ce sentiment n'est point sans noblesse. Il explique aussi l'attraction qu'exerçait le cloître sur tant d'âmes byzantines, la lassitude du monde, le besoin de renoncement et de paix qui conduisait au monastère tant de gens déçus ou meurtris; il explique le respect profond qu'avait cette société pour les moines, pour ces hommes qui avaient quitté le siècle pour devenir « des citoyens du ciel » et qui assuraient par leurs prières, par leurs pénitences, le salut de l'empire et de l'humanité; et il explique l'influence que ces moines exerçaient sur les consciences, et sur celles des femmes en particulier. Dans l'éducation de tout Byzantin, l'étude des choses religieuses tenait une place importante, et ici encore les empereurs donnaient l'exemple. Dans les habitudes sociales enfin, la dévotion s'alliait étroitement à la vie mondaine. L'église, comme on l'a ingénieusement remarqué, était avec l'Hippodrome le seul lieu de réunion publique que possédait cette société. Dans l'existence de l'empereur, les fêtes de la religion se mêlaient aux pompes du palais assez pour en faire une vie proprement sacerdotale. Enfin une piété réelle et sincère enflammait bien des âmes, et l'orthodoxie était pour l'empire un si puissant soutien,

que ceux-là mêmes dont la foi était plus tiède se risquaient rarement à rejeter le masque que leur imposaient l'usage universel et l'intolérance du gouvernement.

L'esprit d'intrigue et la vie de cour. — Le crque et la religion étaient deux préoccupations essentielles de tout Byzantin. Le goût de l'intrigue ne tenait pas moins de place dans son âme. On sait quelle importance capitale avaient dans le monde byzantin le palais impérial et la vie de cour. Dans une monarchie absolue, où tout dépendait de la faveur du prince, le palais était le centre de tout; et tout naturellement, pour conquérir ou conserver cette faveur, c'était autour du prince un régime de perpétuelles intrigues. Dans cette cour pleine d'eunuques, de femmes, de hauts dignitaires oisifs, on intrigue sans cesse et partout, au gynécée et dans les casernes de la garde; chacun se pousse et cherche à renverser le favori du moment, et tous les moyens sont bons, la flatterie et la calomnie, l'argent et l'assassinat. On prépare dans l'ombre la chute du ministre dirigeant, parfois la chute de l'empereur même. Et dans cette atmosphère de cour il y a naturellement place pour toutes les bassesses, pour toutes les vilénies, pour toutes les capitulations de conscience, pour toutes les palinodies, pour toutes les trahisons. Enn, dans cette cour élégante, fastueuse, éprise de plaisirs et de fêtes, où les femmes jouent un rôle important, la moralité est médiocre, la corruption est grande, et le palais impérial a gardé la mémoire de beaucoup d'aventures retentissantes et de scandales éclatants. Et du palais impérial, ce goût de l'intrigue nécessaire pour parvenir, cette corruption ouvertement étalée se propagent dans toutes les classes de la société.

L'Hippodrome, Sainte-Sophie, le Palais-Sacré, ce sont vraiment les pôles autour desquels gravite toute

la vie byzantine. Et de là on peut déduire peut-être quelques-uns des traits essentiels du caractère byzantin.

II

Le caractère byzantin. L'empreinte orientale. — A quelque catégorie sociale qu'il appartienne, le Byzantin apparaît en général nerveux, impressionnable, pieux, superstitieux et passionné. Il a le goût du plaisir, des spectacles magnifiques, qu'il les trouve dans les jeux du cirque dans la pompe des cérémonies auliques ou dans la splendeur des fêtes ecclésiastiques; et il ne lui déplaît pas que ces spectacles soient sanguinaires et féroces. En oriental qu'il est, le Byzantin a un fond d'âme cruelle, dont l'émotion est comme fouettée par les supplices, la souffrance et la vue du sang répandu. On sait l'atrocité des châtimens byzantins, les nez coupés, les yeux crevés, les oreilles arrachées, et les lentes agonies avant la peine suprême. On sait les raffinements de tortures avec lesquels le peuple s'acharne sur ses victimes; et je n'en veux rappeler qu'un exemple, la fin épouvantable de l'empereur Andronic Comnène, un spectacle qui, dit un contemporain, « aurait dû tirer des flots de larmes de tout œil humain ». Le souverain déchu fut abandonné à toutes les insultes de la populace. On lui brisa les dents, on lui arracha la barbe et les cheveux, et les femmes en particulier s'acharnaient à coups de poings sur le misérable. Puis on lui creva un œil et, presque nu, on le promena sur un chameau galeux à travers les rues de Constantinople. « Les uns, dit Nicéas, lui donnaient des coups de bâton sur la tête; d'autres lui mettaient du fumier sous les narines; d'autres au moyen d'éponges lui versaient des excréments sur la face. Il y en avait qui, avec des broches, lui tâtaient les côtes; d'autres lui jetaient des pierres, et une courtisane, ayant pris dans une

cuisine un vase plein d'eau bouillante, lui en versa le contenu au visage. » Finalement, dans l'Hippodrome, on l'attache par les pieds, la tête en bas, à un linteau placé sur deux colonnes. Un spectateur lui entre son épée dans la bouche, et d'un grand effort la pousse jusqu'au fond des entrailles. Des soldats latins s'amuse à essayer sur le moribond le tranchant de leurs glaives et à voir qui frappera les plus beaux coups. On s'acharna même sur son cadavre mutilé. Et cela se passait au XII^e siècle, dans la Byzance élégante et raffinée des Comnènes.

Il serait aisé — et il est inutile — de multiplier de semblables exemples. Ce peuple aime tout ensemble le sang, la volupté et la mort; il est sans pitié comme il est sans scrupules, dès que ses passions sont excitées, dès que ses colères s'allument, dès que sa haine se déchaîne contre ses adversaires politiques ou religieux. En cela il ressemble fort au Turc d'aujourd'hui et, comme lui, le Byzantin est capable, lorsqu'il est de sang-froid, de fortes qualités et de réelles vertus. On trouve dans la bourgeoisie byzantine, et dans l'aristocratie même, des types charmants de vie familiale étroitement unie, le père actif, laborieux, honnête, simple, la mère se consacrant tout entière à l'éducation des enfants, ordonné, rangée, point coquette, charitable et pieuse sincèrement. Mais dans ces âmes mêmes, qui sont exquises, il y a parfois une étrange dureté de cœur, et l'emprise religieuse toute puissante entretient en elles un manque de pondération et d'équilibre, une exaltation mystique qui les rend un peu inquiétantes.

La marque hellénique. — Mais s'ils touchent à l'Orient, ces Byzantins sont des Grecs aussi, épris de toutes les choses de l'esprit; curieux de toutes les recherches et de toutes les subtilités, et généralement intelligents à un degré éminent. C'est pour cela

qu'ils se plaisent aux raffinements de la discussion, qu'ils appliquent avec une passion ardente aux choses religieuses les procédés de la sophistique ancienne. La controverse les attire, les exalte ; l'éloquence est toujours à leurs yeux la suprême vertu. Ils se plaisent, en bons Grecs qu'ils sont, aux paroles, aux commérages, et aussi aux railleries, aux injures, grossières ou spirituelles. Mais s'ils sont par là les héritiers des Athéniens d'Aristophane, le christianisme a donné à ces traits de caractère une autre direction. Le Byzantin est pieux, dévot même, et très superstitieux ; il croit aux miracles, aux devins, à la magie, à l'astrologie ; il se passionne pour les querelles religieuses ; il vit dans une atmosphère de mysticité exaltée, et il sacrifie toutes choses, et la patrie même, au désir d'avoir raison et de triompher dans la dispute.

Les contrastes du caractère byzantin. — Ce qui d'ailleurs ne l'empêche nullement d'avoir une moralité médiocre et douteuse. Le Byzantin aime le luxe, luxe du costume, luxe des bijoux, luxe de la maison, luxe de la table, luxe des chevaux et des attelages. Il aime le plaisir ; et malgré la clôture assez sévère en apparence de la vie féminine, la corruption est grande dans cette société. Il aime l'argent aussi. L'administration — et ici encore on pense à la Turquie d'aujourd'hui — est gangrenée de vices, malgré les grands services qu'elle rend à l'Etat. Comme elle achète ses places, elle vend ses faveurs, sa protection, ses jugements. Pour faire fortune et avancer dans la vie, elle compte moins sur le mérite que sur l'intrigue, l'habileté, les conspirations ou l'insurrection. Ambitieux ou valets, également sans scrupules, également prêts à toutes les bassesses et à toutes les trahisons, tels nous apparaissent, sauf exception, les gens de la classe dirigeante. Et l'on conçoit que de tout cela se dégage une image un peu trouble de Byzance,

image de luxe éclatant, de raffinement prodigieux, de raffinement aussi dans le vice, et, dans un merveilleux décor de féerie, des âmes médiocres et veules, que dominent quelques puissants génies du mal.

Pourtant ces Byzantins sont à leurs heures — et ces heures sont fréquentes — capables de bravoure, de délicatesse, de dévouement même. Il y a, jusque dans la haute aristocratie byzantine, des qualités robustes et de chevaleresques vertus. Mais chez tous le fond du tempérament apparaît étrangement passionné, pour le bien comme pour le mal ; et si l'intelligence est certaine et souvent admirable, le caractère généralement n'est point à la hauteur de l'esprit. Peu de morale, peu de scrupules, une âpre poursuite du but égoïste, que ce soit le plaisir, l'aventure, la richesse ou le pouvoir. Peu de sûreté dans les rapports sociaux : le Byzantin habile et souple aime trop, pour n'en point user sans cesse, les réussites de la ruse et les perfidies joliment calculées. Et ceci explique pourquoi, malgré d'incontestables qualités, ce monde byzantin a souffert d'une démoralisation sociale rapide, pourquoi, malgré leurs réelles vertus, ces Grecs subtils ont toujours inquiété la rudesse franche et droite des Latins, et pourquoi enfin, malgré la grandeur de l'empire et tout ce qu'elle implique d'efforts et de mérite, un si fâcheux renom s'attache toujours à l'épithète de byzantin.

III

Quelques exemples permettront de mieux saisir, et dans une réalité plus vivante, ce que furent ces âmes byzantines, si complexes, si malaisées à comprendre, et de sentir tout ce qui s'y rencontre, en un mélange souvent contradictoire et parfois déconcertant, de hautes qualités et de vices.

Michel Psellos. — Michel Psellos, qui vivait au XI^e siècle, est un des hommes les plus remarquables que Byzance ait produits. Par l'intelligence il est tout à fait supérieur, et aussi par l'ampleur de l'érudition, par la souplesse et la variété du talent. Il avait tout appris, il a écrit sur tout, avec une curiosité universelle, avec une compétence universelle; par son savoir encyclopédique il rappelle les hommes de la Renaissance, et il les rappelle aussi par sa forte culture classique, par l'amour passionné qu'il eut pour Platon. Il a été un écrivain de premier ordre, plein d'humour, de verve, et un professeur merveilleux; c'était un causeur exquis, un orateur ingénieux et facile, un esprit aussi très ouvert et très libre; et si la destinée lui avait accordé de vivre en un emploi tranquille, loin de la cour, uniquement pour la science, c'eût été un homme délicieux et parfait. La politique le perdit. Ce savant, cet homme de lettres éminent manquait de caractère, et on trouve en lui quelques-uns des côtés les plus médiocres de l'âme byzantine. Fort content de lui-même, très fier de devoir à son seul mérite toute sa carrière, d'une infatuation naïve et d'une ambition sans limites, très soucieux aussi de son avancement et très préoccupé de ne pas se compromettre, ce professeur, lorsque les circonstances le menèrent à la cour et au pouvoir, y fut lamentable. Il fut, pendant vingt ans, le ministre de quatre empereurs; et dans ses hautes fonctions, il se montra prêt à toutes les tâches, à toutes les palinodies, à toutes les intrigues, à toutes les trahisons. Il savait faire de beaux discours, écrire des lettres éloquentes, mais il manquait de courage, de fond moral, et il jugeait plus utile et plus sage de s'accommoder aux événements. Grisé par la fréquentation de la cour, grisé par l'exercice du pouvoir, ne pouvant se résoudre à le quitter et s'y jugeant indispensable, il a été le courtisan de tous les régimes; et, jeté dans un monde d'intrigues, il y a intrigué

vilainement. On a dit de lui qu'il était « un journaliste d'affaires, qui sait que sa plume est une arme et qui la vend ». Il est certain qu'il a écrit sur commande des réquisitoires contre d'anciens amis, qu'il s'est incliné docilement devant la révolution qui dépouillait son élève, qu'après avoir flatté Romain Diogène, il a été du parti qui le renversa, et qu'il a eu l'impudeur d'écrire des lettres de consolation à celui qu'il avait lâchement trahi. Il a été le courtisan par excellence, intrigant, lâche, vil et bas, et il demeure pour nous le type achevé de l'homme de cour à Byzance, chez qui la bassesse du caractère s'unit à l'esprit le plus éminent.

Jean Cantacuzène. — Jean Cantacuzène, au ^{xiv}^e siècle, offre — en un rang social un peu différent — un semblable exemple de l'intelligence la plus haute unie à la plus complète absence de scrupules, un manque total de sens moral s'accordant avec un goût mystique du cloître et un amour passionné de la théologie. Issu d'une grande famille aristocratique, admirablement élevé par une mère remarquable, très instruit de toutes choses, fin politique et excellent soldat, bon orateur et habile diplomate, écrivain de talent enfin, Cantacuzène avait tout ce qu'il fallait pour réussir, et d'autant mieux que, pour servir son ambition, il était capable de tout. Pour monter sur le trône, il n'hésita pas à déchaîner la guerre civile qui, pendant cinq ans et demi, mit l'empire en feu ; pour assurer son triomphe, il n'hésita pas à faire appel à l'étranger et à distribuer à ses alliés turcs les trésors des églises chrétiennes. D'ailleurs il gouverna bien la monarchie, en administrateur consciencieux, en politique énergique et habile, et avec le désir sincère de relever l'empire qu'il avait troublé. Nature pleine de contrastes, unissant à des ambitions ardentes un mépris un peu affecté des grandeurs, à une absence absolue

de scrupules un souci véritable des choses religieuses, et à un désir mystique de renoncement, qui le mena au cloître, une préoccupation de se peindre en beauté, dans ses mémoires, pour la postérité, Jean Cantacuzène est bien une de ces âmes byzantines passionnées et mystiques, où tout est poussé à l'extrême, mais où, une fois encore, le caractère n'est point à la hauteur de l'esprit.

La famille des Comnènes. — On retrouverait des aspects assez analogues chez les membres de la grande famille des Comnènes. Tous offrent un trait commun : ce sont des gens de grande race, intelligents, aventureux, passionnés, qui portent en toutes choses une ardeur singulière et chez qui tout est poussé à l'extrême, l'ambition comme la ferveur religieuse, le goût du plaisir comme le goût de l'intrigue et de l'aventure. Le frère de l'empereur Jean Comnène, Isaac, intrigant, agité, toujours prêt à conspirer, n'hésite pas à passer chez les Turcs, quand il s'est brouillé avec son frère : ce qui ne l'empêche point d'être un fondateur d'hôpitaux et de monastères, un protecteur des lettres et un écrivain de quelque mérite, et encore un soldat admirable. Son fils est le fameux Andronic Comnène, type achevé du Byzantin, avec toutes ses qualités et tous ses vices. Cavalier accompli, d'une élégance incomparable et d'une merveilleuse bravoure, il était supérieurement intelligent, instruit, enjoué, spirituel et prodigieusement séduisant. Mais à ces hautes qualités, il joignait une âme inquiétante et trouble, violente et passionnée. Il n'avait ni principes ni scrupules. Quand il avait quelque désir, quelque ambition, quelque caprice en tête, rien ne le retenait, ni le souci de la morale commune, ni le sentiment du devoir ou de la reconnaissance. Conspirer, trahir, se parjurer, lui étaient un jeu. Pour servir ses ambitions, tous les moyens lui

étaient bons, l'épée et le poison, l'intrigue et la violence ; de même que, pour satisfaire ses passions amoureuses, rien ne l'arrêtait, ni la préoccupation de l'opinion publique, ni le respect des conventions sociales. Pendant trente ans il remplit le monde byzantin de l'éclat et du scandale de ses aventures, admirable comédien, capable de jouer en perfection tous les rôles, volage et trompeur, perfide et cruel ; et cependant, quand il devint empereur il sut, de l'aveu de ses ennemis mêmes, être « égal aux plus grands », et jusque dans la débauche et le crime il garda une sombre grandeur. Nature géniale et tyran abominable, il aurait pu être le sauveur de l'empire ; il n'employa ses hautes qualités qu'à satisfaire ses passions, ses ambitions, ses vices. Et en lui aussi se révèle cette tare de l'âme byzantine : le caractère qui ne correspond point à l'esprit.

Il s'entend bien que ces exemples ne prétendent pas à représenter la forme nécessaire, universelle, du caractère byzantin. Il s'est rencontré dans cette société de fort honnêtes gens — tels un Nicéas Acominate, un Eustathe de Thessalonique, et bien d'autres — et, dans l'aristocratie comme dans la bourgeoisie byzantine, tout un trésor s'est accumulé, on le sait, de fortes qualités et de solides vertus. Pourtant, chez les meilleurs de ces Byzantins même, certains traits caractéristiques se retrouvent, ardeur impulsive et passionnée, impressionnabilité nerveuse, ambitions démesurées, un manque fréquent de pondération et d'équilibre, le goût de la complication, de la subtilité, de l'intrigue, une façon d'aborder et de conduire la vie qui laisse trop souvent soupçonner un peu de ruse et pas beaucoup de scrupules, et surtout un affaissement du caractère qui fait contraste avec la supériorité de l'intelligence. On sent que toute cette race porte le poids d'un trop lourd passé, que ses énergies s'usent vite, que le fond moral lui

manque. Et on conçoit alors que la vie de cour ait produit bien des hommes qui, au génie près, ressemblent étrangement à Psellos, que la politique et le monde aient fait naître bien des hommes qui, de façon moins grandiose seulement et moins surhumaine, répètent les traits essentiels qui caractérisent un Andronic Comnène ou un Jean Cantacuzène, — qu'on songe à ce que furent des hommes, d'ailleurs éminents, comme un Photius ou un Michel Cerouliarios — et que, dans les âmes provinciales même, ces traits se rencontrent, plus enveloppés sans doute et comme estompés, mais toujours visibles.

Cecaumenos. — Je n'en veux pour exemple que le curieux petit livre — document unique pour la connaissance du caractère byzantin — où ce grand seigneur thessalien du XI^e siècle, Cecaumenos, dont il a déjà été question précédemment, a résumé les leçons de son expérience et tracé pour ses enfants les meilleures règles de la conduite de la vie. Le trait dominant en est un bon sens un peu terre à terre, une prudence toujours soucieuse de ne point se compromettre, un esprit pratique, méfiant et sceptique, et passablement désabusé. Cecaumenos a connu le monde glissant de la cour, les perpétuelles intrigues du palais, il sait comment il faut y surveiller chacun de ses pas, chacune de ses paroles, si on ne veut pas compromettre sa fortune ; il sait les humiliations, les calomnies, les disgrâces dont sont constamment menacés ceux qui fréquentent la capitale. « Si tu sers l'empereur, dit-il, prends bien garde : aie toujours devant les yeux l'image de ta chute : tu ne sais pas tout ce qu'on trame derrière ton dos. » Cecaumenos a connu de même l'administration impériale, et il sait tout le danger qu'il y a à se trouver en rapport avec elle ; il sait la place que tient l'argent dans les résolutions qu'elle prend, il sait quand il en

faut donner ou accepter, et s'il conclut en somme qu'il faut ne rien recevoir, c'est bien moins parce que c'est immoral que parce que c'est périlleux. De même, dans la vie privée, il sait qu'il ne faut pas se faire d'affaires, qu'il faut se bien tenir avec ses voisins puissants, sans se familiariser avec eux ni se compromettre; il sait surtout qu'il faut être économe, bon ménager de son bien, âpre à s'enrichir, aussi attentif à ne point emprunter aux autres qu'à ne leur point prêter d'argent, et enfin qu'un homme avisé ne doit mettre sa confiance en personne, ni dans ses amis, qui ne sont jamais bien sûrs, et qui peuvent être fâcheux ou indiscrets, ni dans les femmes en général, qui lui semblent étrangement inquiétantes, ni dans la sienne en particulier, qu'il recommande de tenir sous clé soigneusement. Cecaumenos a bien d'autres préjugés; il n'aime pas les médecins, ni les comédiens, ni les flatteurs, ni les paresseux, bref tous les gens qu'il juge inutiles: et la sagesse de ce grand propriétaire provincial, économe, prudent, méfiant, avisé, sceptique, n'est point évidemment fort attrayante. Elle est instructive pourtant, par ce qu'elle révèle de l'esprit et du caractère byzantin: on y voit ce qu'étaient les mœurs provinciales, moins élégantes, moins raffinées que celles de Constantinople, moins perverties aussi, mais où se rencontrent, comme à Constantinople, certains traits éternels de l'âme byzantine, l'habileté prudente qui ne s'embarrasse point d'inutiles scrupules, la méfiance avisée qui incline à la ruse, l'intelligence déliée qui ne s'appuie point sur le fond moral du caractère. Et on comprend — si on songe que c'est dans les classes dirigeantes que se manifestent principalement ces tares — que, malgré les rudes vertus et les fortes qualités qui ont fait la grandeur de l'empire, la démoralisation sociale y ait été rapide et qu'elle ait, plus que toute autre cause, précipité la ruine de la monarchie.

CHAPITRE III

Les éléments de dissolution de l'empire.

Le péril féodal et la lutte de classes.

Les origines de la féodalité en Orient. — La féodalité orientale au x^e siècle. — Le pouvoir central et l'aristocratie féodale. — Les grandes insurrections féodales du x^e siècle. — Le triomphe de la féodalité sur le pouvoir central au xi^e siècle. — La féodalité orientale au xiii^e et xiv^e siècle.

I

Les origines de la féodalité en Orient. — Dans l'Orient byzantin comme dans l'Occident latin, de bonne heure on observe un double phénomène, d'où sortira le régime féodal. C'est d'une part la disparition des hommes libres, de l'autre la disparition de la petite propriété libre. Dans l'insécurité générale d'une époque troublée, les petites gens, les pauvres, les faibles, se mettent volontiers sous la protection d'un voisin puissant et riche; ils recherchent, comme on dit, son patronage (*patrocinium*), ils se « recommandent » à lui, comme on dit encore; et en échange des avantages que leur assure sa protection, ils aliènent leur liberté, ils deviennent les clients, les vassaux de ce protecteur, et souvent même ils lui reconnaissent un droit de propriété sur leurs terres. Par ailleurs, les grands propriétaires profitent de leur puissance pour arrondir leurs domaines aux dépens

des petits tenanciers : par des moyens divers, par l'intimidation ou par la force, ils usurpent sur les terres de leurs voisins pauvres, ils obligent ceux-ci à leur vendre à vil prix leurs biens, ils s'annexent ou s'inféodent la petite propriété libre. Et ainsi, en même temps qu'entre les personnes se créent des liens d'étroite dépendance, d'énormes domaines se constituent au profit de seigneurs tout-puissants.

Dès les derniers temps de l'empire romain, et davantage encore à l'époque de Justinien, on constate en Orient ce double phénomène. Dans les Nouvelles impériales du vi^e siècle, il est sans cesse question de ces grands propriétaires, de ces puissants seigneurs, véritables tyrans féodaux, dont les attentats sur les personnes et les terres troublent profondément, surtout dans les provinces asiatiques, le bon ordre de la monarchie. Maîtres de domaines immenses, entourés de clients innombrables, entretenant à leurs gages des troupes d'hommes d'armes, ces grands seigneurs, sans scrupules et sans crainte, ravageaient le pays, molestaient et opprimaient les particuliers, usurpaient à leur fantaisie sur les terres d'autrui, sans épargner celles de l'Eglise ni même celles de l'empereur, bravant audacieusement les lois et l'autorité impuissante des gouverneurs impériaux, faisant régner dans les provinces un désordre et une agitation perpétuels, créant pour la monarchie un danger redoutable. Ecrasées par ces pillages et ces usurpations — dont bien souvent les agents mêmes de l'administration prenaient leur part — les provinces se vidaient d'habitants, les campagnes étaient désertes, l'agriculture à l'abandon, l'impôt rentrait mal ; et sur leurs domaines les grands seigneurs résistaient parfois ouvertement à l'autorité publique.

Vainement Justinien s'était efforcé de porter remède à ces misères et de conjurer ces périls : tous

ses efforts étaient demeurés impuissants. Vainement, après lui, les empereurs isauriens, dans la grande œuvre de réorganisation qu'ils entreprirent, s'appliquèrent à empêcher, comme le montre leur Code rural, les injustes usurpations des terres et interdirent le patronage. Rien n'y fit; les usurpations continuèrent, la puissance de la grande aristocratie foncière ne fit que s'accroître, la féodalité que se développer. Au ix^e siècle, la crise avait pris un caractère d'acuité particulière; une véritable question sociale se posait, mettant en présence deux classes, les « puissants » et les « pauvres », et créant pour l'Etat un péril si grave que les empereurs du x^e siècle durent, avec une énergie farouche, lutter contre les usurpations des grands barons.

La féodalité orientale au X^e siècle. — Les documents de l'époque nous montrent bien ce qu'était alors cette aristocratie féodale. Elle se compose, dit un texte, de « ceux à qui Dieu a donné de commander, de ceux qui, par la renommée et la richesse, l'emportent sur le commun des humains ». Elle comprend, dit un autre passage, « ceux qui sont honorés de commandements et de stratégies, de dignités civiles et militaires ». Ainsi la puissance de cette aristocratie terrienne s'accroît de toute l'influence que lui donnent l'exercice des emplois publics, le prestige des hautes fonctions militaires, les appointements et les dotations s'ajoutant à la richesse qu'elle tire de ses vastes domaines. C'est dans les grandes familles féodales que l'empereur choisit le plus souvent ses fonctionnaires et ses généraux; et ainsi, doublement forts de l'importance de leur fortune territoriale et de la grandeur des charges publiques qu'ils occupent, ces grands seigneurs, qui se transmettent de génération en génération une puissance et une richesse perpétuellement accrues, sont des

sujets singulièrement indisciplinés, des serviteurs étrangement indociles, qui n'hésitent point à s'imposer au gouvernement, qui prétendent tenir le pouvoir en tutelle, faire la loi à l'empereur, et qui se révoltent en de formidables insurrections, lorsque le prince entend se passer d'eux et de leurs conseils.

Au mépris des lois de l'empire, tous ces puissants seigneurs — les civils comme les militaires, les laïques aussi bien que les ecclésiastiques — s'efforcent par mille moyens d'agrandir aux dépens des pauvres leurs domaines. « Ils tiennent les pauvres pour une proie, ils supportent impatiemment de ne pas s'emparer de leurs biens. » Ils s'acharnent à les dépouiller, s'abattant sur eux « comme une peste ». Ils « tyrannisent les populations », faisant peser « sur la nuque des sujets le joug pesant de l'oppression physique et morale ». Ainsi s'expriment sur le compte de ces grands barons les Nouvelles impériales du x^e siècle, et elles nous les montrent avides « d'engloutir les biens des pauvres », achetant à vil prix leurs terres, se les faisant léguer ou donner, ou bien les prenant en location sous promesse d'un beau fermage que jamais ils ne paieront, profitant de leurs fonctions publiques pour agrandir leurs domaines, de leur situation politique pour arracher au prince d'amples donations. « Et de là vient, dit un document de l'époque, la confusion de toutes choses, de là les injustices sans nombre, de là la grande et éternelle misère des pauvres et leur long gémissément dont l'écho réveille le Seigneur. » Et de là résulte aussi pour l'Etat un péril plus grave encore. « Pour tous ceux qui peuvent comprendre, dit fortement une loi du x^e siècle, l'étendue de ce pouvoir des puissants amènera la perte irréparable de la chose publique. »

C'est ce qu'explique très clairement un autre texte.

Si le paysan libre disparaît, avec lui disparaît la matière imposable indispensable au bon état des finances. Si le paysan libre disparaît, si les fiefs militaires, base du recrutement, sont usurpés par les grands seigneurs, l'armée manquera de soldats : « tout s'écroule, dès que le grand nombre fait défaut ». Il y a plus. Ces puissants barons féodaux sont un perpétuel danger pour la monarchie. Non seulement ils possèdent d'immenses domaines, où ils vivent, retranchés dans leurs donjons imprenables, au milieu d'un cortège de fidèles et de vassaux, parmi des gens qui connaissent l'illustration de leur race, leur richesse, leurs exploits et qui apprécient leur libéralité et la valeur de leur protection. En outre, grâce au système de recrutement régional, ils ont, on l'a vu, l'armée entre leurs mains. Au prestige du commandement s'ajoutent les traitements et les dotations que leur valent les charges dont ils sont investis. Enfin une solidarité étroite, faite de la communauté des intérêts, renforcée par de nombreuses alliances de famille, entretenue par une vie commune d'exploits et de fatigues partagées, unit toute cette noblesse. Et par tout cela, fiers de leur richesse, de leur puissance, de leur popularité, chefs de l'armée, investis des hauts emplois de l'Etat et de la cour, tous ces orgueilleux féodaux — surtout dans cette Asie Mineure, berceau des plus illustres familles de la monarchie — sont pour l'empire les plus redoutables des sujets. Les empereurs de la dynastie macédonienne ont compris le péril, et énergiquement, àprement, ils ont lutté contre ces grandes familles — les Phocas, les Maléinos, bien d'autres — qui s'enrichissent de génération en génération et, sans que nul proteste, détiennent des biens immenses injustement acquis. « Et nous ne nous opposerions pas, écrit Basile II, aux entreprises de ces gens-là ? Nous laisserions entre leurs mains le bien des pauvres,

qu'ils ont indignement volés et dépouillés? » Les empereurs ne le voulurent pas.

II

Le pouvoir central et l'aristocratie féodale. — La politique impériale. — Dès son avènement au trône, Basile I^{er} commença la lutte. Il voulut que désormais « les pauvres ne fussent plus opprimés par les riches » ; il entendit mettre un terme aux usurpations de « ces mains avides, toujours tendues vers le bien d'autrui », il s'efforça de reconstituer la petite propriété et, selon le mot d'un historien du temps, « de rendre la vie au corps des pauvres gens, si lamentablement affaiblis avant lui ». Durant tout le x^e siècle, ses successeurs, Romain Lécapène, Constantin VII, Nicéphore Phocas, Basile II, continuèrent son œuvre, interdisant aux puissants d'acquérir, sous quelque prétexte que ce fût, les terres des pauvres, annulant les contrats de vente illégalement conclus et obligeant l'acheteur à la restitution, souvent même sans indemnité, abolissant la prescription qui, après quarante ans, couvrait les acquisitions frauduleuses, défendant le patronage, maintenant contre tout usurpateur les droits imprescriptibles de revendication de l'Etat. Il faut lire les Nouvelles impériales pour sentir l'âpreté farouche avec laquelle la lutte fut menée contre les féodaux, il faut voir avec quelle vigueur elles flétrissent ces gens qui, « au lieu d'avoir pour les pauvres pitié, humanité », spéculent sur leur gêne, « pour acheter à vil prix les biens des misérables, et qui ont fait de la misère des pauvres l'origine de leur opulence » ; il faut voir quels accents de rancune et de haine on trouve dans la bouche d'un Tzimisès, indigné de voir l'Etat se dépouiller de ses plus magnifiques domaines et les fatigues des armées

impériales tourner au profit de quelques particuliers, sous la plume d'un Basile II s'élevant amèrement, au nom du bien public et du salut de l'Etat, contre « ce mal terrible qu'est la cupidité ». Mais autre chose encore prouve la violence et la nécessité de la lutte, et le danger redoutable qui menaçait l'empire : ce sont les grandes insurrections féodales de la seconde moitié du x^e siècle, toute cette Fronde asiatique qui troubla si gravement le règne de Tzimiscès et la minorité de Basile II, et où apparaissent en un relief si pittoresque et si intense quelques-unes des puissantes et magnifiques figures de cette société aristocratique byzantine.

Les grandes insurrections féodales du X^e siècle. — On a déjà raconté précédemment comment, en 971, autour de Bardas Phocas soulevé vint se grouper toute l'Anatolie féodale. L'insurrection de Bardas Skléros, quelques années plus tard, n'offre pas un spectacle moins caractéristique. Bardas Skléros, comme Phocas, et quoiqu'il l'eût combattu et vaincu, était un de ces féodaux en qui dormait toujours une âme de conspirateur. Prodigieusement riche, adoré des soldats, couvert d'honneurs et de gloire, il n'hésita pas, quand en 976 il fut frappé d'une injuste disgrâce, à se jeter dans la révolte. Cette fois encore, comme à Phocas, l'Asie Mineure lui fournit les ressources nécessaires. Il avait jadis commandé aux frontières de l'Euphrate et il s'y était illustré par ses exploits ; « toute l'armée l'aimait », dit un chroniqueur. Il lui suffit donc de paraître dans les camps pour surexciter les passions de cette multitude turbulente et l'entraîner dans son parti. Les chefs comme les soldats s'accordèrent à le proclamer empereur. Pour avoir de l'argent, il fit saisir chez les collecteurs impériaux le montant des impôts encaissés, il imposa de lourdes contributions aux grands propriétaires :

mais surtout beaucoup de gens, confiants dans son étoile, lui apportèrent volontairement leur fortune, dans l'espoir d'être plus tard remboursés et récompensés au centuple. De toute part sa renommée lui amenait des partisans. Les émirs arabes d'Amida et de Mayferkat lui envoyaient de l'argent et des cavaliers; les petits princes d'Arménie faisaient de même. Et tous les mécontents, tous les aventuriers, tous ceux qui espéraient gagner quelque chose à une révolution se groupaient autour du prétendant. En quelques semaines Skléros était maître de l'Asie entière, et à mesure qu'il poussait sa marche victorieuse, les chefs de l'armée impériale, chargés de l'arrêter, mais secrètement favorables à la cause d'un féodal semblable à ce qu'ils étaient eux-mêmes, venaient grossir ses forces par d'incessantes défections. Vainement le gouvernement, se souvenant qu'ainsi il avait autrefois désorganisé les troupes de Phocas, tâchait par des promesses d'argent, de titres, de dignités, d'ébranler la fidélité des amis de Skléros. Dans ces offres on ne voyait qu'une preuve de faiblesse, qui augmentait le prestige de l'usurpateur. Bientôt Skléros s'emparait de Nicée, il marchait sur Constantinople et sa flotte menaçait la capitale.

Pendant trois années entières, ce redoutable soulèvement troubla la monarchie. Il fallut, pour l'abattre, faire appel au vaincu de 971, à Bardas Phocas, et pour vaincre un féodal s'appuyer sur un autre féodal, seul capable par l'illustration de son nom et de sa famille de retourner l'Asie. Le 24 mars 979, les deux adversaires s'affrontèrent en une tragique rencontre. La bataille était engagée dans la plaine de Pankalia; les impériaux pliaient, quand Phocas s'élançant provoque Skléros en combat singulier. Subitement, le combat alors s'arrête : tant « c'était un beau et émouvant spectacle que le duel de ces deux hommes égaux en audace et en force d'âme. » D'un coup

d'épée, Skléros abat l'oreille du cheval de Phocas ; mais celui-ci, de sa formidable masse de fer, assène un coup sur la tête de Skléros, qui tombe sur le cou de son cheval, abattu en même temps par la violence du choc. Pendant que Phocas, piquant des deux, rallie ses soldats, les écuyers de Skléros relèvent leur maître évanoui, le portent près d'une fontaine voisine ; mais, dans le désarroi, le cheval de Skléros s'échappe, se met à galoper à travers le champ de bataille ; les soldats du prétendant le reconnaissent, et le voyant tout couvert de sang, ils croient Skléros tué et se débandent. Le soulèvement était vaincu ; Skléros eut pour seule ressource de s'enfuir chez les Arabes, où il fut pendant sept ans interné à Bagdad.

Huit ans plus tard, une fois encore, les deux adversaires de 971 et de 979 devaient se retrouver, mais unis cette fois pour lutter contre l'empereur. En 987, les grands chefs militaires étaient fort mécontents : Basile II s'émancipait de leur tutelle. A Charsian, sur les domaines d'un grand baron asiatique, les généraux proclamèrent un empereur de leur choix : c'était Bardas Phocas. Toute l'Asie prit parti pour lui. Sans peine il entraîna la Cappadoce, d'où sa famille était originaire, et les personnages les plus influents de l'aristocratie anatolienne ; Skléros lui-même, échappé de Bagdad, vint rejoindre son rival d'autrefois, et les deux anciens adversaires s'accommodèrent pour se partager l'empire. Bientôt Constantinople fut bloquée par terre et par mer. Dans ces graves conjonctures, dans cette situation presque désespérée, il fallut, pour sauver la monarchie, l'admirable énergie de Basile II. La bataille suprême se donna en 989 dans la plaine d'Abydos. De nouveau, comme à Pankalia, l'ardent Phocas vint provoquer l'empereur en combat singulier, « préférant une mort glorieuse à la honte d'une défaite ». Comme fou, il se lança au galop,

d'une course « pareille à celle des nuées poussées par un vent d'orage », contre les lignes impériales, quand soudain on le vit tourner bride, pousser son cheval au haut d'une éminence, et là brusquement s'abattre sur le sol, frappé de congestion. C'était la fin de la révolte.

Pourtant Skléros restait : écarté par Phocas, qui l'avait fait emprisonner, alors il rentra en scène, et pendant des mois il conduisit une longue et tenace guerre de guérilla, interceptant les convois, arrêtant les navires, détruisant tout trafic en Anatolie, affamant Constantinople, sans qu'aucun de ses soldats pensât jamais à lui être infidèle. « Jamais, dit Psellos, il n'y eut de déserteurs parmi eux, tant il s'entendait à les séduire par sa rude et active bonté, à les retenir par ses largesses, à les maintenir tous en parfaite harmonie, vivant avec eux en camarade, prenant ses repas avec eux, buvant au même verre, sachant les interpeller chacun par son nom, ne leur parlant jamais qu'avec bienveillance. » Basile II, pour en finir, se décida à la clémence. Il fit offrir à Skléros son pardon, le titre sonore de curopalate, la restitution pour lui et ses partisans de tous leurs biens et de tous leurs honneurs. L'entrevue qui mit en présence l'empereur et le grand baron féodal fut singulièrement dramatique. Vieilli, très gros, presque impotent, presque aveugle, le rebelle péniblement s'avancait à pied vers la tente impériale, et Basile exultait de joie. « Voilà, s'exclamait-il, celui que j'ai tant redouté, qui nous a fait tous trembler. Il vient à moi en suppliant, on le conduit par la main. » Il fit pourtant bon accueil au vaincu, et la conversation fut longue entre les deux adversaires, Skléros expliquant les causes de sa révolte, Basile l'écoutant avec déférence et lui demandant des conseils. Et voici, au rapport de Psellos, ce que Skléros dit au souverain : « Il lui conseilla de ne tolérer à aucun prix des fonction-

naires trop puissants dans l'empire, de ne permettre à aucun des grands chefs militaires de posséder de grandes richesses, de les accabler tous incessamment des exactions les plus arbitraires, de les contraindre de la sorte à consacrer tout leur temps et toute leur attention à leurs affaires privées et de les empêcher ainsi de devenir puissants ou dangereux ». Basile ne devait point oublier ces conseils. La Nouvelle de 996, où l'on reconnaît en maints passages la main même de l'empereur, et le long souvenir et l'âpre ressentiment qu'il avait gardés des soulèvements féodaux, est la plus terrible des ordonnances édictées par le gouvernement impérial contre les usurpations féodales. C'était la revanche de la couronne sur les révoltés d'Anatolie. Désormais l'avidité des grands seigneurs semblait à jamais domptée ; non seulement toute acquisition leur était interdite pour l'avenir, mais une enquête sévère remettait en question tout ce qu'ils avaient usurpé dans le passé ; leurs titres de propriété étaient soumis à une révision attentive. sans que la prescription couvrit aucune de leurs injustices, et de cette révision, l'empereur n'exceptait même pas les concessions indûment faites en son nom. Le pouvoir central semblait avoir vaincu.

III

Le triomphe de la féodalité sur le pouvoir central au XI^e siècle. — En réalité, sa victoire devait être de courte durée.

Pour dompter ces grands aventuriers, ces puissants seigneurs féodaux qui, dans leur lutte audacieuse contre la couronne, ne se laissèrent jamais abattre par l'infortune et trouvèrent jusqu'à la fin pour les soutenir des dévouements immuablement fidèles, il avait fallu toute l'énergie d'un Basile II. Pendant les années qui

suivirent, sans merci il les écrasa d'impôts ; au cours de ses voyages à travers l'empire, sans hésitation il frappa tous ceux qui lui parurent trop puissants et trop riches, cet Eustathe Maléinos en particulier, sur les domaines duquel Bardas Phocas avait été, en 987, proclamé empereur, et dont l'hospitalité trop magnifique inquiéta et blessa le souverain. De même il avait auparavant confisqué la fortune scandaleuse accumulée, aux dépens de l'État comme des particuliers, par le tout-puissant ministre que fut le parakimomène Basile. Mais l'aristocratie féodale était trop puissante pour être ainsi abattue : on le vit bien quand des mains plus faibles recueillirent, après la mort du grand empereur, le pouvoir.

On eut beau, après lui, continuer et même aggraver sa politique. Pour enlever aux féodaux l'influence qu'ils exerçaient sur les soldats, on eut beau, au XI^e siècle, supprimer le recrutement régional, substituer au service personnel une taxe militaire, remplacer l'armée nationale par des mercenaires, dont on attendait plus de fidélité. Pour éviter le danger des pronunciamientos, on eut beau désorganiser l'armée, rogner le budget militaire, tenir en suspicion et destituer les généraux, suivre une politique résolument pacifique. Pour diminuer le rôle que la grande aristocratie jouait dans l'état, on eut beau donner à la bureaucratie, aux gens du palais, une place prépondérante, recruter les fonctionnaires parmi les civils, démocratiser le Sénat, faire comprendre que le temps était venu où, suivant le mot d'un historien du temps, « les soldats devaient mettre les armes de côté et devenir avocats ou juristes ». On n'arriva par ces mesures qu'à froisser les généraux, qu'à exciter le mécontentement des troupes et leur jalousie contre l'élément civil et qu'à provoquer de nouveaux soulèvements.

En 1057, l'aristocratie féodale et militaire prenait sa revanche des injures et des mauvais procédés

infligés à ses chefs. Au jour de Pâques 1057, les principaux généraux, ayant à leur tête Isaac Comnène et Cecaumenos Catacalon, avaient essayé de faire entendre leurs représentations à l'empereur Michel VI. Celui-ci ne leur répondit qu'en insultant Cecaumenos, lui reprochant de n'avoir pensé qu'à s'enrichir, et brutalement il ferma la bouche aux autres chefs qui voulaient défendre leur camarade. La riposte fut telle qu'on pouvait l'attendre. Les généraux se concertèrent pour une insurrection. Bientôt, à leur appel, l'armée d'Asie se souleva pour mettre fin au régime civil, et la proclamation d'Isaac Comnène marqua la victoire de l'élément militaire et féodal. Sans doute Isaac ne fit que passer sur le trône. Mais après lui, sous ses faibles successeurs, les progrès des Turcs et des Normands, l'anarchie lamentable de l'empire démontrèrent de façon plus éclatante encore quels services rendaient à l'empire ces grands seigneurs féodaux, chefs de l'armée et artisans de victoire. Et dans le désarroi général, c'est à eux qu'on fit appel en 1081, et c'est d'eux que vint le salut. L'avènement d'Alexis Comnène, comme celui des Capétiens en France, marqua le triomphe de la grande aristocratie féodale; ce fut la victoire de l'armée sur l'élément civil, de la province sur la capitale; et ce fut, bien davantage encore, la preuve que, malgré les efforts du pouvoir impérial, la féodalité demeurait toute puissante dans la monarchie.

IV

La féodalité orientale au XIII^e et XIV^e siècle. — Assurément, entre la féodalité d'Occident et cette féodalité byzantine, il existait au x^e siècle et il subsista toujours de grandes différences. En Orient ne s'établit jamais cette stricte hiérarchie, qui fait de la société féodale d'Occident une longue chaîne de

suzerains et de vassaux. Mais l'existence de cette puissante aristocratie provinciale a eu dans l'empire byzantin les mêmes conséquences que dans les états du moyen âge occidental; elle a été en particulier, chaque fois que le pouvoir central a faibli, un élément redoutable de trouble et de dissolution.

On le voit bien dans l'anarchie qui suit la fin de la dynastie des Comnènes — l'avènement des Anges est la revanche de l'aristocratie sur le pouvoir impérial — comme dans la dislocation de l'empire qui résulte de la quatrième croisade. Partout l'aristocratie relève la tête. Trébizonde, à la fin du XII^e siècle, s'organise, sous la famille aristocratique des Gabras, en une principauté féodale indépendante. Léon Sgouros, au commencement du XIII^e siècle, règne en véritable seigneur féodal sur Nauplie, Argos, Corinthe, et un moment sur Athènes même. Partout on trouve de vastes domaines dont les maîtres agissent en véritables seigneurs, appuyés sur une armée qui leur appartient en propre, sur une autorité territoriale que nul ne leur conteste plus. L'analogie était si grande qu'elle a profondément frappé les Latins, qui au XIII^e siècle conquièrent l'empire byzantin. « Les barons français trouvèrent en Morée une organisation semblable à celle qu'ils avaient laissée en Occident, en bas de l'échelle sociale, des paysans, des serfs, auxquels ils appliquèrent tout naturellement la dénomination de *vilains*, en haut, des nobles et des militaires, des grands propriétaires et des possesseurs de fiefs, auxquels ils appliquèrent tout aussi naturellement la dénomination de *gentils-hommes*¹. » Avec eux, avec ces *archontes*, ils n'eurent aucune peine à s'entendre; ils leur conservèrent volontiers leurs privilèges et leur firent place dans les rangs de la noblesse latine. Les Villehardouin te

1. Rambaud, *l'Empire grec*, p. 259.

les La Roche s'accommodèrent aisément avec les Mélissènes, les Cantacuzènes et les autres grands seigneurs grecs de Morée : ils avaient mêmes idées, mêmes mœurs et ne formaient qu'une seule et même caste.

Jusqu'aux derniers jours de l'empire, cette aristocratie féodale subsista dans la société byzantine, et elle y fut plus d'une fois encore un élément de trouble. Le XIV^e siècle est plein de luttes de classes entre cette aristocratie et une démocratie naissante, qui ne pardonnait point aux puissants la tyrannie que depuis longtemps ils lui imposaient. Cantacuzène, dans un curieux passage de ses mémoires, a montré ce vent de révolution soufflant sur tout l'empire et, après Andrinople qui donna l'exemple, toutes les villes de la monarchie s'insurgeant contre les *δυνατοί* et pleines de troubles, de pillages et de meurtres. De ces luttes sociales, ardentes et passionnées, l'histoire de la commune de Thessalonique, de la tragique aventure qu'on nomme la révolution des Zélotes, et qui pendant sept pleines années remplit la ville macédonienne d'agitation et de sang, n'est que l'aspect le plus curieux et le plus pittoresque. Par là, bien que sous une autre forme, la grande aristocratie terrienne fut encore une fois un élément de dissolution pour l'empire, et ce n'est pas assurément la chose la moins curieuse ni la moins inattendue de l'histoire de Byzance, que la place que tint, dans cette monarchie d'apparence absolue, la féodalité.

CHAPITRE IV

Les éléments de dissolution de l'empire. Le péril religieux.

La place de l'Eglise dans la société byzantine. — L'Eglise et l'Etat à Byzance. — Le monachisme et l'empire. — La querelle des images. — La décadence de l'institution monastique. — Le patriarcat et l'empire. — Michel Cerouliaris.

I

La place de l'Eglise dans la société byzantine. —
Le patriarcat. — Dans une société où la religion tenait toute la place qu'elle occupait dans le monde byzantin, l'Eglise, naturellement, possédait une puissance considérable. Le patriarche de Constantinople, son chef, était un très grand personnage, dont le vaste ressort ecclésiastique ne comprenait pas, au x^e siècle, moins de 57 métropoles, 49 archevêchés et 514 évêchés. Successivement il s'était élevé au-dessus des autres patriarches orientaux ; le concile de Chalcédoine avait fait de lui l'égal du pontife romain ; malgré les protestations des papes, il avait pris au vi^e siècle le titre de patriarche œcuménique, et depuis que la conquête arabe avait, au vii^e siècle, séparé de l'empire les patriarches d'Alexandrie, de Jérusalem, d'Antioche, il était devenu le chef unique de l'Eglise byzantine, le véritable pape de l'Orient. Il ne tenait pas une moindre place dans l'Etat que dans l'Eglise. C'est lui qui sacrait l'empereur, qui

recevait le serment par lequel le prince s'engageait à défendre l'orthodoxie et à respecter les privilèges ecclésiastiques ; très riche par ailleurs, disposant en maître de cette fortune énorme de l'Eglise qui formait pour l'Etat comme un trésor de réserve aux heures graves, aussi puissant par l'autorité qu'il avait sur l'innombrable armée des moines de Constantinople que par l'influence qu'il exerçait sur la population de la capitale, le patriarche pouvait rendre au gouvernement des services importants ; et inversement, pour les mêmes raisons, il pouvait, sans crainte, braver l'empereur, soit que, agitant sur sa tête les foudres de l'interdit et de l'excommunication, il lui imposât sa volonté au nom de Dieu, soit qu'il la fit prévaloir par des moyens plus humains, par l'émeute qu'il déchaînait ou réprimait, par la révolution par laquelle il faisait ou défaisait l'empereur. Le patriarche, a dit Montesquieu, « se trouvait toujours, quoique indirectement, arbitre de toutes les affaires publiques ». Avec le patriarche, chef de l'Eglise, le basileus, chef de l'Etat, traitait de puissance à puissance. Et ce n'était pas un des moindres soucis du prince que d'être sûr de son patriarche.

Le monachisme. — A côté de l'Eglise séculière, l'Eglise régulière ne tenait pas moins de place dans le monde byzantin. De très bonne heure, la vie monastique avait été en grand honneur à Byzance. Le peuple professait un profond respect pour ces moines au visage austère, aux longs vêtements noirs, qui avaient renoncé au monde pour devenir « des citoyens du ciel ». Sur toutes les classes de la société, le cloître exerçait un puissant attrait ; les uns y venaient par piété, par besoin d'humilité ou de pénitence, par découragement aussi et par lassitude du monde ; d'autres y cherchaient un refuge

contre les disgrâces, un détour pour échapper au fardeau écrasant des services publics, un moyen de parvenir aux hautes dignités ecclésiastiques ; pour les plus indifférents même en apparence, l'idéal était de mourir dans la robe vénérée du moine, pour assurer ainsi son salut éternel. Naturellement aussi tous s'empressaient à fonder et à doter magnifiquement des monastères, et la loi encourageait, favorisait ces fondations pieuses, cet incessant accroissement de la richesse monastique. Aussi Constantinople était-elle pleine de couvents ; en dehors de la capitale, en Egypte, en Syrie, en Palestine, en Mésopotamie, et jusque dans la lointaine péninsule du Sinaï, le v^e et le vi^e siècle avaient fait éclore une merveilleuse floraison de monastères ; plus tard, l'Olympe de Bithynie, la montagneuse région du Latros, près de Milet, les solitudes de la Cappadoce, et surtout, à partir du x^e siècle, la Sainte-Montagne de l'Athos étaient devenus le centre d'immenses agglomérations monastiques. Une multitude de religieux se pressait dans ces établissements, une quantité énorme de terres s'accumulait entre les mains des moines.

Cette richesse prodigieuse créait pour l'Etat un double danger, politique et social. Outre que le développement de l'institution monastique enlevait des bras à l'agriculture, les biens des couvents échappaient en grande partie à l'impôt ; la population des monastères et les tenanciers établis sur leurs terres étaient affranchis du service militaire ; leur fortune surtout leur donnait une puissance et des moyens d'action redoutables. Les moines exerçaient d'autre part une influence profonde sur le peuple : les pouvoirs miraculeux, l'esprit prophétique qu'on leur attribuait, leur valaient un extraordinaire prestige : ils ne devaient pas moins de faveur aux reliques vénérables, aux saintes icônes dont leurs couvents étaient les pieux dépositaires. Par tout cela,

et aussi par la direction qu'au grand dépit du clergé séculier ils exerçaient sur les consciences, et encore par les œuvres de bienfaisance groupées autour des monastères, les moines étaient populaires extrêmement; et par tout cela, et aussi par leur intolérance, par leur fanatisme, par leur esprit d'indépendance, ils étaient dans l'Etat un perpétuel élément de trouble. Avec eux, l'empereur devait compter aussi bien que le patriarche; l'histoire byzantine est pleine de leurs manifestations, par où ils intervenaient tumultueusement dans les affaires politiques et religieuses de la monarchie; et devant leurs exigences, plus d'une fois l'Etat capitula.

L'Eglise et l'état à Byzance. — Assurément, la façon dont étaient réglés à Byzance les rapports de l'Etat et de l'Eglise semblait de nature à diminuer ces périls. On sait quelle était en matière de religion l'autorité de l'empereur, comment, en échange de la protection qu'il lui assurait, de l'ordre qu'il maintenait dans son sein, le prince entendait être le chef suprême et le maître de l'Eglise, lui dicter en toutes circonstances la discipline et le dogme et la réduire à sa toute-puissante volonté. Et on sait aussi avec quelle rigueur, avec quelle brutalité l'Etat byzantin savait briser les résistances et faire fléchir l'obstination des opposants. Pour avoir un patriarche à sa dévotion, l'empereur désigne aux électeurs le candidat qui a son agrément, « et les métropolitains, dit un texte, s'inclinent, comme il est juste, devant l'ordre et le choix de l'empereur ». De même, si le patriarche a cessé de lui plaire, le prince le contraint à abdiquer ou oblige un synode à le déposer. A côté du patriarche, l'empereur préside les conciles; il dirige les débats, dicte les formules de foi, discute avec les évêques et avec les hérétiques, contre lesquels il a toujours en réserve le bûcher comme

argument suprême. Il confirme enfin et fait exécuter les canons des conciles, poursuivant dans ceux qui résistent à son autorité non seulement des criminels de lèse-majesté, mais des ennemis de la religion et de Dieu. Les têtes les plus hautes ne trouvent point grâce à ses yeux ; la déposition, la prison, l'exil, les châtimens corporels sont, contre les personnes ecclésiastiques, les moyens ordinaires de la politique impériale ; et les papes eux-mêmes, arrêtés, incarcérés, maltraités, exilés, n'ont pas échappé à la violence et à l'arbitraire de l'empereur.

L'Eglise orientale acceptait en général docilement cette intervention de l'autorité impériale. « Contre l'ordre et la volonté de l'empereur, disait un patriarche du vi^e siècle, il ne se doit rien faire dans l'Eglise. » Et l'épiscopat de cour, souple, malléable, accessible aux distributions savantes de faveurs et aux adroites négociations, ne protestait pas d'ordinaire plus que son chef contre les manifestations de la toute-puissance impériale. Cependant — et surtout chez les moines, plus intransigeants et plus sûrs peut-être aussi de leur force — de sourdes résistances subsistaient, qui souvent se traduisaient en protestations ouvertes et en luttes déclarées. L'Eglise d'Orient, comme l'Eglise d'Occident, a tenté, — une fois au moins, quoique avec moins de succès — de s'affranchir de la pesante tutelle de l'Etat : et ses moines, par l'ardeur fanatique de leurs convictions et l'énorme développement de leurs richesses, ses patriarches, par leurs ambitions démesurées, ont plus d'une fois gravement troublé la monarchie.

II

Le monachisme et l'empire. — La querelle des images et la lutte pour la liberté de l'Eglise. — Lorsque, au commencement du viii^e siècle, les empe-

reurs iconoclastes entreprirent la grande œuvre de réforme religieuse et sociale, qu'on appelle, en en rapetissant étrangement la portée, la *querelle des images*, c'est parmi les moines, directement menacés dans leur influence, qu'ils trouvèrent leurs adversaires les plus farouches; et en effet, c'est bien le monachisme trop riche, trop puissant, et devenu par là un danger pour l'État, que les empereurs Isauriens tentaient d'atteindre en proscrivant les images qui étaient un des instruments les plus efficaces de l'influence monastique. Pendant plus d'un siècle, la lutte troubla profondément l'empire. Par ordre de l'empereur, les couvents furent fermés, sécularisés, transformés en casernes ou donnés en bénéfice à de grands seigneurs laïques; les biens monastiques furent confisqués, les communautés religieuses dissoutes, les moines arrêtés, emprisonnés, exilés, battus de verges, parfois condamnés à mort, plus souvent encore offerts en dérision à la foule, comme en ce jour de 765 où on fit défilér dans l'Hippodrome, sous les huées, en un cortège grotesque, une foule de religieux tenant chacun une religieuse par la main, ou bien comme en cette réunion d'Ephèse, où tous les moines et les religieuses de la province furent contraints de choisir sur l'heure entre le mariage et le supplice. Il semblait, comme le dit un contemporain, que « l'intention du gouvernement fût d'extirper complètement l'ordre monastique ».

A ces inqualifiables violences les moines répondirent par d'autres violences : non seulement — ce qui était légitime — ils défendirent l'orthodoxie avec un courage digne d'éloges, et s'enorgueillirent de « souffrir pour la justice et pour la vérité ». Mais, dans l'ardeur de la lutte, dans l'exaltation du triomphe que leur ménagea le gouvernement de l'impératrice Irène, le parti des moines et des dévots fanatisés qui les soutenaient dépassa souvent la mesure,

indulgent à toutes les faiblesses, à tous les crimes, pourvu qu'ils fussent le fait des orthodoxes, àprement, systématiquement hostile à toutes les tentatives de conciliation qu'essayèrent des empereurs réformateurs ou des patriarches opportunistes. Ils saluèrent avec joie la mort de l'empereur Nicéphore, tué à l'ennemi en défendant la monarchie contre l'invasion bulgare, et ils se réjouirent farouchement, avec une absence de patriotisme lamentable, de voir abattu « le nouvel Achab » qui avait persécuté les fidèles. Contre l'autorité impériale, résolument ils cherchèrent appui à Rome, s'inclinant devant le pape comme devant « leur chef apostolique » et prêts à reconnaître la primauté romaine, le droit de l'Eglise romaine de juger en dernier ressort toutes les difficultés ecclésiastiques, pourvu qu'ils pussent à ce prix affranchir l'Eglise d'Orient de la tutelle impériale. Car c'est là la forme dernière — et la plus intéressante — que prit l'opposition monastique, d'un grand effort pour revendiquer l'indépendance de l'Eglise à l'égard du pouvoir laïque, pour fonder sur des bases nouvelles les rapports de l'Eglise et de l'Etat.

Déjà, au VIII^e siècle, Grégoire II et Jean Damascène, et avant eux les Pères du VII^e siècle même, avaient contesté à l'empereur le droit d'intervenir dans les choses de l'Eglise. Les moines du IX^e siècle posèrent la doctrine plus fermement encore. « Les affaires ecclésiastiques, déclarait Théodore de Stoudion à l'empereur Léon V, sont du ressort des prêtres et des docteurs : à l'empereur appartient l'administration des choses extérieures. C'est aux premiers que revient le droit de prendre des décisions touchant les dogmes et la foi ; pour vous, votre devoir est de leur obéir et de ne point usurper leur place. » En des paroles plus lourdes de portée encore, — car il y contestait le principe fameux : *Princeps legibus solutus est.* — Théodore

de Stoudion écrivait : « Si l'empereur n'est pas soumis à la loi, il n'y a que deux hypothèses possibles : ou bien l'empereur est Dieu, car la divinité seule n'est pas soumise à la loi, ou bien il n'y a plus qu'anarchie ou révolution ». C'étaient là de grandes nouveautés. Les moines du couvent de Saint-Jean de Stoudion les défendirent avec une énergie inflexible. Ni la persécution, ni l'exil ne purent les décider à « tenir leur langue captive, à garder le silence sur la vérité » ; pendant vingt ans, obstinément, ils déclarèrent que, si les rois « ont pouvoir de juger des choses humaines et temporelles », quand il s'agit des « dogmes divins et célestes », « leur rôle est de donner leur concours et leur approbation à ce qui a été décrété » par les prêtres. « Aucun pouvoir ne leur a été accordé sur les dogmes divins ; et s'ils l'exercent, il ne subsistera pas. » Par cette fermeté dans la foi, par cette hauteur morale dans la doctrine, les Stoudites n'ont pas peu contribué à préparer la victoire définitive du parti des images : mais si, dans la lutte séculaire que l'Eglise byzantine soutint contre l'Etat, elle a été victorieuse en ce qui concerne le culte des icones, dans la bataille engagée pour assurer sa liberté, elle n'a pu triompher de la vieille tradition qui fondait l'autorité impériale en matière de religion. La fin de la querelle des images a fait l'Eglise byzantine plus dépendante que jamais du pouvoir impérial, et le seul résultat de ces luttes stériles poursuivies par les moines a été une longue agitation.

Le développement de la propriété monastique. — Ce n'est point par là seulement que le monachisme a troublé l'empire. Par la quantité prodigieuse de terres qui s'accumulaient entre leurs mains, par l'âpre avidité qu'ils apportaient à s'enrichir, par la façon dont ils usurpaient sur les petites propriétés de leur voisinage, les moines eux aussi étaient parmi

ces « puissants », que les empereurs du x^e siècle ont combattus comme un redoutable danger social. Il faut voir avec quelle vigueur Nicéphore Phocas — un empereur très pieux cependant, fondateur de couvents, et nullement suspect d'hostilité à l'égard de l'ordre monastique — a dépeint les pratiques des moines de son temps. « Les moines, dit-il, ne possèdent aucune des vertus évangéliques, ils ne songent à chaque minute de leur existence qu'à acquérir de nouveaux biens terrestres, qu'à élever d'immenses constructions, qu'à acheter en quantités innombrables chevaux, bœufs, chameaux, toutes sortes de bêtes de somme ; ils consacrent à s'enrichir de cette manière toutes leurs forces, toute leur énergie, si bien que la vie qu'ils mènent en réalité ne diffère plus en rien de celle des gens qui vivent le plus dans le siècle. » Et rappelant la vie des cénobites d'autrefois « Quel contraste cette existence toute frivole n'offre-t-elle pas avec la vie des saints religieux qui, aux siècles passés, ont vécu en Egypte, en Palestine, à Alexandrie, eux dont toute l'existence quasi immatérielle tenait plus de celle des anges que de celle des humains ». L'empereur ordonne en conséquence que les moines mènent désormais une vie plus détachée des choses du monde : et pour les y contraindre, il prend des mesures tout à fait radicales. Défense de faire aucune fondation nouvelle ; défense de faire aux monastères existants aucune libéralité nouvelle ; interdiction de toute acquisition quelconque aux dépens d'un pauvre. C'est que Nicéphore, bon administrateur et soldat, comprenait tout ce que le développement des monastères coûtait au fisc et à l'armée, et il n'hésitait pas à frapper.

On voit le danger que causait le monachisme, féodalité religieuse non moins envahissante ni moins puissante que la féodalité laïque. Pas plus que vis-à-vis de celle-ci, l'empire ne réussit. Devant le mécontente-

ment de l'Église, devant les protestations du patriarche, le gouvernement céda et abrogea la loi. C'était en 988, vingt-quatre ans après l'édit de Nicéphore. L'empire traversait une crise grave : Phocas soulevé était aux portes de Constantinople ; il fallait s'assurer le concours de l'Église : Basile II n'hésita pas. « Notre Majesté, dit le préambule de l'édit qu'il promulgua, a entendu affirmer par beaucoup de vénérables religieux qui ont fait leurs preuves de piété et de vertu, et par d'autres personnages vénérables, que les lois édictées par notre prédécesseur le seigneur Nicéphore au sujet des saints monastères et des fondations pieuses, ont été l'origine et la cause des maux dont l'empire souffre actuellement, parce que ces lois étaient une offense non seulement pour ces très pieux monastères, mais pour Dieu même. Notre expérience particulière nous a pareillement convaincu de la vérité de ces affirmations ; car, à partir de l'époque où ces lois ont été mises en vigueur, nous n'avons plus jusqu'à ce jour éprouvé un seul moment de félicité. C'est pourquoi, par ce présent chrysobulle, signé de notre main, nous proclamons à partir d'aujourd'hui ces règlements abrogés et ordonnons qu'ils n'aient plus force de loi. »

C'était un grave échec pour le pouvoir impérial, et qui montre bien toute la puissance du parti monastique et tout ce qu'il pouvait imposer au gouvernement.

La décadence de l'institution monastique. — Jusqu'aux derniers jours de l'empire byzantin, le monachisme fut une cause de trouble dans la monarchie. Les ouvrages de l'époque des Comnènes montrent en quel état de décadence morale et de corruption était tombée depuis la fin du XI^e siècle l'institution monastique. Plus que jamais les moines étaient avides de richesses, d'argent, de propriétés, et les

higoumènes étaient plus soucieux d'expliquer les méthodes d'une bonne exploitation rurale que de penser au salut des âmes. La vie mondaine envahissait les couvents : plus de clôture, plus de vie en commun, plus de discipline. Comme les grands barons laïques, les abbés montaient à cheval, allaient à la chasse, recevaient magnifiquement ; l'empire était plein de bandes de moines vagabonds, qui infestaient les routes, ravageaient le pays, détroussaient les passants. De culture intellectuelle, plus de trace. « Le monastère, disait-on, n'a pas besoin de lettres » ; et on vendait les livres de la bibliothèque. Et pourvu qu'on portât l'habit monastique, un peu en haillons, la barbe longue et mal tenue, les cheveux tondus, qu'on eût les pieds nus et sales, la démarche lente et les yeux baissés, ces apparences édifiantes suffisaient à faire un moine excellent. Vainement, à la fin du xi^e siècle, un Christodoulos de Patmos, à la fin du xii^e siècle, un Eustathe de Thessalonique s'efforcèrent d'introduire dans la vie monastique la réforme devenue nécessaire. Vainement, Manuel Comnène remettait en vigueur la Nouvelle de Nicéphore et, comme Christodoulos avait fait à Patmos, il fondait sur le Bosphore un monastère modèle. « Comprenant, dit Nicéas, que c'est par le fait de posséder des terres et de s'occuper d'affaires que les moines perdent leur tranquillité d'âme et oublient le souci de Dieu, » l'empereur n'attribuait à sa fondation aucune dotation en domaines, mais simplement l'argent nécessaire pour l'entretien de la communauté. Et il ordonnait que les couvents fussent établis loin du monde, dans les montagnes, dans les déserts, et que les moines évitassent Constantinople, « comme Ulysse se garda du chant des sirènes ». Rien n'y fit. Quand ils n'affligeaient pas les âmes pieuses par leur démoralisation, les moines les troublaient par leur stérile agitation intellectuelle. La querelle hésychaste, née des rêveries

mystiques des moines de l'Athos, a, au xiv^e siècle, agité pendant près de quinze ans le monde byzantin : étrange affaire, où s'opposent en un conflit passionné la scolastique latine et la mystique orientale, mais qui montre surtout, par la répercussion qu'elle eut sur les luttes politiques de l'époque, combien les choses ecclésiastiques se mêlaient étroitement à Byzance aux affaires de l'Etat, et tout ce que le parti monastique pouvait causer de trouble dans l'empire.

III

Le patriarcat et l'empire. — L'Eglise séculière n'était pas une moindre cause d'agitation et de dangers.

Comme les abbés des monastères, les évêques étaient de ces « puissants » qui usurpaient le bien des pauvres, et un empereur du x^e siècle leur reprochait sévèrement la mauvaise administration des revenus ecclésiastiques, « destinés aux pauvres, disait-il, et qui ne profitent qu'au clergé ». Mais plus encore que le danger social, le danger politique était redoutable. Sur le siège patriarcal de Constantinople, bien des fois en effet de grands ambitieux se sont assis qui, malgré leur dépendance apparente de l'autorité impériale, ont allumé la guerre entre l'Eglise et l'Etat, et qui, non contents de leur toute-puissance religieuse, ont prétendu jouer, parfois comme premiers ministres, parfois comme fauteurs de révolutions, un rôle politique éminent.

C'était déjà chose grave — et significative de la puissance patriarcale — quand on voyait le chef de l'Eglise interdire, pour une question de discipline ecclésiastique, l'entrée de Sainte-Sophie à l'empereur, comme fit Nicolas pour Léon VI ou Polyeucte pour Nicéphore Phocas, le condamner à une pénitence,

comme fit Cosmas pour Alexis Comnène, ou lui imposer, sous menace de l'excommunication, le retrait des mesures contraires aux privilèges ecclésiastiques, comme fit Polyeucte pour Jean Tzimiscès. C'était chose plus grave encore — et plus symptomatique — quand on voyait un patriarche traiter de haut l'autorité impériale et discuter les ordres qui venaient du basileus. « Si l'empereur, écrivait Nicolas, ordonne, sous l'inspiration du diable, quelque chose de contraire à la loi de Dieu, on ne lui doit point obéissance ; on doit tenir pour nul un ordre impie venant d'un homme impie. » Et Michel Cerouliarios déclarait : « Entre le patriarcat et l'empire, il n'y a aucune différence ou presque, et en ce qui concerne les honneurs qu'on leur doit, le patriarcat peut prétendre à davantage. » On devine ce que de tels personnages, très fiers de leur rang, de leur puissance, de ces énormes trésors de l'Eglise qu'ils pouvaient, comme Sergius fit pour Héraclius, mettre à la disposition de l'Etat, ce que ces prélats impérieux et hautains, qui souvent sentaient en eux l'étoffe d'un homme d'Etat, pouvaient oser en face de l'empereur — surtout quand l'empereur était faible.

Michel Cerouliarios. — Le conflit qui, au commencement du x^e siècle, mit aux prises le patriarche Nicolas ¹ et l'empereur Léon VI suffirait à montrer le rôle que pouvait jouer dans l'Etat le chef de l'Eglise orientale et les ambitions qu'il pouvait concevoir. L'histoire de Michel Cerouliarios, au xi^e siècle, est peut-être plus caractéristique encore. Lui aussi, quand il parvint au patriarcat, y chercha surtout un moyen de monter plus haut ; il s'y retrancha, selon le mot de Psellos, « comme dans une forteresse », pour de là conquérir dans l'Etat une situation toute-puissante.

1. Sur ce personnage, voir mes *Figures byzantines*, 2^e série, chap. VIII : *Les quatre mariages de l'empereur Léon le Sage*.

Orgueilleux, hautain, ne doutant jamais de lui-même, « semblable en sa démarche à un dieu marchant à travers le ciel », intelligent avec cela et curieux de toutes choses, il n'était ni accommodant ni souple ; mais il était courageux, tenace en ses projets, implacable en ses haines ; s'il a trouvé des ennemis acharnés, il a rencontré aussi des amis dévoués et fidèles ; et sa personnalité puissante s'est imposée fortement au peuple de la capitale. En face d'un empereur faible, on juge de ce que pouvait un tel homme. Et en effet, pour se faire plus grand, il ne craignit pas de déchaîner en 1054 le schisme contre Rome et de le faire accepter, sous la menace de l'émeute, à l'empereur hésitant. Grisé de sa victoire, il fut alors, pendant cinq ans, l'arbitre suprême des affaires publiques. C'est lui qui en 1056 installa sur le trône Michel VI et consolida son pouvoir, lui qui, un an après, imposa l'abdication au même empereur, lui qui fit réussir à Constantinople la révolution qui porta au trône Isaac Comnène. Tout plein « de l'amour du pouvoir et du désir de commander à tous », ayant « la prétention, comme dit Psellos, de remuer d'un froncement de ses sourcils le ciel et l'Olympe, » Ceroularios entendit dominer le nouveau maître — l'empereur qu'il avait fait — comme il avait dominé son prédécesseur. On l'a accusé de vouloir « réunir la royauté et le sacerdoce », de « décréter impérialement », de convoiter la puissance suprême. En tout cas, il ne craignit pas de porter des sandales de pourpre, insigne traditionnel du pouvoir suprême, « déclarant que c'était un privilège du sacerdoce ». Le conflit était ouvert entre le patriarcat et l'empire. Ceroularios, se sentant soutenu par le peuple, dont la rupture avec Rome lui avait gagné toute la sympathie, menaçait, exigeait, s'emportait en violences : « il prédisait la chute de l'empereur, disant en un langage trivial et populaire : « Je t'ai élevé, imbécile,

mais je te briserai ». C'était trop. Isaac fit arrêter, emprisonner, expédier à Imbros le patriarche et préparer sa déposition. Il n'en eut pas le temps ; épuisé par la souffrance, Cerouliarios mourut avant d'avoir comparu devant ses juges, mais il mourut debout, sans avoir plié. Tout l'empire l'admira comme un saint et un martyr, et Psellos, qui n'en était pas à une palinodie près, après l'avoir accablé vivant dans le plus injurieux réquisitoire, fit en beau style solennel son oraison funèbre.

On voit par ces exemples quel trouble un patriarche de Constantinople pouvait mettre dans l'Etat, avec quelle audace il pouvait braver un empereur. On trouverait aisément dans l'histoire de Byzance d'autres types de ces prélats ambitieux qui, selon le mot d'un historien du *xiv^e* siècle, « n'avaient du prêtre que le bâton pastoral et l'habit ». Et si l'on doit observer qu'en dernière analyse, l'autorité impériale a toujours eu raison des patriarches, et des plus puissants même, il n'en demeure pas moins que, par leur goût de la politique, leurs intrigues, leur opposition, leurs conspirations, les insurrections qu'ils ont fomentées ou soutenues, les prélats ambitieux qui souvent se sont assis sur le siège de Constantinople ont entretenu dans la monarchie un état d'agitation redoutable. Assurément, à côté de ceux-là, il est passé sur le trône patriarcal des ascètes et des saints, et aussi des hommes politiques avisés, généralement sortis des rangs de l'administration impériale et brusquement élevés de l'état laïque au sommet de la hiérarchie ecclésiastique, et encore des prélats dociles, dont l'empereur était sûr. Mais l'antagonisme a été plus fréquent encore entre le sacerdoce et l'empire, et le pouvoir a dû bien souvent compter avec ces grands évêques qui, malgré leurs vertus privées, étaient d'ordinaire des politiques de haute envergure, capables de braver tout ensemble l'empereur et le pape.

Le patriarcat et la papauté. — On verra ailleurs comment l'ambition d'un Photius au ix^e siècle, celle d'un Ceroularios au xi^e ont mis à profit la vieille hostilité de l'Eglise grecque contre Rome pour déchaîner le schisme et rompre avec l'Occident, et tout ce que cette rupture a coûté à l'empire. Mais il convient d'indiquer dès maintenant cette autre preuve des périls qu'entraîna pour la monarchie l'attitude envahissante et hautaine des chefs de l'Eglise grecque, et l'affaiblissement qui en résulta. Assurément Byzance n'a jamais connu avec la même âpreté que l'Occident la lutte du sacerdoce et de l'empire, et l'Etat a, au total, maintenu son autorité sur l'Eglise, telle que Constantin et Justinien l'avaient établie. Mais il est certain qu'en face du danger monastique, qu'en face du danger patriarcal, plus d'une fois l'empire a senti sa faiblesse, que malgré l'énergie de sa résistance plus d'une fois il a eu le dessous, et que, par là, l'agitation religieuse n'a pas été une des moindres causes de la décadence de l'empire.

CHAPITRE V

L'impérialisme byzantin.

L'impérialisme byzantin en Occident. — La politique de Justinien. — La politique impérialiste des empereurs macédoniens. — La politique impérialiste des Comnènes. — L'impérialisme byzantin en Orient.

A toutes les époques de son histoire, Byzance s'est considérée comme la continuateur et l'héritière de Rome, et l'empire byzantin n'a jamais abandonné l'idée de restaurer l'ancien empire romain. Depuis le temps de Justinien jusqu'à l'époque des Comnènes, toujours les basileis ont tenu pour des usurpateurs aussi bien les rois barbares qui s'étaient taillé des états dans les lambeaux de l'empire romain que les successeurs de Charlemagne régnant sur l'empire d'Occident reconstitué. Toujours ils ont vu en eux des inférieurs, occupant à titre provisoire, soit par une délégation toujours révocable des pouvoirs du souverain byzantin, soit par une usurpation plus contestable encore, des portions du domaine de l'empire; toujours ils leur ont refusé, et aux plus puissants même, aux plus glorieux d'entre eux, le titre d'empereur; et ne leur accordant que l'appellation de rois (βασιλεως), ils ont revendiqué pour le souverain de Byzance la possession exclusive de la qualité impériale. En conséquence, toujours ils ont rêvé de reconquérir les territoires compris autrefois dans l'empire romain, de refaire de Rome une autre capitale de la monar-

chie, et plus d'une fois au cours des siècles ils ont tenté de réaliser leur rêve. Ambitions magnifiques et grandioses, mais singulièrement disproportionnées aux ressources de Byzance, et dont l'effet le plus certain a été d'engager plus d'une fois la monarchie en des conflits redoutables, et toujours de l'affaiblir.

I

L'impérialisme byzantin en Occident. La politique de Justinien. — C'était un principe de la chancellerie byzantine de ne jamais reconnaître les pertes territoriales subies par l'empire. Sur la liste des gouvernements, Constantinople conservait volontiers des provinces complètement perdues ou qui n'étaient plus représentées que par quelques villes à peine; et les basileis, ne tenant jamais ces aliénations pour définitives, orgueilleusement maintenaient sur ces territoires les droits historiques de la monarchie. Lorsque, dans la seconde moitié du v^e siècle, l'empire romain s'écroula, Byzance ne voulut voir dans les rois barbares établis en Afrique, en Italie, en Gaule, que les représentants du basileus, ses délégués et ses serviteurs. Au temps de Justinien, on pensait de même à Byzance. Sur les royaumes barbares d'Occident, le droit impérial demeurait intact : le jour où le basileus jugeait à propos de revendiquer des pays qui de tout temps avaient appartenu à l'empire, ce n'était point une guerre de conquête qu'il entreprenait, mais une simple restitution qu'il réclamait. Son droit, ou plutôt son devoir, était de faire rentrer dans l'unité impériale ce monde conquis jadis par les anciens Romains, et perdu par la négligence de ses maîtres. Et aucun de ses contemporains n'eût compris qu'il pût, sans une véritable abdication, renoncer à cet héritage. « C'est, écrit Pro-

cope, le rôle naturel d'un empereur à l'âme haute de vouloir agrandir l'empire et le rendre plus glorieux. »

Chose plus remarquable, les barbares eux-mêmes acceptaient sans discuter les théories de l'ambition impériale. Empressés à solliciter les noms et les insignes des dignités romaines, fiers de gouverner leurs peuples comme des délégués de l'empereur, respectueusement ils s'inclinaient devant le « maître », docilement ils recevaient ses ordres et ses remontrances, faisaient appel à lui comme au juge et à l'arbitre suprême, et éblouis par le prestige de la tradition romaine, ils comprenaient, ils admettaient presque la légitimité des revendications impériales. Les successeurs de Théodoric comme les successeurs de Genséric acceptent sans hésiter de devenir les tributaires et les vassaux de l'empereur; les rois des Burgondes et des Francs accueillent « avec dévotion » les instructions impériales et s'honorent d'appeler le basileus du nom de maître et de père. A tous ces souverains barbares Constantinople apparaissait comme la capitale de l'univers, le souverain qui y régnait comme l'empereur universel, pour la grandeur duquel on priait jusque dans les plus lointaines églises de l'Occident. S'étonnera-t-on, dans ces conditions, des prétentions de l'impérialisme byzantin, du ton de suzerain qu'emploie un Justinien, quand il notifie aux Ostrogoths « qu'il lui a paru convenable de les faire rentrer au sein de la monarchie et qu'il pense qu'ils en seront satisfaits » ?

On sait quels furent les résultats de la grande œuvre militaire que, conformément à ces principes, Justinien entreprit. La Dalmatie, l'Italie, une grande partie de l'Afrique du nord, le sud de l'Espagne, les îles du bassin occidental de la Méditerranée, Sicile, Corse, Sardaigne, Baléares, rentrèrent dans l'unité impériale; par l'occupation de Septem, le pouvoir de l'empereur s'étendit jusqu'aux Colonnes d'Hercule, et la Méditer-

ranée redevint un lac romain. Carthage, Rome, Ravenne furent replacées, la première pour plus d'un siècle, les autres pour plus de deux cents ans, sous l'autorité du basileus; et du fait de ces conquêtes l'étendue de la monarchie se trouva presque doublée. Orgueilleusement, Justinien put se parer des épithètes sonores de « très heureux, très illustre empereur, victorieux et triomphateur », et, comme aux plus beaux temps de l'empire romain, s'intituler magnifiquement l'Africain, le Vandalique, l'Alamanique, le Germanique, le Gothique, le Francique. Il put croire que, dans les provinces reconquises, il allait rétablir sans peine cet ordre parfait, cette paix parfaite qui étaient à ses yeux la marque d'un état vraiment civilisé, qu'il allait rendre aux populations, avec les institutions d'autrefois, l'exacte image de l'empire romain tel qu'elles l'avaient autrefois connu. Grisé par ces triomphes éclatants, où défilaient sous les yeux d'un peuple ébloui les richesses de Carthage et les trésors de Théodoric, tout fier de célébrer par des médailles commémoratives et de magnifiques tableaux de mosaïque « la gloire des Romains », il ne douta point « que Dieu lui accorderait de reprendre les autres pays que possédaient les anciens Romains jusqu'aux limites des deux Océans ». « Il aspirait, dit un de ses historiens, à conquérir le monde entier. »

On sait aussi ce coûtèrent à l'empire ces rêves grandioses et ces ambitions démesurées, et de quel prix il paya en Orient les conquêtes faites en Occident. Les invasions des Perses, des Slaves, des Huns, les frontières sans cesse forcées, l'Illyricum, la Thrace, la Macédoine épouvantablement ravagées et dépeuplées furent la rançon des succès éclatants remportés sur les Vandales et les Ostrogoths. Surtout l'empire sortit épuisé, financièrement et militairement, de ce grand effort impérialiste. A la fin du règne de Justinien, le trésor, comme l'atteste un document officiel,

était « réduit au dernier degré de la pauvreté, » et « l'armée si complètement dissoute que l'Etat était exposé aux invasions incessantes et aux insultes des barbares ». Si grandiose et si haute que fût la pensée de reconstituer l'empire romain, si tenace qu'ait été l'effort accompli pour la réaliser, la disproportion des moyens au but poursuivi pesa lourdement sur l'empire, et la liquidation de l'œuvre de Justinien imposa une dure tâche à ses successeurs. Les résultats obtenus, malgré leur apparente grandeur, furent singulièrement éphémères, et en détournant pour deux siècles l'attention du gouvernement impérial vers l'Occident reconquis, ils l'éloignèrent incontestablement de la direction naturelle qui s'imposait à sa politique. Par là ces desseins gigantesques et magnifiques, en tendant à l'excès les ressorts de l'empire, en l'écartant surtout de sa véritable voie, lui ont, en dernière analyse, malgré le regain de prestige et de gloire qu'ils valurent à la monarchie, fait plus de mal que de bien.

II

La politique impérialiste des empereurs macédo-niens. — Cependant jamais Byzance ne renonça à ses grandioses et dangereuses ambitions. Quoique, à la fin du viii^e siècle, elle ne conservât plus que quelques lambeaux des conquêtes de Justinien, quoique, en 812, elle ait dû reconnaître le nouvel ordre de choses établi en Occident et accorder officiellement à Charlemagne le titre d'empereur, toujours elle considéra ces concessions comme temporaires, et elle saisit avec empressement toutes les occasions d'affirmer et de faire revivre les droits historiques qu'elle s'attribuait. En face des faibles successeurs du grand empereur franc, les souverains de la maison de Macédoine retrouvèrent toutes les ambitions de Jus-

tinien. Basile I^{er} reprochait vivement à Louis II, l'arrière-petit-fils de Charlemagne, de s'intituler auguste et empereur des Romains, et au nom des « principes éternels et des règles posées par les anciens empereurs », il déclarait que celui-là seul avait droit à l'appellation de basileus qui régnait à Constantinople. Les autres souverains ne pouvaient prétendre qu'au titre de roi, et en particulier ces princes francs, absolument indignes de l'empire, auquel leur aïeul ne s'était haussé que par une véritable « usurpation ». Louis II avait beau répondre que les Grecs avaient depuis longtemps déserté la vieille capitale de l'empire, abandonné le peuple et oublié la langue des Romains; Byzance ne renonçait à aucune de ses prétentions.

Elle les maintint non moins énergiquement en face des puissants empereurs germaniques du x^e siècle. Aux ambassadeurs d'Otton le Grand les représentants de Nicéphore Phocas affirmaient d'un ton indigné que leur maître ne méritait pas le titre d'empereur mais simplement celui de roi, que le pouvoir qu'il exerçait sur Rome n'était qu'un pouvoir tyrannique, fondé sur la force et sur la violence, que les territoires auxquels il prétendait en Italie étaient partie intégrante de l'empire byzantin, et en conséquence ils demandaient la restitution de Ravenne et de Rome, avec toutes les terres qui de ces villes s'étendaient jusqu'à la frontière grecque. Aussi bien, depuis le jour où Constantin avait transporté en Orient la capitale de l'empire, le Sénat, l'aristocratie romaine, il ne restait plus à Rome que des gens de rien, des plébéiens, des esclaves; c'était donc un vrai « scandale » que le pape, se proclamant le chef de cette vile multitude, se permit de disposer de l'empire et qu'un roi de la Saxe barbare osât accepter de lui le titre impérial. En vertu de ces principes, hardiment les souverains de Byzance entreprenaient de reprendre

pied en Italie. Depuis la fin du ix^e siècle jusqu'au commencement du xi^e, Basile I^{er} aussi bien que Nicéphore Phocas, Jean Tzimiscès aussi bien que Basile II s'efforcèrent de rétablir dans la péninsule l'autorité impériale ; et si, dans la pratique, ils apportèrent dans leur politique occidentale une habile prudence et lui assignèrent des buts plus limités et plus réalisables, si par là les succès qu'ils remportèrent en Italie furent incontestables, assez pour que leur pouvoir et leur influence s'étendit de l'extrémité méridionale de la péninsule jusqu'aux portes mêmes de Rome, en théorie la hantise ambitieuse de l'Occident à reconquérir subsista toujours dans l'âme des basileis : chose grave, qui pouvait à la moindre occasion engager l'empire byzantin dans des conflits inquiétants et attirer sur lui des périls redoutables.

III

La politique impérialiste des Comnènes. — On le vit bien à l'époque des Croisades. Quand les grandes entreprises tentées pour la délivrance du Saint-Sépulcre mirent en contact direct les Grecs et les Latins, les théories de l'impérialisme byzantin ne contribuèrent pas peu à aigrir les rapports, à exciter les défiances et les haines entre les deux mondes qui se rencontraient. Dans les grands barons qui commandaient les armées de la croisade, Alexis Comnène ne voulut voir que des mercenaires prêts à se laisser acheter, que des vassaux disposés à lui prêter serment d'hommage et de fidélité. A l'égard des rois de France ou de Germanie, à l'égard de l'empereur Frédéric Barberousse, ses successeurs affectèrent la même attitude dédaigneuse et hautaine, s'obstinant à les traiter en inférieurs et froissant cruellement par là leur orgueil. A l'égard des princes latins qui

s'étaient taillé des états en Syrie, ils ne marquèrent pas moins d'intransigeance et n'épargnèrent rien pour leur imposer la suzeraineté byzantine. Mais surtout la politique impériale conserva sur l'Italie, sur Rome, sur l'Occident, toutes ses prétentions d'autrefois : ce fut la grande ambition — et la grande erreur — de Manuel Comnène de vouloir, en plein XII^e siècle, refaire une réalité de ce passé oublié.

Un curieux passage de l'historien Cinnamos, qui semble refléter assez exactement la pensée de l'empereur, montre quelles idées avaient cours à ce sujet dans la Byzance des Comnènes. Aux yeux de l'écrivain, les maîtres de l'Italie, depuis les temps lointains d'Odoacre et de Théodoric, n'ont jamais été que des délégués du basileus, de simples rois qui n'ont que par une usurpation pris le titre d'empereur, oubliant que depuis la ruine de l'empire romain la qualité impériale appartient au seul souverain de Byzance. Et raillant à la fois cet empereur illégitime et le pape qui prétend le consacrer, Cinnamos tourne en dérision ces étranges souverains, qui ne craignent pas d'humilier la majesté impériale en se faisant les écuyers du pontife romain, et ces papes qui, oubliant qu'ils doivent à Constantin tout ce qu'ils sont, se croient le droit de conférer la dignité impériale, alors que c'est à l'empereur seul qu'il appartient de créer le souverain pontife. « Votre pape est un empereur, et non pas un évêque », disait avec une indignation significative un ambassadeur byzantin du XII^e siècle, montrant bien par là que Byzance refusait au pape tout autre pouvoir que le pouvoir religieux.

Redevenir, comme l'avaient été ses prédécesseurs, le protecteur de la papauté, rétablir l'unité impériale brisée jadis par l'usurpation de Charlemagne, refaire de Rome la capitale de la monarchie et ruiner en Occident l'empire de Frédéric Barberousse, telle fut pendant vingt-cinq ans l'ambition constante de Manuel

Comnène, le but persistant de la politique et de la diplomatie byzantines; et on put croire un moment, lorsque au temps d'Adrien IV ou d'Alexandre III la papauté était si gravement menacée par l'empereur germanique, que l'accord rêvé à Constantinople avait quelque chance de se réaliser. Les ambassadeurs pontificaux ne déclaraient-ils pas alors à la cour byzantine que les empereurs d'Occident n'étaient que des usurpateurs, des tyrans, des barbares, que le pape et le peuple romain seraient heureux de se soumettre corps et âme à l'autorité du basileus? L'empereur semblait donc avoir beau jeu à revendiquer, comme au temps de Justinien, « la vieille Rome et l'Italie entière » et à proposer, pour faciliter la transaction, la fin du schisme et l'union des églises, pourvu que le pape en échange lui conférât la couronne impériale et proclamât le rétablissement de l'ancien et unique empire romain. Manuel pourtant ne réussit pas, et il ne pouvait réussir. On dit que le pape posa comme condition à l'empereur qu'il transporterait à Rome sa résidence; on voit par ailleurs qu'Alexandre III se retrancha derrière « les décisions des Pères » pour refuser de trancher « les questions si hautes et si complexes » que soulevait la demande impériale. En fait l'accord était impossible. Les Comnènes, aspirant à l'empire universel, eussent fait, s'ils étaient devenus les maîtres de Rome, de la papauté un simple évêché byzantin. A cela la papauté ne pouvait consentir. Elle aussi aspirait à l'empire du monde et ses prétentions théocratiques s'étendaient jusqu'au gouvernement de l'Eglise byzantine et de l'empire grec. Entre ces deux conceptions l'accord était irréalisable. L'hostilité de la papauté contre l'Allemagne pouvait bien amener un rapprochement passager : du jour où l'empereur grec prétendait se substituer à l'empereur allemand, la rupture était inévitable, — d'autant plus que le clergé orthodoxe,

refusant d'accepter la primauté romaine, rendait plus malaisée encore toute tentative d'union.

L'empereur chercha par d'autres moyens à ébranler l'empire des Hohenstaufen. La diplomatie byzantine répandit un flot d'or sur l'Italie pour encourager les adversaires de Barberousse ou lui créer des ennemis nouveaux. Au moment même où Manuel demandait à Alexandre III de rétablir en sa faveur l'unité de l'empire, il aidait la ligue lombarde à se reconstituer, négociait avec Ancône et Pise, avec Gênes et Venise, et se préparait à soutenir en Italie une lutte ouverte contre le souverain allemand. Il est sans cesse question dans les documents du temps des « richesses infinies », des « largesses prodigieuses », que l'empereur grec, « le plus opulent des rois », dispense aux Etats de la péninsule. Mais ici encore, malgré l'habileté de ses diplomates, malgré les intrigues menées en Italie comme en Allemagne, malgré l'intervention de ses armes, Manuel échoua. Son ambition remuante, en même temps qu'elle exaspérait Barberousse, inquiétait les villes italiennes, et surtout Venise, comme elle avait inquiété la papauté. La rupture avec la République Sérénissime (1171), la paix conclue six ans plus tard (1177) sous la médiation de Venise entre le pape et l'empereur allemand marquent la fin des rêves ambitieux et des chimériques projets de Manuel sur l'Italie. C'était l'Occident maintenant qui se coalisait contre Byzance, et Frédéric Barberousse qui prenait l'offensive sur le terrain même où il avait été provoqué. Dans une lettre curieuse qu'il adressait, non sans insolence, « au noble et illustre roi des Grecs », il déclarait que de ses prédécesseurs, les glorieux empereurs romains, il tenait le droit non seulement de gouverner l'empire romain, mais aussi d'administrer à sa volonté « le « royaume de Grèce ». Rome en effet était « la tête du monde », et en conséquence Byzance devait tout à

la fois reconnaître au temporel l'autorité de l'empire romain d'Occident, et se soumettre au spirituel à celle de la papauté. Orgueilleusement, Barberousse traitait l'empereur grec en vassal et en sujet : c'était la plus rude humiliation que pût subir l'impérialisme byzantin.

Cette fois encore, l'effort tenté par l'empire byzantin était disproportionné aux ressources dont il disposait. L'idée était grandiose et hardie, la réalisation en était impossible; et peut-être aussi Manuel Comnène ne s'aperçut-il pas assez que sa politique, aux moyens trop divers, enfermait des contradictions dont devait sortir la ruine. En tout cas il ne réussit pas à se concilier les Latins, qu'il inquiéta par son ambition ou froissa par sa hauteur; et malgré toutes les divisions qu'il tenta de semer entre elles, les grandes puissances de l'Occident finirent par se coaliser contre lui. Il mécontenta d'autre part les Grecs, qu'irritaient à la fois la sympathie trop déclarée que leur souverain marquait aux Latins et la prodigalité avec laquelle il leur distribuait les trésors de l'empire. Enfin il épuisa les ressources de la monarchie par les énormes sacrifices qu'il lui demanda, et sa politique italienne compromit si gravement la situation de Byzance en Orient qu'à la fin du règne l'empire avait peine à se défendre en Asie Mineure contre les Musulmans et que son influence diminuait de jour en jour en Cilicie et en Syrie. Comme jadis Justinien, Manuel s'était complu, par une dérogation significative au protocole de son temps, à ajouter à son titre impérial une longue liste d'épithètes sonores, d'appellations empruntées aux noms des peuples qu'il avait vaincus; comme jadis Justinien, il s'était orgueilleusement proclamé « l'héritier de la couronne de Constantin le Grand », et il avait revendiqué « tous les droits qui lui appartenaient », encore que, ajoutait-il, « certains se soient depuis lors sous-

traits à notre autorité ». Comme il était arrivé après la mort de Justinien, la liquidation de l'œuvre de Manuel fut difficile et désastreuse pour l'empire — et d'autant plus qu'à la fin du XII^e siècle l'Occident était autrement organisé et fort qu'il n'était à la fin du VI^e. Tous ceux qu'avait inquiétés l'impérialisme byzantin, tous ceux qu'avait blessés l'orgueil byzantin, le Saint-Empire comme la papauté, Venise comme le royaume normand de Sicile, ne devaient pas pardonner à Byzance. Dès le lendemain de la mort de Manuel, les Normands se jetaient sur l'Orient et dévastaient Thessalonique (1185). Un peu plus tard, Barberousse songeait sérieusement à prendre Constantinople (1190). Et la croisade de 1204, qui assit un empereur latin sur le trône des Comnènes, fut la revanche éclatante de l'Occident sur l'impérialisme byzantin.

IV

L'impérialisme byzantin en Orient. — Héritiers des Césars, les empereurs byzantins avaient eu l'ambition de reconstituer l'antique empire romain. Le caractère chrétien de la monarchie leur imposait d'autres devoirs et leur inspirait d'autres ambitions.

On croyait fermement à Byzance que le basileus avait pour mission de répandre dans tout l'univers la connaissance de la vraie foi : or, comme le monde entier était par les prophéties promis au règne de Dieu, la terre entière en conséquence devait appartenir, par droit divin, au souverain de Byzance. « Un seul Dieu est annoncé à tous, écrivait Eusèbe dès le IV^e siècle, un seul empire est debout pour les recevoir et les contenir, à savoir l'empire romain. Par la volonté céleste, deux germes ont grandi, se sont élancés de terre et ont couvert le monde de leur ombre, l'empire romain et la foi chrétienne, destinés

à unir dans les liens d'une concorde éternelle le genre humain tout entier ». Faire entrer l'univers dans la grande unité impériale et chrétienne, telle était la perspective grandiose, illimitée, que la religion ouvrait aux ambitions impériales : et tous, princes et sujets, s'accordaient à croire à cette mission sacrée, à estimer que le basileus a pour devoir, comme dit un écrivain du vi^e siècle, « de ne point laisser diminuer l'étendue du monde chrétien, mais de l'élargir indéfiniment ».

On sait comment les missions furent un des instruments les plus caractéristiques de la diplomatie byzantine et comment, avec le christianisme, elles répandirent à travers tout l'Orient la civilisation et l'influence de Byzance, « jusque dans les contrées dont, comme l'écrivait Justinien, personne auparavant ne connaissait même le nom ». Mais si par là Byzance fit entrer dans sa sphère d'action nombre de nations barbares, et en particulier les tribus slaves, Serbes, Croates, Bulgares, établies à partir du vii^e siècle dans la péninsule balkanique, si souvent même elle réussit à en faire ses vassaux, par ailleurs ses prétentions à l'empire universel se heurtèrent violemment aux aspirations nationales de ces peuples, du jour où ils se furent constitués en États organisés. On sait comment, entre la fin du ix^e et le commencement du xi^e siècle, le premier empire bulgare se crut de taille à disputer à Byzance l'hégémonie des Balkans et quels flots de sang durent répandre les Romain Lécapène, les Jean Tzimiscès, les Basile II, pour détruire la monarchie des grands tsars Syméon et Samuel. On sait comment, à la fin du xii^e siècle, la tenace nationalité bulgare se reconstitua en un empire nouveau, qui eut un siècle de gloire, et que ni les empereurs latins ni les empereurs grecs de Constantinople ne parvinrent à abattre. Il en fut de même pour les Croates et les Serbes.

Eux aussi s'efforcèrent vite de rompre les liens qui les attachaient à Byzance. Dans la seconde moitié du xi^e siècle, l'état croate était à l'apogée de sa puissance, et son chef cherchait à Rome, auprès de Grégoire VII, la couronne royale qui l'affranchirait de Constantinople. La Serbie, longtemps, vassale, mais toujours frémissante et prête à l'insurrection, préparait de même dans la seconde moitié du xii^e siècle, sous le long règne d'Etienne Némanya, son indépendance complète et sa future grandeur. On sait comment l'état serbe prospéra au xiii^e siècle assez pour que lui aussi pût au xiv^e disputer, avec Etienne Douchan, l'hégémonie des Balkans à Byzance : et si le tsar serbe ne réussit pas à s'emparer de Constantinople, l'empire byzantin en décadence ne put pas davantage dompter l'Etat puissant fondé par les Némanides.

Mais les ambitions byzantines s'étendaient bien au delà du Danube et en dehors de la péninsule balkanique. Depuis le x^e siècle, Byzance trouvait là pour voisins les Hongrois. Elle avait essayé vainement de les convertir à l'orthodoxie pour les soumettre à son influence ; elle n'avait pu les soustraire à la suprématie romaine. Pourtant la diplomatie grecque ne renonça pas à faire entrer la monarchie hongroise dans la sphère d'action byzantine. Les Comnènes saisirent toutes les occasions d'intervenir dans les affaires hongroises, de se créer un parti au royaume de Saint-Etienne, d'y placer sur le trône des princes de leur choix, qui fussent des vassaux de l'empire grec. Ce fut un moment le grand souci de la politique de Manuel Comnène ; il se flatta de substituer en Hongrie l'influence grecque à l'influence allemande et de trouver dans cet état un allié de plus contre Barberousse. Il rêva davantage encore : en mariant sa fille unique à l'héritier du trône de Hongrie, il semble avoir eu en vue l'annexion du royaume et la

réunion sur la tête de son gendre de la couronne impériale et de celle de Saint-Etienne. Tout au moins réussit-il à asseoir sur le trône de Hongrie son candidat qui, aussi longtemps que l'empereur vécut, resta pour Byzance un allié fidèle.

A la fin du x^e siècle, Byzance avait converti les Russes à l'orthodoxie. Ici aussi la politique byzantine profita de la circonstance pour tâcher de maintenir sur les princes de Kief l'influence grecque. Manuel Comnène s'efforça de ce côté encore d'assurer le prestige de l'empire et d'empêcher les Slaves de Russie, comme ceux de Serbie, d'échanger la protection byzantine contre celle que leur offrait la Hongrie.

Ailleurs encore, en Arménie, en Cilicie, dans les états latins de Syrie, on constaterait les mêmes efforts pour établir la suzeraineté de l'empire très chrétien. Mais, malgré les succès remportés, Byzance s'épuisait dans ces luttes, et à la longue elle devait s'y briser. Elle avait par son impérialisme inquiété l'Occident; elle inquiéta de même les jeunes peuples balkaniques dont elle arrêta le développement national. En cherchant à maintenir son hégémonie dans les Balkans, en s'efforçant d'établir sa prépondérance dans l'Orient européen et asiatique, partout elle se créa d'irréconciliables adversaires. Les ambitions formidables des empereurs byzantins les empêchèrent de s'entendre avec les autres états chrétiens nés dans la péninsule et qu'ils rêvèrent uniquement d'asservir : si bien que peu à peu l'empire byzantin, épuisé par ces luttes, trop faible pour maîtriser ses rivaux, se trouva, à l'heure du péril suprême, absolument seul contre ses ennemis. La prise de Constantinople par les Turcs en 1453 acheva ce qu'avait commencé en 1204 la prise de Constantinople par les Latins.

CHAPITRE VI

La décadence économique.

La décadence de l'agriculture. — La décadence du commerce. —
La détresse financière de l'empire.

L'empire byzantin était riche et sa prospérité économique était grande. Cependant, même aux jours de sa plus brillante fortune, sa situation financière avait été souvent instable et difficile. Le poids des dépenses était lourd. La guerre et la diplomatie, les rouages compliqués et innombrables de l'administration publique, le luxe de la cour et des constructions, les fondations pieuses et hospitalières, toute cette tradition enfin de magnificence, aussi nécessaire pour satisfaire le peuple de Constantinople que pour imposer aux étrangers le prestige de Byzance, coûtaient extrêmement cher. Et les recettes, déjà insuffisantes souvent pour satisfaire à tant d'exigences, étaient encore diminuées par l'avidité et la corruption des fonctionnaires. Aussi, à toutes les époques de l'histoire de l'empire, le fardeau des impôts fut-il écrasant pour les sujets et l'équilibre du budget singulièrement malaisé à établir. Ce fut bien pis lorsque, du fait des circonstances, les ressources progressivement diminuèrent et finalement se tarirent.

I

La décadence de l'agriculture. — L'agriculture, on l'a vu, était une des sources de la richesse de l'em-

pire. Les causes qui préparaient sa décadence ne firent que s'accroître au cours des siècles. D'une part, la conquête turque enleva à Byzance, dès la fin du xi^e siècle, quelques-unes de ses plus riches provinces, en particulier la plus grande partie de cette Asie Mineure, qui était la force de la monarchie; et dans les territoires que conservèrent les empereurs, la guerre, les perpétuelles incursions des Ottomans, des Serbes, des Bulgares — sans parler des ravages de l'armée byzantine elle-même — entretenirent un état permanent d'insécurité et de misère : à ce point qu'au commencement du xiv^e siècle, Constantinople était réduite pour vivre à compter sur les arrivages de blé et de poisson de la mer Noire, les fertiles plaines de Thrace et de Macédoine ayant été complètement ravagées par les Catalans et les Turcs. D'autre part les mesures que le gouvernement avait prises pour empêcher les progrès de la grande propriété et les usurpations des puissants tombaient de plus en plus en oubli : au milieu du xiv^e siècle, elles n'étaient qu'une vieilleries, dont nul ne prenait plus souci. Le paysan libre avait disparu en même temps que la petite propriété libre : la condition agricole la plus habituelle entre le xiii^e et le xv^e siècle était celle de *πάροικοι*, cultivateurs attachés à la terre du maître et ayant à acquitter envers lui de nombreuses redevances et prestations.

Dans les derniers temps de l'empire byzantin, les communautés de paysans libres apparaissent de plus en plus comme une rareté. Une grande partie des terres appartient à l'empereur ou au fisc, qui exploitent ces domaines par leurs *πάροικοι* ou les afferment moyennant une redevance. Les églises et les couvents possèdent également de très nombreuses propriétés, qui sont mises en valeur par les moines et par leurs *πάροικοι*; et si, en principe, ces terres doivent à l'Etat l'impôt foncier, en fait elles en étaient sou-

vent exemptes, et en tout cas elles avaient l'immunité de toutes les charges extraordinaires. Le surplus, qui constituait vraiment la propriété privée, se partageait en grands domaines appartenant à des propriétaires nobles, qui les faisaient cultiver par leurs *πάροικοι* ou en affermaient certaines portions; en fiefs militaires, dont les possesseurs devaient uniquement le service de guerre; et enfin en communautés et propriétés rurales, les moins nombreuses et les plus chargées : car, outre les impôts innombrables qu'elles payaient au fisc, elles avaient d'autres obligations à l'égard du seigneur dont, plus ou moins volontairement, elles avaient accepté le patronage. On appelait ceux qui les occupaient « les pauvres », et ils l'étaient en effet — lamentablement.

On voit les conséquences d'un tel état de choses. La prédominance des grands domaines et le régime d'exploitation rurale qui y est appliqué ont pour effet que la terre ne donne point autant qu'elle pourrait produire. La dureté de la condition à laquelle sont soumis les *πάροικοι* entraîne la misère et l'abandon des campagnes et cause un mécontentement universel des classes inférieures, qui se traduit, au xiv^e siècle par exemple, par une tension sociale de jour en jour plus aiguë. Les nombreuses immunités dont jouissent les grands propriétaires diminuent notablement les ressources que l'impôt foncier fournit au trésor et, en faisant retomber sur les pauvres la plus grande partie des charges, augmentent leur découragement et leur esprit de révolte : d'autant plus que le fisc, dans la détresse croissante, aggrave incessamment ses exigences et perçoit les impôts avec une effroyable dureté, faisant payer aux paysans six ou douze fois ce qui était dû. Dans l'agonie de Byzance, la population des campagnes n'avait plus d'autre perspective que de changer de maître : on conçoit que, comme aux derniers temps de l'empire

romain, les paysans aient envisagé presque comme une délivrance la venue d'un nouveau maître. Au xi^e siècle déjà, les provinciaux écrasés d'impôts appelaient plus d'une fois l'ennemi ou se joignaient aux révoltés insurgés contre l'empire ; pour échapper à la tyrannie fiscale, ils s'enfuyaient dans la montagne, ils passaient à l'étranger, et sur de vastes étendues le pays désert demeurait en friche. Ce fut bien pis aux xiv^e et xv^e siècles : si bien que, la matière imposable manquant de plus en plus, la détresse financière, du fait de la ruine de l'agriculture, était profonde.

II

La décadence du commerce. — La ruine du commerce byzantin n'eut pas de moins graves conséquences.

L'empire grec s'était sans trop de peine relevé du coup que lui porta au vii^e siècle la perte des riches provinces de Syrie et d'Égypte et des ports florissants que lui enleva la conquête arabe. Il supporta moins aisément au xi^e siècle l'occupation par les Turcs de quelques-unes des régions les plus riches et les plus productrices de la monarchie. Pourtant, au xii^e siècle, le commerce byzantin était florissant encore : il suffit de se rappeler quelle était à cette date la prospérité économique de Constantinople et de Thessalonique. Si, à partir de cette époque, cette prospérité déclina, c'est ailleurs qu'il en faut chercher les causes essentielles, et surtout dans l'erreur de la politique économique des Byzantins, qui leur fit négliger leur marine et les amena à se laisser supplanter par d'autres sur les marchés de l'Orient.

De bonne heure les villes de commerce italiennes avaient compris le profit qu'elles pouvaient tirer de l'exploitation de l'empire byzantin, et elles avaient

saisi avec empressement toutes les occasions de s'y assurer une situation prépondérante. Dès le milieu du x^e siècle, Bari, Amalfi, Venise surtout entretenaient avec l'empire de fréquentes relations ; et à côté des opérations régulières et licites, elles n'hésitaient point à faire, sur les articles prohibés, une fort active contrebande. La politique vénitienne ne tarda pas à souhaiter davantage, et le besoin que le gouvernement grec eut souvent de l'alliance et des flottes de la République permit à celle-ci d'obtenir en Orient une foule d'immunités et de privilèges. Le traité de 992, le premier en date de cette série d'actes qui allaient faire la fortune de Venise en Orient, assurait à ses commerçants d'importantes réductions sur les droits de douane perçus à l'entrée et à la sortie des Dardanelles et des garanties contre les vexations des fonctionnaires byzantins. Le traité de 1082, renouvelé, confirmé, amplifié au cours du xii^e siècle, ne fit qu'accroître cette situation privilégiée. Désormais les marchands vénitiens purent vendre et acheter sur tous les points de l'empire, sans être soumis à aucune taxe ni à aucune visite douanière. Toute une série de ports leur furent ouverts, où ils purent trafiquer en franchise; d'immenses territoires leur devinrent accessibles, où ils purent commercer sans entraves. C'était pour eux une situation incomparable, qui les mettait hors de pair dans les mers orientales. Sur la côte du Péloponèse et dans l'Archipel, le long des rivages de Thrace et dans la mer de Marmara, ils eurent toutes les stations intermédiaires dont leur commerce avait besoin pour atteindre l'Orient lointain. A Constantinople ils eurent un quartier à eux, situé au plus bel emplacement de la Corne d'Or. Au delà, leurs navires allèrent dans la mer Noire, en Crimée, et jusqu'au fond de la mer d'Azof, chercher les blés de la Russie du sud et les denrées précieuses qui y arrivaient par les routes de l'Asie centrale. Sur le littoral de l'Asie

Mineure, toute une série de ports leur étaient ouverts; la Crète, Rhodes, Chypre leur étaient d'admirables escales sur le chemin de l'Orient de Syrie; leurs opérations enfin s'étendaient même à l'intérieur, en Europe jusqu'à Andrinople et Philippopoli, en Asie jusqu'à Philadelphie. Ainsi, dans tout l'empire grec, Venise s'installait, prenait pied, jouissant partout d'un traitement de faveur; elle devenait l'intermédiaire nécessaire de tout le trafic entre l'Orient et l'Occident; ses rivales italiennes, Bari, Amalfi, Pise, Gênes même, moins privilégiées qu'elle, lui faisaient difficilement concurrence, et la décadence de la marine byzantine achevait de lui assurer le monopole qu'elle avait conquis.

Durant tout le XII^e siècle, cette mainmise de Venise sur l'Orient ne fit que s'accroître. Affranchis des impôts et des charges qui pesaient sur les autres classes sociales, les Vénitiens s'installaient en pays grec, ils y fondaient des établissements de plus en plus considérables — en 1171, leur colonie de Constantinople comptait plus de 10.000 personnes — à ce point qu'un empereur byzantin écrivait d'eux qu'il les considérait « non comme des étrangers, mais comme des Grecs de naissance », et que Nicétas disait d'eux qu'ils étaient devenus « les compatriotes et les meilleurs amis des Romains ». En effet, ils s'insinuaient partout, ils remplissaient de leurs marins jusqu'aux équipages des flottes impériales; et grisés par cette prodigieuse fortune, oubliant qu'ils n'étaient point dans leur patrie, ils se comportaient comme en pays conquis. Ils ne dissimulaient plus leur âpreté commerciale et leur arrogance. Ils traitaient avec un insolent mépris non seulement les Byzantins de classe inférieure, mais les plus hauts personnages, et leurs insultes parfois n'épargnaient pas l'empereur lui-même. « Ils traitaient, dit un chroniqueur grec du XII^e siècle, les citoyens comme des esclaves. » « Avec

leur richesse, écrit Nicéas, leur audace et leur impudence s'accrurent, à ce point que non seulement ils détestaient les Romains, mais qu'ils bravaient les menaces et les ordres impériaux. » Et par tout cela, de plus en plus, ils se rendaient intolérables.

Les Grecs d'autre part, légitimement inquiets de ces progrès trop rapides et de ces ambitions mal déguisées, s'efforçaient d'y mettre obstacle. En échange des privilèges dont ils jouissaient, l'empereur Manuel Comnène essayait de soumettre les Latins à une partie des obligations des sujets grecs, au service militaire, au paiement de certains impôts. D'autres fois, comme en 1122, les souverains de Byzance refusaient de renouveler les traités; ou, comme en 1171, plus brutalement encore, ils faisaient arrêter tous les Vénitiens établis en Orient, confisquer leurs biens, saisir leurs navires; ou encore, comme en 1182, ils laissaient la population de la capitale se ruer sur le quartier latin et en massacrer les habitants. A ces vexations, à ces avanies, Venise répondait par la guerre; et insensiblement, à la bonne volonté du début succédait une sourde hostilité. Et peu à peu l'idée s'imposait que, pour garder le monopole de son commerce oriental, pour continuer à exploiter fructueusement l'admirable marché que lui offrait l'empire grec, il ne restait qu'un moyen à la République : conquérir Byzance et fonder sur ses ruines l'empire colonial de Venise.

A côté des Vénitiens, les Pisans, les Génois s'étaient pareillement établis en Orient : « L'Italie maritime, comme dit Nicéas, pénétrait à pleines voiles dans la ville impériale ». Assurément les premiers traités conclus avec Pise et Gênes accordaient à ces cités de moins larges privilèges qu'aux Vénitiens; mais, au cours du XII^e siècle, pour faire échec aux ambitions de Venise, plus d'une fois les empereurs grecs avançaient ses concurrents. Eux aussi eurent à Constan-

tinople leur quartier et leur colonie (en 1162, celle de Pise comprenait mille personnes), eux aussi bénéficièrent d'importantes réductions sur les droits de douane et obtinrent libre accès dans tous les ports de l'empire. Mais eux aussi inquiétèrent souvent le gouvernement impérial, qui parfois leur retira leurs établissements pour les installer en dehors de Constantinople, et parfois les laissa attaquer et piller par la populace. Cependant, le besoin que la politique grecque avait de leur alliance finit toujours par leur faire obtenir satisfaction, au grand mécontentement des Vénitiens, jaloux de toute concurrence, et au grand détriment de l'empire, qui augmentait ainsi le nombre de ses exploités.

La quatrième croisade, résultat des ambitions de Venise et du désir d'assurer contre tous son monopole du commerce oriental, porta un coup décisif à la prospérité économique de l'empire grec. Dans le partage des possessions byzantines, la République s'attribua la meilleure part, les territoires fertiles, les côtes, les ports les plus utiles, les points stratégiques les plus importants; dans les îles de l'Archipel, ses patriciens s'établirent, et leurs seigneuries furent pour Venise autant de pays amis, ouverts à un trafic rémunérateur. Et si la chute de l'éphémère empire latin et la rentrée des Grecs à Constantinople porta momentanément un rude coup à la prospérité vénitienne, l'empire byzantin n'y gagna rien. Pour faire échec aux Vénitiens, les Paléologues accordèrent aux Génois leur faveur, leur concédant l'exemption complète des droits de douane, leur abandonnant pour leur colonie l'importante position de Galata, les laissant s'installer sur la côte d'Asie Mineure, dans la mer Noire s'établir à Caffa, et prétendre au monopole du commerce du Pont-Euxin. Ce n'était que changer de maîtres. Les Génois, dit l'historien Pachymère, « ont fermé aux Romains toutes les routes du com-

merce maritime ». Et comme Venise d'autre part, toujours maîtresse des îles de l'Archipel, fortement installée en Eubée et en Crète, ne consentait nullement à se laisser déposséder, Byzance se trouva un peu plus encore à la merci des étrangers qui l'exploitaient : d'autant plus que Michel Paléologue ne tarda pas à accorder aux Vénitiens et aux Pisans les immunités et les privilèges qu'il avait réservés d'abord aux Génois.

Au commencement du xiv^e siècle, toutes les mers orientales étaient pleines de colonies latines. Les Génois étaient maîtres de Phocée, de Chios, de Lesbos, d'Ænos sur la côte de Thrace ; leurs colons étaient établis à Caffa, à Tana, à Trébizonde ; ils étaient maîtres de Galata, et ils poussaient l'audace en 1348 jusqu'à installer, en plein Bosphore, une station navale, qui devait interdire à tout navire, vénitien et même grec, l'accès de la mer Noire, à moins d'une permission spéciale. Les Vénitiens, de leur côté, tenaient les îles de l'Archipel, Naxos, Andros, Paros, Tinos, Santorin, Cérigo, Coron et Modon en Morée, et Négrepont et la Crète, et leurs colons étaient vite rentrés à Constantinople et à Thessalonique, malgré les vexations que ne leur ménageaient pas le gouvernement impérial et l'hostilité des Grecs. Entre les deux villes la rivalité était âpre et, dès la fin du xiii^e siècle et durant tout le cours du xiv^e, plus d'une fois elle aboutissait à la guerre déclarée. Mais de cette guerre l'empire byzantin était le théâtre et la victime.

Pour protéger sa capitale, Michel Paléologue avait essayé de neutraliser les eaux comprises entre l'entrée des Dardanelles et la sortie du Bosphore, et il y avait interdit tout engagement naval. Au mépris des accords, les flottes de Venise et de Gênes se livraient bataille dans le Bosphore, devant Constantinople, dans la Corne d'Or même ; les colons des deux cités en

venaient aux mains dans les rues de la capitale ; et les faibles souverains de la dynastie des Paléologues n'étaient qu'un jouet entre les mains des Latins. En 1292, Roger Morosini, avec une flotte de 75 vaisseaux, paraissait devant Constantinople et venait, jusque dans la Corne d'Or, braver la majesté impériale. En 1305, une flotte vénitienne pillait les îles des Princes et obligeait l'empereur par la force à renouveler les traités avec la République. En 1351, une escadre vénitienne contraignit le basileus à sortir de la neutralité pour prendre parti contre Gènes. En 1375, Venise se faisait céder par les Byzantins l'importante position de Ténédos, qui commandait les Dardanelles : à quoi les Génois ripostaient en provoquant une révolution de palais à Constantinople et en renversant Jean V Paléologue. Ce n'étaient que violences, coups de force, insolences grandes et petites. C'était l'usage par exemple que tout navire latin passant devant Constantinople s'arrêtât devant le palais impérial pour saluer et acclamer l'empereur : sans cesse Génois et Vénitiens se dispensaient de cet hommage, auquel la vanité byzantine tenait énormément. Ils avaient bien d'autres prétentions. Lorsque, en 1348, Jean Cantacuzène pensa à remettre en état la flotte byzantine et, pour rendre son activité au port de Constantinople déchu, songea à abaisser les droits de douane qui y étaient perçus, les Génois, pour marquer le mécontentement que leur causaient ces mesures inquiétantes pour leur commerce, n'hésitèrent pas à attaquer Constantinople, à détruire les navires en construction ou en réparation, à brûler les vaisseaux marchands stationnés dans la Corne d'Or.

Les Grecs se plaignaient vivement de « l'orgueil et de l'arrogance italiennes », du mépris que marquaient les Latins au basileus des Romains. Mais les empereurs, faisant bonne mine à mauvais jeu, acceptaient le plus souvent ces insolences avec un sourire, se

bornant à de respectueuses représentations; ou, s'ils se risquaient à quelque velléité de résistance ou de représailles, toujours ils finissaient par s'incliner, dans la conscience de leur irrémédiable faiblesse. « Depuis longtemps, dit un historien grec de la fin du XIII^e siècle, la puissance navale de Byzance s'était évanouie. » L'entretien de la flotte semblait aux Grecs une dépense inutile; en dehors de quelques rares navires mouillés dans la Corne d'Or, tous les vaisseaux, qui jadis faisaient la force et la richesse de Byzance, étaient vides, désemparés, ou pourrissaient au fond de l'eau. Et tandis que, comme l'écrivit au XIV^e siècle Nicéphore Grégoras, « les Latins augmentaient sans cesse sur mer leurs profits et leur puissance, les Grecs progressivement s'affaiblissaient, et chaque jour ajoutait un malheur de plus aux calamités des jours précédents ».

De cette situation, Génois et Vénitiens profitaient pour exploiter l'empire. Gènes créait la puissante société commerciale connue sous le nom de « Mahone de Chios », qui de la mise en valeur de l'île et du rendement des mines d'alun de Phocée, tirait un revenu annuel de 60 à 80.000 florins, c'est-à-dire de 720.000 à 900.000 francs. En face de Constantinople en décadence, le port génois de Péra était un centre d'affaires d'une activité prodigieuse. Et tandis que, au XIV^e siècle, la douane de Constantinople ne rapportait plus que 30.000 hyperpres par an, celle de Galata en laissait annuellement aux Génois plus de 200.000. Les quelques restrictions même qu'imposait pour certains articles la politique économique des empereurs étaient sans effet; une habile et active contrebande les tournait incessamment et ainsi diminuait encore ce qui restait de ressources fiscales à l'empire. Venise, de son côté, faisait dans tout l'Orient, de la mer Noire à l'Égypte, de la Syrie à la mer Ionienne, des affaires merveilleusement rémunératrices. Au commencement du XV^e siècle, le moment

semblait proche où, selon le mot du doge Mocenigo, elle deviendrait « maîtresse de l'or de toute la chrétienté ». Les temps étaient bien changés depuis le jour où Robert de Clari déclarait « que les deux tiers de l'avoir du monde étaient en Constantinople ».

Sans doute Constantinople demeurait toujours le plus admirable et le plus fréquenté des marchés de l'Orient. A côté des Vénitiens et des Génois, Pise, Florence, Ancône, Raguse, Barcelone, Marseille, Montpellier, Narbonne y avaient au *xiv^e* siècle de florissantes colonies; les marchands y venaient de Cadix et de Séville, de Bruges même et de Londres. Et pareillement les ports de l'empire grec, débouchés des grandes routes de commerce, étaient toujours le centre d'une prodigieuse activité. Mais de cet énorme mouvement d'affaires, d'autres retiraient les profits. « Les Latins, écrit au *xiv^e* siècle Nicéphore Grégoras, se sont emparés non seulement de toutes les richesses des Byzantins et de presque tous les revenus de la mer, mais encore de toutes les ressources qui enrichissent les trésors du prince. » Sur les rivaux habiles, Vénitiens et Génois, qui l'avaient supplantée, Byzance ne percevait même plus l'argent qu'auraient pu lui fournir les droits de ports, de marchés, de douanes, et auxquels depuis longtemps elle avait renoncé en leur faveur.

III

La détresse financière de l'empire. — Dès lors la ruine des finances byzantines était inévitable. Les deux sources principales des revenus de l'empire étaient l'impôt foncier et les douanes. Or, malgré les exigences du fisc, le premier rentrait fort mal et ne rapportait plus au trésor que des ressources insuffisantes; les secondes diminuaient avec une rapidité

croissante. Et comme d'autre part le gouvernement byzantin s'obstinait dans ces traditions de magnificence qui avaient été si longtemps le fondement de sa politique, comme son amour-propre s'entêtait à sauver les apparences et à vouloir faire figure, l'équilibre des recettes et des dépenses était de plus en plus difficile à établir. On cherchait en conséquence à faire des économies, sans s'inquiéter si ces économies n'étaient pas singulièrement dangereuses pour l'empire. Ainsi, dès la fin du xiii^e siècle, on négligeait la flotte, que Michel Paléologue encore s'était efforcé de tenir en bon état, sous le prétexte que c'était une dépense inutile, et « qui grevait plus lourdement que toutes les autres le trésor impérial ». On rognait semblablement sur d'autres choses essentielles, sur les forteresses, sur l'armement. On réduisait le budget de l'armée, sans s'apercevoir que par là, par le champ laissé libre aux invasions des ennemis, aux pirateries des corsaires, par les tributs dont il fallait acheter la retraite des Serbes ou la bonne grâce des Turcs, on aggravait encore la détresse économique et ruinait plus complètement la monarchie.

Mais, à ce prix, le gouvernement impérial gardait quelque argent pour l'entretien de la cour, pour ces dépenses d'ostentation vaine auxquelles il tenait tant, et par lesquelles il se flattait de faire illusion encore et d'éblouir le monde comme autrefois. Rien n'est à cet égard plus lamentable que ce traité du cérémonial, composé vers le milieu du xiv^e siècle, et où sont longuement décrits les uniformes pompeux des dignitaires auliques, les chapeaux de couleurs diverses dont ils se coiffaient, les souliers variés dont ils étaient chaussés, les insignes qui désignaient leurs charges et le rang hiérarchique que leur attribuait le cérémonial. A lire ce petit livre, Byzance semble toujours resplendissante de pourpre, de pierreries et d'or, et plus soucieuse que jamais de luxe, de fêtes

magnifiques et d'étiquette cérémonieuse. Mais que l'on considère la réalité. Au milieu du xiv^e siècle, l'empereur Jean Cantacuzène déclare : « Il n'y a plus d'argent nulle part. Les réserves ont été dépensées, les bijoux impériaux vendus, et les impôts ne rentrent plus, le pays étant complètement ruiné ». La femme du même souverain constate que l'empire est réduit à rien, qu'il est tombé au dernier degré de la pauvreté, « à ce point, dit-elle, que je n'ose en parler, pour ne pas rougir devant ceux qui m'écoutent ». Et voici un autre fait, plus significatif encore. Cette cour elle-même, à laquelle la vanité byzantine voulait conserver à tout prix une apparence de splendeur, était impuissante désormais à cacher sa détresse. Lors du mariage de l'empereur Jean V Paléologue, en 1347, le festin de noces fut servi dans de la vaisselle de terre et d'étain, et pas une pièce d'or ou d'argent ne parut sur la table. Les costumes, les diadèmes impériaux étaient ornés de verroteries de couleur en place de pierres précieuses, de cuir doré au lieu d'or. Et Nicéphore Grégoras, qui rapporte cette histoire, remarque justement : « Quiconque est un peu au courant des usages comprendra par là, ainsi que par les autres détails qui ne furent pas conformes à l'étiquette, quelle détresse pesait impérieusement sur toutes choses » ; et tristement il conclut : « Ainsi étaient ruinées et évanouies l'antique prospérité et la splendeur ancienne de l'empire romain. Et ce n'est point sans honte que j'en fais le récit ». Pour que la cour byzantine consentît à une telle humiliation, il fallait que la misère financière fût profonde. C'est qu'en effet le trésor était absolument vide : « On n'y trouvait, dit encore Grégoras, que de l'air et de la poussière ».

Aussi les derniers des Paléologues étaient-ils réduits aux pires expédients. Pour trouver de l'argent, Jean V donnait en gage les bijoux de la cou-

ronne ou abandonnait un territoire en échange de quelques milliers de ducats. Le basileus devenait la proie des usuriers et, chose étrangement humiliante, il était, au cours d'un voyage en Occident, arrêté pour dettes à Venise, et on l'y retenait aussi longtemps qu'il n'aurait pas remboursé ses créanciers. Quand on se rappelle quel très grand personnage était jadis l'empereur de Byzance, on sent toute la détresse qu'atteste cette lamentable histoire.

Tout montrait la même misère. En 1423, l'empire en était à ce point qu'il vendait pour 50.000 ducats aux Vénitiens Thessalonique, la seconde ville de la monarchie. Au commencement du xv^e siècle, à Constantinople, le plus beau quartier de la ville était en ruines; et, pour l'entretien même de Sainte-Sophie, on ne trouvait pas toujours l'argent nécessaire. Déchue de son ancienne splendeur, fort dépeuplée — « on y trouve, dit un voyageur du xv^e siècle, beaucoup plus de vide que de plein », — la capitale byzantine mourante semblait porter le deuil de la monarchie ruinée; et si elle continuait encore à faire figure dans le monde, à attirer en foule les voyageurs et les commerçants, d'autres que ses habitants profitaient de la situation merveilleuse qu'elle occupait et tiraient avantage de ce qui longtemps avait fait sa richesse.

CHAPITRE VII

La décadence militaire et l'émiettement territorial de l'empire.

La diminution des effectifs. — La diminution de valeur de l'armée. — Le commandement de l'armée. — Les conséquences de la décadence militaire. — L'émiettement territorial de la monarchie. — La perte de l'Asie. — La décadence de l'empire au XIII^e siècle. — La ruine de l'empire sous les Paléologues.

Si graves que fussent les causes de décadence qui viennent d'être analysées, l'empire byzantin cependant aurait pu durer sans doute, s'il avait conservé les fortes institutions sur lesquelles était fondée sa puissance militaire et cette armée qui tant de fois lui avait valu des triomphes éclatants. Une des causes principales de la ruine de la monarchie fut assurément la diminution progressive et l'épuisement final de sa force militaire. Il importe donc de préciser les multiples raisons de ce fait capital.

I

La diminution des effectifs. — Tout d'abord, à mesure que le temps marche, cette armée apparaît moins nombreuse. A mesure que se rétrécissait l'étendue de l'empire, le recrutement régional devait naturellement fournir moins de soldats. Or, au XI^e siècle, les Turcs conquièrent l'Asie Mineure, d'où

l'empire tirait ses meilleures troupes ; en 1204, la quatrième croisade amène la dislocation de la monarchie, que les Paléologues ne reconstitueront que d'une façon très incomplète et avec un territoire fort diminué ; au xiv^e siècle enfin, les Ottomans et les Serbes s'emparent de la plus grande partie des provinces européennes, en particulier de la Thrace et de la Macédoine, qui pendant tant de siècles avaient apporté d'excellents contingents à l'armée. Si bien qu'en vérité le gouvernement impérial souvent ne savait plus où prendre les soldats dont il avait besoin.

L'institution des fiefs militaires avait pendant longtemps donné une base solide à ce recrutement régional ; et elle semble avoir subsisté jusqu'aux derniers temps de l'empire. Mais la perte des provinces asiatiques, où l'on évalue à 36.000 le nombre de ces feudataires, enlevait à l'armée une partie importante des éléments que lui fournissait ce système ; et d'autre part les usurpations des grands n'avaient pas plus épargné les terres militaires que la petite propriété des pauvres, de sorte que, malgré les efforts de la législation impériale, le nombre de ces fiefs avait, par là encore, inévitablement diminué. Or les conséquences de cette diminution étaient graves, puisque sur l'institution des fiefs militaires reposait essentiellement la défense des frontières.

Enfin les dangers que présentait le système de recrutement régional avaient, on le sait, déterminé d'assez bonne heure le gouvernement impérial à remplacer le service effectif des sujets par une taxe militaire, et de là était résultée une transformation profonde dans l'esprit public comme dans la constitution de l'armée. De plus en plus les populations avaient perdu le goût des armes ; de plus en plus les troupes byzantines avaient été pour la plus grande part composées de mercenaires. Assurément, jusqu'aux derniers temps de l'empire, on

continua à lever des soldats dans les provinces. Mais ce sont de bien médiocres ressources qu'offre ce recrutement régional. Pachymère raconte qu'en 1302 tout ce qu'il y avait dans l'armée de troupes nationales, ayant su que leurs provinces natales étaient menacées par l'invasion, se débanda sans hésiter, et que les hommes retournèrent en hâte dans leur pays, pour veiller à leurs intérêts particuliers. Grégoras rapporte qu'en 1329 l'armée impériale, si l'on met à part 2.000 cavaliers d'élite, ne comprenait que des boutiquiers et des artisans, dont le seul souci était de savoir comment ils prendraient plus aisément la fuite. On conçoit que, dans ces conditions, le gouvernement eût renoncé presque complètement à tirer sérieusement parti de ces contingents « romains », sur lesquels, comme dit un historien, « s'acharnait visiblement la colère divine », et qu'il eût plus de confiance dans les services des mercenaires.

Mais les empereurs se heurtaient ici à un autre embarras. Assurément, au XIII^e et au XIV^e siècle aussi bien qu'aux siècles antérieurs, il ne manquait pas d'aventuriers prêts à vendre leurs services à qui les payait bien. Alains, Serbes, Bulgares, Catalans, Turcs, Italiens, Allemands étaient tout disposés à venir par milliers combattre sous les drapeaux byzantins. Mais le basileus n'était plus maintenant aussi riche qu'autrefois, et les mercenaires se faisaient payer cher : si bien que les empereurs hésitaient souvent devant leurs exigences, « calculant, dit un historien, que la dépense serait grande et difficile à supporter pour le trésor public, plus en détresse que jamais ».

Il résulte de tout ceci que les effectifs des armées impériales n'étaient point en général fort considérables. On se tromperait gravement si l'on prenait à la lettre les affirmations des historiens byzantins du XIV^e siècle, lorsqu'ils parlent, en termes d'ailleurs

assez vagues, des troupes nombreuses, des forces importantes rassemblées par les empereurs, ou si l'on ajoutait foi aux gasconnades de Ramon Muntaner, lorsqu'il montre — sans doute pour rehausser leur gloire — ses compatriotes catalans aux prises avec des armées grecques de 50.000 à 100.000 combattants. Quand on considère les chiffres précis que fournissent les historiens, on s'aperçoit vite que quelques milliers d'hommes constituent en ce temps une force redoutable. Les expéditions les plus importantes sont entreprises avec 10 ou 12.000 hommes, souvent avec un nombre encore moindre de soldats; les 6 à 7.000 hommes de la Grande Compagnie catalane apparurent, au commencement du xiv^e siècle, dans le désarroi des forces impériales, comme des sauveurs qu'on ne pouvait payer trop magnifiquement; l'arrivée de 10.000 Alains demandant à servir le basileus sembla un événement de haute importance, « tant, dit un historien, l'empire était malade et réduit à l'extrémité »; un renfort de 7.000 auxiliaires serbes, de 6.000 ou de 10.000 cavaliers turcs, paraît de nature à changer la face des choses et à assurer la victoire au parti qu'ils viennent soutenir. Les adversaires que l'on combattait n'étaient souvent au reste pas plus nombreux: en 1329, « l'innombrable armée » du sultan Orkhan se compose de 8.000 soldats à peine. De ces guerres incessantes, beaucoup — si l'on excepte les grands assauts turcs sur Constantinople — ne sont évidemment que de très petites guerres; et en tout cas Byzance épuisée n'y peut plus mettre en ligne que de petites armées, auxquelles seuls ses mercenaires assurent encore quelque valeur et quelque solidité.

La diminution de valeur de l'armée. — Encore ces mercenaires eux-mêmes avaient-ils perdu quelques-unes de leurs qualités d'autrefois. A mesure

que le gouvernement impérial, plus faible et moins riche, tenait moins bien en main les auxiliaires qu'il employait, tous les défauts inhérents à une armée de mercenaires — et dont Byzance avait toujours souffert — s'accroissaient nécessairement et devenaient intolérables. Plus indisciplinées, plus exigeantes que jamais, ces redoutables bandes étaient maintenant plus dangereuses pour l'empire que pour l'ennemi. Vivant sur le pays, elles pillaient, dévastaient tout sur leur passage, et au jour de la bataille, elles n'hésitaient pas à abandonner la cause impériale, si pour quelque raison elles étaient mécontentes de leur chef ou si elles espéraient plus d'avantages de l'autre parti. Souvent, après quelques mois à peine de service, elles réclamaient leur congé, déclarant qu'elles ne pouvaient supporter les fatigues d'une longue campagne et qu'elles voulaient du repos pour jouir en paix du fruit de leurs victoires; et quand on repoussait leurs demandes, elles refusaient tout net l'obéissance, se révoltaient et massacraient les généraux chargés de les ramener au devoir. Ce n'est pas tout. Entre les divers contingents de mercenaires, c'étaient des jalousies, des rivalités perpétuelles, selon que les uns étaient mieux payés ou plus honorés que les autres, et souvent cette animosité tournait entre eux en luttes ouvertes et en rixes sanglantes. Les généraux de l'empereur n'avaient sur ces hommes qu'une autorité fort incertaine. « Comme les auxiliaires turcs, écrit quelque part Cantacuzène, étaient trop nombreux pour que les Romains pussent les diriger, ils s'en allaient de leur propre initiative partout où ils trouvaient à gagner. » Ce n'est pas tout encore. Serviteurs peu fidèles et peu sûrs, les mercenaires devenaient souvent pour l'empire des adversaires, et d'autant plus redoutables que, sachant la faiblesse de la monarchie, ils l'exploitaient. Tous

ces aventuriers ne songeaient qu'à travailler pour eux-mêmes, les hommes pour faire du butin et ramasser de l'argent, les chefs pour devenir de grands personnages, comblés d'or et de dignités, et pour se tailler dans l'empire des seigneuries et des principautés. Quant à la défense de la monarchie, c'était pour tous le moindre souci.

On le vit, dès la fin du ^x^e siècle, par l'étrange aventure de ces condottieri normands, les Hervé, les Robert Crépin, les Roussel de Bailleul qui, dans l'anarchie de l'empire, tentèrent de faire fortune et faillirent fonder en Asie Mineure une Normandie, comme il s'en fondait vers le même temps en Angleterre et en Sicile. L'histoire de la Grande Compagnie catalane, au début du ^{xiv}^e siècle, fut plus caractéristique encore. En 1302, l'empereur Andronic II avait pris au service de l'empire 6 à 7.000 mercenaires espagnols, que la paix récemment conclue entre le roi d'Aragon et Charles d'Anjou laissait inoccupés en Occident. Pour s'assurer le concours de ces rudes et magnifiques soldats, le basileus leur avait promis une haute paie, double de celle que l'empire accordait d'ordinaire à ses auxiliaires, et à leur chef Roger de Flor la dignité de grand-duc et la main d'une princesse impériale. Byzance allait payer cher son imprudente libéralité. Dès le lendemain de leur arrivée en Orient, les Catalans troublaient Constantinople par une sanglante échauffourée, où ils livraient bataille aux Génois de Galata dans les rues de la capitale. En Asie, où on les envoya ensuite, ils se disputèrent avec les mercenaires alains qu'on leur avait associés, et les deux troupes en vinrent à une lutte ouverte; en outre, installés à Cyzique, les Catalans vivaient sur le pays, commettaient tous les excès, « faisant pis, dit un chroniqueur, que ne l'eussent fait les ennemis ». Ce fut bien autre chose quand on les ramena en Europe. Roger de Flor

avait sans cesse des exigences nouvelles : pour ses hommes, il demandait et obtenait des sommes énormes — au total plus d'un million de besants — pour lui-même, la haute dignité de César et la promesse d'une principauté en Asie. Ses soldats d'autre part se comportaient comme en pays conquis, enlevant les récoltes, tuant les animaux, s'emparant des chevaux et de l'argent, violant les femmes et massacrant quiconque osait leur résister. Quant aux chefs, leur insolence était sans égale. Bérenger d'Entença gardait la vaisselle d'argent et d'or dans laquelle l'empereur lui avait fait porter les mets de la cuisine impériale ; il faisait défiler ses vaisseaux devant le palais des Blachernes sans daigner saluer le basileus ; il s'amusait, en présence des hauts dignitaires de la cour, à se servir du manteau de cérémonie, insigne de la dignité de grand-duc qu'il avait obtenue, comme d'un sac pour puiser de l'eau de mer. Les Byzantins finirent par perdre patience : Roger de Flor fut assassiné à Andrinople. Mais alors les Catalans furieux déclarèrent la guerre à l'empereur. Installés à Gallipoli, pendant deux années entières ils bloquèrent de là Constantinople, battant les troupes impériales chargées de les déloger, entraînant dans leur révolte les mercenaires turcs du basileus, pillant la Thrace épouvantablement, et poussant leurs chevauchées jusqu'aux portes de la capitale. Ne reconnaissant plus aucune autorité, ils se dénommaient « l'armée des Francs qui règnent sur le royaume de Macédoine », et fièrement leur chef s'intitulait « par la grâce de Dieu, grand-duc de Romanie, seigneur d'Anatolie et des îles de l'Archipel ». Et l'empereur assistait impuissant à ce lamentable spectacle, signe manifeste de la décadence de l'empire. Quand enfin la Thrace fut épuisée, la Compagnie partit pour la Macédoine, et pendant deux ans encore elle s'y installa, ravageant

tout ; il s'en fallut de peu que Thessalonique ne tombât aux mains des Catalans ; les couvents de l'Athos reçurent leur sinistre visite ; puis ils passèrent en Thessalie et finalement se mirent au service du duc franc d'Athènes. Mais ils se brouillèrent vite avec lui, et leur longue et pittoresque odyssee s'acheva, de façon assez inattendue, par la victoire où ils écrasèrent la chevalerie franque sur les bords du lac Copais et par l'établissement d'un duché catalan au pied de l'Acropole.

L'empire ne souffrit guère moins des mercenaires turcs, qu'employaient si volontiers les souverains du milieu du xiv^e siècle. C'étaient, au témoignage de tous les contemporains, des soldats admirables. Mais c'étaient de terribles alliés. « Pour les Turcs, dit l'empereur Jean Cantacuzène, qui d'ailleurs fit sans cesse appel à leurs services, tuer est une joie, faire des prisonniers et les réduire en esclavage est un plaisir plus grand que n'importe quel butin. Ils n'ont aucune miséricorde, aucune pitié pour les malheureux, car ils sont les ennemis naturels des Romains, à cause de la profonde différence de la religion. » « Combien de pillages, dit Grégoras, combien d'esclavages les Turcs ont infligés aux chrétiens, combien d'insolentes agressions ils ont commises contre les lieux consacrés, il est impossible de le raconter. » Et ailleurs : « Du fait de la coutumière tyrannie des Turcs, l'empire romain était plus malade encore que d'ordinaire ». Tout cela n'empêchait point Jean Cantacuzène de demander au sultan Orkhan, son gendre — car l'empereur très chrétien n'avait pas rougi de marier sa fille à un infidèle — 10.000 cavaliers en 1348, et 20.000 en 1349, et 10.000 encore en 1353, ni l'impératrice Anne de s'en faire envoyer 6.000 par d'autres princes musulmans d'Asie. Sans pudeur, les deux partis employaient les infidèles et, dans le palais impérial même,

les Turcs, traités en amis, se permettaient toutes les libertés. Au grand scandale des chrétiens, ils troublaient les saints offices par leurs danses et par leurs chants. Et aussi bien déjà ils se sentaient les maîtres de l'empire.

Le commandement de l'armée. — On imagine aisément que les généraux byzantins avaient quelque peine à tirer parti de soldats de cette sorte ; d'autant plus que les mercenaires, toujours commandés par des officiers de leur race, obéissaient plus volontiers à leurs chefs nationaux qu'aux représentants de l'empereur, et que par ailleurs les Grecs refusaient souvent de servir à côté des étrangers et menaçaient de désertir, si on prétendait leur imposer ce contact odieux. Pour tenir en main tant d'éléments disparates et indisciplinés, il eût fallu des chefs éminents. Or Byzance ne trouvait plus, pour les mettre à la tête de ses armées, des hommes tels que ceux dont jadis la personne et la gloire imposaient si fortement aux troupes qu'ils commandaient. Qu'il en faille chercher la cause dans l'affaiblissement incontestable de l'esprit militaire chez les Byzantins, ou bien dans l'impossibilité d'obtenir des victoires avec des armées peu nombreuses et mal disciplinées, il est certain qu'après les empereurs de la maison des Comnènes, on ne rencontre plus guère de grands chefs de guerre à la tête des armées impériales. Si l'on met à part Jean Vatatzés et Michel Paléologue au ^{xiii}^e siècle, Jean Cantacuzène au ^{xiv}^e, et le dernier empereur de Byzance, Constantin Dragasès, qui sut en 1453 mourir en héros, aucun nom glorieux ne se trouve plus dans l'histoire militaire de la monarchie. Ce sont des Français, Boucicaut, Châteaumorand, qui assurent au commencement du ^{xv}^e siècle la défense de Constantinople et qui donnent une dernière illusion de gloire à l'empire mourant des Paléologues.

Les conséquences de la décadence militaire. — On voit les inévitables et graves conséquences de cette décadence des institutions militaires. Cette armée numériquement faible, indisciplinée et mal tenue en main, médiocrement commandée en général, ne suffit plus comme autrefois à défendre l'empire. D'autre part, le robuste système de citadelles, qui jadis avait si longtemps protégé les frontières de la monarchie, a presque complètement disparu. Sans doute, il existe encore des places fortes nombreuses, qu'occupent des garnisons plus ou moins importantes ; mais ces places sont bien souvent, comme Philadelphie ou Magnésie en Asie au commencement du *xiv^e* siècle, comme Didymotique ou Thessalonique en Europe au courant du même siècle, absolument isolées au milieu d'un pays submergé par l'ennemi ; et si héroïque que puisse être la résistance locale des garnisons enfermées dans ces citadelles, leur effort, que ne dirige plus aucune vue d'ensemble, est insuffisant à défendre les frontières et à garantir la sécurité des campagnes : Serbes, Turcs, Bulgares pénètrent au cœur de l'empire, sans qu'aucun obstacle sérieux arrête leur marche. Et aussi bien les armées impériales, réfugiées derrière les murailles des villes, ne se risquent plus guère à affronter l'ennemi, et ces villes se défendent tant bien que mal, chacune pour son propre compte. « Lorsqu'on n'eut plus que de mauvaises armées, écrit Montesquieu, que souvent même on n'en eut plus du tout, la frontière ne défendant plus l'intérieur, il fallut le fortifier : et alors on eut plus de places et moins de force, plus de retraites et moins de sûreté. »

Vainement les empereurs s'efforcèrent parfois de reconstituer l'armée ou la flotte. Les événements semblent comme à plaisir déjouer leurs intentions. Au *xii^e* siècle, les Comnènes avaient fait, pour restaurer la puissance militaire de Byzance, un grand et

heureux effort : ils n'en obtinrent pas, du fait des Croisades, tous les effets qu'ils en pouvaient espérer. Obligés de surveiller les armées innombrables qui venaient d'Occident, de régler leur marche à travers les provinces, de défendre Constantinople contre leurs convoitises, les empereurs du XII^e siècle durent plus d'une fois négliger l'ennemi qui menaçait les frontières, et la nécessité de garder des troupes pour combattre les adversaires éventuels que pouvaient être les Latins détourna trop souvent de son véritable rôle l'armée reconstituée par l'activité des souverains. Plus tard, les longues guerres civiles du XIV^e siècle, en énervant la discipline, en faisant prendre aux soldats et aux chefs de déplorables habitudes de défection et de trahison, en introduisant en grand nombre de dangereux auxiliaires dans l'armée, en ouvrant la porte enfin aux adversaires de la monarchie, eurent de pires conséquences encore. Jean Cantacuzène s'efforça vainement de reconstruire la flotte, de renforcer l'armée, de renouveler les machines de guerre : il dut, devant les menaces des Génois, abandonner en grande partie ses projets. Un peu plus tard, le sultan Bajazet obligeait l'empereur Jean V à démolir les remparts qu'il faisait élever pour mieux protéger Constantinople. Et l'empire était enfermé dans un cercle vicieux lamentable : il était trop faible pour résister aux injonctions de ses ennemis, et ces injonctions lui ôtaient précisément le moyen de retrouver la force qui aurait pu le sauver. La monarchie s'en allait donc progressivement à la ruine et, impuissante à se défendre, elle voyait s'émietter lentement les territoires dont elle se composait.

II

L'émiettement territorial de la monarchie. — Malgré les pertes territoriales que l'empire avait plus

d'une fois subies au cours du VII^e et du VIII^e siècle, pourtant, jusqu'au commencement du XI^e siècle, il faisait dans le monde figure de très grande puissance. A la fin du règne de Basile II, la monarchie s'étendait du Danube à l'Euphrate, de la Syrie et de l'Arménie aux extrémités de l'Italie. A partir du milieu du XI^e siècle, les choses allaient prendre un autre cours, et les pertes territoriales que fera l'empire ne seront désormais plus jamais réparées.

La perte de l'Asie. — L'apparition des Turcs Seldjocides en Asie Mineure porta le premier coup grave à l'empire. Conduits par trois hommes remarquables, Togrul-beg, Alp-Arslan, Malek-shah, progressivement les conquérants se rendent maîtres de presque toute l'Anatolie. En 1054, ils franchissent l'Euphrate ; en 1064, ils prennent Ani, le dernier refuge de l'indépendance arménienne ; en 1069, ils s'emparent de Mélitène, arrivent à Césarée ; en 1070, ils atteignent Iconium. La grande défaite de Romain Diogène à Mantzikert (1071) consomma la perte de l'Asie. Le sultanat de Roum se fonde au centre de l'Anatolie, et les Turcs progressent dans toutes les directions, emportant Antioche au sud, Néo-Césarée, Sébaste au nord-est, Philadelphie et Smyrne vers l'ouest, Cyzique et Nicée au nord. A la fin du XI^e siècle, les Grecs ne possédaient plus en Asie que les provinces septentrionales, Héraclée du Pont, la Paphlagonie, Trébizonde. Sans doute, les Comnènes, au XII^e siècle, réussirent à reprendre une partie de l'Asie, à reconquérir presque tout le littoral de l'Anatolie, à reporter leurs armes à l'est jusqu'au delà de l'Halys, au sud jusqu'à la vallée de Méandre et à réduire le coin que les territoires musulmans formaient entre ce fleuve et la côte méridionale de l'Asie Mineure ; ils ne purent empêcher les sultans de Roum de s'agrandir, soit aux dépens de leurs voisins musulmans, soit

de l'empire même; et la terrible défaite que Manuel Comnène éprouva à Myrioképhalon (1176) fit perdre en un jour tous les avantages obtenus, et ruina définitivement la domination byzantine en Anatolie. De cette Asie Mineure, qui si longtemps avait été le réservoir des forces de l'empire, Byzance, à la fin du XII^e siècle, ne possédait plus qu'une étroite bande de territoire le long des côtes de la mer Noire et dans le nord-est de l'Anatolie. Et par là l'empire grec, rejeté de plus en plus vers ses provinces européennes, perdait chaque jour davantage son équilibre et son plus solide appui.

La dislocation de l'empire au XIII^e siècle. — La prise de Constantinople en 1204 par les Croisés et le partage de l'empire qui en fut la conséquence marquent la seconde étape de la dislocation de l'empire byzantin. Dès la fin du XII^e siècle, la reconstitution par Etienne Némanya d'une Serbie indépendante et la fondation de l'empire vlaquo-bulgare sous la dynastie des Asanides avaient fait perdre à Byzance tout le nord de la péninsule balkanique. Peu après, la quatrième croisade fit naître sur les ruines de la monarchie toute une poussière d'États, grecs et latins : empire de Trébizonde et empire de Nicée, despotat d'Épire, principautés de Philadelphie et de Rhodes, pour les Grecs ; empire de Constantinople et royaume de Thessalonique, duché d'Athènes et principauté d'Achaïe, seigneuries vénitiennes de l'Archipel, pour les Latins. Et sans doute, de ces États, beaucoup furent éphémères : mais à vivre ainsi d'une existence propre, beaucoup des provinces qui composaient autrefois l'empire perdirent à jamais le souvenir de l'ancienne unité impériale. Quand, en 1261, les Paléologues rentrèrent à Constantinople et reconstituèrent la monarchie, ils furent impuissants à réannexer ce qui jadis avait obéi aux Comnènes. Leur empire ne

comprit plus que le nord-est de l'Asie, en Europe Constantinople et la Thrace, une partie de la Macédoine avec Thessalonique, quelques îles dans le nord de l'Archipel et une portion de la Grèce continentale. A côté d'eux, il y eut un empire de Trébizonde occupant tout le littoral de la mer Noire, d'Héraclée au Caucase, un despotat d'Épire et, en Thessalie, une principauté de Grande-Vlachie ; il y eut des possessions vénitiennes dans le Péloponèse, à Corfou, à Cérigo, en Crète et des seigneuries vénitiennes dans toutes les îles de l'Archipel, des possessions génoises sur le littoral anatolien et dans les grandes îles qui le bordaient, à Chios, à Lesbos ; il y eut un duché d'Athènes enfin dans la Grèce centrale et une principauté d'Achaïe dans le Péloponèse. Vingt dominations s'installèrent dans ce qui avait été l'empire grec, et ce qui maintenant s'appelait de ce nom était plus faible que jamais.

La ruine de l'empire sous les Paléologues. — L'entrée en scène des Turcs Osmanlis au ^{xiv}^e siècle allait consommer sa ruine. Tandis qu'au nord les jeunes États balkaniques s'agrandissaient aux dépens de la vieille monarchie, qu'Étienne Douchan, au milieu du ^{xiv}^e siècle, conquérait presque toute la Macédoine, et se proclamait « tsar des Serbes et des Romains », tandis que la Bulgarie s'étendait en Thrace, les Ottomans achevaient la conquête de l'Asie. Ils prenaient Brousse, qui devenait, en 1326, la capitale des sultans, Nicomédie, Nicée ; en 1340, de toute l'Asie, l'empire ne possédait plus guère que Philadelphie, qui demeura grecque jusqu'en 1391. En 1354, les Turcs passaient en Europe et s'installaient à Gallipoli. En 1360, ils prenaient Andrinople et y établissaient leur capitale. Bientôt la Thrace entière fut entre leurs mains. Constantinople, isolée du reste de l'empire, ne formait plus, avec Selymbria, Rodosto,

Héraclée, qu'une enclave au milieu de l'État turc, et elle avait grand' peine à communiquer par mer avec les territoires que les Byzantins conservaient encore, Thessalonique, la Thessalie, le despotat de Morée. L'empereur, cerné, bloqué dans sa capitale, était obligé de payer tribut au sultan et de lui fournir un contingent militaire. En 1397, Bajazet soumettait la Thessalie ; en 1430, les Turcs prenaient Thessalonique ; en 1446, Mourad II envahissait la Morée. Constantinople était maintenant à elle seule presque tout l'empire.

Pourtant elle résistait. En 1397, en 1422, elle repoussait avec succès l'assaut des Ottomans. Mais la ville était à bout. Lorsque, en 1453, Mahomet II vint lui donner l'assaut suprême, à peine trouva-t-on 8.000 hommes pour la défendre ; et encore les meilleurs étaient-ils des étrangers. Sur 30 ou 35.000 habitants en état de porter les armes, il ne se rencontra pas 5.000 Grecs — exactement 4.973 — disposés à combattre pour leur patrie. Les 3.000 autres étaient des Génois et des Vénitiens, quelques Crétois et quelques Espagnols, auxquels on peut ajouter les 2.000 marins formant les équipages des navires entassés dans la Corne d'Or. C'était peu pour résister aux 160.000 hommes, à la formidable artillerie, à l'immense flotte du sultan ; ils tinrent pourtant pendant huit semaines — du 6 avril jusqu'au 29 mai 1453 — héroïquement, et cette défense glorieuse a mis une suprême beauté sur l'empire expirant. Mais, en fait, quand Constantinople tomba, il y avait presque un siècle déjà que la monarchie était morte, morte de la misère de ses finances et de l'épuisement de sa puissance militaire.

CHAPITRE VIII

Byzance et l'Occident.

Les raisons religieuses de l'antagonisme. — La rupture politique entre Rome et Byzance. — La rupture religieuse. — Les raisons politiques. — Les raisons commerciales. — Byzance et l'Occident à l'époque des Paléologues.

On s'est demandé parfois si l'intervention de l'Occident n'aurait point pu sauver Byzance de la ruine et si, en se désintéressant trop, comme ils firent, des destinées de l'empire, les Latins n'ont point précipité sa chute et méconnu en même temps les intérêts de la chrétienté. Il y aurait, ce semble, quelque exagération à croire que le secours de l'Occident aurait suffi à relever la monarchie épuisée. La décadence de l'empire oriental s'explique amplement, on l'a vu, par des causes spécifiquement orientales. Mais il est vrai aussi que, par leurs convoitises et leurs haines, par l'hostilité millénaire qu'ils lui marquèrent, les Latins n'ont pas peu contribué à affaiblir l'empire grec. Il n'est donc point inutile d'examiner les raisons multiples de cette mésintelligence, qui de bonne heure divisa Byzance et l'Occident, et ce qu'il en coûta à la monarchie.

I

Les raisons religieuses. — Entre la papauté et l'Eglise grecque, les relations furent de bonne heure difficiles. Les ambitions des patriarches de Constan-

tinople, le désir qu'ils ne se dissimulaient pas d'être les égaux des papes inquiétait et froissait les susceptibilités romaines. Dès le v^e siècle, Léon le Grand protestait énergiquement contre le canon du concile de Chalcedoine qui accordait à l'évêque de la ville impériale les mêmes prérogatives honorifiques qu'à l'évêque de l'ancienne Rome. Au vi^e siècle, Grégoire le Grand s'élevait plus vigoureusement encore — et d'ailleurs sans plus de succès — contre le titre de patriarche œcuménique que prenaient, avec le consentement de l'empereur, les chefs de l'Eglise byzantine. Inversement, le droit que revendiquaient les successeurs de saint Pierre de soumettre à la primauté romaine l'Eglise orientale choquait très vivement l'esprit d'indépendance du clergé byzantin et surtout éveillait les défiances du nationalisme grec.

Mais une différence plus profonde séparait les deux mondes et contribuait à les rendre inintelligibles l'un à l'autre. En face des prélats orientaux, instruits, ingénieux et subtils, habiles à raisonner sur les questions de foi, l'Eglise d'Occident apparaissait singulièrement ignorante et rude. De plus en plus elle entendait mal le grec, elle ne comprenait rien aux hérésies compliquées pour lesquelles se passionnait Byzance, et sa foi droite et simple, fermement attachée à la tradition orthodoxe, voyait avec beaucoup d'inquiétude et un peu de mépris toutes ces dangereuses imaginations orientales. Une sorte d'aversion instinctive existait entre les deux Eglises, et dès le iv^e siècle les esprits les plus éminents des deux partis s'étaient traités parfois avec une étrange sévérité. Plus tard, Grégoire le Grand disait aux Grecs : « Nous n'avons point votre finesse, mais nous n'avons point non plus votre fausseté » ; et dès le vi^e siècle, dans l'Occident entier, les Grecs passaient pour des gens compliqués perfides et peu sûrs.

Une autre question plus grave et plus redoutable

encore opposait l'Orient et l'Occident. On sait quelle autorité absolue l'empereur chrétien de Byzance prétendait exercer en matière de religion, comment il entendait, pour les choses comme pour les personnes, dicter la loi et imposer sa volonté à l'Eglise. Or, tandis que les évêques d'Orient, courtisans et mondains, empressés à gagner la faveur du prince et à solliciter son intervention, acceptaient docilement les ordres du basileus, les papes au contraire jugeaient intolérable cette ingérence de l'Etat dans les affaires de l'Eglise, et ils se refusaient, non sans intransigeance, à se faire les humbles instruments de la volonté du souverain. En face de l'empereur grec, se proclamant roi et prêtre, le pontife romain se déclarait seul juge des consciences, seul défenseur des intérêts divins ; en face de la théorie byzantine, qui mettait l'Eglise au service de l'empire, les papes Gélase et Symmaque formulaient dès le v^e siècle la théorie romaine, qui repoussait avec hauteur les prétentions impériales. Entre les deux conceptions, l'accord était impossible et le conflit inévitable. Il devait avoir pour les rapports entre Byzance et Rome les plus graves conséquences.

La rupture politique entre Rome et Byzance. — Dès la fin du v^e siècle, un schisme, résultat de la politique religieuse des empereurs Zénon et Anastase, avait séparé pour plus de trente ans l'Eglise d'Orient et l'Eglise d'Occident. La situation devint plus délicate encore lorsque les conquêtes de Justinien, remplaçant l'Italie sous l'autorité byzantine, firent du pape le sujet direct de l'empereur. Habités à trouver dans les patriarches d'Orient de dociles exécuteurs de leurs volontés, les basileis, du vi^e au viii^e siècle, prétendirent obtenir des évêques d'Occident la même obéissance et, pour les soumettre, aucune rigueur ne leur parut excessive, aucun châtement arbitraire. Pendant deux siècles, rien ne fut épargné pour briser la

résistance des pontifes romains : les uns furent déposés, d'autres arrêtés, transportés de force à Constantinople, emprisonnés, maltraités ; Martin I^{er} fut condamné et mourut en exil. D'autres furent en butte aux complots, aux attaques ouvertes des officiers impériaux ; le palais pontifical plus d'une fois fut envahi, le trésor de l'Eglise pillé, la vie du pape menacée. Mais cette politique, qui réussissait en Orient, fut sans effet en Italie. C'est que, en face de l'Etat, la papauté était devenue une puissance, consciente de l'influence qu'elle exerçait dans la péninsule et de l'autorité morale qu'elle avait acquise dans tout l'Occident. Progressivement, au cours du VII^e et du VIII^e siècle, les papes ont senti croître leur force. Ils ont vu leur autorité se substituer lentement à celle de l'administration byzantine et les officiers de l'empereur demander et accepter leurs conseils. Ils ont vu les basileis admettre leur intervention dans la conduite des affaires politiques et solliciter plus d'une fois leur appui. Surtout ils ont vu les populations italiennes témoigner en toute occasion leur attachement à cette Eglise qui était leur unique protectrice en face des barbares et ne point hésiter à prendre les armes pour sa défense. Grandis par le souvenir de Rome, encouragés par l'éloignement des empereurs, les papes se sont donc hardiment posés en défenseurs de l'orthodoxie contre les hérésies orientales ; courageusement ils ont combattu, condamné les monothélites au VII^e siècle, les iconoclastes au VIII^e, sans se laisser effrayer ni fléchir ; et quoique, pendant bien longtemps, cette opposition religieuse n'ait nullement entamé la fidélité des évêques de Rome à la monarchie, insensiblement pourtant le conflit se transporta sur le terrain politique.

Dès le VII^e siècle, dans un procès intenté au pape Martin I^{er}, on reprochait au pontife d'avoir trahi l'empire, et à ses partisans d'être les ennemis de l'Etat.

On posait à l'abbé Maxime cette question significative : « Pourquoi aimes-tu les Romains et détestes-tu les Grecs ? » On sentait à Constantinople que peu à peu l'Italie se désaffectionnait de Byzance, qu'un sourd mécontentement grandissait dans la péninsule, et dès la fin du VII^e siècle ce mécontentement se traduisait par de sérieuses insurrections. On voyait les populations se grouper autour de Rome, s'habituer à prendre les conseils des pontifes, se soulever pour les défendre. Et on redoutait, non sans quelque raison, que la tentation ne vint aux évêques de Rome, déjà presque souverains dans leur ville pontificale, de se détacher de l'empereur hérétique et tyrannique et de chercher ailleurs une protection moins lourde et moins onéreuse. Longtemps les papes hésitèrent à consommer une rupture qui froissait toutes leurs traditions et tous leurs souvenirs. Mais quand en 751 la domination byzantine en Italie eut succombé sous les coups des Lombards, quand il devint impossible d'espérer aucun secours de Byzance lointaine et de plus en plus persécutrice de l'orthodoxie, les papes, après avoir tout fait pour sauver Ravenne et l'empire, furent amenés, pour sauver Rome des Lombards, à demander l'appui des Francs. Des mains de Pépin victorieux, Etienne II accepta les territoires jadis byzantins qui constituèrent le domaine temporel de la papauté, et il devint un souverain indépendant. C'était la rupture entre Rome et Constantinople. Aux yeux des Grecs, le pape ne pouvait apparaître que comme un sujet révolté et déloyal, qui avait contre toute justice usurpé des territoires d'empire et qui, oubliant l'empereur son maître, s'était fait illégitimement son héritier. Mais c'en était fait en Italie de l'autorité impériale. En 774, Charlemagne confirmait solennellement la donation de Pépin ; en 787, les papes cessaient de dater leurs actes officiels par les années des empereurs d'Orient. Et en plaçant, le

25 décembre de l'an 800, sur la tête de Charlemagne la couronne de l'empire d'Occident rétabli, Léon III consumma la rupture politique entre Rome et Byzance et rendit définitive la situation créée par les événements de 754.

La rupture religieuse entre Rome et Byzance. — Ainsi l'Occident avait porté un coup très grave aussi bien à la puissance réelle qu'au prestige moral de l'empire grec, et longtemps les Byzantins en gardèrent un vif mécontentement contre la papauté. Bientôt d'autres raisons allaient aigrir les rapports entre les deux Eglises. Sans parler de l'appui que demandèrent à Rome les adversaires des iconoclastes, et de leurs déclarations en faveur de la primauté romaine — démarches qui mécontentèrent à juste titre le gouvernement impérial et inquiétèrent les chefs de l'Eglise orientale — la concurrence que Byzance et Rome se firent au cours du ix^e siècle pour l'évangélisation des païens ne tarda pas à créer d'autres causes de mésintelligence. En Moravie, les évêques allemands combattirent âprement et firent échouer finalement la mission de Cyrille et Méthode. En Croatie et sur le littoral dalmate, Rome attira sous son autorité les populations slaves que les Grecs venaient de ramener à la foi orthodoxe. Dans la Bulgarie convertie par Byzance, le pape Nicolas I^{er} accueillait avec empressement les ouvertures du tsar Boris et lui envoyait sur sa demande des prêtres romains. On supportait impatiemment à Constantinople ces interventions dans la sphère d'influence que s'attribuait l'empire grec ; on s'indignait des prétentions hautaines, que la papauté ne cachait plus, d'imposer à l'Orient la primauté romaine. Ce fut la grande habileté de Photius d'exploiter ce mécontentement et de faire de sa cause personnelle une véritable cause nationale.

En face de Nicolas I^{er}, chargeant ses légats d'enquêter sur la déposition d'Ignace et réclamant le droit d'être le juge suprême du conflit, l'ambitieux patriarche de Constantinople revendiquait l'indépendance de son siège épiscopal et, sous les formules de courtoise déférence, il traitait avec le pape d'égal à égal. A l'excommunication que lançait contre lui Nicolas I^{er} (863), il répondait en anathématisant à son tour le pontife (867), en dénonçant son ingérence illégale dans les affaires de l'Eglise orientale et ses prétentions à la domination universelle. C'était là le fond du débat, bien plus que les menues différences de dogme, de liturgie ou de discipline — le *flioque* ou l'usage des azymes — que les polémistes byzantins mirent en avant pour justifier le schisme. En vertu des privilèges du siège apostolique, « plantés et enracinés par Dieu lui-même », le pape réclamait « la plénitude de la toute-puissance, la direction de toutes les brebis de Christ ». C'est cette prétention que ne voulaient accepter ni Photius, ni l'Eglise grecque, ni le gouvernement impérial. Et sans doute le schisme dura peu, et le triomphe de Photius fut court. L'avènement de Basile I^{er} amena la déposition du patriarche et sa condamnation solennelle au concile de 869. Mais, à cette assemblée même, on put voir combien Photius avait été l'interprète du sentiment national byzantin en combattant Rome. Quand se posa la question de savoir de quelle Eglise dépendrait la Bulgarie, l'empereur et les Orientaux furent unanimes à repousser les prétentions romaines, et le patriarche Ignace lui-même, en sacrant un archevêque grec pour la Bulgarie, ne fit que continuer la tradition de Photius. Dans ces conditions, la mésintelligence ne pouvait que s'accroître. Le rétablissement de Photius sur le trône patriarcal, le refus hautain qu'il fit de se soumettre aux engagements exigés par la papauté, la

manière dont, au concile de 879, il fit annuler et anathématiser les actes de ses adversaires et se proclama fièrement « le pontife suprême, tenant de Dieu même son autorité », tout cela mécontenta gravement l'Occident ; et si plus tard la paix se rétablit, pourtant, dès la fin du x^e siècle, l'hostilité des patriarches de Constantinople contre Rome se réveillait, en attendant qu'en 1054 l'intransigeance hautaine et maladroite de Léon IX et de ses légats donnât à l'ambition de Michel Cerouliarios le prétexte souhaité pour consommer la rupture définitive.

Désormais Rome et Byzance furent à jamais séparées, et les conséquences du schisme devaient être singulièrement graves. Aux yeux des Occidentaux, les Grecs ne furent plus désormais que des schismatiques, auxquels on ne devait ni égards ni tolérance, et dont on avait les plus justes raisons de se défier, et la papauté eut pour but constant de sa politique de refaire, de gré ou de force, l'union des Eglises. Les Byzantins d'autre part, pendant des siècles, menèrent contre les Latins hérétiques une fouguese polémique, qui ne fit qu'aigrir encore les malentendus, les rancunes et les haines. Les sentiments à l'égard de l'Occident finirent par devenir dans l'empire grec le principe même du classement des partis politiques ; être *λατινόφρων*, comme on disait, avoir et manifester des sympathies pour les Latins fut un acte de trahison à l'égard de la patrie. L'antagonisme religieux, exaspérant jusqu'au paroxysme l'hostilité irréductible des deux mondes, creusa plus profondément que toute autre cause l'abîme qui les séparait.

II

Les raisons politiques. — D'autres raisons aggravèrent le conflit entre Rome et Byzance.

Dès la seconde moitié du XI^e siècle, les ambitions de l'Occident s'étaient tournées vers le monde oriental, et les entreprises de Robert Guiscard avaient inquiété justement les Grecs. Le contact direct et immédiat que les Croisades amenèrent entre les deux mondes accrut encore entre eux la défiance et la haine. Dans la société élégante, cérémonieuse et raffinée de Byzance, les Latins apparurent comme des rustres assez mal élevés. Pleins de mépris pour les Grecs schismatiques, ils avaient perdu ce respect profond que l'Occident avait longtemps professé pour la cité impériale. Ne comprenant rien, dans leur rude suffisance, aux nuances subtiles de la politesse orientale, ils s'en trouvaient froissés dans leur amour-propre comme d'un manque d'égards. Fort excités enfin à la vue des prodigieuses richesses de la capitale grecque, ils ne dissimulaient pas leurs convoitises ; et par tout cela, ils inquiétaient légitimement les Byzantins. Les Grecs d'autre part n'inspiraient point aux Occidentaux une confiance sans bornes ; les croisés se sont plaints amèrement de l'ingratitude, de la perfidie, de la trahison des empereurs et de leurs sujets ; et il est certain que les Byzantins, exaspérés par les violences et les brutalités des gens d'Occident, les exploitèrent souvent indignement et les traitèrent, quand ils en eurent l'occasion, assez mal. Aussi, dès la première croisade, l'antagonisme fondamental qui séparait les deux civilisations se manifesta par des soupçons mutuels, de constantes difficultés, d'incessants conflits.

Les empereurs assurément firent tout leur possible pour apaiser la mésintelligence et ménager un accord entre les deux mondes qui se heurtaient. Mais ne comprenant rien au grand mouvement d'enthousiasme qui jetait l'Occident à la délivrance du Saint-Sépulcre, ne voyant dans la croisade qu'une entre-

prise purement politique, eux aussi, comme leurs sujets, se défendaient mal de la crainte de quelque tentative sur Constantinople et soupçonnaient les grands barons latins de « rêver de l'empire de Byzance ». Et surtout les empereurs étaient des Grecs. Dans ces étrangers qui envahissaient leurs états, ils ne voulaient voir que des mercenaires prêts à vendre, comme tant d'autres, pourvu qu'on les payât bien, leurs services au basileus, et ils se flattaient d'en faire des vassaux, tout disposés à prêter au maître de Byzance serment d'hommage et de fidélité. Ces prétentions, qui froissaient cruellement l'orgueil des Latins et marquaient trop clairement la distance que les Grecs mettaient entre eux et les hôtes incommodes qui leur arrivaient, n'étaient pas faites pour faciliter les choses. Et comme, par leur indiscretion, leur hauteur, leurs exigences, les Latins « naturellement effrontés et insolents, comme dit Anne Comnène, naturellement avides d'argent et incapables de résister à aucune de leurs fantaisies, et par-dessus tout bavards plus que tous les autres hommes de la terre », lassèrent plus d'une fois l'inépuisable patience du basileus, on imagine aisément que les accords conclus ne purent d'aucun côté être sincères et durables. Il est certain que les empereurs purent légitimement se plaindre de l'oubli que firent les croisés de leurs engagements et s'inquiéter du perpétuel danger que les Croisades faisaient peser sur l'empire. Il n'est pas moins certain que les Latins furent justement mécontents des mesures hostiles que prenait contre eux la prudence byzantine, des moyens parfois assez déloyaux dont les Grecs usaient pour se débarrasser d'eux, de la sourde animosité qu'ils sentaient partout autour d'eux. Dans ces conditions, durant tout le cours du XII^e siècle, l'antagonisme fondamental ne put que devenir plus âpre à chaque rencontre nouvelle. Et de

bonne heure, dans les têtes d'Occident, l'idée se forma, que pour en finir avec ces Grecs peu sûrs, plus nuisibles qu'utiles à la croisade, le recours à la force était le meilleur moyen — et le plus avantageux — de résoudre la question byzantine.

La politique des souverains grecs du XII^e siècle aggrava encore le différend. Les entreprises des Comnènes sur les principautés latines de Syrie, leur désir d'établir leur suzeraineté sur les états francs nés de la croisade, inquiétèrent l'Occident; dès le commencement du XII^e siècle, Bohémond, prince d'Antioche, prêchait la croisade, non plus contre les musulmans, mais contre l'empire grec. Le mécontentement s'accrut quand on vit Jean Comnène mettre la main sur Antioche, Manuel Comnène imposer à Renaud de Châtillon une humiliante soumission et traiter en vassaux les rois latins de Jérusalem. Il ne connut plus de bornes quand la politique impérialiste de Manuel Comnène sembla menacer directement l'Occident, poursuivre la reprise de l'Italie et la destruction du Saint-Empire romain germanique. De telles entreprises devaient attirer la foudre sur l'empire. On sait déjà avec quelle hauteur insolente Frédéric Barberousse répondait aux prétentions de Manuel Comnène. Dix ans plus tard, au cours de sa croisade, l'empereur allemand annonçait ouvertement l'intention de soumettre à son empire « toute la Romanie »; il demandait, pour prendre Constantinople, le concours des villes maritimes d'Italie et invitait le pape à prêcher la croisade contre les Grecs. Ce fut bien pis encore quand son fils Henri VI monta sur le trône.

Héritier des ambitions des rois normands de Sicile, il commença par réclamer à Isaac Ange toute la portion de l'empire grec que jadis ses prédécesseurs avaient conquise, depuis Dyrrachium jusqu'à Thessalonique; il exigeait en outre satisfaction, non

seulement des embarras que les Grecs avaient causés à son père au cours de la croisade, mais — chose caractéristique — des intrigues par lesquelles Manuel Comnène autrefois avait détaché la papauté de l'empire et tenté de chasser Barberousse d'Italie. Comme s'il était, dit un chroniqueur grec, « le seigneur des seigneurs et le roi des rois », Henri VI dictait la loi à Constantinople et déjà il rêvait de placer sur sa tête la couronne des basileis. Il avait obligé les royaumes d'Arménie et de Chypre à devenir ses vassaux ; il s'app préparait à passer en Syrie, et il comptait bien de là conquérir Constantinople et réunir en un seul empire l'Orient et l'Occident. Nicéas a raconté, dans un passage curieux et significatif, l'accueil qu'on fit à Constantinople aux demandes de l'empereur allemand. Alexis Ange se résigna — « ce qui, dit l'historien, ne s'était jamais fait jusque-là » — à acheter la paix à prix d'or. Mais, se souvenant des anciennes pratiques de la diplomatie impériale, il se flatta d'éblouir les ambassadeurs allemands par l'étalage du luxe byzantin, et pour la Noël de l'an 1196, il organisa au palais une réception splendide, où toute la cour parut en costumes éclatants. Nicéas lui-même juge que l'idée était assez inopportune et quelque peu ridicule. On le vit bien. Les Allemands ne furent nullement éblouis des magnificences qu'on leur montrait ; la vue de toutes ces richesses ne fit qu'accroître leurs convoitises et leur désir de combattre au plus tôt ces Grecs efféminés et chargés d'or comme des femmes. Vainement les Byzantins les invitaient à admirer « la splendeur des pierreries dont resplendissait l'empereur, et à goûter ces grâces printanières répandues au cœur de l'hiver ». Les ambassadeurs ripostaient insolemment qu'avant peu les Grecs auraient à remplacer leur or par du fer, pour combattre « des hommes qui ne brillent pas de l'éclat des pierres précieuses, qui ne s'enorgueillissent

sent pas de l'orient des perles ou du feu des pierres mêlées à la pourpre et à l'or, mais qui, en vrais nourrissons de Mars, ont dans les yeux des flammes de colère plus brillantes que le rayonnement des pierres précieuses, et dont les gouttes de sueur sont plus belles que la splendeur des perles ». Le temps était loin où les barbares d'Occident avaient pour Byzance une admiration respectueuse. Les Croisades avaient appris à l'Occident la richesse à la fois et la faiblesse de Byzance, et elles avaient enraciné dans tout le monde latin les préjugés hostiles à l'empire grec. Par là, peu de choses ont fait plus de mal à la monarchie.

III

Les raisons commerciales. — Les ambitions commerciales des villes maritimes d'Italie compliquèrent encore une situation déjà fort tendue.

On a vu déjà quelle fut en Orient la politique envahissante des cités italiennes et comment, dès le xi^e siècle et davantage encore au xii^e, elles se préoccupèrent — Venise surtout — d'exploiter le riche marché qui s'ouvrait à leurs entreprises. Et on a vu aussi combien les Grecs se plaignirent de l'avidité et de l'insolence de ces étrangers. La Constantinople des Comnènes était pleine de Latins : Eustathe de Thessalonique rapporte que, vers la fin du règne de Manuel, il ne s'en trouvait pas moins de 60.000 dans la capitale. La faveur que leur marquait l'empereur attirait en foule les Latins en Orient. Non seulement les négociants d'Italie peuplaient toutes les grandes villes de l'empire; mais l'armée était pleine de soldats d'Occident, Lombards, Français, Anglais, Allemands, et Manuel avait même modifié selon les usages latins

l'armement de la cavalerie byzantine. Dans l'administration, dans la diplomatie impériale, d'autres Latins tenaient une place considérable. « Méprisant, dit Guillaume de Tyr, ses petits Grecs comme des hommes mous et efféminés, Manuel confiait aux seuls Latins le soin des affaires importantes, car il comptait à juste titre sur leur fidélité et leur force. » De cette sympathie trop manifeste, les Grecs n'étaient pas moins mécontents que de l'arrogance et de la cupidité des marchands italiens. Nicéas se plaint violemment de la confiance que faisait l'empereur à ces étrangers, ignorants de la langue et de la culture grecque, « et qui crachaient mieux qu'ils ne parlaient » ; il se plaint de les voir considérés comme les meilleurs et les plus fidèles serviteurs de la monarchie, de leur voir confier les missions les plus difficiles, les fonctions les plus hautes, de voir surtout gaspiller pour les enrichir l'argent si péniblement levé sur les sujets, et il constate l'impopularité qui en rejaillissait sur le basileus.

Il en résultait surtout un accroissement de l'hostilité que les Grecs éprouvaient pour leurs exploiters. La populace turbulente de Constantinople et le clergé qui la dirigeait portaient aux gens d'Occident une haine violente, qui parfois se manifestait en de sauvages explosions de nationalisme. Ce fut le cas en 1182. Il suffit à Andronic Comnène de faire répandre le bruit que les Latins de la capitale songeaient à tomber sur les Grecs, pour que la populace attaquât le quartier latin de Constantinople. La foule furieuse pilla et brûla tout, massacra tout, clercs et laïques, femmes et enfants, les vieillards et les malades des hôpitaux même. Trois ans plus tard, les Normands prenaient Thessalonique et y vengeaient impitoyablement l'attentat de 1182. Et ces violences réciproques achevaient de creuser l'abîme entre Byzance et l'Occident.

La quatrième croisade et ses conséquences. — De ces raisons diverses — haines religieuses, ambitions politiques, convoitises économiques, irréductible antagonisme de deux races et de deux mondes — la quatrième croisade fut le résultat nécessaire. En renversant, avec la complicité tacite de la papauté, et aux applaudissements universels de la chrétienté, l'empire byzantin, en installant un comte de Flandre sur le trône des basileis, en démembrement la monarchie au profit de Venise, les Latins portèrent à Byzance un coup dont elle ne se releva jamais et exaspérèrent encore la haine des Grecs contre l'Occident. Dans cette grande catastrophe, en effet, le patriotisme byzantin se réveilla plus ardent que jamais. Assurément, du contact plus direct des deux civilisations, de ces rapports, mauvais souvent, mais fréquents et étroits, que créèrent les Croisades et qui ne cessèrent plus, un rapprochement intellectuel et social résulta. Si les Latins établis en Orient apprirent à réfléchir sur beaucoup de choses qu'ils soupçonnaient à peine, la société byzantine aussi se transforma profondément sous l'influence des idées et des mœurs occidentales; mais ce n'est guère que l'élite qui se pénétra, assez superficiellement au reste, des modes et des habitudes latines. La masse populaire demeura irréductible dans sa défiance et sa haine des étrangers, et pareillement l'Eglise grecque, toujours inquiète des ambitions romaines et qui s'épouvantait, comme d'un sacrilège, de tout rapprochement avec la papauté. La Byzance des Paléologues, plus encore que celle des Comnènes, eut sans cesse les yeux tournés du côté de l'Occident; mais les deux mondes n'en restèrent pas moins incompréhensibles et hostiles l'un à l'autre. Dans leur incommensurable orgueil, les Byzantins, « les Romains, fils de Romains », comme ils s'appelaient parfois, s'obstinèrent à ne voir dans les Latins que des « barbares », et ils n'eurent que mépris pour l'es-

prit nouveau qui soufflait d'Occident. Les Occidentaux de leur côté ne sentaient que haine pour les Grecs schismatiques et déloyaux. Dans ces conditions, l'accord était impossible.

IV

Byzance et l'Occident à l'époque des Paléologues. — La restauration de l'empire grec par les Paléologues rendit plus difficiles encore les relations des deux mondes. L'Occident s'entêta dans le désir de rétablir l'empire latin détruit, et ce fut l'ambition constante de tous les princes temporels de l'Europe, de Manfred de Hohenstaufen aussi bien que de Charles d'Anjou, d'étendre leur domination sur ce monde oriental, dont Venise et Gênes se disputaient l'exploitation économique. La papauté d'autre part s'hypnotisa dans le désir de refaire, de gré ou de force, l'union des Eglises, et elle favorisa plus d'une fois à cet effet, au cours du xiv^e siècle, les entreprises conquérantes tentées sur l'empire grec. En sorte que les Byzantins ne se trompaient guère, quand ils disaient que, dans tous leurs actes, hostilités ouvertes aussi bien que démarches d'apparence désintéressée, les Occidentaux toujours poursuivaient un même but, à savoir « la destruction de la ville, de la race et du nom grecs ».

Vainement l'intelligence politique de quelques empereurs byzantins comprit que, pour sauver l'empire, il fallait à tout prix s'accorder avec l'Occident et donner à la papauté la satisfaction de réaliser son rêve éternel de l'union des Eglises. Pour protéger la monarchie contre les ambitions menaçantes de Charles d'Anjou, pour pouvoir sans inquiétude poursuivre en Orient sa politique de restauration de l'empire, Michel VIII s'entendit au concile de Lyon avec

Grégoire X (1274) et remplaça l'Eglise byzantine sous l'autorité romaine. Pour sauver des Turcs l'empire aux abois, Jean VIII fit à la dernière heure un effort semblable et désespéré : il s'entendit avec Eugène IV au concile de Florence (1439) et rétablit l'union avec Rome. Au XIII^e comme au XV^e siècle, ces tentatives, de caractère purement politique et d'intention louable, se heurtèrent à l'intransigeance farouche, à la sottise incompréhension du clergé et du peuple grecs. L'accord de Lyon déchaîna dans l'empire une crise si redoutable que, huit ans plus tard, à la mort de Michel VIII, le premier soin de son successeur fut de dénoncer l'union. L'accord de Florence ne fut pas mieux accueilli. Le peuple de Constantinople reçut avec des outrages et des huées les prélats qui avaient signé la convention, les accusant « d'avoir pour un peu d'or vendu leur Eglise et leur pays ». Quand l'empereur voulut mettre en vigueur le traité, l'émeute gronda jusque sous les voûtes de Sainte-Sophie. « Nous aimons mieux voir régner à Constantinople le turban des Turcs que la mitre des Latins », déclaraient les fanatiques, enflammés, en face des Ottomans menaçants, d'une haine farouche contre l'Occident. Il faut bien avouer au reste que, pour ardente et passionnée qu'elle fût, cette haine n'était point aveugle. Le péril pressant de l'invasion turque n'avait rien appris à l'Occident ni changé l'orientation de sa politique anti-byzantine. Au moment où Byzance touchait à l'heure suprême, l'Occident songeait moins à la défendre qu'à profiter de sa détresse pour la conquérir.

Ce fut la grande erreur des Latins de n'avoir rien tenté pour apaiser ces défiances et ces haines. Pour secourir efficacement l'empire, il eût fallu que l'Occident se décidât à un grand effort absolument désintéressé. Il sembla parfois le comprendre, et se rendre compte aussi que l'intérêt de la chrétienté même

était d'arrêter les Turcs et de sauver à tout prix Constantinople. Mais il le comprit trop tard, et insuffisamment. La croisade de Nicopolis en 1396 échoua aussi lamentablement que la croisade de Varna en 1444 ; et en dehors de ces deux tentatives, les Latins se contentèrent de faire aux empereurs qui venaient mendier leur secours, à Jean V, à Manuel II, à Jean VIII, un accueil flatteur et des promesses vaines. A l'égard des Paléologues, l'Occident jusqu'à la fin pratiqua une politique essentiellement égoïste : il ne songea qu'à profiter de leur misère pour exploiter économiquement l'empire, pour le dominer religieusement, pour le conquérir politiquement. Finalement, la chrétienté occidentale laissa succomber Constantinople sous les coups des Turcs et, moins soucieuse des nécessités présentes que préoccupée des antipathies anciennes, des incompatibilités radicales qui séparaient les deux mondes, elle se désintéressa fâcheusement des destinées de l'empire grec et, par là, acheva sa ruine inévitable.

Pendant trois siècles et demi, de la fin du xi^e au milieu du xv^e, l'établissement d'un *modus vivendi* entre l'Orient et l'Occident fut un des problèmes essentiels de la politique européenne ; ce fut vraiment, comme on l'a dit, la question d'Orient du moyen âge. Grecs et Latins furent également impuissants à la résoudre, par défiance réciproque, par irréductible rancune. Et aujourd'hui encore, quelque chose subsiste de ces haines dans les préjugés qui, du fait de cette antipathie millénaire, demeurent attachés en Occident au souvenir de Byzance.

LIVRE IV

LES SERVICES RENDUS PAR BYZANCE

CHAPITRE I

La civilisation byzantine.

La tradition classique. — L’empreinte chrétienne. — Le contact avec l’Orient. — Le mouvement des idées. — L’histoire. — La théologie. — Le mouvement des idées philosophiques. — La variété de la pensée byzantine. — Les caractères de la littérature byzantine. — Le développement de l’art byzantin. — La vie byzantine.

Pendant plus de mille ans, de la fin du vi^e siècle au milieu du xv^e, l’empire byzantin a été le siège d’une civilisation brillante entre toutes, l’une des plus brillantes assurément que le moyen âge ait connue, et peut-être la seule civilisation qu’ait vraiment connue l’Europe entre la fin du v^e et le commencement du xi^e siècle. Tandis que les états barbares d’Occident tiraient péniblement des souvenirs épars de la tradition romaine les éléments d’une culture nouvelle, tandis que, laborieusement, y naissaient la renaissance carolingienne au ix^e siècle, la renaissance ottonienne au x^e — toutes deux moins remarquables peut-être en elles-mêmes que par comparaison avec la nuit des âges précédents, — Byzance était le centre de toutes

les élégances, le foyer d'un mouvement de pensée et d'art également remarquables. Par l'incontestable supériorité de sa civilisation, elle devait, sur le monde oriental comme sur le monde occidental, exercer une longue et profonde influence : et c'est par là surtout que Byzance a laissé sa trace dans l'histoire et rendu à l'humanité des services signalés. On verra tout à l'heure ce que furent cette influence et ces services. Auparavant il faut définir les caractères essentiels de cette civilisation byzantine et analyser les formes diverses qu'elle a revêtues.

[

La tradition classique. — Nulle part, dans le monde du moyen âge, la tradition antique ne s'est conservée plus complètement qu'à Byzance, nulle part ne s'est mieux maintenu le contact direct avec l'hellénisme. Politiquement l'empire byzantin pouvait bien se réclamer de Rome et s'en proclamer l'héritier ; intellectuellement il plongeait par toutes ses racines dans le sol fécond de la Grèce antique. Il réunissait sous son autorité toutes les capitales glorieuses de l'hellénisme, Athènes, Alexandrie, Antioche ; et Byzance elle-même, sa capitale nouvelle, était essentiellement une cité grecque. Les populations de la monarchie étaient pour la plus grande partie de race grecque, ou tout au moins hellénisée ; la majorité d'entre elles parlaient le grec ; et ainsi elles avaient à la fois une intelligence plus facile et un goût plus vif des chefs-d'œuvre de la littérature antique. Dans le reste de l'Europe du moyen âge, le grec était une langue étrangère, difficile à apprendre, et que les esprits les plus éminents même restèrent longtemps incapables de comprendre. A Byzance, le grec était la langue nationale : et cela seul suffit à donner à la

civilisation byzantine un aspect absolument différent des autres civilisations du moyen âge. Jamais on n'eut besoin d'y découvrir à nouveau l'antiquité grecque.

Tandis qu'en Occident les manuscrits des écrivains grecs ne sont en général parvenus qu'assez tard et en nombre relativement restreint, les bibliothèques byzantines étaient merveilleusement fournies de toutes les richesses de la littérature grecque, et bien des ouvrages s'y rencontraient encore dont nous n'avons gardé que le titre et le souvenir. On regardait à Byzance comme des objets de grand prix les manuscrits des auteurs classiques ; on les copiait avec soin, on les lisait et on les commentait avec ardeur. Et si, dans la période qui va du VII^e au IX^e siècle, la négligence née de la misère des temps et parfois l'intolérance religieuse ont amené la destruction de bien des textes antiques, si la prise de Constantinople par les Croisés en 1204 et par les Turcs en 1453 n'a pas été par ailleurs moins fatale à beaucoup de ces trésors, il n'en demeure pas moins certain que Byzance conservait et pratiquait les principaux chefs-d'œuvre de la littérature hellénique.

On ignore ce que renfermait la grande bibliothèque impériale de la Basilique, mais on sait qu'à côté des « œuvres de la sagesse divine », on y trouvait les ouvrages « de la sagesse profane », et qu'elle contenait au total plus de 30.000 volumes. Il existait également au Palais-Sacré une grande bibliothèque au IX^e siècle, et on sait que Constantin Porphyrogénète mit à l'agrandir et à l'enrichir tout son zèle de curieux et d'érudit. Le patriarcat pareillement avait sa bibliothèque. Et ce que nous savons de la composition de certaines bibliothèques particulières laisse deviner ce que pouvaient renfermer ces grands établissements publics. La bibliothèque du patriarche Photius par exemple était certainement d'une prodigieuse richesse.

Parmi les 280 volumes qu'il a analysés avec tant de finesse critique dans son *Myriobiblion*, les textes classiques, historiens, orateurs, grammairiens, médecins, et les romanciers même, tiennent une bien plus grande place que les auteurs ecclésiastiques; et si, dans cette collection, ne figurent ni les grands philosophes comme Aristote et Platon, ni les grands historiens comme Thucydide, Polybe et Plutarque, et si les poètes en sont totalement absents, on en conclurait à tort que Photius ne les possédait point. Pour le cercle de beaux esprits avec lesquels il discutait de ses lectures, il a trouvé plus piquant sans doute de mentionner surtout les ouvrages que tout le monde ne lisait point. Mais il avait, au cours de sa carrière professorale, commenté Aristote, les néo-platoniciens et Platon même; et il est évident que l'homme qui disposait de manuscrits complets — et que nous n'avons plus — de Ctésias ou de Théopompe, de Diodore ou de Denys d'Halicarnasse, d'Appien, d'Arrien, de Dion Cassius, d'Hésychius de Milet, à plus forte raison avait entre les mains les chefs-d'œuvre de la littérature classique.

Que l'on regarde, à quelques siècles de distance, la bibliothèque d'un Bessarion, qui est devenue le noyau de la célèbre Marcienne de Venise. Sur 500 manuscrits grecs environ qu'elle contient, plus de 300 sont des ouvrages d'auteurs profanes, orateurs comme Démosthène, Isocrate, Lysias, historiens comme Hérodote et Thucydide, Plutarque, Diodore de Sicile, Dion Cassius et Strabon, philosophes comme Aristote, Platon. Plotin, Proclus, poètes comme Homère et Hésiode, Sophocle, Euripide, Aristophane, Pindare, Apollonius de Rhodes et Lycophron, sans compter les médecins comme Hippocrate et Galien, et les mathématiciens comme Ptolémée. Et jusque dans les bibliothèques monastiques, de tels ouvrages se rencontraient parmi les ouvrages innombrables de la

littérature patriotique et sacrée. Si le plus ancien catalogue de Patmos (1201) est singulièrement pauvre en auteurs profanes, — encore y trouve-t-on les *Catégories* d'Aristote et un volume de Josèphe — celui de 1355 atteste déjà moins de défiance et une plus large curiosité : on y voit des manuscrits de Diodore de Sicile, de la *Cyropédie* de Xénophon, des *Dialogues* de Platon, et les livres d'histoire y semblent jouir d'une faveur assez remarquable. Dans la bibliothèque du monastère gréco-italien de Saint-Nicolas di Casole, figurent Aristote et Aristophane. Et les grands couvents du Stoudion ou de l'Athos renfermaient plus d'un manuscrit d'auteurs profanes.

Mais ce qui mieux encore prouve l'étroit contact que Byzance gardait avec les œuvres de la littérature grecque, c'est la nature et l'étendue des lectures qu'attestent les ouvrages des écrivains byzantins. On a vu tout ce qu'un Photius lisait au ix^e siècle. Qu'on parcoure au x^e siècle le lexique d'un Suidas : sans méconnaître qu'une partie des textes cités peut provenir de recueils d'extraits ou d'ouvrages de seconde main, il n'en demeure pas moins que l'auteur connaissait admirablement la littérature antique. Il a lu Homère et Hésiode, Pindare, Sophocle, Aristophane, Hérodote et Thucydide, Xénophon et Polybe, Lucien et bien d'autres. Au xi^e siècle, Psellos a été l'admirateur passionné de l'antiquité grecque, et son savoir encyclopédique n'a rien ignoré de ce qu'elle avait transmis à ses héritiers. Il a aimé ardemment les grands philosophes de la Grèce classique, Aristote et les néo-platoniciens, et Platon davantage encore. Il a commenté les poètes, Homère en particulier, avec une curiosité ingénieuse et subtile ; il a lu Pindare et Epicharme, Eschyle, Sophocle, Euripide, Archiloque et Sapho, Aristophane et Ménandre, et les grands orateurs et les grands historiens, et il a senti profondément le charme de la langue et de la poésie

grecques. Au XII^e siècle, Jean Tzetzès a lu tout ce qu'on peut lire, Homère, Hésiode, Pindare, les tragiques, Aristophane, Théocrite, Apollonius de Rhodes, Lycophron, Hérodote, Diodore, Plutarque, Arrien, Dion Cassius, Lysias, Démosthène, Eschine, Platon, Aristote, Strabon, Lucien. Au commencement du XIV^e siècle, Théodore Métochite n'a pas une lecture moins étendue : Aristote, Platon, Xénophon, Josèphe, Plutarque, Dion Chrysostome, Ptolémée, bien d'autres lui sont familiers. On pourrait multiplier ces exemples : ceux-ci suffisent à montrer avec quel soin, avec quelle ampleur aussi, Byzance avait conservé l'héritage de la Grèce antique.

Aussi bien la littérature grecque était la base même de l'éducation byzantine. Assurément une large part y était faite aux livres sacrés, aux ouvrages des Pères, aux vies des saints ; mais tout homme cultivé avait pratiqué Homère, le livre de chevet de la race grecque, « le tout sage Homère, comme l'appelait Tzetzès, la mer des discours », et avec Homère, Hésiode et Pindare, quelques pièces des tragiques, Aristophane, Théocrite, Lycophron, et encore Thucydide, quelques œuvres de Démosthène, de Platon, d'Aristote, quelques biographies de Plutarque, et Libanius et Lucien. On a vu tout ce que Psellos savait à vingt ans, et comment son éducation était toute classique. Anne Comnène avait lu pareillement Homère et les lyriques, les tragiques et Aristophane, les historiens comme Thucydide et Polybe, les orateurs comme Isocrate et Démosthène, les traités d'Aristote et les dialogues de Platon ; elle avait appris l'histoire de la Grèce antique et la mythologie, les belles légendes de l'Hellade et aussi l'art de bien dire ; elle avait pénétré, comme elle l'a écrit elle-même, « le fin du fin de l'hellénisme ». Dans l'enseignement de l'Université de Constantinople, les « consuls des philosophes », les « maîtres des rhé-

teurs » s'inspiraient constamment de la tradition antique. Dans l'école fondée au ix^e siècle par le César Bardas à la Magnaure, la philosophie et la grammaire tenaient la première place, et par cette dernière il faut entendre tout ce que nous nommons aujourd'hui la philologie, non seulement la grammaire, la métrique, la lexicographie, mais le commentaire et souvent l'étude critique de tous les textes antiques. Depuis le ix^e jusqu'au xv^e siècle, cet enseignement n'a point changé. Au xi^e siècle, Psellos expliquait les classiques avec un enthousiasme pour Athènes qui se manifeste en traits saisissants; il enseignait avec un merveilleux succès la philosophie platonicienne, et ses disciples, tels que Jean Italos, devaient continuer la tradition au xii^e siècle. A l'époque des Comnènes, Eustathe de Thessalonique commentait Homère et Pindare et groupait autour de sa chaire toute une pléiade de disciples illustres. Au temps des Paléologues encore, les grands professeurs de l'Université de Constantinople, Planude, Moschopoulos, Triklinios, étaient des philologues admirables, qui déjà s'essayaient à la critique des textes, et dont l'infatigable activité ne cessait de s'appliquer à l'interprétation ou à la traduction des auteurs classiques. Homère et Hésiode, Pindare et Théocrite, Eschyle, Sophocle, Euripide, Aristophane ont été tour à tour l'objet de leurs études; et leur œuvre, toute pleine déjà de l'esprit de l'humanisme, n'a pas peu contribué à préparer le grand éveil de la Renaissance.

On trouve chez les particuliers le même souci des lettres classiques. Un prince de la famille impériale, Isaac Comnène, le frère de l'empereur Jean, amuse ses loisirs à écrire des commentaires d'Homère. Une impératrice, la femme de Manuel Comnène, se pique, bien qu'Allemande de naissance, de s'instruire des beautés de la littérature grecque, et elle demande à Tzetzés de commenter à son intention l'Illiade, en

« dame très éprise d'Homère », comme la qualifie son grammairien. On imagine aisément par tout cela combien toute cette société byzantine demeurerait pénétrée d'esprit antique. A côté de la langue parlée qui de plus en plus se rapproche du grec vulgaire, la langue écrite, telle que l'emploient la plupart des grands écrivains de Byzance, est une langue savante, presque artificielle, toute modelée sur les chefs-d'œuvre classiques. Depuis Procope et Agathias au ^{vi}^e siècle jusqu'à Psellos, Anne Comnène, Nicétas Acominate au ^{xi}^e et au ^{xii}^e siècle et jusqu'aux écrivains de l'époque des Paléologues, la plupart des auteurs byzantins ont eu pour ambition suprême d'imiter dans leurs ouvrages les plus illustres auteurs de la Grèce et ils se sont flattés de reproduire, avec un purisme souvent assez maniéré, la grâce sobre de l'atticisme. Ils se sont complu de même à traiter tous les genres antiques, à composer des épigrammes spirituelles à la façon des Alexandrins de l'Anthologie, à écrire des essais ingénieux à la manière et dans le style de Lucien. Et de même que leur style imite la forme antique, leur pensée aussi se moule sans cesse sur les idées classiques. Ils s'amuse à déguiser sous des noms antiques les peuples nouveaux avec lesquels ils se rencontrent, à appeler les Arabes des Perses, les Serbes des Triballes, les Bulgares des Mésiens, les Alains des Massagètes, les Hongrois ou les Russes des Scythes. Ils sont pleins des souvenirs de l'histoire et de la mythologie helléniques. On a remarqué déjà comment, à la veille de la catastrophe finale, c'est dans la tradition classique que Byzance chercha comme un suprême réconfort, et comment, pour galvaniser l'empire mourant, les écrivains du ^{xv}^e siècle évoquent les noms glorieux des Périclès, des Epaminondas, des Thémistocle, des Léonidas et trouvent dans la Grèce éternelle la seule voie de salut qui reste à Byzance expirante. Pareillement, on le verra, l'art

byzantin est tout pénétré de la tradition hellénique : les thèmes empruntés à l'antiquité y abondent ; l'imitation ou la copie des manuscrits anciens y est de pratique constante. Au temps des empereurs macédoniens et Comnènes, l'antique culture grecque a inspiré la renaissance des arts aussi puissamment qu'elle inspirait la renaissance de la pensée.

L'empreinte chrétienne. — Mais les Byzantins n'ont pas été seulement les héritiers de la Grèce antique et comme les bibliothécaires des chefs-d'œuvre qu'elle leur avait légués. A l'empreinte dont la tradition classique a marqué leur civilisation, d'autres éléments sont venus se joindre, pour lui donner une forme particulière et un aspect original.

Le triomphe du christianisme, en faisant de lui une religion d'Etat, avait mêlé étroitement l'Eglise à toute la vie publique et privée de Byzance. Protégée par les pouvoirs publics, devant à la faveur impériale une importance et une grandeur sans cesse croissantes, l'Eglise avait mis d'autre part sa force au service du prince et était devenue un des instruments de l'action gouvernementale. Elle ne tenait pas une moindre place dans la société qu'elle prétendait diriger. On sait déjà tout ce que le caractère byzantin enfermait de piété ardente et mystique, quel attrait ces âmes impressionnables trouvaient à l'ascétisme et à la solitude de la vie monastique, quelle émotion elles éprouvaient aux pompeux spectacles de la liturgie orthodoxe, avec quelle foi passionnée elles croyaient au miracle, aux vertus merveilleuses des reliques et des images, quelle admiration confiante elles ressentaient pour les moines, et avec quelle joie tout Byzantin, toute Byzantine surtout, remettait à ces hommes vénérables le soin de diriger leur conscience. Dans l'éducation, les Ecritures Saintes et les ouvrages des Pères, de saint

Basile, de Grégoire de Nazianze, de Grégoire de Nysse, de Jean Chrysostome, de Jean Damascène, tenaient une place que suffit à attester la quantité innombrable des manuscrits qui nous sont parvenus d'eux; et si une Anne Comnène estimait que toute cette théologie abstraite et subtile lui « donnait parfois le vertige », la plupart des Byzantins ne pouvaient s'arracher au charme puissant de ces livres. Les empereurs eux-mêmes ont toujours éprouvé — et non pas seulement par politique — un plaisir singulier à discuter des questions religieuses, et beaucoup d'entre eux l'ont fait avec une connaissance vraiment remarquable des problèmes de la foi. Dans toutes les classes de la société byzantine, on retrouve, quelle qu'en soit la véritable cause, le même goût passionné des disputes théologiques, aussi bien sur la place publique que dans le cabinet de travail du savant. « Quand on demande à quelqu'un de changer de l'argent, écrit non sans ironie un Père de l'Eglise, il vous régale d'une dissertation sur la différence qu'il y a entre le Père et le Fils. Voulez-vous savoir le prix du pain, le vendeur vous répond que le Père est plus grand que le Fils, et lorsque vous vous informez si le bain est prêt, on vous annonce que le Fils est né de rien. » Si la littérature apparaît justement comme l'expression la plus caractéristique de la pensée d'un peuple, c'est un fait remarquable que la théologie constitue à elle seule la moitié au moins de ce qu'a produit la littérature byzantine et qu'il se rencontre à Byzance peu d'écrivains, même profanes, qui n'aient à quelque moment et par quelque côté touché à la théologie. Il n'est pas moins significatif enfin que l'art byzantin — tout en n'étant pas, comme on le croit parfois, un art exclusivement religieux — s'est mis cependant au service de l'Eglise, qui a trouvé en lui un moyen puissant d'instruire et d'édifier les fidèles, et que la création de l'iconographie byzan-

fine est essentiellement une œuvre d'inspiration ecclésiastique.

Le contact avec l'Orient. — Le voisinage de l'Orient a exercé sur le monde byzantin d'autres influences. Vers le temps où s'organisait l'empire grec, la Perse reconstituée sous la dynastie des Sassanides devenait le centre d'une véritable renaissance nationale; des grandes capitales de la Mésopotamie, les traditions des antiques civilisations orientales ressuscitées se propageaient à travers le monde hellénistique, et à leur contact Byzance se transformait. Plus tard, l'empire entretenit d'étroites relations politiques et commerciales avec le monde musulman, avec les cours somptueuses de Damas et de Bagdad, et il éprouva une admiration sans égale pour les créations magnifiques de leur luxe ingénieux et charmant. On sait combien les monarchies orientales influèrent sur la conception que se fit Byzance de l'autorité impériale et sur les formes extérieures dont elle l'entourna. On sait aussi tout ce que le caractère byzantin mêla à l'héritage hellénique de traits profondément orientaux. Aux premiers siècles de l'empire byzantin, ce sont les provinces orientales de la monarchie, la Syrie, l'Égypte, qui tiennent dans la vie religieuse, économique et sociale une place souvent prépondérante. Plus tard, Constantinople est toute pleine d'Orientaux; dans les hauts emplois de l'administration et de l'armée, les Arméniens se rencontrent en foule, et l'art a volontiers reproduit, avec un goût pittoresque de réalisme, leurs visages au teint basané, au nez busqué, à la barbe pointue, aux longs cheveux noirs tombant sur les épaules. Par bien des traits, Bagdad et Byzance se ressemblent, par le luxe pompeux et l'étiquette cérémonieuse dont s'entoure le souverain, par la place que tiennent dans la vie politique de l'Etat le palais et ses intrigues, par l'éclat

brusque et soudain des fortunes et des disgrâces, par la fréquence des révolutions militaires. Elles se ressemblent aussi par l'étroite clôture du gynécée chrétien, toute semblable à celle du harem musulman, par l'amour de la splendeur et des costumes magnifiques, par le souci constant des attitudes majestueuses, et encore par le goût de la cruauté et du sang répandu. D'un bout à l'autre de l'histoire de Byzance, un grand courant oriental traverse sa civilisation, sa littérature, son art. De là lui sont venus beaucoup de ses contes, de ses proverbes, de ses croyances populaires, de ses gestes liturgiques ou politiques, de ses idées, de ses formes d'art. C'est dans l'antique Orient que l'Etat byzantin a puisé sa tradition monarchique, que l'Eglise byzantine a trouvé le modèle de beaucoup de ses cérémonies, et c'est là que l'art byzantin a appris que sa fonction essentielle était de glorifier Dieu et l'empereur. Et c'est ce mélange de deux esprits, de deux traditions rivales, l'hellénique et l'orientale, qui explique ce qu'on trouve à la fois dans cet art de fantaisie et d'immobilité, de beauté noble, simple, presque abstraite et de réalisme libre et vivant.

Ainsi l'hellénisme, le christianisme, l'Orient se sont rencontrés et combinés pour former la civilisation byzantine. Par là, Byzance a été autre chose et plus que la simple continuatrice de la Grèce antique; elle a été, quoi qu'on en pense trop souvent encore, capable d'originalité et de création. Que l'on considère le développement si riche et si varié de sa littérature, le magnifique épanouissement, si ample et si divers, de son art, le raffinement de sa vie matérielle et la complexité de sa vie morale, partout on constate des formes particulières et proprement byzantines, qui font à cette civilisation une place à part dans l'histoire du moyen âge.

II

Le mouvement des idées. — Il n'est point nécessaire — et il serait fastidieux — d'exposer ici dans son ensemble l'histoire de la littérature byzantine. Il suffira de marquer les principales directions qu'a prises le mouvement des idées et de définir les traits généraux qui le caractérisent.

L'histoire. — L'histoire est la forme favorite sous laquelle s'est exprimée la pensée byzantine, et elle est assurément, avec la poésie religieuse, la manifestation la plus remarquable du génie byzantin. Si l'on compare les grands historiens du vi^e siècle byzantin, les Procope, les Agathias, les Ménandre, et plus tard un Psellos, un Cinnamos, un Nicéatas, aux historiens de l'Occident latin qui furent leurs contemporains, incontestablement les Grecs se placent à un niveau intellectuel bien supérieur, par l'intelligence politique, par la finesse de la psychologie, par le sens de la composition, par le talent du style. On sent que ces écrivains ont derrière eux une longue tradition; et nulle part en effet n'apparaît mieux l'empreinte que l'antiquité a mise sur Byzance. Procope imite Hérodote et Thucydide; Agathias, plus rhéteur, s'inspire volontiers des poètes; Théophylacte, étrangement prétentieux, est tout pénétré des influences de la littérature alexandrine. Plus tard, Nicéphore Bryenne prend Xénophon pour modèle; Anne Comnène s'efforce de rivaliser avec Thucydide et Polybe; au xv^e siècle encore, un Chalcondylès, un Critobule se rattachent étroitement à Hérodote et à Thucydide. Assurément cette dépendance des modèles classiques a eu pour effet de donner à beaucoup de ces historiens un style artificiel, maniéré, compliqué; ils lui ont dû par ailleurs le constant souci qu'ils eurent

de faire de l'histoire autre chose qu'un sec résumé des événements, l'ambition d'en faire véritablement une œuvre d'art.

Et aussi bien n'ont-ils pas été de simples imitateurs : beaucoup d'entre eux ont porté dans leur œuvre une incontestable personnalité. La matière qui leur était proposée eût à elle seule suffi à les rendre créateurs. Les grandes figures d'un Justinien, d'un Bélisaire, d'un Héraclius, l'admirable effort des empereurs de la maison de Macédoine, le puissant mouvement politique et littéraire qui marque l'époque des Comnènes, la merveilleuse expansion enfin de la conquête franque en Orient peuvent compter parmi les plus magnifiques sujets qu'ait offerts à des écrivains l'histoire de l'humanité. Les historiens byzantins ont apporté à les traiter des qualités tout à fait remarquables, un soin attentif de l'information, une haute conscience de leur devoir d'historien, un réel souci de l'objectivité. Beaucoup d'entre eux au reste, un Procope, un Psellos, un Michel Attaliatè, un Cinnamos, un Nicétas, un Acropolite, un Phrantzès, ont été étroitement mêlés aux événements qu'ils racontent, hauts dignitaires de cour ou fonctionnaires importants de l'administration impériale ; plusieurs d'entre eux, un Constantin VII, un Nicéphore Bryenne, une Anne Comnène, un Jean Cantacuzène, étaient de race princière et ont touché de près au gouvernement. Par là, alors même que leur effort d'impartialité a été moins absolu parfois et moins sincère qu'ils ne le proclament, toujours ils ont eu des faits intéressants à exposer, des détails caractéristiques à rapporter, des choses vivantes et vues à raconter. Pour montrer la prodigieuse richesse et la variété infinie de ce genre littéraire — l'un de ceux qui attestent le mieux le développement de la civilisation byzantine — il suffit de rappeler les noms de ses plus illustres représentants : Procope, Agathias,

Ménandre, Evagrius au vi^e siècle, Théophylacte Simocatta au vii^e, Constantin Porphyrogénète et Léon Diacre au x^e, Psellos et Michel Attaliatè au xi^e, Nicéphore Bryenne, Anne Comnène, Cinnamos, Nicétas au xii^e, Acropolite et Pachymère au xiii^e, Nicéphore Grégoras et Jean Cantacuzène au xiv^e et les derniers enfin, Chalcondylès, Ducas, Phrantzès, Critobule. Et il en est parmi eux — un Psellos par exemple — qui, par le talent de l'observation, la pittoresque précision des tableaux, la fine psychologie des portraits, la verve et l'humour du style, pourraient, dans n'importe quelle littérature, être égalés aux plus grands.

Toute cette société byzantine a eu le goût passionné de l'histoire. C'est pour le satisfaire qu'à côté des véritables historiens, les chroniqueurs ont composé ces innombrables résumés de l'histoire universelle, dont la vogue fut si grande dans tout le monde oriental du moyen âge, depuis Malalas au vi^e siècle jusqu'à Georges le Syncelle, Théophane et Nicéphore à la fin du viii^e, depuis Georges le Moine, Syméon magistros et leurs continuateurs au ix^e et x^e siècles jusqu'à Skylitzès au xi^e, Cedrenos et Zonaras, Manassés et Glycas au xii^e. Evidemment l'originalité de ces compositions est mince — l'auteur y copie souvent tout simplement quelqu'un de ses devanciers — et la médiocrité d'esprit y est d'ordinaire prodigieuse. Ecrites en général par des moines pour un public peu cultivé, ces chroniques ont une tendance nettement religieuse et populaire ; les anecdotes, les futilités, les vains bavardages, les commérages de couvent, les détails — surtout les merveilleux — y tiennent une très grande place, et davantage encore les partis pris, les préjugés tendancieux et passionnés ; l'esprit critique y manque absolument, et souvent le souci même de la vérité et de l'exactitude. Et pourtant, telles qu'elles sont,

malgré leur gaucherie, leur rudesse, ces chroniques ont dans l'histoire de la civilisation byzantine une place considérable. Bien plus que l'œuvre des historiens, qui n'écrivent que pour une élite, elles se sont répandues à travers le monde oriental, traduites en syrien, en arménien, en bulgare, en serbe, en russe, et ainsi elles ont largement contribué à l'éducation intellectuelle du moyen âge. Si par ailleurs leurs auteurs n'ont eu aucune préoccupation de bien écrire, s'ils ne se piquent point d'imiter les anciens, en revanche la langue qu'ils emploient, populaire et vivante, a bien plus d'importance et d'avenir que la langue artificielle des grands historiens. Enfin, malgré leurs faiblesses, ces ouvrages, soit dans les portions où ils touchent aux événements contemporains, soit lorsque l'auteur — c'est le cas d'un Skylitzès ou d'un Zonaras — a eu l'ambition de faire œuvre plus consciencieuse et plus haute, demeurent puissamment intéressants, et ils aident merveilleusement à comprendre quelques aspects de l'esprit et du caractère byzantins.

Le même goût de l'histoire — et des histoires — apparaît dans le plaisir qu'a trouvé Byzance à toutes les recherches de l'érudition. Peu de figures sont à cet égard plus significatives que celles d'un Constantin Porphyrogénète, dont le livre sur les *Cérémonies* comme celui sur l'*Administration de l'empire* attestent à la fois la curiosité infatigable et la prodigieuse documentation, et qui a fait, autour de lui, rassembler en une série d'encyclopédies, historiques, militaires, agricoles, médicales, hagiographiques, le résumé des richesses multiples que le passé avait léguées aux Grecs du x^e siècle. Les vies de saints d'autre part — qui, malgré leur intention d'édification et la part de pieuses légendes qu'elles contiennent, sont pour l'histoire des documents d'un si vif intérêt — n'ont pas eu moins de vogue dans le

monde byzantin. Et il est remarquable enfin que les Byzantins, — ceux-là même dont ce n'était point l'occupation coutumière — ont raconté volontiers les grands événements dont ils furent les témoins, un Caméniat par exemple la prise de Thessalonique par les Arabes en 904, un Eustathe la prise de Thessalonique par les Normands en 1185, et que beaucoup d'entre eux se sont complu à écrire leurs mémoires ou à noter leurs souvenirs, Psellos aussi bien que Jean Cantacuzène, et par-dessus tout le savoureux Cecaumenos.

La théologie. — A côté de l'histoire, la théologie est sans doute la science qui a le plus passionnément intéressé la pensée byzantine; et ici encore il est incontestable que cette littérature théologique a été, au moins jusqu'au XII^e siècle, fort supérieure à tout ce que, en cette matière, a produit l'Occident. L'abondance de cette littérature théologique est prodigieuse. La lutte incessante contre les diverses hérésies, monophysisme, monothélisme, iconoclasme, qui du V^e au IX^e siècle ont troublé le monde byzantin, plus tard la polémique contre le paganisme ou le judaïsme, contre les Musulmans et surtout contre les Latins, le souci perpétuel de défendre l'orthodoxie et de fixer le dogme, ont donné naissance à une multitude d'ouvrages. La liste est longue, des écrivains qui se sont illustrés dans ce domaine : Léontius de Byzance au VI^e siècle, Maxime le confesseur au VII^e, Jean Damascène et Théodore de Stoudion au VIII^e siècle, Photius au IX^e, Psellos au XI^e, Euthymios Zigabénos, Nicolas de Méthone, Nicéas Acominate au XII^e siècle; et jusqu'aux derniers jours de l'empire, on verra s'affronter et se combattre avec une passion ardente, au XIV^e siècle les représentants de la mystique orientale, Palamas, Cantacuzène ou les deux Cabasilas, et les tenants de

la scolastique occidentale, un Grégoire Akyndinos, traducteur de saint Thomas d'Aquin, un Démétrius Cydonès, traducteur de saint Augustin et de saint Anselme, ou un Nicéphore Grégoras, et au xv^e siècle les adversaires et les amis des Latins, Marcos Eugenikos, Georges Scholarios, ou Bessarion.

Le commentaire des Ecritures Saintes a donné lieu à des travaux innombrables. Le développement de la vie monastique a produit, en particulier dans le couvent fameux du Stoudion et dans les cloîtres de l'Athos, une littérature mystique, dont Syméon, surnommé « le nouveau théologue », au xi^e siècle et Nicolas Cabasilas au xiv^e ont été les plus illustres représentants. L'éloquence religieuse, fort inspirée au reste de la rhétorique classique, a vu naître des orateurs admirables, bien supérieurs à la plupart des prédicateurs occidentaux du même temps. Et le goût de l'édification a donné naissance à une riche littérature hagiographique, dont Cyrille de Skythopolis et Jean Moschus ont, au vi^e siècle, composé les chefs-d'œuvre, et qui s'est épanouie du viii^e au xi^e siècle plus magnifiquement encore en une floraison d'ouvrages, dont Syméon Métaphraste, au x^e siècle, a résumé la substance dans sa vaste collection.

De même que l'histoire se rattache étroitement au passé classique, la théologie byzantine est dominée par le passé chrétien. Après une période d'activité créatrice où se sent l'inspiration des Pères de l'Eglise, d'assez bonne heure, à partir du milieu du ix^e siècle, le respect de la tradition a enlevé à ce grand mouvement théologique toute originalité et toute liberté d'esprit. Un théologien du xii^e siècle constatait que, si les Grecs étaient en bien des choses « les plus courageux des hommes », ils n'osaient point s'écarter des principes posés par les Pères. Un autre, au xiv^e siècle, expliquait qu'il n'avait point mis dans ses livres le fruit de ses recherches personnelles, mais uniquement ce

qu'il avait appris dans la lecture des Pères et des livres sacrés. Et aussi bien Jean Damascène déjà déclarait : « Je ne dirai rien qui vienne de moi ». On ne se pique plus de penser; on s'appuie sur l'autorité des grands théologiens d'autrefois, et de plus en plus se restreint le cercle de ceux dont on invoque et reproduit le témoignage. On se défie de la pensée puissante d'un Origène, on écarte les docteurs ingénieux de l'école d'Antioche; Athanase, Basile, Grégoire de Nazianze, Grégoire de Nysse, Cyrille d'Alexandrie sont les maîtres de la dogmatique; Chrysostome pour l'exégèse, Basile pour l'ascétique, Maxime le confesseur pour la mystique, sont les autorités suprêmes. On discute à coups de citations, et les arguments essentiels sont les affirmations des Pères. On commente timidement les Ecritures, sans largeur d'esprit, sans critique, sans curiosité. On compose, pour les besoins de la polémique, des *catènes*, extraits des Pères ou des livres saints. Un Nicolas de Méthone, au XII^e siècle, pour combattre le néo-platonisme, se borne à copier un vieux traité de Procope de Gaza contre Proclus. On ignore absolument la théologie occidentale, qui aurait pu régénérer et vivifier la pensée orientale : ce n'est qu'au XIV^e siècle — trop tard — qu'on traduit en grec quelques traités de saint Augustin ou de saint Thomas d'Aquin, à une époque où la haine de l'Occident était devenue si violente à Byzance que montrer de la sympathie pour les idées latines semblait proprement trahir la patrie.

En conséquence, malgré les grands esprits qui l'ont illustrée, un Photius au IX^e siècle, un Aréthas de Césarie au X^e, un Psellos au XI^e, un Eustathe de Thessalonique ou un Michel Acominate au XII^e, la théologie byzantine s'enlisa à partir du IX^e siècle dans une immobilité croissante, s'obstinant dans une lutte sans nouveauté contre l'hérésie, se révoltant contre les

enseignements de la scolastique occidentale, apportant en toute chose une singulière étroitesse d'esprit. Seules, l'éloquence religieuse et l'hagiographie conservent un aspect plus vivant. Encore la première, par l'abus qu'elle fait des procédés de la rhétorique, par le tour abstrait, dogmatique et froid qu'elle donne trop souvent à ses productions, est-elle singulièrement lassante. Et surtout, malgré la science et l'activité des théologiens grecs, malgré la beauté de quelques-unes de leurs œuvres, le caractère strictement confessionnel de la pensée byzantine en matière de religion a fait tort étrangement à la science indépendante, à l'esprit de découverte et de liberté.

Le mouvement des idées philosophiques. — Pourtant, ici aussi, Byzance parfois tenta de s'affranchir de la contrainte que lui imposait l'Eglise. Dans le monde du moyen âge, tout dominé par la philosophie d'Aristote, c'est à l'Université de Constantinople que réapparaît pour la première fois au ^x^e siècle la doctrine de Platon. C'est la gloire immortelle de Michel Psellos d'avoir refait place dans l'enseignement au grand penseur athénien. Lui-même nous a dit comment, du néo-platonisme et de « l'admirable Proclus », il s'était élevé peu à peu jusqu'à « la pure lumière de Platon » ; il nous a dit son enthousiasme pour celui qu'il considère à la fois comme « le plus grand des philosophes et comme un précurseur du christianisme ». « Il m'appartient, s'écriait-il, il est à moi » ; et par l'ardeur de son admiration, par son zèle à répandre et à défendre sa doctrine, il a inquiété parfois la stricte orthodoxie des patriarches Xiphilin et Ceroularios. Mais il a fait école : ses disciples, dont Jean Italos fut au ^{xii}^e siècle le plus fameux, continuèrent à étudier et à enseigner la doctrine platonicienne, et ce mouvement de pensée libre finit même par préoccuper gravement l'Eglise et le

gouvernement. Il y eut alors à Byzance quelque chose d'assez semblable à ce que fut en Occident la lutte du nominalisme et du réalisme. Mais les Comnènes y mirent bon ordre, en faisant anathématiser Italos et ses partisans, en faisant combattre leur doctrine par leurs théologiens officiels. Il n'en demeure pas moins que Psellos, dont on a dit justement qu'il est déjà « presque un homme de la Renaissance », préluda, à plusieurs siècles de distance, à ce réveil de la philosophie platonicienne qui fut la marque caractéristique du xv^e siècle. Et ce sont à ce moment d'autres Byzantins encore, Gennadios, Gémiste Pléthon, Bessarion, qui ont contribué puissamment à faire connaître à l'Occident les doctrines de Platon.

La rhétorique et l'éloquence. — Par ce mouvement d'idées, Byzance se rattachait directement à la pensée antique. Elle s'y rattachait encore par son goût de l'éloquence et par les formes tout antiques dans lesquelles cette éloquence s'exprima. Comme la Grèce ancienne, Byzance a pris un plaisir singulier à la belle ordonnance des paroles, aux phrases magnifiques et sonores ; et s'il y a parfois dans ces discours bien de la pompe prétentieuse et vide, cependant, parmi ces orateurs tous formés au contact des modèles classiques, plus d'un, un Photius, un Eustathe, un Michel Acominate, a égalé les maîtres dont ils s'inspiraient, Isocrate, Libanius ou Thémistius. Du ix^e siècle au xv^e, surtout à l'époque des Comnènes et des Paléologues, Byzance a connu toutes les formes de l'éloquence d'apparat, panégyriques et oraisons funèbres, harangues prononcées, aux jours de fête, au palais impérial ou au patriarcat, morceaux de style (ἐκφράσεις) destinés à décrire une œuvre d'art ou un paysage. Les auteurs, pour la plupart des professeurs de l'Université de Constantinople ou de l'école de Sainte-Sophie, s'appellent Psellos, Michel

Italicos, Nicéphore Basilakès, Basile d'Achrida, Michel Acominate, Eustathe ; ce sont, à l'époque des Paléologues, Nicéphore Chumnos, Théodore Hyrtakénos, Démétrius Cydonès ; et comme les philosophes du même temps, ces hommes ont été les précurseurs des humanistes de la Renaissance.

La variété de la pensée byzantine. — Mais ces indications ne rendent qu'insuffisamment compte de la variété de la pensée byzantine. On trouve dans la littérature grecque du moyen âge des ouvrages, tels que le *Philopatris* au x^e siècle, le *Timarion* au xii^e, le *Mazaris* au xiv^e, ou encore certains dialogues de Prodrome, où l'imitation visible de Lucien n'exclut point une verve satirique, originale et savoureuse. On y rencontre d'élégants et spirituels essais, jeux d'esprit dont le fond est parfois assez mince, mais où la forme, — quand l'auteur est un Psellos, un Théodore Métochite ou un Manuel Paléologue, — est pleine de grâce, d'humour et de talent. On a parlé déjà de l'œuvre considérable qu'accomplirent les philologues. Mais on ne saurait oublier que Byzance a eu des poètes, depuis Georges Pisidès au viii^e siècle et Christophe de Mytilène au x^e siècle jusqu'à Théodore Prodrome au xii^e et Manuel Philès au xiv^e. Toutefois, ce n'est point dans leurs ouvrages, poèmes épiques ou romans en vers, épigrammes et poésies de circonstance, médiocre imitation en somme des modèles classiques, qu'il faut chercher la véritable poésie byzantine. Elle est ailleurs, dans cette poésie religieuse, la plus belle création sans doute et la plus personnelle du génie byzantin, dans ces hymnes d'une inspiration si ardente, d'un accent si sincère, d'une puissance dramatique si intense, que composa à l'aube du vi^e siècle, dans les moules nouveaux qu'offrait la poésie rythmique, Romanos, « le prince des mélodes », le plus grand et le plus original des poètes

byzantins. Elle est dans cette épopée populaire, dans ce cycle de chansons de geste, dont le poème de Digénis Akritas est le plus illustre monument, et qui s'est vers le xi^e siècle formé autour du nom d'un héros national. Dans cette poésie épique, comme dans la poésie religieuse, Byzance ne doit plus rien aux modèles antiques. C'est dans l'enthousiasme pour la grandeur du christianisme, pour ses triomphes, pour ses souffrances, c'est dans le trésor des sentiments et des passions populaires qu'elle a trouvé la source de sa double inspiration. Par là cette poésie, dont la forme et la langue sont nouvelles, a ses racines au plus profond de l'âme byzantine; elle est vraiment, comme on l'a dit, le sang et l'esprit de Byzance chrétienne.

Les caractères de la littérature byzantine. — On entrevoit déjà par ces remarques quelques-uns des traits caractéristiques de cette littérature.

D'un bout à l'autre de l'histoire de Byzance, — si l'on excepte la trouble période qui va du milieu du vii^e au milieu du ix^e siècle — elle a gardé un contact étroit avec la Grèce classique. Le v^e et le vi^e siècles byzantins sont tout pénétrés de l'influence hellénique et, à partir du ix^e siècle, se manifeste un réveil croissant de la culture antique, d'où est sortie la renaissance des x^e, xi^e et xii^e siècles, et qui a trouvé à l'époque des Paléologues un suprême épanouissement. Assurément cette empreinte classique, si forte et si persistante, n'a pas été sans quelques inconvénients. Elle a donné à la littérature byzantine, par l'imitation trop complaisante des formes antiques, un aspect assez conventionnel; et malgré le réel talent de ses écrivains, elle lui a fait perdre souvent la fraîcheur, la spontanéité et la vie. Elle y a développé, d'autre part, fâcheusement quelques-uns des côtés les moins séduisants de l'esprit grec, le goût de la subtilité et du

maniérisme, l'amour de la phrase sonore et vide, les recherches ingénieuses de forme, qui tiennent lieu de pensée et qui en dispensent. Elle a fait surtout de cette littérature une affaire de lettrés, de plus en plus inintelligible à la masse du peuple grec.

De là vint précisément la réaction qui, par opposition aux excès de ce purisme, fit peu à peu, dans la littérature, place au grec vulgaire. D'assez bonne heure, entre le vi^e et le x^e siècle, des écrivains comme Malalas et Léontius de Néapolis, comme le chroniqueur Théophane ou l'empereur Constantin Porphyrogénète, avaient cherché à concilier la tradition classique et les réalités de la langue parlée ; et peut-être, si cette forme plus proche de l'idiome usuel eût été adoptée par les écrivains, le grec eût-il évolué de la même manière qui, du latin, a fait sortir les langues romanes. L'attrait trop puissant de l'antiquité ne le permit point : et l'abîme se creusant de plus entre la langue écrite et la langue parlée, le peuple étant de plus en plus incapable de comprendre les beaux discours et le style savant des lettrés, il se trouva qu'à partir du xi^e siècle une littérature en grec vulgaire prit naissance ; et les chansons épiques d'où s'est formé le poème de Digénis Akritas, les romans, les bestiaires, les chroniques telles que la *Chronique de Morée*, et encore les poèmes d'un Théodore Prodrome et d'un Glykas, suffisent à montrer quel en fut, du xi^e au xv^e siècle, le curieux et riche développement. Les conséquences pourtant en furent assez fâcheuses. Un dualisme naquit dans la vie intellectuelle des Grecs, sans que la langue populaire, souvent révoltée contre les règles de la grammaire, de l'orthographe, de la syntaxe, de la morphologie, s'élevât jamais complètement à la dignité d'une langue vraiment littéraire. Mais l'effort n'en est pas moins intéressant : il atteste dans cette société, si profondément soumise à l'influence antique, une capacité indéniable

d'originalité et de création, et à côté des hautes qualités intellectuelles de l'élite, une réelle fraîcheur dans le fond de la race, d'inspiration et de pensée.

Un autre trait encore est caractéristique de cette littérature : c'est le tour pratique et utilitaire qui y apparaît. Dans cette admiration que Byzance éprouve pour l'antiquité, dans cet effort de curiosité érudite qu'elle apporte à en recueillir les traditions et les ouvrages, il y a un but précis et déterminé : d'employer, pour le plus grand profit du présent, la science et l'expérience accumulées par le passé. C'est l'objet de ces multiples encyclopédies, où s'est complu l'activité du x^e siècle. Le même esprit réaliste se manifeste dans la passion de l'histoire et aussi dans ce goût de la science juridique qui a inspiré, à côté des grandes œuvres législatives du vi^e, du viii^e, du x^e siècles, tant de savants commentaires du droit public ou du droit sacré. Il se manifeste dans les innombrables manuels, traités de tactique, traités du cérémonial, traités de droit politique, traités de diplomatie, traités d'économie rurale, traités d'éducation, où l'on s'applique, avec une minutieuse précision, à prévoir et à résoudre, par l'attentive étude des précédents, par l'exacte réglementation de la conduite à suivre, toutes les difficultés. A côté du souci de l'œuvre littéraire, il y a là un remarquable témoignage de ce qui existe dans le caractère byzantin de sens aigu des réalités, d'intelligence politique pratique, et le trait est digne d'attention par tout ce qu'il montre, dans cet empire byzantin, de ferme volonté de vivre et d'aptitude à en trouver les moyens.

III

Le développement de l'art byzantin. — L'art byzantin, dans son évolution millénaire, offre des traits assez semblables à ceux que présente la littérature

byzantine et non moins caractéristiques de l'esprit byzantin. Lui aussi est demeuré fermement attaché à la tradition classique, et sans cesse il a trouvé dans le retour aux modèles antiques des éléments d'inspiration et souvent de renouvellement. Lui aussi a subi puissamment l'influence et l'autorité de l'Eglise et jamais il ne s'est pleinement affranchi de sa sujétion. Et il a été enfin un art officiel et un art de luxe, ce qui devait évidemment lui enlever souvent de la fraîcheur et de la vie. Il n'a pas été pourtant, comme on l'a cru longtemps, un art immobile et monotone, impuissant à se transformer, incapable d'originalité et d'invention, un art mort-né qui, après un fugitif éclat, s'est survécu en une longue et stérile décadence, se contentant de répéter indéfiniment les créations de quelques artistes de génie.

Il y a dans l'histoire de l'art byzantin plus de variété, de complexité, de souplesse. Après une longue période de préparation et de tâtonnement, où il a ingénieusement combiné la tradition hellénistique et les leçons du vieil Orient toujours vivace en Syrie, en Egypte, en Asie Mineure, il s'est au siècle de Justinien épanoui en une admirable floraison. Sainte-Sophie, merveille de science et d'audace, marque l'apogée du style nouveau, que caractérisent le goût de la splendeur, la recherche de l'effet décoratif, l'amour des couleurs fortes et éclatantes, le souci de la pompe et de la majesté, tout ce qui fait la beauté imposante des monuments de cette période, de Saint-Démétrius de Salonique, de Saint-Apollinaire-Neuf ou de Saint-Vital de Ravenne.

Ce fut le premier âge d'or de l'art byzantin. Mais ce grand effort ne l'épuisa point. La magnifique renaissance qui, au sortir de la révolution iconoclaste, accompagna l'époque des empereurs macédoniens et Comnènes, trouva des sources d'inspiration ignorées de l'âge antérieur et révéla des qualités que cet âge

n'avait point connues. De même que la littérature de l'époque, l'art de ce second âge d'or est tout dominé par les influences de la tradition antique et profane retrouvée. Byzance revient aux conceptions hellénistiques, aux ordonnances simplifiées et sobres, aux attitudes sculpturales; et cet art savant a laissé, dans les chefs-d'œuvre de son architecture comme dans les mosaïques qui décorent ses églises, dans les miniatures qui ornent les manuscrits du temps comme dans les ivoires délicatement ouvragés et les émaux aux couleurs chatoyantes, des merveilles d'élégance rare et de luxe raffiné. Sans doute, sous l'influence de la théologie, cet art a pris souvent une forme abstraite et symbolique; il a sacrifié beaucoup à la tenue, à la discipline, au respect de la tradition, qui a fixé les règles de son iconographie. Cependant il n'a pas renoncé à tout effort créateur. On y trouve une recherche du pittoresque, du mouvement, de l'expression, une observation aiguë, souvent réaliste, de la vie, une incessante volonté de se renouveler; on y observe surtout un goût et un sentiment de la couleur, qui sont une des nouveautés les plus caractéristiques de cette période. Et ainsi s'annonce déjà l'évolution qui acheminera cet art vers des voies nouvelles, vers une seconde renaissance, celle du xiv^e et du xv^e siècles, la plus brillante peut-être qu'ait connue l'art byzantin.

Les mosaïques de Kahrié-djami, les fresques de Mistra, les églises de l'Athos, de la Macédoine, de la Serbie, de la Russie, attestent le merveilleux épanouissement qui marque l'époque des Paléologues. De nouveau l'art byzantin se transforme: revenant à ses sources les plus anciennes, à cette tradition alexandrine en particulier que remettaient en honneur les humanistes du temps, il perd son caractère abstrait; il se fait vivant, pittoresque, dramatique, ému et charmant; son iconographie s'enrichit et se renouvelle,

plus pathétique et plus passionnée ; et dans l'exécution sa technique, au coloris savant et harmonieux, semble presque impressionniste. Des écoles se forment, différentes de style et d'inspiration ; des œuvres naissent, comparables aux meilleurs ouvrages des primitifs italiens et qui cependant ne leur doivent rien, ou bien peu de chose. Et si assurément l'art byzantin — nul ne le conteste — a été bien des fois imitateur et copiste, s'il a trop souvent et trop vite fixé en formules ses trouvailles les plus fécondes, s'il est demeuré trop attaché à la tradition, trop docile à l'Eglise, il a été cependant bien davantage encore capable d'originalité et de création. A deux reprises au moins, au cours de son existence millénaire, il a su, au contact de la tradition antique, retrouver une vigueur nouvelle et connaître des renaissances inattendues.

Mais ce n'est point à la seule tradition antique que l'art byzantin doit sa grandeur. A côté du courant hellénistique, un puissant courant oriental traverse et inspire cet art. Tandis que le premier, tout plein encore de l'esprit classique, lui donne le goût des attitudes nobles, des gestes mesurés, des compositions équilibrées et simples, et comme un accent d'idéalisme, le second lui apporte une inspiration très différente, plus libre, plus vivante, moins éprise de belles ordonnances, plus curieuse de mouvement, de passion, de pittoresque, un réalisme qui ne recule pas devant les détails vulgaires et vrais. D'un bout à l'autre de l'histoire de l'art byzantin, ces deux traditions se combinent et s'opposent ; selon les temps, l'une ou l'autre exerce l'influence prépondérante et marque à son empreinte le mouvement artistique ; Alexandrie et Antioche tour à tour dominant Constantinople ; et plus d'une fois, brusquement, sous l'influence hellénique, réapparaît le vieux fond oriental, syrien, palestinien, cappadocien, qui semblait oublié. Par tout cela, et par le contact aussi avec l'Orient perse et arabe, l'art

byzantin a pris une figure originale, « répondant au génie propre d'un peuple. »

Les siècles ont détruit beaucoup des ouvrages qu'a produits cet art. Que l'on considère cependant tant de monuments que le temps a épargnés : à côté de Sainte-Sophie, type par excellence de l'art byzantin, toutes ces églises si diverses de plan, basiliques comme Saint-Démétrius ou Saint-Apollinaire-Neuf, bâtiments sur plan central comme Saint-Vital de Ravenne, édifices en forme de croix comme cette église des Saints-Apôtres dont Saint-Marc de Venise nous rend la figure, et toutes ces constructions charmantes, qu'édifièrent les siècles ultérieurs et où, sur le plan en croix grecque, les architectes byzantins brodèrent de charmantes et ingénieuses fantaisies ; la Théotokos à Constantinople, les Saints-Apôtres à Salonique nous en offrent, entre tant d'autres, des types particulièrement exquis. Rarement une architecture a uni plus de science et de variété dans la conception, plus d'audace et d'élégance dans l'exécution, plus d'habileté et d'esprit d'invention dans la solution des plus délicats problèmes techniques ; rarement art fut plus fécond et plus libre, s'inspirant tour à tour des lignes souples, de la complexité ingénieuse, des effets pittoresques que lui enseignait la tradition hellénistique, ou de la simplicité, de l'idéal austère et grave, aux larges masses, aux lignes fermes, que lui apportait la tradition orientale.

Que l'on considère d'autre part la somptueuse décoration dont cet art a paré ses églises, les revêtements de marbres polychromes qui tapissent les murailles, les mosaïques aux fonds de bleu ou d'or qui étincellent à la courbe des coupoles et des voûtes, les fresques dont les zones superposées s'alignent aux parois de l'édifice. Il y a là tout un système, d'une richesse, d'une splendeur, d'une harmonie incomparables, et on y observe à la fois une merveilleuse entente de la cou-

leur, un sens profond de l'effet décoratif, une attentive recherche de l'impression fastueuse et magnifique. Que l'on considère enfin la savante ordonnance qui détermine la disposition de ces vastes ensembles, la pensée profonde qui inspire la composition des sujets, la règle qui en fixe le groupement symbolique, toute cette iconographie qui fait des épisodes sacrés un instrument d'édification au service de l'Eglise, et reçoit d'elle la tâche d'exprimer le dogme, de traduire les rites de la liturgie. Il y a là une très grande œuvre, artistique et théologique tout ensemble, qui est une des créations les plus remarquables du génie byzantin : œuvre d'autant plus digne d'attention, qu'ici encore on constate, sous le fond traditionnel et immuable, un incessant effort de renouvellement, une activité créatrice toujours en éveil, par lesquels se transforment et s'enrichissent les thèmes sacrés — aussi bien dans le grand mouvement iconographique qui accompagne la renaissance du ix^e siècle que dans celui, non moins puissant, qui correspond à la renaissance du xv^e.

Un autre caractère doit être noté dans cet art, parce qu'il exprime un des traits les plus significatifs de la civilisation byzantine : c'est le goût de luxe éclatant, de prodigieuse splendeur, qui se manifeste dans toutes ses œuvres. Ce ne sont, dans la décoration des églises et des palais, que marbres précieux, mosaïques étincelantes, orfèvreries magnifiques, étoffes merveilleuses, destinés à rehausser la beauté des offices sacrés et la majesté des personnes impériales, et qui font apparaître Byzance dans un charnoiment de pierreries, dans un flamboiement d'or. Ce ne sont, dans la vie publique comme dans la vie privée, que tissus somptueux aux nuances de pourpre et d'or, ivoires finement ciselés, bronzes niellés d'argent, manuscrits aux riches enluminures, émaux cloisonnés aux couleurs merveilleuses, plats d'or et d'argent,

bijoux précieux, tout ce que produisent, pour une société éprise de magnificence, un art et une industrie de luxe. Et ceci laisse entrevoir un autre caractère de ce mouvement artistique : à côté de l'art religieux glorifiant la grandeur de Dieu, il y a eu — ce que l'on sait moins — un art profane glorifiant la majesté du souverain. Le luxe des palais impériaux égale la splendeur des églises : dans les uns et dans les autres la décoration est également somptueuse. Assurément les monuments qu'a produits cet art impérial, travaillant pour la cour et pour les grands, nous sont parvenus en moindre nombre que ceux de l'art religieux ; mais ce que nous savons de ses tendances et de ses sources d'inspiration est tout à fait digne d'attention. Cet art a aimé les sujets empruntés à l'histoire et à la mythologie classiques, les scènes de genre chères à l'art hellénistique, et aussi la peinture d'histoire, les représentations des victoires impériales, les portraits montrant dans leur gloire la figure des souverains. Il a traité ces thèmes profanes avec un goût singulier de réalisme, avec un souci attentif de l'observation et de la vie ; et ici encore, en combinant ces tendances diverses — retour aux modèles antiques, goût tout oriental de la couleur, effort naturaliste — l'art byzantin s'est révélé créateur.

IV

La vie byzantine. — A la richesse intellectuelle qu'atteste le développement de sa littérature, à la splendeur matérielle qu'atteste le développement de son art, correspond tout ce que nous savons de l'ensemble de la civilisation de Byzance.

Matériellement, la vie byzantine apparaît singulièrement élégante et raffinée. La richesse des habitations particulières ne le cède pas à la magnificence des

palais impériaux ; la décoration en est somptueuse , les murs des appartements sont tapissés de marbres ; des mosaïques ou des peintures, représentant des scènes de genre, des sujets mythologiques, des événements historiques, en égalaient les parois ; le luxueux mobilier est orné d'incrustations de nacre et d'ivoire et paré de plaques d'émail étincelantes. Le même goût du luxe apparaît dans les attelages, dans les bijoux, dans les costumes : dans leurs habillements de soie brodée d'or, aux couleurs éclatantes, parsemés de fleurs, de grands médaillons, de sujets religieux ou profanes, et tout constellés d'émaux, les gens de Constantinople avaient l'air, selon le mot de Benjamin de Tudèle, « d'autant de princes ». Le luxe de la table n'est pas moins élégant : les plats d'argent et d'or ciselé, les verres aux médaillons émaillés et dorés, les orfèvreries précieuses, rehaussent la splendeur du service ; et si l'humeur dénigrante de Luitprand a sévèrement traité le vin résiné, la cuisine à l'huile, les sauces de poisson qu'affectionnaient les Byzantins, il n'a pu s'empêcher de louer cependant la délicatesse de la table impériale et certain rôti de chevreau gras, farci d'ail, de poireaux et d'oignons et arrosé de la fameuse sauce qu'on nommait le *garon*. En fait, il semble y avoir eu, dans l'ordonnance du service et des menus byzantins, une élégance assez raffinée ; et, comme dans l'Orient actuel, les parfums et les fleurs paraissent avoir contribué à en rehausser la magnificence et le charme. Cette société enfin aimait les fêtes, les réceptions, les spectacles, et elle savait merveilleusement en ordonner les pompes pour le plaisir des yeux. Tout ce que nous savons de l'industrie byzantine atteste le même caractère de splendeur : de ses ateliers est sorti tout ce que le moyen âge a connu en fait de luxe élégant et raffiné.

A cette supériorité matérielle, qui a fait durant des siècles le prestige incomparable de Byzance, se joint

une supériorité intellectuelle plus évidente encore. On a analysé déjà la complexité infinie de l'âme byzantine, la souplesse déliée de l'intelligence, la finesse subtile de l'esprit, la curiosité toujours en éveil, l'ampleur des connaissances, la richesse de la vie morale, qui caractérisent ces Grecs du moyen âge. En face des barbares qui les environnent, ces Byzantins ingénieux, cultivés, et surtout suprêmement intelligents, qui pensent sur des matières compliquées et difficiles et qui savent exprimer en beau langage leur pensée, qui sont capables d'approfondir et de discuter les plus délicats problèmes, qui s'entendent dans la conduite de la vie à résoudre avec une habileté élégante tous les embarras et qui par surcroît ne s'embarrassent point d'inutiles scrupules, apparaissent comme des gens de race supérieure, comme des éducateurs et comme des maîtres. C'est pour cela que, nécessairement, Byzance a fait sentir son influence à tout le monde du moyen âge. L'éclat extérieur de sa civilisation faisait déjà d'elle, pour tous ceux qui l'approchaient, un merveilleux modèle ; la valeur intime de cette civilisation l'imposait plus puissamment encore aux peuples jeunes, rudes et sauvages, qui se trouvaient en contact avec l'empire grec.

CHAPITRE II

La diffusion de l'orthodoxie et la formation du monde slave.

Byzance et le monde slave. — Byzance et la Bulgarie. — Byzance et la Russie. — Byzance et la Serbie. — Byzance et la Roumanie. — Byzance et l'Orient asiatique.

I

Byzance et le monde slave. — Ce que Rome, la Rome des papes, fut au moyen âge pour le monde occidental et germanique, Byzance, la Byzance des empereurs chrétiens, le fut pour le monde slave et oriental, je veux dire la grande éducatrice, la grande initiatrice, celle qui apporta aux peuples encore barbares qui gravitaient autour de l'empire tout ensemble la religion et la civilisation.

Sur toutes les frontières de la monarchie byzantine, flottait un chaos confus de tribus sauvages, résidu de la grande invasion qui, du v^e au vii^e siècle, avait déferlé sur l'empire et avait failli le submerger. C'étaient, au nord-ouest de la péninsule balkanique, les Croates et les Serbes, qui atteignaient, tout le long du littoral dalmate, les rivages de l'Adriatique ; au nord-est, entre le Danube et l'Hémus, c'étaient les Bulgares, qui s'étaient superposés à la population slave du pays et qui à son contact s'étaient slavisés. Au delà de ces états établis sur l'ancien territoire de l'empire, c'était, au delà du Danube, la Grande

Moravie, un autre état slave qui, au IX^e siècle, occupait la Hongrie actuelle jusqu'au Gran, et ce furent bientôt les hordes magyares qui la remplacèrent ; c'étaient, dans la vallée moyenne du Dniéper, autour de Kief, les Varègues qui, avec Rurik et ses compagnons, apportaient aux Slaves de Russie un premier embryon d'organisation sociale ; et plus au sud, le long de la mer Noire, du Danube au Caucase, c'étaient sur le Dniéper inférieur les Petchenègues de race turque, et sur le Don les Khazars, et d'autres peuplades encore, Ouzes, Ziches, Alains, et sur la Volga les Bulgares noirs.

De ses mains puissantes, Byzance a pétri toutes ces tribus barbares pour en former des nations. C'est elle qui « de ces hordes slaves, bulgares, magyares, varègues, a fait la Serbie, la Croatie, la Bulgarie, la Hongrie, la Russie chrétiennes » ; c'est elle qui leur a apporté tout ce qui leur a permis de vivre, tous les éléments de leur future grandeur. Ce sont les missionnaires byzantins qui, par la propagation de l'orthodoxie, ont initié au christianisme tous ces peuples rudes et sauvages et qui, par la religion, leur ont progressivement appris tout ce qui fait un État organisé et civilisé. Aux nations qu'elle convertissait, Byzance a apporté la notion du gouvernement et les principes du droit, les formes d'une vie plus raffinée et la culture intellectuelle et artistique. Ses ingénieurs ont construit des villes pour les Khazars comme ses architectes ont bâti des églises pour les Russes ; ses chroniqueurs, traduits en bulgare, en serbe, en russe, ont fourni aux annalistes slaves les modèles qu'ils ont imités ; ses contes populaires ont charmé l'imagination de ces peuples enfants. Mais surtout Byzance a donné aux Slaves leur alphabet et leur langue littéraire, le jour où Cyrille et Méthode, « les apôtres des Slaves », chargés par l'empereur Michel III d'évangéliser les Moraves,

traduisirent à l'intention des nouveaux convertis les Livres Saints dans un dialecte slave et inventèrent pour le transcrire l'écriture glagolitique, procédant de la minuscule grecque.

Ce fut là, plus que toute autre chose peut-être, la grande œuvre de Byzance et la cause principale de son succès. Tandis que, aux peuples qu'elle convertissait, Rome prétendit toujours imposer le latin comme langue d'Eglise, Byzance, avec une intelligence politique plus avisée et plus souple, comprit de bonne heure l'intérêt qu'il y avait à s'adresser dans leur langue nationale aux hommes qu'elle voulait gagner au christianisme. Dès la fin du iv^e siècle, l'Eglise orientale avait encouragé Ulfila à créer un alphabet pour les Goths, à traduire les Livres Saints dans leur langue, à célébrer les offices selon une liturgie gothique. Au milieu du v^e siècle, le gouvernement impérial avait encouragé de même Sahak et Mesrob à traduire la Bible du grec en arménien. Au vi^e siècle, pour les Huns de la mer Caspienne, l'Evangile avait été traduit en langue hunnique. Dès le vii^e siècle, Coptes, Abyssins, Syriens, Arabes, Arméniens, employaient la langue nationale dans leurs diverses liturgies. Cyrille et Méthode au ix^e siècle firent de même pour les Slaves. Ils comprirent l'absurdité profonde qu'il y a à vouloir expliquer, dans une langue malaisée à comprendre, des mystères encore plus difficiles à entendre. Originaires de Thessalonique, et par là fort au courant des mœurs et de la langue de ces Slaves qui, de toutes parts, encerclaient la grande ville hellénique, non seulement ils prêchèrent en slave, mais ils apportèrent aux Moraves, avec l'Evangile traduit dans un dialecte voisin de leur langue, la liturgie slave, et autour d'eux ils s'efforcèrent de recruter et de former un clergé slave. C'est par là qu'ils réussirent, non point sans doute en Moravie, où, devant l'opposition et les

intrigues du clergé allemand, l'œuvre magnifiquement commencée s'écroula vite, mais dans le reste du monde slave où leurs disciples propagèrent la foi orthodoxe sous la forme et selon les principes que Cyrille et Méthode avaient appliqués. Aujourd'hui encore, dans tout le monde slave, en Serbie, en Bulgarie, en Russie, des millions de fidèles orthodoxes emploient l'alphabet cyrillique et le slavon d'Eglise qu'inventèrent, il y a plus de dix siècles, les deux frères de Thessalonique.

Ce n'est pas tout. « Les races de l'Europe orientale, dit Rambaud, ne connaîtraient presque rien de leurs origines, si les Byzantins n'avaient pris soin de rédiger les annales de ces Barbares. Sans ce *Corpus historiæ byzantinæ*, objet de tant de dédains, sans Procope, sans Ménandre, sans Théophane, sans le Porphyrogénète, sans Léon Diacre et Cedrenus, qu'est-ce que sauraient de leur propre histoire les Russes, les Hongrois, les Serbes, les Croates, les Bulgares¹ »? Sans Byzance, tous ces peuples ignore-raient presque tout de leur passé, comme sans elle ils auraient longtemps tout ignoré de la civilisation.

II

Il n'y a point lieu d'insister longuement sur ce que fut l'œuvre de Byzance chez des peuples qui ont depuis des siècles disparu de l'histoire ou chez ceux où son influence ne s'exerça que passagèrement. Il suffira de rappeler ce que firent les missionnaires grecs dans les plaines de la Russie méridionale, depuis le vi^e siècle où ils convertissaient les Goths et les Huns de Crimée, les Alains et les Abasges du Caucase, jusqu'au ix^e siècle où Cyrille et Méthode

1. Rambaud, *loc. cit.*, p. X.

faisaient triompher le christianisme chez les Khazars, profondément pénétrés au viii^e siècle par la propagande juive, et où au x^e siècle encore le judaïsme était florissant. Pareillement on ne dira qu'un mot de cet apostolat glorieux que Cyrille et Méthode, pendant vingt années, poursuivirent en Moravie et dont le champ d'action s'étendit jusque chez les Slaves du Balaton et en Bohême. Dès la mort de Méthode (885), la retraite de ses disciples laissa désorganisée l'Eglise qu'il avait fondée; et peu d'années après, l'invasion magyare ruinait à jamais l'éphémère empire morave. Il y a dans l'œuvre de Byzance une partie plus essentielle, plus durable, et dont on ne saurait assez dire l'importance historique. En convertissant à l'orthodoxie les Bulgares, les Russes, les Serbes, Byzance avait sans doute pour principal souci de les soumettre à son influence; mais elle a en même temps fait quelque chose de plus, elle les a fait naître à l'histoire.

Byzance et la Bulgarie. — Dès le viii^e siècle, l'influence byzantine avait commencé à pénétrer en Bulgarie. Pour prix de l'appui fourni à l'empereur Justinien II, le Khan Terbel avait reçu le titre de César, mis sur sa tête la couronne d'or, revêtu le manteau de pourpre broché d'or; et à son exemple, dans le palais de leur vieille capitale de Pliska-Aboba, les Khans bulgares, comme hantés par le fantôme brillant de leur prédécesseur, s'étaient étudiés à jouer au basileus, et s'étaient proclamés, quoique païens, « souverains par la grâce de Dieu ». Le christianisme acheva de mettre sur eux l'empreinte de Byzance.

Vers l'an 864, Boris, tsar de Bulgarie, se convertissait à la foi orthodoxe. La légende byzantine a paré cet événement de couleurs romanesques. On lit dans la continuation de Théophane que le prince

bulgare, grand chasseur, avait songé à faire représenter dans une de ses résidences quelques-uns des épisodes de son divertissement favori. Il s'adressa à cet effet à un moine byzantin nommé Méthode, mais au lieu de lui tracer un programme précis, il se contenta de lui ordonner de peindre « ce qu'il voudrait, pourvu que le sujet fût de nature à inspirer aux spectateurs de la crainte et de l'étonnement ». Poussé par quelque inspiration divine, le Grec eut l'idée de représenter la scène redoutable du Jugement dernier, telle que l'a imaginée l'iconographie byzantine. Et à cette vue, Boris fut si fort épouvanté que, pour éviter les supplices réservés aux damnés, il n'hésita pas à se faire baptiser.

La réalité est un peu différente, et il y eut dans les raisons qui décidèrent le barbare plus de politique que d'émotion religieuse. Placé entre l'empire byzantin et cette Grande Moravie où, à ce moment, pénétrait le christianisme, Boris, pratique, comprenait qu'il ne pouvait rester païen ; mais il cherchait de quel côté il trouverait plus d'avantage à demander le baptême ; et entre l'orthodoxie de Byzance voisine et la foi romaine que lui offrait l'Allemagne dont il était devenu l'allié, il hésitait. Constantinople ne pouvait accepter que la Bulgarie entrât dans la sphère d'influence de l'Occident. Une démonstration militaire rappela le prince bulgare à la sagesse ; et comme on lui paya, en outre, sa conversion d'un agrandissement territorial, il se décida. Il demanda le baptême à Constantinople, reçut le nom chrétien de Michel, et le patriarche Photius, sentant bien toute l'importance de l'événement, salua avec complaisance dans le néophyte « le plus beau joyau de nos efforts ». Bientôt pourtant, mécontent des Grecs, le tsar bulgare se tournait vers Rome et demandait au pape Nicolas I^{er} d'établir dans son royaume le rite latin. Ce n'était pas le compte des Byzantins : le

gouvernement impérial n'entendait pas lâcher la Bulgarie. Devant les protestations grecques, Rome dut céder au concile de 869; le clergé orthodoxe se réinstalla en pays bulgare; et lorsque, en 885, après la mort de Méthode, ses disciples durent quitter la Moravie, c'est en Bulgarie qu'ils trouvèrent asile, et ils achevèrent l'œuvre de la conversion du pays.

Désormais, avec la foi chrétienne, l'influence et la civilisation byzantines pénétrèrent profondément la Bulgarie. Le successeur de Boris, son fils Syméon, avait passé plusieurs années de sa jeunesse comme otage dans la ville impériale et il avait pris une admiration profonde pour la supériorité intellectuelle des Grecs, chez qui il avait étudié « la rhétorique de Démosthène et les syllogismes d'Aristote ». Monté sur le trône, ce « demi-Grec », comme l'appellent les contemporains, eut pour premier souci de modeler sa cour barbare de Pręslav la Grande sur la cour somptueuse du basileus. Les écrivains du temps parlent avec admiration des bâtiments splendides, des hauts palais, des églises qui s'élevaient dans la ville tsarienne, des peintures sans nombre qui les décoraient, du resplendissement d'argent et d'or qui les environnait. Le prince y trônait, « en vêtements brodés de perles, avec des colliers de monnaies à son cou, des bracelets aux poignets, ceint d'une ceinture de pourpre », dans le magnifique costume des empereurs de Byzance. Autour de lui siégeaient ses boyards, « décorés de chaînes d'or, de ceintures et de bracelets précieux ». La garde du tsar avait des cuirasses d'airain éblouissantes, des lances d'argent et d'or. Une étiquette toute byzantine se mêlait à un luxe encore barbare, et Syméon se sentait assez proche du basileus pour rêver de conquérir l'hégémonie dans les Balkans, de faire de Constantinople sa capitale et de prendre le titre de « tsar des Bulgares et autocrator des Romains ».

Son rêve magnifique s'évanouit en 924 aux portes de Byzance. Mais, grâce à lui, la Bulgarie se transforma. Syméon avait le goût des lettres. Il aimait à s'entourer d'une cour de beaux esprits. Il faisait traduire en bulgare les œuvres les plus fameuses de la littérature byzantine, les chroniques célèbres et les ouvrages des Pères. Lui-même aspirait à la gloire littéraire, et il composait un recueil d'extraits de Jean Chrysostome. Ses flatteurs le comparaient à « une diligente abeille, qui empruntait le suc de toutes les fleurs pour le répandre sur ses boyards ». Et sans doute, par bien des côtés, par ses accès de cruauté et de despotisme asiatique, Syméon demeurait effroyablement barbare : il n'en a pas moins commencé à faire de la Bulgarie un état civilisé. En même temps, il empruntait à Byzance ses maximes politiques : il imposait à l'aristocratie des boyards l'autorité monarchique, il appuyait solidement la royauté sur l'Eglise, qu'il subordonnait d'ailleurs, comme faisait l'empereur grec, à sa toute-puissante volonté. Quand il mourut, la Bulgarie était devenue, au contact de Byzance, une nation.

Les quarante années du règne de son fils Pierre ne firent que renforcer l'influence byzantine. Marié à une princesse grecque, le tsar était l'allié fidèle, le fils spirituel, presque le vassal du basileus ; entre les deux cours, les relations étaient fréquentes et cordiales, et on avait à Constantinople pour « les amis bulgares » des égards particuliers. La chancellerie impériale accordait même au tsar bulgare le titre de basileus et proclamait son peuple « le peuple très chrétien ». A la faveur de ces relations, la littérature et l'art byzantins pénétraient dans la Bulgarie et la transformaient. Le royaume slave devenait un satellite de l'empire grec, qui devait même, vers la fin du x^e siècle et au début du xi^e, le conquérir et l'annexer.

Assurément, sous l'empreinte byzantine, la Bulgarie garda sa nationalité et quelque chose aussi de sa rudesse barbare. Jamais elle ne se soumit que frémissante à l'autorité politique des empereurs ; sans cesse elle se révolta, et les Grecs que leur mauvaise fortune exilait en pays bulgare envoyaient volontiers au diable ces rustres mal odorants et sales, dont le caractère leur semblait « la source naturelle de toutes les méchancetés ». La Bulgarie n'en dut pas moins à l'influence byzantine d'entrer dans le cercle des états policés ; et plus tard, au ^{xiii}^e siècle, lorsque se constitua le second empire bulgare, les souverains de la nouvelle monarchie, de même que leurs prédécesseurs du ^x^e siècle, eurent la hantise de Byzance et, comme eux, acceptèrent docilement son empreinte.

Byzance et la Russie. — Sur l'état russe qui, au ^{ix}^e siècle, était né dans les plaines du Dniéper, la hantise de Tsarigrad n'était pas moins puissante. Dès le ^x^e siècle, on l'a vu, les négociants russes venaient en grand nombre trafiquer à Byzance ; les mercenaires russes servaient par milliers dans l'armée et la flotte impériales ; et ainsi l'influence grecque commençait à pénétrer à Kief. Ici aussi, le christianisme acheva l'œuvre et introduisit en Russie la civilisation.

Dès la fin du ^{ix}^e siècle, Basile I^{er} avait rêvé de convertir les Russes, et un évêché de Russie avait été créé. Pourtant le christianisme n'avait pas fait encore dans le pays des progrès bien considérables, lorsque en 957 la grande-princesse Olga vint à Constantinople et y reçut le baptême. Quelque importance que la tradition russe postérieure ait attachée à cet événement, il n'en faudrait point exagérer la portée. Ce n'est que quarante ans plus tard, lorsque le petit-fils d'Olga, Vladimir, se convertit à l'orthodoxie, et avec lui tout son peuple, que le christianisme pénétra vraiment en Russie.

La vieille chronique russe qu'on appelle la chronique de Nestor a raconté de pittoresque manière les sollicitations dont le grand-prince fut l'objet de la part des représentants des différentes confessions, catholiques romains et catholiques orthodoxes, juifs et musulmans, et comment, avant de se décider, Vladimir voulut instituer une véritable enquête sur la meilleure des religions. Dans cette consultation, Byzance l'emporta. Les ambassadeurs russes revinrent de la grande ville du Bosphore, éblouis par les prestiges de la liturgie orthodoxe. « Nous avons vu à Rome, déclarèrent-ils, nous le reconnaissons, de grandes et belles choses. Mais ce que nous avons vu à Constantinople dépasse la compréhension humaine. » Vladimir se décida pour les Grecs. En 989, dans Cherson prise par ses armes, il reçut le baptême, en même temps qu'il épousait une princesse de la famille impériale. De retour à Kief, il ordonna la conversion en masse de son peuple. La Russie était chrétienne.

En recevant le christianisme, la Russie entra dans la civilisation; en le recevant par Byzance, elle se préparait à de plus hautes destinées encore. Pendant les soixante années qui suivirent la conversion de Vladimir, la Russie fut en étroite alliance avec l'empire grec, et pendant ce demi-siècle, au contact de Byzance, elle se transforma. Pour les prêtres orthodoxes que Vladimir avait ramenés à Kief avec lui, pour ses sujets nouvellement convertis, il fallait des églises : le prince en couvrit sa capitale et, pour les bâtir, il appela des architectes grecs, des peintres grecs pour les décorer. Il fonda des écoles, pour faire instruire les enfants dans la religion nouvelle, et ce furent des maîtres grecs qui dirigèrent ces écoles. C'est de Byzance que vint en 991 le premier métropolitain de Kief, et les clercs qui travaillèrent à répandre l'orthodoxie à travers le pays. Mais le chris-

tianisme apporta à la Russie bien davantage encore. Dans l'ordre social, il eut pour effet de réformer la société, de resserrer les liens de la famille. Dans l'ordre politique, la révolution qu'il amena fut plus profonde et plus importante encore : une conception nouvelle de l'autorité souveraine apparut ; le chef de bandes guerrières qu'avait été jusque-là le grand-prince russe devint, à l'image de l'empereur byzantin, un souverain de droit divin ; l'idée de l'Etat naquit. Sur la législation aussi le christianisme exerça son influence, substituant la vindicte publique et le sentiment de la défense sociale au droit individuel et aux vengeances privées. Enfin la littérature byzantine, pénétrant en Russie, y apporta, avec les Livres Saints et les écrits des Pères, les chroniques qui allaient servir de modèle aux chroniqueurs russes, les ouvrages philosophiques et scientifiques, les romans, bien d'autres choses, par lesquelles s'introduisirent une quantité d'idées, qui allaient transformer radicalement la vie morale et sociale de la Russie. L'art grec n'exerça pas une moindre influence : dans toutes les cités russes s'élevèrent de magnifiques églises, et « dans les villes aux remparts de boue, Vladimir fit surgir les églises aux coupes d'or ».

Son fils Iaroslav (1015-1054) continua et acheva son œuvre. On l'a appelé le Charlemagne de la Russie, et en effet il rappelle le grand empereur franc par son activité législative, par son goût des bâtiments, par son amour des lettres et des arts. Par lui, la Russie du xi^e siècle devint ce que n'était plus la Russie du xvi^e siècle, un état européen. Il voulut que sa capitale de Kief fût la rivale de Constantinople, qu'elle eût, comme Byzance, sa Sainte-Sophie et sa Porte d'Or. Il la couvrit d'églises et de couvents, dont le plus fameux fut, au flanc de la falaise qui domine le Dniéper, le célèbre monastère des Catacombes. Intermédiaire entre le monde grec et le nord de l'Europe,

Kief eut une prospérité commerciale prodigieuse. Les écrivains d'Occident l'appellent « l'émule de Constantinople et le plus bel ornement de la Grèce ». Et aussi bien, pour la faire telle, Iaroslav, comme son père, demanda tout à Byzance. Ce furent des moines de l'Athos qui apportèrent à Kief les règles de la vie monastique, des chantres grecs qui instruisirent le clergé russe, des artistes grecs qui frappèrent les premières monnaies russes, des architectes et des mosaïstes qui bâtirent et décorèrent Sainte-Sophie et en firent une église purement byzantine. Les mosaïques, toutes accompagnées d'inscriptions grecques, qui aujourd'hui encore mettent leur flamboiement d'or à la courbe de la coupole et sur « le mur indestructible » de l'abside, sont, par l'ordonnance comme par le style, une des plus belles œuvres de l'art grec du xi^e siècle. Les curieuses fresques qui décorent l'escalier des tours montrent de façon plus significative encore la hantise qu'exerçait sur le monde russe la splendeur lointaine du palais de Byzance : toute la vie de cour byzantine y apparaît en effet, avec son cérémonial, ses fêtes, ses divertissements, les courses du cirque, les tours d'acrobates, les danses étranges qui amusaient l'empereur et son peuple, avec tout ce qui frappait d'admiration et d'étonnement les visiteurs barbares qui venaient à Constantinople. Comme son prince, la société russe se modelait à l'exemple de Byzance : elle en gardait, au xvi^e siècle encore, l'étiquette somptueuse et compliquée, les mœurs orientales telles que le *Domostroï* nous les fait connaître, les costumes, les plaisirs et les superstitions. Et la Russie des tsars, formée par Byzance, est demeurée jusqu'à l'aube du xx^e siècle, par son despotisme autocratique et son orthodoxie ombrageuse, par sa souple diplomatie comme par la mission politique et religieuse qu'elle s'est attribuée, la continuatrice de l'empire grec et la plus fidèle image du monde byzantin disparu.

Byzance et la Serbie. — Les Serbes également, établis au commencement du vi^e siècle dans le nord-ouest de la péninsule balkanique et le long des rivages de l'Adriatique, avaient reçu, dès le temps d'Héraclius peut-être, mais surtout vers le milieu du ix^e siècle, à l'époque de Basile I^{er}, le christianisme de Byzance et ils étaient entrés dans la sphère d'influence de l'empire grec, qui les protégea au x^e siècle contre les Bulgares et les aida à se reconstituer. Plus tard, à la fin du xii^e siècle, lorsque, sous Etienne Némanya, la Serbie conquiert son indépendance, lorsque, sous les successeurs de ce prince, sous Etienne Douchan en particulier, elle devint au xiv^e siècle le grand état de la péninsule, elle fut profondément pénétrée par l'influence byzantine.

C'est sur le modèle de Byzance qu'Etienne Némanya organisa l'état serbe et que son fils saint Sava constitua pour la Serbie une Eglise nationale, avec la liturgie slave et un chef indépendant. C'est vers le monde grec, vers la Sainte-Montagne de l'Athos, que le père et le fils tournèrent pareillement leurs regards pieux, quand saint Sava, plein d'une ferveur mystique, se retira à Vatopédi, quand Etienne Némanya, après son abdication, fonda le monastère de Chilandari pour y mourir en odeur de sainteté. Au xiii^e siècle et au xiv^e, cette influence ne fit que s'accroître. Les Némanides épousent des princesses byzantines, ils entretiennent avec le monde byzantin des relations actives, ils interviennent fréquemment dans les affaires intérieures même de l'empire grec. Etienne Douchan rêva de conquérir l'hégémonie dans les Balkans et il se fit en 1346 couronner à Uskub comme basileus et autocrator des Serbes et des Romains. Le pouvoir royal devint alors en Serbie aussi absolu qu'à Byzance ; le roi, « autocrate par la grâce de Dieu », eut tout pouvoir et toute autorité dans l'Etat ; il fut la source de la loi ; il trôna, en-

touré d'une étiquette toute byzantine, dans le magnifique costume des souverains de Constantinople. Les hauts dignitaires qui l'entouraient, les ministres qui l'assistaient portèrent les titres sonores de la cour de Byzance ; ils furent césars, despotes, sébastocrators, logothètes, vestiaires, stratéges. Le droit s'inspira de la législation byzantine : dès la fin du XII^e siècle, on traduisait en serbe le *Nomokanon* de Photius et le *Prochiron* de Basile I^{er}. Etienne Douchan fit traduire de même les travaux des jurisconsultes byzantins, et le code fameux qu'il promulgua en 1349 est tout pénétré des principes du droit byzantin. L'orthodoxie grecque en particulier y est consacrée comme religion d'Etat ; l'Eglise y apparaît toute-puissante, à côté de l'Etat qui la protège et qu'elle soutient.

Dans la littérature, dans l'art, la même influence se manifeste. Les princes de la famille des Némanides ont tous été de grands constructeurs ; la Serbie, la Macédoine sont aujourd'hui encore toutes pleines de leurs monuments. Assurément, dans certains de ces édifices, on rencontre, dans l'architecture et dans la décoration sculptée, des influences occidentales et des motifs aussi qui viennent de l'Orient géorgien ou arabe. Mais l'empreinte byzantine y est la plus forte, surtout dans les fondations des derniers Némanides, ceux du XIV^e siècle et du commencement du XV^e. Les plans en forme de croix grecque ou de trèfle y portent la marque de l'art oriental ; les peintures, dont plusieurs sont l'œuvre certaine de maîtres grecs, y ont tous les caractères de l'art nouveau que fit éclore la renaissance byzantine du XIV^e siècle. On y trouve le même goût réaliste, le même style pittoresque et libre, la même iconographie plus complexe et plus riche, la même science aussi de la composition, la même recherche du mouvement, du détail piquant, de la grâce. Les portraits s'y rencontrent nombreux, traités avec un sens remarquable de la vérité et de

l'expression. L'école macédonienne, qui a couvert le royaume serbe de ses ouvrages, procède directement de l'art byzantin.

Byzance et la Roumanie. — Ailleurs encore, dans le monde de l'Europe orientale, Byzance a fait sentir son influence. Si la Croatie s'est d'assez bonne heure orientée vers l'Occident latin et vers Rome, c'est de Byzance cependant qu'elle a reçu les premiers enseignements de la foi chrétienne. Si la Hongrie au contraire a été convertie par l'Eglise romaine, elle n'en a pas moins entretenu d'actives relations avec le monde byzantin et lui a dû beaucoup. Et si c'est surtout par l'intermédiaire de la Bulgarie que la Roumanie a connu Byzance, elle aussi cependant a, à partir du xiv^e siècle, calqué sur les modèles byzantins son organisation religieuse et politique, sa législation ecclésiastique, sa liturgie, sa conception de l'autorité souveraine. Elle a emprunté à Byzance les titres que portaient les hauts dignitaires de cour, et ses mœurs juridiques, et ses habitudes sociales. Ce sont des prélats grecs qui ont été les premiers métropolités de Valachie et de Moldavie. Et alors même que Byzance fut tombée, son influence persista. C'est un ancien patriarche de Constantinople qui, au commencement du xvi^e siècle, réorganisa l'Eglise valaque. C'est d'après le cérémonial byzantin qu'étaient intronisés les princes, aussi bien ceux du xv^e siècle que ceux du temps des Ottomans; et c'est en véritables successeurs des empereurs, dans le somptueux costume des basileis qu'ils se faisaient représenter et qu'ils étaient, quand ils venaient à Constantinople, reçus par le patriarche, au milieu des acclamations et des *polychronia* jadis réservés aux maîtres de Byzance. C'est sur le modèle des chroniques byzantines qu'ont été écrites les plus anciennes chroniques roumaines. C'est sur des plans et selon les formes byzantines

qu'ont été construits les plus anciens monuments de l'architecture roumaine. Au ^{xvi}^e, au ^{xvii}^e siècle encore, l'influence grecque était toute-puissante dans les provinces danubiennes. Les princes épousaient des Grecques, mariaient leurs filles à des Grecs, parlaient la langue grecque, s'entouraient de fonctionnaires grecs, et plaçaient des prélats grecs à la tête des églises. On traduisait les livres grecs, on enseignait le grec dans les écoles; et si cette influence assurément n'atteignait point le fond de la nation, si elle se heurta souvent à une hostilité ardente, elle n'en était pas moins puissante sur la cour et sur le monde. De ce grand réveil de l'hellénisme qui se manifesta après la chute de Byzance, la cour de Valachie, au ^{xvii}^e siècle, offre un des témoignages les plus remarquables.

III

Byzance et l'Orient asiatique. — En dehors du monde balkanique, dans l'Orient asiatique même, il serait aisé de retrouver les traces de l'influence de Byzance.

Par sa position géographique entre le monde oriental, perse ou arabe, et le monde byzantin, l'Arménie se trouvait soumise à une double influence: et en effet, pendant les longues années qui précédèrent la conquête musulmane du ^{xi}^e siècle, toujours elle flotta, politiquement, intellectuellement, artistiquement, entre ses deux puissants voisins. Cependant les rapports politiques étroits qu'elle entretenait avec Byzance ne pouvaient manquer de la mettre assez fortement dans la dépendance hellénique. Une partie des provinces arméniennes faisait partie de l'empire grec; les régions qui conservaient leur indépendance acceptaient plus ou moins docilement la suzeraineté du basileus. De bonne heure, entre l'Arménie et

Byzance, ce fut un incessant va-et-vient de diplomates, de généraux, de négociants; sans cesse, les souverains arméniens étaient en visite à Constantinople, sollicitant les pensions et les titres; les aventuriers arméniens venaient par milliers chercher fortune dans la capitale byzantine; ils y parvenaient aux plus hauts emplois, et plus d'une fois au trône; les jeunes gens venaient à Constantinople faire leurs études; plusieurs des patriarches qui, entre le v^e et le vii^e siècle, gouvernèrent l'Eglise arménienne, avaient été élevés en pays byzantin. Les Arméniens, et les plus hostiles même à Byzance, sentaient profondément la grandeur, la majesté, la sainteté de l'empire. Qu'ils le voulussent ou non, ils subissaient à un haut degré l'influence byzantine.

« Les princes de l'Arménie, écrit Rambaud, s'appliquaient à imiter, dans leurs petites cours d'Ani, de Van, de Mouch, les magnificences du Palais-Sacré »; il n'est question dans les historiens arméniens que de diadèmes, de vêtements brochés d'or, d'eunuques entourant les rois, de cérémonial compliqué et pompeux, grâce auquel le souverain « paraît plus qu'un mortel ». Tous sont fiers de la bienveillance que leur marque l'empereur, des titres auliques qu'il leur confère; le roi pagratide d'Arménie est le fils spirituel du basileus; le roi d'Ibérie est à titre héréditaire curopalate; d'autres s'enorgueillissent des appellations de magistros, de patrice, de protospathaire. Surtout, étant pauvres et de caractère positif, ils reçoivent avec joie l'argent que leur distribue l'empire. Sans doute, et malgré tout cela, les Arméniens demeurèrent longtemps assez jaloux de leur indépendance, et l'antagonisme religieux aussi les mit souvent en conflit avec Byzance. Ils ont cependant beaucoup appris au contact des Grecs; et si leur civilisation, leur art, ont conservé assurément une forme originale, si on peut admettre

même que les Arméniens répandus à travers tout le monde oriental ont exercé en dehors de l'Arménie une large influence, s'ils n'ont point été étrangers enfin à l'éclat intellectuel et artistique de l'empire grec, ils ont reçu de lui plus encore qu'ils n'ont donné.

Les ouvrages de la littérature byzantine ont été fréquemment traduits en arménien. L'âge d'or de la littérature arménienne, au v^e siècle, est caractérisé par le groupe des « premiers traducteurs », ainsi nommés parce que, à l'exemple de Sahak et Mesrob, ils ont traduit en arménien les Livres Saints et donné au pays, avec le concours de Byzance, sa langue littéraire. Plus tard, la longue série des historiens arméniens s'inspire bien souvent des chroniques byzantines, et l'art arménien pareillement, malgré l'empreinte orientale qu'il a gardée, a été à bien des reprises pénétré par Byzance. Les architectes de Justinien ont bâti en Arménie d'assez nombreuses églises de type byzantin ; au vii^e siècle, les patriarches arméniens ont employé plus d'une fois des artistes grecs ; dans les édifices arméniens du x^e et du xi^e siècles, apparaissent, à côté des traditions orientales, bien des traits byzantins. On ne saurait nier que la civilisation et l'art de l'Arménie aient un caractère propre qui en fait l'originalité et l'intérêt : il n'en demeure pas moins que c'est Byzance qui, au v^e siècle, a fait entrer l'Arménie dans le cercle des peuples civilisés, et que, par la prépondérance politique qu'elle exerça dans le pays, elle l'a, sur bien des points, modelé à son image.

Enfin les Arabes eux-mêmes ont dû beaucoup à Byzance.

Quand les Musulmans au vii^e siècle firent la conquête de la Syrie et de la Mésopotomie, de grandes écoles y étaient florissantes, à Antioche, à Edesse, à Nisibe, à Harran, et les maîtres qui y enseignaient étaient

tout pénétrés de la culture grecque, de la philosophie d'Aristote, des sciences et de la médecine antiques. Les khalifes omniades s'adressèrent à eux pour traduire en syriaque et en arabe les œuvres les plus importantes de la littérature grecque et byzantine ; et après eux, les Abbassides eurent le même souci de rassembler des manuscrits grecs et de faire traduire en arabe les ouvrages les plus fameux de la science, de la médecine et de la philosophie helléniques. Durant tout le cours du ix^e siècle, on s'appliqua à Bagdad à traduire Euclide et Archimède, Ptolémée et Dioscoride, Hippocrate et Galien, Aristote et Théophraste ; et on a pu dire justement que, sans Byzance, sans les traditions byzantines que leur transmirent les écoles de Syrie, les Arabes, malgré leurs brillantes aptitudes, seraient restés ce qu'ils étaient au temps de Mahomet, des demi-barbares. C'est par l'intermédiaire des traducteurs syriens qu'ils ont connu la science et la philosophie de la Grèce, et c'est grâce à eux que s'est éveillé dans l'Islam, depuis l'Espagne jusqu'à l'Inde, un grand et fécond mouvement intellectuel. C'est par les écoles arabes de Cordoue enfin que l'Occident chrétien lui-même a connu Aristote, et par ce détour la scolastique doit un peu sa naissance à Byzance.

Ainsi tout l'Orient a reçu les bienfaits intellectuels de Byzance : les Slaves, qui par elle sont nés à la vie historique, aussi bien que les Arabes qui lui ont dû la splendeur intellectuelle de Bagdad et de Cordoue. Sur tous, elle a régné plus ou moins, par sa littérature, par son art, par ses lois, par sa religion. Et par là, dans l'histoire de la civilisation, elle a accompli une très grande œuvre.

CHAPITRE III

La diffusion de la civilisation byzantine en Occident.

Les causes de l'influence byzantine. — Byzance et l'art occidental. — L'influence intellectuelle de Byzance sur l'Occident. — La Renaissance.

I

Les causes de l'influence byzantine. — A l'Occident également, Byzance a apporté beaucoup, et de cette influence il est aisé de déterminer les multiples raisons.

Pendant des siècles, on le sait, l'empire grec a dominé des portions plus ou moins considérables de l'Italie. Depuis le vi^e siècle, où les armées de Justinien reconquirent la péninsule, jusqu'au milieu du viii^e, où l'exarchat de Ravenne succomba sous les coups des Lombards, pendant deux cents ans la plus grande partie de l'Italie a été une province byzantine. Dans la seconde moitié du ix^e siècle, sous les souverains de la maison de Macédoine, de nouveau les ambitions grecques se sont tournées vers l'Occident ; et Byzance, durant deux siècles encore, a étendu son autorité ou son influence sur tout le sud de la péninsule et jusqu'aux portes mêmes de Rome. Or, pendant ces deux périodes de domination, un grand courant d'hellénisme a nécessairement traversé l'Italie. Le gouvernement impérial, toujours soucieux,

on le sait, d'assimiler ses nouveaux sujets, s'est efforcé, par une active et curieuse propagande, d'absorber graduellement les éléments latins, de faire de la péninsule une annexe de l'empire, d'y créer comme une nouvelle Grande-Grèce. Entre le ix^e et le xi^e siècle, les empereurs macédoniens ont fait dans ce but un puissant effort, politique et religieux tout ensemble, et dont le succès fut assez grand pour que, même après la chute de la domination byzantine, l'influence grecque ait longuement subsisté sous les rois normands et angevins. Entre le vi^e et le viii^e siècle, les empereurs poursuivirent un semblable dessein, dont les exarques de Ravenne eurent pour tâche d'assurer le triomphe. Assurément cette tentative s'est heurtée plus d'une fois à la tradition nationale romaine qu'incarnait la papauté et à l'opposition des populations italiennes. Cependant, partout où l'Etat pouvait directement intervenir, c'est-à-dire dans l'administration et dans l'Eglise, partout où il pouvait indirectement faire sentir son action, c'est-à-dire dans la société et dans l'art, les exarques se sont efforcés — non sans succès — de propager les idées, la culture, la langue, les habitudes grecques ; et par eux, l'hellénisme pénétra profondément en Italie, à ce point qu'au vi^e et au vii^e siècle, Ravenne était une ville tout orientale et que, vers le milieu du vii^e siècle, Rome même, gouvernée par des papes grecs ou syriens, toute pleine de moines grecs et de colons orientaux, était une ville à moitié byzantine¹.

On sait d'autre part quel fut au moyen âge le prestige de la cité impériale en Occident. Pour toutes les œuvres d'art d'exécution difficile et de qualité rare, on s'adressait à Constantinople. C'est là qu'au xi^e siècle, les Italiens commandaient les portes de

1. On me permettra de renvoyer pour ce point à mon livre sur *l'Exarchat de Ravenne*, p. 241-288, au chapitre sur *l'hellénisme dans l'Italie byzantine*.

bronze niellées d'argent dont ils voulaient parer leurs églises, là que Didier, abbé du Mont-Cassin, faisait exécuter les pièces d'orfèvrerie, images en argent repoussé et doré, candélabres de bronze, devant d'autel émaillé, qui décoraient sa basilique, là que les doges de Venise demandaient le retable célèbre de la *Pala d'Oro* ; et c'est de là enfin que les marchands de Venise et d'Amalfi rapportaient les tissus merveilleux qui étaient la gloire de l'industrie de luxe byzantine. De même l'Occident prenait volontiers pour modèles de ses édifices les monuments les plus illustres de l'architecture orientale. L'église que Charlemagne bâtit à Aix-la-Chapelle s'inspire visiblement de Saint-Vital de Ravenne ; Saint-Marc de Venise et Saint-Front de Périgueux sont des copies de l'église des Saints-Apôtres édiflée à Constantinople par Justinien. Enfin, c'est d'Orient qu'on appelait, dans toute l'Italie et jusqu'en Allemagne, les maîtres habiles capables d'exécuter les tâches difficiles, marbriers, mosaïstes, techniciens de l'émail et de la miniature, qui apportaient avec eux la révélation d'un art savant et raffiné, oublié en Occident depuis des siècles. On conçoit aisément tout ce que les Latins apprirent à leur école, et combien, dans ces conditions, dut être grande la part de Byzance dans l'épanouissement des arts en Occident.

Ce n'est pas tout. Entre le monde byzantin et l'Occident latin, les relations étaient bien plus actives et fréquentes qu'on ne pense. De bonne heure, on l'a vu, les commerçants de Syrie fréquentaient les ports de la Méditerranée occidentale et s'établissaient en Italie, en Afrique, jusqu'en Gaule. Les moines grecs remplissaient l'Occident de leurs pieuses fondations, soit qu'ils dussent au VII^e siècle fuir devant l'invasion arabe ou au VIII^e devant la persécution iconoclaste, soit qu'entre le IX^e et le XI^e siècle ils fussent encouragés par les empereurs à couvrir de leurs établissem-

ments toute l'Italie méridionale. A ce courant qui venait de l'Orient, un autre correspondait qui entraînait les Latins vers Byzance. Pèlerins qui allaient à Jérusalem en passant par Constantinople, négociants de Venise, d'Amalfi ou de Pise qui trafiquaient dans les mers orientales et souvent s'établissaient dans la capitale grecque, diplomates de tous pays, aventuriers de toute race, voyageurs de toute nation, laïques et religieux, civils et militaires, une multitude d'étrangers s'en allaient vers la grande ville orientale, dont le moyen âge tout entier rêvait comme d'une cité de merveilles. Les Croisades augmentèrent encore cet afflux de visiteurs et multiplièrent le nombre de ceux qui s'installèrent en Orient. Enfin, à l'époque des Paléologues, entre la fin du xiii^e et le milieu du xv^e siècle, les relations entre Byzance et l'Italie étaient plus actives que jamais. De ces rapports continuels, de ce va-et-vient incessant entre les deux mondes, il était impossible que rien ne résultât. Tous ces hommes qui venaient ou revenaient d'Orient apportaient avec eux des objets et des formes d'art ; non seulement ils faisaient connaître à l'Occident les épices et la pourpre, des cultures nouvelles ou des tissus inconnus ; mais ils lui révélaient les orfèvreries précieuses, les ivoires, les manuscrits enluminés, tout ce que créait l'art savant de Byzance, et encore les motifs décoratifs chers à l'Orient, les compositions célèbres qui paraient les sanctuaires illustres, et peut-être les plans mêmes des édifices fameux. Ils apportaient des idées aussi, l'écho du grand mouvement intellectuel, juridique ou philosophique, dont Constantinople était alors le foyer incomparable, l'écho des légendes et des contes populaires qui venaient du fond de l'Orient lointain. De tout cela, l'Occident devait tirer des enseignements infinis, et de ces échanges qui durèrent aussi longtemps que dura l'empire byzantin, ne pouvaient manquer de

sortir pour l'histoire de la civilisation des conséquences d'une importance capitale.

II

Byzance et l'art occidental. — Ce fut d'abord — et essentiellement — dans le domaine de l'art.

Peu de problèmes dans l'histoire de l'art ont été plus discutés que celui des influences orientales sur l'art chrétien d'Occident : c'est ce qu'on nomme « la question byzantine ». On a, à ce propos, tour à tour exagéré et réduit outre mesure la part de Byzance. Des amours-propres chatouilleux se sont froissés, par une forme assez étrange du patriotisme, à la pensée que l'art national de l'Italie, de la France ou de l'Allemagne pût devoir quelque chose à une influence étrangère ; et inversement, avec la même absence d'esprit critique et un parti-pris non moins intransigeant, d'autres savants ont voulu à toute force retrouver partout la trace de l'Orient. Il faut, pour résoudre cette question délicate, procéder avec plus de précision scientifique, ne point aborder le problème en bloc, mais l'examiner suivant les différences d'époque et de pays. Toutefois, quelques réserves de détail qu'on doive faire dans cette étude, on peut, de façon générale, affirmer que, pendant des siècles, l'art byzantin fut vraiment, comme on l'a dit, « l'art régulateur de l'Europe », et qu'il eut pendant toute la première partie du moyen âge comme la direction générale de l'art dans tout l'Occident chrétien.

Dès le v^e siècle, l'influence de l'Orient s'exerçait toute-puissante en Italie, en Afrique et jusque dans la Gaule. A Ravenne, les mosaïques du mausolée de Galla Placidia et du baptistère des orthodoxes, sont l'œuvre incontestable — et le chef-d'œuvre — d'artistes orientaux, formés peut-être à cette grande école d'art qui florissait alors à Antioche de Syrie. Dans

l'Afrique du Nord, les édifices religieux s'inspirent des modèles que fournissaient la Syrie et l'Égypte. Et jusque dans les monuments de la région de Trèves, on rencontre la trace d'anciennes relations avec l'Orient. Mais lorsque, au vi^e siècle, Byzance rétablit sa domination sur l'Italie, l'action de l'art byzantin s'y manifesta plus puissamment encore. Saint-Vital de Ravenne est une pure église byzantine, et les mosaïques qui la décorent, comme celles de Saint-Apollinaire-Neuf et de Saint-Apollinaire in Classe, comme celles encore de la basilique de Parenzo, comptent parmi les plus authentiques et les plus admirables créations de l'art gréco-oriental. Les mosaïques des monuments romains du vii^e siècle, de Sainte-Agnès, de l'oratoire de Saint-Venance, de la chapelle du pape Jean VII, procèdent des mêmes modèles, et les fresques de Santa Maria Antica, qui s'échelonnent de la fin du vii^e siècle au milieu du ix^e, sont, dans l'ensemble, absolument byzantines par les compositions, les types et le style. La crise iconoclaste, en amenant en Occident les artistes chassés par les adversaires des images, ne fit que renforcer en Italie le courant oriental. A Rome, dans la basilique de Sainte-Praxède, qui date de la première moitié du ix^e siècle, la chapelle de Saint-Zénon, toute étincelante de marbres et de mosaïques d'or, est un pur joyau oriental. Et, par l'intermédiaire de l'Italie aussi bien que par des rapports plus directs avec l'Orient, la Renaissance carolingienne a dû infiniment à Byzance. Sans doute, d'autres apports vinrent se confondre dans ce mélange éminemment composite que fut l'art carolingien. Mais, dans des édifices tels que le dôme d'Aix-la-Chapelle ou l'église de Germigny-les-Prés, dans la décoration des beaux manuscrits carolingiens du ix^e siècle, l'ensemble a une couleur tout orientale. Pour la période qui va du vii^e siècle au ix^e, comme pour celle qui s'étend

du iv^e au vi^e, la question byzantine semble nettement se résoudre en faveur de Byzance.

Mais c'est surtout pendant la période où l'empire grec fut vraiment à l'apogée de sa grandeur, au moment de cette renaissance macédonienne qui, commencée vers le milieu du ix^e siècle, se prolongea jusqu'au xii^e, que Byzance joua dans le développement de l'art occidental un rôle prépondérant. Partout alors on imite les modèles que fournissent les édifices de l'Orient chrétien, à Saint-Marc de Venise comme dans les églises à coupoles du Périgord, comme dans les monuments romans de l'école rhénane. Partout, la décoration s'inspire des motifs chers à l'Orient, et l'art roman en particulier puisa largement dans ce trésor de formes et de compositions. Partout, l'intérieur des basiliques se pare, comme en Orient, de mosaïques étincelantes. Venise, largement ouverte à toutes les influences orientales, est presque une ville grecque, et c'est à des mosaïstes byzantins qu'elle demande la décoration de la basilique de Torcello et la plus belle partie de la parure de Saint-Marc. A l'autre extrémité de l'Italie, dans la Sicile normande, ce sont des mosaïstes byzantins encore qui travaillent à Cefalù, à la Martorana, à la Chapelle palatine, de même que dans le palais ou dans les maisons de plaisance des rois. Entre ces deux provinces de l'art chrétien d'Orient, l'Italie méridionale ne doit pas moins à Byzance : la grande école du Mont-Cassin se forme aux leçons des maîtres appelés de Constantinople ; aux portes de Rome, des artistes grecs décorent l'église du monastère de Grotta-Ferrata ; la Toscane même et l'Italie du Nord sont pleines d'artistes qui travaillent dans « la manière byzantine » ; et si, selon les régions, la portée de l'action exercée par les maîtres grecs et la durée de leur influence ont été différentes, il n'en demeure pas moins que l'Italie a dû à Byzance l'art savant qui

a produit la magnifique floraison de la fin du xi^e et du xii^e siècle, qu'elle lui a dû non seulement les modèles, portes de bronze, étoffes somptueuses, émaux précieux, manuscrits richement enluminés, ivoires ciselés, dont elle s'inspira, mais qu'elle lui a pris encore l'ordonnance symbolique de la décoration de ses églises et les traits essentiels de son iconographie.

Ce n'est point en Italie seulement que l'art byzantin a exercé cette profonde influence. En France, le problème des origines de l'art roman se lie étroitement à la question byzantine, et on peut croire que l'architecture romane dut à l'Orient plus qu'on ne pense, et que l'art décoratif du xi^e et du xii^e siècle s'inspira longtemps de ses leçons. En Allemagne, depuis le x^e jusqu'au xiii^e siècle, on constate pareillement l'influence byzantine, à laquelle ne fut point étranger sans doute le mariage de la Grecque Théophano avec le fils d'Otton le Grand. On retrouve dans les monuments de l'architecture germanique bien des traces d'imitation byzantine, et davantage encore dans les manuscrits qu'illustrèrent au x^e siècle les écoles de Reichenau et de Trèves, celle de Ratisbonne au xi^e; et cette influence persista jusqu'au xiii^e siècle même, bien au delà de la renaissance ottonienne. Sans doute il ne faut point exagérer les choses. « L'art d'Orient, on l'a dit justement, a plutôt contribué à éveiller chez les artistes d'Occident la conscience de leurs qualités propres »; et sous l'influence d'autres courants et d'autres traditions, beaucoup d'entre eux se sont assez vite émancipés de la tutelle de leurs maîtres grecs. Pourtant, en Italie surtout, le puissant courant byzantin n'a jamais cessé, malgré quelques temps d'arrêt, de reprendre sa marche, pour se répandre victorieusement sur l'Occident. Cette fois encore, du x^e au xii^e siècle, la question byzantine se résout en faveur de l'Orient.

Au xiii^e, au xiv^e siècle, l'art byzantin continua à

exercer une influence profonde sur l'Italie. Dans le sud de la péninsule, au *xiv*^e siècle, les peintures qui décorent les églises sont, par le style comme par l'iconographie, absolument orientales, même quand elles sont l'œuvre d'artistes toscans. En Toscane, des maîtres tels que Giunta de Pise, Margaritone d'Arezzo, Guido de Sienne, sont des byzantinisants. Le mosaïste de la tribune du baptistère de Florence est un élève des Grecs, comme le peintre des fresques du baptistère de Parme. Jusqu'à la fin du *xiii*^e siècle et à l'aube du *xiv*^e, l'art byzantin a transmis incessamment à l'Italie un trésor lentement accumulé de procédés, de formes, de conceptions du paysage, d'arrangement des architectures, d'ordonnance des compositions ; il lui a transmis aussi, par les icones innombrables répandues dans toute l'Italie, cette iconographie nouvelle, plus complexe et plus riche, d'un caractère plus mystique et plus pathétique qui, vers ce temps, s'élaborait en Orient. C'est dans ce trésor qu'ont puisé à pleines mains les plus grands des primitifs, Cimabué, Duccio, Giotto même : et si parfois l'art byzantin du *xiii*^e et du *xiv*^e siècle a dû quelques rares inspirations à l'art siennois ou vénitien, l'Italie du Trecento a dû bien davantage encore à Byzance, et les grands maîtres de la Toscane, à l'aube du *xiv*^e siècle, n'ont été par bien des côtés que des Byzantins de génie.

III

L'influence intellectuelle de Byzance sur l'Occident. — L'Occident a dû à Byzance bien d'autres choses encore que des enseignements artistiques : elle lui a dû des idées, qui ont eu une longue fortune.

La conception du pouvoir impérial, tel que Byzance l'avait connu, tel que le Code Justinien l'avait défini,

était un modèle bien fait pour plaire à l'absolutisme de tous les souverains. Dès la fin du x^e siècle, l'empereur Otton III, le fils de la Grecque Théophano, se plaisait, dans son palais de l'Aventin, à ressusciter autour de lui tout le cérémonial de Byzance, à distribuer aux grands dignitaires de sa cour les titres sonores empruntés à la hiérarchie du Palais-Sacré, à revêtir le somptueux costume des basileis, et à se faire, comme eux, adorer à l'égal d'un Dieu. Et il se flattait ainsi, comme le déclare la légende inscrite sur son sceau, d'avoir fait revivre l'empire romain. Ce n'étaient là que les rêves magnifiques d'un jeune prince mystique et épris de grandeur. Byzance devait apporter un fondement plus solide aux théories sur lesquelles pouvait se fonder la royauté absolue.

De bonne heure, la connaissance du droit justinien passa en Italie : au milieu du xi^e siècle, les écoles de droit de Rome, de Ravenne, de Bologne, étaient prospères, et les Institutes aussi bien que le Digeste y étaient connus. Mais lorsque, vers la fin du xi^e siècle, Irnérius introduisit à Bologne une méthode nouvelle, lorsqu'il entreprit, au lieu de la déformer comme faisaient ses prédécesseurs, d'étudier dans toute sa pureté originale la législation de Justinien, lorsque dans ses gloses il s'appliqua à en déduire les rigoureuses conséquences, l'École de Bologne en prit vite une prodigieuse importance. Frédéric Barberousse, dans une constitution célèbre (1158), marqua sa bienveillance aux juristes bolonais, parce que, dans leur enseignement, il trouvait le meilleur point d'appui pour les revendications du droit impérial. A la fin du xii^e siècle, les étudiants affluaient par milliers à Bologne de tous les pays de l'Occident, et les glossateurs fameux du xiii^e siècle, Accurse, Odofredus, Rolandino de Romanzi, dont les curieux tombeaux s'élèvent encore aujourd'hui à Bologne, en face de l'église de Saint-François, donnaient à l'École une réputation univer-

selle. Tandis que Paris représentait pour l'Europe entière la dialectique, Bologne était la grande Université de la jurisprudence. On y commentait les monuments authentiques du droit justinien, et la science qui s'y créait, protégée par les papes et par les empereurs, devait « régner sur toutes les directions de l'esprit, avec un empire semblable à celui de notre scolastique ».

Des traditions impérialistes des glossateurs de Bologne s'inspirent les légistes de Frédéric II de Hohenstaufen, quand ils proclament que l'empereur est « la loi vivante sur la terre », et qu'ils lui attribuent le droit de disposer des choses ecclésiastiques aussi librement que des intérêts séculiers de l'empire. C'est de Bologne que s'inspirent les écoles de droit romain d'Alais ou de Montpellier, où se sont formés les légistes de Philippe le Bel, Pierre Flote, Guillaume de Plaisians, Guillaume de Nogaret, tous ces hommes qui ont formulé et défendu en juristes savants et retors les droits et les prétentions de la monarchie absolue. Le roi de France, déclarent-ils, « est au-dessus des lois », et il peut révoquer sans scrupules dans l'intérêt public les constitutions de ses prédécesseurs. En face de la prétention pontificale de « commander aux rois et aux royaumes », ils proclament les droits et l'indépendance de la couronne ; et l'attentat d'Anagni, la violence faite à Boniface VIII par Nogaret et Colonna, a une couleur toute byzantine. C'est du droit justinien que procède la conception que les légistes se font du pouvoir royal ; c'est dans le droit justinien qu'ils puisent leurs arguments pour justifier l'omnipotence royale. En face de l'idée féodale que le moyen âge se faisait de la royauté, un esprit nouveau apparaît, d'où sortira l'Etat moderne dans sa forme absolue et centralisée. La monarchie de Louis XIV elle-même procède du droit justinien ; le grand roi, comme le basileus, est investi d'une

autorité sans limites et de droit divin. Et par tout cela, Byzance lointaine a répandu et maintenu jusque dans le monde moderne bien des idées, dont parfois on ne reconnaît même plus l'origine véritable.

D'autres choses encore sont venues à l'Occident de Byzance. Si étrange que la chose puisse sembler, quand on pense à l'hostilité qui existait entre l'Eglise grecque et l'Eglise romaine, la supériorité incontestable que, jusqu'au ^{xii}^e siècle, la théologie byzantine eut sur celle de l'Occident, a assuré à la première une influence certaine sur la seconde, depuis Scot Erigène qui, au ^{ix}^e siècle, traduisait Denys l'Aréopagite et Maxime le confesseur jusqu'à Pierre Lombard et à saint Thomas d'Aquin qui s'inspiraient de Jean Damascène. La France du moyen âge doit semblablement à Byzance plus d'un de ces contes populaires qui, du fond de l'Orient lointain, sont venus, par l'intermédiaire du monde grec, fournir la matière de nos fabliaux; et elle lui a dû aussi plus d'une de ces pieuses et édifiantes légendes, dont ont tiré profit les hagiographes et les auteurs de romans d'aventures. Il y a dans la littérature française du moyen âge plus de choses qu'on ne pense qui viennent de l'Orient grec.

Mais c'est l'Italie du ^{xv}^e siècle surtout qui a dû infiniment à Byzance. On sait comment, tandis que les écoles d'Occident commentaient exclusivement la philosophie d'Aristote, l'Université de Constantinople, dès le ^{xi}^e siècle, avait, avec Psellos, remis en honneur les doctrines platoniciennes; c'est par Byzance, au ^{xv}^e siècle, que l'Italie connut Platon, grâce aux Gémiste Pléthon et aux Bessarion, et on sait quelle fut, à Florence d'abord et puis dans tout l'Occident, la fortune du platonisme et l'influence profonde qu'il exerça. La connaissance de la langue grecque, que l'Italie rapprit au ^{xiv}^e siècle, la connaissance des auteurs grecs, dont les lettrés byzantins apportèrent les manuscrits en Occident, n'eurent pas de moindres

conséquences pour la rénovation intellectuelle. On sait quel puissant courant d'humanisme s'était, dès la fin du XIII^e et au commencement du XIV^e siècle, manifesté dans la Byzance des Paléologues et comment les grands professeurs de l'Université de Constantinople, les Planude, les Moschopoulos, les Triklinios, y furent alors les initiateurs du réveil des études classiques. C'est autour d'eux que se formèrent et c'est de leurs ouvrages que s'inspirèrent les hommes qui allaient apporter en Italie la tradition de l'hellénisme. Dès la fin du XIV^e siècle, Manuel Chrysoloras venait enseigner le grec à Florence, et après lui vinrent son parent Jean Chrysoloras et Georges de Trébizonde, qui professa à Venise. Quand la chute de Constantinople devint imminente, quand surtout la ville fut tombée aux mains des Turcs, l'exode des lettrés byzantins vers l'Occident ne fit que s'accroître. On y vit arriver, entre le milieu du XV^e et l'aube du XVI^e siècle, Jean Argyropoulos et Théodore Gaza, Démétrios Chalcondyle et Andronic Callistos, Marc Musurus et les deux Lascaris, Jean et Constantin, et bien d'autres réfugiés, qui tous apportaient avec eux des manuscrits précieux, qui tous rapprenaient à l'Occident l'admiration des chefs-d'œuvre de la Grèce et les lui rendaient accessibles, à la fois par l'enseignement qu'ils donnaient du grec et par les traductions qu'ils faisaient de ces ouvrages fameux. Sans doute, parmi ces Byzantins, il y avait, à côté de ceux qu'on a nommés, d'assez pauvres gens, de culture médiocre et de caractère contestable, descendants lointains de ces *Graeculi*, que Rome antique avait accueillis et méprisés. Ils n'en ont pas moins tous contribué au grand mouvement de l'humanisme : et s'il est exagéré de dire, comme on l'a fait, que sans Byzance, l'humanité n'eût point été certaine de voir la Renaissance, à tout le moins est-il incontestable que Byzance a aidé à la produire — merveilleusement.

CONCLUSION

L'héritage de Byzance.

Byzance et les Turcs. — Byzance et l'hellénisme. — Byzance et la Russie. — Byzance et les ambitions balkaniques.

Ce que fut Byzance au cours de son existence millénaire, quelle place elle tint durant de longs siècles dans l'histoire de la civilisation, quels services enfin elle rendit au monde européen, on a tâché de le montrer dans les chapitres de ce livre. Dans l'ordre des faits politiques, Byzance a été longtemps le champion de la chrétienté contre l'Islam ; elle a, par sa tenace résistance, brisé entre le ^{viii}^e et le ^{xi}^e siècle l'assaut des Arabes ; plus tard, elle a retardé et affaibli celui des Turcs. Dans l'ordre des choses intellectuelles, Byzance a été longtemps le défenseur de la civilisation contre la barbarie. Dans les limites de l'empire grec se sont conservées et développées les traditions du monde antique, et une civilisation y a fleuri, qui fut peut-être la plus brillante et la plus raffinée que le moyen âge ait connue. Byzance a été l'éducatrice de l'Orient slave et arabe ; à son école l'Occident a appris infiniment, et c'est à son rayonnement que s'est, au ^{xv}^e siècle, allumé le flambeau de la Renaissance. Mais ce n'est pas tout. Alors même que Byzance fut tombée, alors même qu'elle eut cessé d'exister en tant qu'empire, elle continua à exercer dans le monde oriental une influence toute-puissante, et elle l'exerce encore aujourd'hui. Des extrémités de la Grèce au fond de

la Russie, tous les peuples de l'Europe orientale, Turcs et Grecs, Serbes et Bulgares, Roumains et Russes, ont conservé le vivant souvenir et recueilli les traditions de Byzance disparue. Et par là cette vieille histoire lointaine, assez mal connue, un peu oubliée, n'est point, comme on le croit trop volontiers, une chose morte : elle a laissé jusqu'en notre temps des traces profondes, incontestables, dans le mouvement des idées et dans les ambitions de la politique.

I

Byzance et les Turcs. — Quand les Turcs, par la prise de Constantinople, eurent détruit l'empire byzantin, ils n'héritèrent pas seulement des territoires sur lesquels avaient régné les basileis et de la puissance politique qu'ils avaient exercée. Ces rudes soldats empruntèrent bien d'autres choses à la monarchie qu'ils semblaient avoir anéantie.

Les Turcs n'étaient ni des administrateurs ni des juristes ; ils entendaient peu de chose à la science politique. Ils modelèrent donc en grande partie leurs institutions d'Etat et leur organisation administrative sur ce que leur offrait Byzance. L'étiquette pompeuse dont s'entourèrent les souverains tures du xvi^e et du xvii^e siècle a toute la complication minutieuse du cérémonial byzantin, et le sultan, comme on l'a dit justement, ne fut « qu'un basileus musulman. » Autour de lui, la hiérarchie des fonctionnaires, tels que Mahomet II la constitua dans le Kanoun-Nameh, rappelle curieusement les usages de l'empire grec : « rien ne ressemble plus, dit A. Rambaud, aux deux domestiques des scholes d'Orient et d'Occident que les deux beylerbegs d'Anatolie et de Roumélie ; au grand domestique que le grand-vizir ; au mégaduc que le capitan-pacha ; au grand logothète que le réis-

effendi ; aux autres logothètes que les *defterdars* », au secrétaire impérial (ἐπί τοῦ κανικλείου), que le nichandji. Il y a tout lieu de croire que, dans les provinces, les sandjaks ottomans correspondirent assez exactement aux anciens thèmes byzantins, le beg du sandjak au stratège du thème, et que les Ottomans conservèrent les cadres que leur léguait l'administration impériale. On peut se demander dans quelle mesure les Turcs s'inspirèrent de l'institution des fiefs militaires, sur lesquels Byzance fondait son armée : il est certain du moins que ces fiefs ont leur analogue dans les timars et les ziams, fiefs des spahis. Comme l'a dit très bien Zachariae de Lingenthal, « ce serait une erreur complète de considérer les conditions juridiques officielles qui se rencontrent dans l'empire ottoman comme le produit de créations spécifiquement turques ; » il est incontestable qu'il subsista longtemps, dans les institutions et les usages de l'Islam, beaucoup plus qu'on ne pense des traditions byzantines.

Les Turcs avaient besoin d'autre part d'administrateurs et de diplomates. Ils les trouvèrent en grand nombre parmi les vaincus. Non sans doute que les chrétiens, tant qu'ils restaient chrétiens, pussent avoir aucune part aux affaires et au gouvernement ; mais, s'ils se convertissaient à l'Islam, leur fortune était assurée. Le sultan par ailleurs choisissait volontiers ses hauts fonctionnaires parmi les jeunes gens de naissance chrétienne, convertis de force à l'islamisme et entrés dans la domesticité du palais. « C'était, a dit Hammer, une maxime d'État chez les Osmanlis, qu'il fallait être fils de chrétien pour parvenir aux plus hautes dignités de l'empire. » On a remarqué que sur 48 grands-vizirs, 12 seulement étaient des fils de musulmans ; les autres furent des Albanais, des Bosniaques, des Dalmates, des Croates, des Grecs ; et en ceci encore les Turcs conti-

naient la tradition de Byzance, si empressée à convertir, à assimiler et à employer les vaincus. Bientôt l'administration ottomane s'ouvrit même, pour quelques emplois, aux chrétiens. Les sultans demandèrent à ce qui restait des anciennes familles de noblesse byzantine, à cette adroite et souple aristocratie phanariote, de lui fournir ces grands drogmans, qui eurent presque rang de ministres, qui souvent dirigèrent en maîtres la diplomatie ottomane et dont l'influence fut parfois toute-puissante au palais, et plus tard ces hospodars chargés de gouverner la Valachie et la Moldavie et qui conservèrent autour d'eux, dans les cérémonies de leur investiture comme dans les actes de leur gouvernement, tout le rituel compliqué de l'ancienne étiquette byzantine.

Byzance et l'hellénisme. — Ainsi Byzance vaincue garda son influence sur ses vainqueurs. Elle la garda bien davantage encore — et le fait est lourd de conséquences — sur les peuples balkaniques qui jadis avaient été ses sujets et qui maintenant étaient soumis à l'Islam. Si, dans l'Orient conquis par les Turcs, se sont conservées la langue et la culture helléniques, si les chrétiens de la péninsule des Balkans ont gardé la conscience de leur nationalité, le mérite en appartient tout entier à l'Eglise orthodoxe, héritière et continuatrice des traditions de Byzance.

Quand l'empire disparut, les Turcs ne se préoccupèrent guère de se rapprocher de leurs sujets chrétiens. Mahomet II leur promit le libre exercice de leur culte et la conservation de leurs biens, mais il les exclut de toute participation aux fonctions et à la vie publique ; et pourvu qu'ils payassent les impôts fort lourds auxquels il les soumit, pour le reste il se désintéressa d'eux à peu près complètement. Les chrétiens, dans l'état musulman, demeurèrent donc comme des étrangers ; ils formèrent ce que l'admi-

nistration turque appela le *roum-milletti*, la nation byzantine, et de cette nation le sultan confia le gouvernement au patriarche œcuménique. Par le firman donné au patriarche Gennadios, Mahomet II accorda à l'Eglise orthodoxe le maintien de sa hiérarchie et des privilèges que lui avaient concédés jadis les empereurs byzantins ; et de la sorte, en réorganisant son Eglise sur les bases de l'ancien droit byzantin, le patriarche devint tout à la fois le chef religieux et le chef politique de son peuple. L'Eglise eut ses tribunaux à elle, qui ne tardèrent pas à juger tous les procès entre chrétiens. L'Eglise eut ses écoles à elle que, d'après la loi ottomane, le patriarche et ses évêques eurent seuls le droit d'ouvrir et de gouverner. Et quoique le patriarche, en fait, se trouvât presque entièrement dans la main du sultan et que l'autorité turque traitât souvent les chrétiens sans ménagement, ce n'en fut pas moins une chose d'une importance capitale que l'organisation des chrétiens en une vaste communauté qui, grâce à l'Eglise, garda sa cohésion et ses traditions anciennes, et dont le chef, le patriarche œcuménique, apparaît vraiment comme le successeur de l'empereur disparu. Il hérita de lui, avec le prestige extérieur, une partie tout au moins de la puissance réelle, et de son palais du Phanar, il gouverna l'ensemble des Eglises chrétiennes, grecques ou slaves, qui existaient dans l'empire ottoman.

Ainsi, dans le monde chrétien soumis à l'Islam, l'Eglise joua un rôle essentiel : elle fut l'arche sainte où se conservèrent, avec la foi chrétienne, la langue, la tradition et la nationalité helléniques. Dans les écoles qu'elle ouvrit, dans cette « grande école de la nation », que le patriarche Gennadios s'empessa, au lendemain même de la conquête, de reconstituer au Phanar, dans les écoles que, peu à peu, sur l'invitation du Saint Synode, les évêques instituèrent dans

leurs diocèses, si élémentaire et si pauvre qu'y semble parfois l'enseignement, ce fut une chose grosse de conséquences que toujours cet enseignement ait été donné en grec : et lorsque, progressivement, au xvii^e, au xviii^e siècle, cette admirable œuvre scolaire se développa et se fortifia, l'Eglise orthodoxe y trouva un instrument incomparable pour maintenir l'hellénisme dans l'empire des sultans et pour conserver aux Grecs la conscience de leur nationalité.

Mais ce n'est pas aux Grecs seulement que l'Eglise orthodoxe rendit ce service. Aux Serbes, aux Bulgares, aux Roumains, placés de même sous son autorité, elle offrit pareillement dans la communauté religieuse l'asile où se garda leur nationalité. Sans doute, les prélats phanariotes, placés à la tête de ces Eglises, ont eu souvent des défauts qu'on ne saurait nier : ils furent intrigants, oppresseurs, avides et corrompus ; ils administrèrent souvent avec une singulière maladresse les populations non grecques qui leur étaient confiées, et l'ignorance extrême du bas clergé indigène aggrava encore les inconvénients de cette conduite du haut clergé. Pourtant, malgré les haines légitimes qu'ont soulevées souvent les évêques phanariotes, malgré les tendances trop exclusivement helléniques qu'au xvii^e et au xviii^e siècle surtout ils ont apportées dans leur gouvernement, il n'en demeure pas moins que l'Eglise orthodoxe a rendu d'immenses services aux nations chétiennes des Balkans. Elle a maintenu pour elles les cadres où elles ont pu continuer à vivre, elle leur a donné en face du maître turc une sorte de cohésion, elle leur a permis surtout de garder le souvenir de leurs origines et le sentiment de leur nationalité. Pendant quatre siècles, dans l'Orient balkanique, l'Eglise orthodoxe a entretenu le patriotisme chrétien, et dans son ombre s'est préparé, au courant du xviii^e siècle, le grand mouvement d'où sont, à l'aube du xix^e, sortis

le réveil des nationalités opprimées et leur indépendance. Le 4 avril 1821, c'est l'archevêque de Patras Germanos qui proclamait l'insurrection contre les Turcs et faisait jurer au peuple assemblé de combattre pour la patrie et pour la religion. Et le gouvernement ottoman sentait si bien tout ce que devait à l'Eglise orthodoxe le réveil inattendu des nationalités chrétiennes, que les premières victimes que frappa sa vengeance furent le patriarche de Constantinople, pendu le 22 avril 1821 à la porte de sa cathédrale, et plusieurs de ses métropolitains.

Jadis les peuples balkaniques étaient nés à la vie politique sous l'influence de Byzance. C'est à Byzance aussi qu'ils doivent leur résurrection, à cette Eglise orthodoxe, héritière des traditions de l'empire grec et qui, plus préoccupée encore de servir la cause nationale que la foi, a associé étroitement dans les âmes et fait fructifier l'idée de religion et l'idée de nationalité.

II

Byzance et la Russie. — Mais ce n'est point dans les Balkans seulement que subsista, durant les siècles qui suivirent la conquête turque, l'influence de Byzance. Elle s'est conservée, et plus puissante encore peut-être, en dehors des limites de l'empire des basileis, dans cette Russie dont Byzance avait été au xi^e siècle l'éducatrice, et où la tradition byzantine a été vraiment le fondement de l'Etat et de la vie nationale.

Quand l'empire byzantin s'écroula, les Grecs affluèrent à Moscou comme ils affluaient en Italie. Ivan III ouvrit la Russie à tous les émigrés qui venaient du monde grec ; ils lui fournirent des hommes d'Etat et des diplomates, des ingénieurs, des artistes, des théologiens. Ils apportèrent également avec eux les

manuscrits grecs, héritage précieux de la civilisation antique ; et par là, parallèlement à la grande Renaissance occidentale, une autre Renaissance fleurit dans le Nord. Mais c'est surtout par le mariage d'Ivan III avec Sophie, la dernière des Paléologues (1472), que la Russie devint l'héritière politique de Byzance. En faisant de l'aigle à deux têtes byzantine les armes nouvelles de son royaume, le grand-prince de Moscou se proclama clairement l'héritier des empereurs grecs et marqua l'intention que sa capitale succédât à Byzance, comme celle-ci avait succédé à Rome. Et aussi bien, dans l'enceinte du Kremlin comme dans celle du Palais-Sacré, les églises et les monastères s'élevèrent à côté des casernes et des palais, et ce qui reste de l'habitation princière bâtie en 1487 rappelle étrangement l'aspect et la décoration de la résidence impériale byzantine. De même, le curieux livre appelé le *Domostroï*, composé vers la fin xv^e siècle, montre une société toute semblable à la société byzantine et professe une sagesse assez analogue à la sagesse de Cecaumenos. Un siècle plus tard enfin, quand en 1589 Boris Godounof créa le patriarcat de Moscou, la Russie par ce nouvel acte sembla revendiquer aussi l'héritage religieux de Byzance et aspirer à prendre à la tête de l'orthodoxie la place de Constantinople profanée par les musulmans. Jamais depuis lors la Russie des tsars n'a oublié les ambitions que lui imposait cet héritage ni laissé s'altérer l'empreinte que lui avait donnée son éducation byzantine. En ces dernières années encore, si l'on voulait prendre quelque idée de ce que fut le monde byzantin, c'est vers la cour de Saint-Pétersbourg et vers le Kremlin de Moscou qu'il fallait tourner les yeux. Nulle part, mieux que dans la Russie tsarienne, ne s'était conservée la vivante image de Byzance disparue.

La conception du pouvoir impérial y procédait

directement de la conception byzantine. « Le tsar, dit A. Leroy-Beaulieu, est l'oïnt du Seigneur, préposé par la main divine à la garde et à la direction du peuple chrétien¹ ». Il est aux yeux du peuple le lieutenant de Dieu sur la terre ; et quand, au Kremlin, dans Ouspenski Sobor, il reçoit par les soins de l'Eglise, et selon le rite emprunté à Byzance, l'onction sainte, il devient par là à la fois le maître absolu et le suprême représentant de l'orthodoxie. Autour de l'autocrate, une étiquette compliquée rappelle toutes les habitudes et toutes les pompes du cérémonial byzantin. Dans la Russie du xvi^e et du xvii^e siècle, les réceptions solennelles, les audiences des ambassadeurs évoquaient, au Palais des facettes, toutes les splendeurs du luxe byzantin et montraient le même étalage de tapisseries et d'orfèvreries précieuses, le même déploiement d'uniformes autour du trône tsarien, et jusqu'aux lions mécaniques qui rugissaient formidablement, et aussi les mêmes formules serviles de soumission et les mêmes prosternements devant le maître. Jusqu'au xix^e siècle, la cour russe gardait beaucoup de cette étiquette, et ses fêtes, dans le décor du Kremlin, conservaient la marque nettement byzantine. Et surtout, comme à Byzance, dans un état où tout dépendait de la faveur du prince, la cour avait pris et gardé une place prépondérante et exerçait un impérieux attrait sur tous ceux qui cherchaient les emplois, la richesse ou l'influence.

Semblablement, comme à Byzance, l'Eglise russe est placée dans une étroite dépendance de l'Etat. Non sans doute que le tsar fût, comme on le pense parfois, une sorte de pape national. Les tsars furent rarement des théologiens comme l'étaient les basileis,

1. Cette citation et les suivantes sont empruntées au beau livre d'A. Leroy-Beaulieu, *l'Empire des Tsars*, t. I et III.

et ils ne se sont point en général ingérés dans les questions de dogme et de discipline. Cependant, « placée à côté d'un tsar omnipotent, grandie à l'ombre d'un pouvoir illimité » l'Eglise russe n'a pu être autre chose « qu'une Eglise d'Etat, et d'un Etat autocratique » ; et « heureuse d'être honorée par le tsar orthodoxe », elle a accepté avec joie cette subordination ; « loin de se révolter contre le pouvoir suprême, elle s'est fait un mérite de se montrer humble et soumise ». L'autorité du tsar sur elle a grandi encore le jour où Pierre le Grand supprima le patriarcat. Le peuple, écrivait le tsar, s'était habitué « à considérer, en toutes choses, moins l'autocrate que le pasteur suprême, jusqu'à prendre parti pour le second contre le premier, se figurant ainsi embrasser la cause même de Dieu ». De cela, Pierre ne voulut point : « à côté du trône impérial, il n'y avait pas de place pour le trône patriarcal » ; et en conséquence, « sur ce point, le tsar renchérit sur l'autocrator byzantin ».

Ce n'est point seulement par son étroite dépendance à l'égard de l'Etat que l'Eglise russe fait penser à Byzance. Cette Eglise, comme l'Eglise byzantine, attache une importance extrême aux rites et au cérémonial ; sur ce point, « le Russe a encore renchéri sur le formalisme byzantin ». Cette Eglise aime et vénère les icones miraculeuses, auxquelles elle attribue de prodigieuses vertus. « La Russie en est peut-être plus riche que l'Italie ou l'Espagne ». Dans cette Eglise aussi, comme dans le monde grec, on peut remarquer la grande place faite aux moines, le nombre et la richesse des monastères, et la supériorité du clergé noir, seul qualifié pour parvenir à l'épiscopat. Cette Eglise enfin a été, comme l'Eglise byzantine, une ardente propagatrice de l'orthodoxie. Elle a, dans ce vaste empire des tsars, réunissant tant de nationalités diverses, converti bien des dissidents, en Sibérie les

peuples d'origine turque ou mongole, en Russie les tribus finnoises et bien d'autres, et elle a fait des prosélytes de la mer Noire jusqu'au Pacifique. Comme l'Eglise byzantine, l'orthodoxie russe « ne s'est pas plus confinée dans une race que dans un état » ; et elle aussi, dans la monarchie tsarienne, a aidé puissamment, par la profession d'une même foi, à établir une manière d'unité.

L'administration impériale a travaillé à la même tâche par les mêmes procédés que jadis Byzance employa. Comme à Byzance, la noblesse russe s'est largement ouverte aux familles d'origine étrangère, et le gouvernement des tsars s'est empressé à gagner et à employer les hommes les plus considérables des peuples qu'il avait soumis. Comme jadis les basileis, les tsars ont eu à leur service des Géorgiens et des Arméniens, des Baltes et des Polonais, des Turcomans dont les noms à peine russifiés attestaient clairement l'origine. Ils ont eu le même souci que Byzance avait eu d'assimiler les vaincus et la même habileté à y parvenir. Et par ailleurs, dans cette monarchie où, comme dans l'empire grec, la bureaucratie tenait si grande place, l'organisation de l'administration semble calquée sur le modèle byzantin. Les quatorze degrés du *tchin*, où Pierre le Grand rangea tout le monde officiel russe, rappellent à s'y méprendre le classement des dignités du Palais-Sacré. C'est le même système de hiérarchie sociale établi d'après la fonction, le service, le grade, et c'est le même principe d'avancement dépendant de la volonté du maître.

On pourrait aisément multiplier ces exemples. Mais il est un point surtout où l'héritage de Byzance a exercé sur la Russie une profonde influence. En se proclamant les héritiers des basileis, les tsars avaient accepté une double tâche, celle de protéger dans l'Orient tout entier les chrétiens, celle de préparer

contre l'Islam la revanche de 1453. Ils n'ont point manqué à ce double devoir. Comme Tsarigrad jadis attirait les Varègues de Kïef, Constantinople depuis le xviii^e siècle est devenu l'objet constant des ambitions des tsars. Le testament fameux de Pierre le Grand est un document certainement apocryphe : il n'en indique pas moins nettement les tendances de la politique russe. Anna Ivanovna comme Catherine II, Alexandre I^{er} comme Nicolas I^{er} ou Alexandre II ont rêvé de restaurer l'empire de Byzance et de ceindre la couronne impériale dans Sainte-Sophie rendue à l'orthodoxie. « Depuis l'aube de l'histoire russe, dit un écrivain russe, l'idéal de la Russie, sa grandeur et sa gloire ont été à Constantinople ». « La cathédrale de Sainte-Sophie, écrit un autre, donne à notre vie nationale son véritable sens. » Remplacer sur la coupole de la Grande Eglise le croissant par la croix d'or, rallumer dans la basilique profanée les cierges éteints par les Turcs, tel a été le but idéal que, depuis des siècles, la Russie s'est proposé, et tout ensemble elle a rêvé d'affranchir les peuples chrétiens du joug ottoman et de mettre la main sur Tsarigrad, « indissolublement liée à l'idée du tsarisme chrétien ». Le jour où Moscou devint l'héritière de Byzance a fixé pour des siècles la politique de l'empire des tsars.

III

Byzance et les ambitions balkaniques. — Mais ce n'est point sur la Russie seule que Sainte-Sophie exerce son attraction puissante. Tous les peuples que le xix^e siècle a fait renaître dans la péninsule des Balkans, Grecs, Serbes, Bulgares, Roumains même, tournent les yeux vers la Grande Eglise comme vers la métropole de l'orthodoxie. Les jeunes nations balkaniques, elles aussi, prétendent à l'héritage de

Byzance et elles trouvent dans l'histoire de l'empire grec les titres de légitimité qui justifient leurs ambitions.

Durant tout le moyen âge, on le sait, les états qui successivement grandirent à côté de Byzance dans la péninsule des Balkans ont rêvé tour à tour d'y conquérir l'hégémonie et, dans ce but, de s'assurer la possession de Constantinople. Ce fut l'ambition du premier empire bulgare qui, au x^e siècle, entre les mains puissantes des tsars Syméon et Samuel, s'étendit des bords du Danube aux rivages de l'Adriatique et jusqu'à l'Épire et à la Thessalie : et il s'en fallut de peu en 924 que Byzance n'en devint la capitale. Ce fut, au xiii^e siècle, l'ambition du second empire bulgare qui, sous les Asen, s'étendit de la mer Noire à l'Adriatique et à la mer Egée : et il s'en fallut de peu en 1228 qu'un tsar bulgare ne régnât sur Constantinople. Et ce fut aussi au xiv^e siècle l'ambition du grand empire serbe que fonda Etienne Douchan, de cette Grande-Serbie qui posséda un moment toute la Macédoine occidentale, l'Albanie, l'Épire, la Thessalie, la Bosnie, le littoral de l'Adriatique : et il s'en fallut de peu en 1355 qu'un tsar serbe n'entrât en vainqueur à Byzance.

De tant de rêves caressés, de tant d'ambitions presque réalisées, le souvenir ne s'est point effacé. Si la Serbie a renoncé à toute prétention sur Constantinople et ne revendique guère que la moitié occidentale de la péninsule balkanique, la Bulgarie en revanche a, depuis sa résurrection, toujours orienté secrètement vers le Bosphore les âpres convoitises de sa politique. Le tsar Ferdinand a rêvé bien souvent de poser sur sa tête, sous les voûtes de Sainte-Sophie, la couronne impériale, de se faire proclamer, comme le fit autrefois Syméon, son lointain prédécesseur, « tsar et autocrate des Bulgares et des Grecs ». Dans la guerre balkanique de 1912-1913, Constantinople fut

certainement l'objet précis des ambitions de la Bulgarie : et si la menace russe arrêta alors devant les lignes de Tchataldja ses armées victorieuses et leur interdit Constantinople, on peut croire — et les événements de 1915 l'ont suffisamment montré — que l'âme rancunière du tsar Ferdinand n'a point oublié cette déception ni pardonné à ceux qui la lui infligèrent.

La Grèce enfin, elle aussi, se proclame volontiers l'héritière de Byzance, et elle se considère même comme une héritière plus légitime que ne sauraient l'être les peuples slaves. Déjà elle occupe Salonique qui fut, aux temps byzantins, la seconde ville de la monarchie ; elle rêve — qu'on se souvienne des mémoires présentés à la fin de 1914 au roi Constantin par M. Venizelos — de vastes agrandissements dans cette Asie Mineure qui fut autrefois la force de l'empire byzantin. Et elle n'a pas oublié la légende fameuse, d'après laquelle un jour viendra où, dans Sainte-Sophie délivrée, le prêtre grec achèvera sur l'autel de la Grande Eglise la messe tragiquement interrompue par les Turcs en 1453.

Pour tous ces rêves, pour toutes ces espérances, pour toutes ces ambitions, l'histoire byzantine fournit des titres, des droits, des promesses. Et par là, dans tout cet Orient de l'Europe, cette histoire est demeurée étrangement vivante. Chez nous, Constantin Dragasès, qui tomba en héros sur la brèche de sa capitale, Syméon et Samuel, qui faillirent établir dans les Balkans l'hégémonie bulgare, et le grand tsar serbe Etienne Douchan ne sont guère autre chose que des noms — pas bien connus — inscrits dans les livres d'histoire. A Athènes, à Sofia, à Belgrade, ce sont des ancêtres glorieux, dont la mémoire reste vivante dans le peuple, dont il faut venger la mort ou reprendre l'œuvre pour l'achever. C'est parce qu'ils ont existé que leurs descendants ont sur l'héritage de Byzance

des droits imprescriptibles et qu'autour de la coupole de Sainte-Sophie flottent tant d'infinies et magnifiques espérances. Depuis quatre siècles et demi, l'empire byzantin a disparu; mais son souvenir subsiste ineffaçable et fort et, pour les peuples divers qui ont recueilli son héritage, son histoire — cette histoire qui nous semble morte — contient toujours des promesses et des gages d'avenir.

TABLE DES MATIERES

LIVRE I

L'ÉVOLUTION DE L'HISTOIRE DE BYZANCE

	Pages
CHAPITRE I. — La formation de l'empire oriental. . . .	4
De la fondation de Constantinople à la fin du IX ^e siècle (330-867).	
CHAPITRE II. — De l'apogée de l'empire à sa chute 867-1453)	13

LIVRE II

LES ÉLÉMENTS DE PUISSANCE

CHAPITRE I. — Le gouvernement de l'empire.	25
Origines et caractère du pouvoir impérial. — Les formes extérieures de l'autocratie impériale. — L'étendue du pouvoir impérial. — Les limites du pouvoir impérial. — La vie impériale. — La force de l'institution impériale.	

CHAPITRE II. — L'armée et la défense de la monarchie. 37

La composition de l'armée. — Les qualités de l'armée byzantine et sa place dans la société. — Les défauts de l'organisation militaire. — L'armée des frontières et la défense du territoire. — La marine.

CHAPITRE III. — La diplomatie byzantine 53

Byzance et le monde barbare. — Les moyens de la diplomatie byzantine. — Les dangers de la diplomatie impériale.

CHAPITRE IV. — L'administration de l'empire. 67

L'évolution de l'administration byzantine. — Les caractères et les organes de l'administration byzantine. — L'œuvre de l'administration byzantine. — La question financière. — L'unité nationale. — L'assimilation des pays conquis. Bulgarie et Italie du Sud.

CHAPITRE V. — La puissance économique. 88

Les causes de la prospérité économique de l'empire. — Les objets du commerce. — La politique économique de l'empire. — L'agriculture.

CHAPITRE VI. — Constantinople. 104

La grande cité militaire. — La grande ville mondaine. — Les monuments de Constantinople. — La grande ville religieuse. — La grande ville d'industrie et de commerce. — La grande ville intellectuelle et artistique. — La ville de plaisir. — La population de Constantinople.

CHAPITRE VII. — L'Asie, force de l'empire 121

Les populations de l'Anatolie. — La vie provinciale en Asie Mineure. — Les dangers de la force provinciale. — Le patriotisme byzantin.

LIVRE III

LES ÉLÉMENTS DE FAIBLESSE

	Pages
CHAPITRE I. — La démoralisation politique.	137
Les causes de l'anarchie politique. — Les formes de l'anarchie politique. — Les révolutions populaires. — Les révolutions par l'Eglise. — Les révolutions militaires. — Les conséquences de l'anarchie politique.	
CHAPITRE II. — La démoralisation sociale.	150
Les goûts dominants de la société byzantine. — Le caractère byzantin. — L'empreinte orientale. — La marque hellénique. — Michel Psellos. — Jean Cantacuzène. — Cecaumenos.	
CHAPITRE III. — Les éléments de dissolution de l'empire. Le péril féodal et la lutte des classes.	165
Les origines de la féodalité en Orient. — La féodalité orientale au x ^e siècle. — Le pouvoir central et l'aristocratie féodale. — Les grandes insurrections féodales du x ^e siècle. — Le triomphe de la féodalité sur le pouvoir central au xi ^e siècle. — La féodalité orientale au xiii ^e et xiv ^e siècle.	
CHAPITRE IV. — Les éléments de dissolution de l'empire. Le péril religieux	180
La place de l'Eglise dans la société byzantine. — L'Eglise et l'Etat à Byzance. — Le monachisme et l'empire. — La querelle des images. — La décadence de l'institution monastique. — Le patriarcat et l'empire. — Michel Cerouliarios.	

	Pages
CHAPITRE V. — L'impérialisme byzantin.	196
L'impérialisme byzantin en Occident. — La politique de Justinien. — La politique impérialiste des empereurs macédoniens. — La politique impérialiste des Comnènes. — L'impérialisme byzantin en Orient.	
CHAPITRE VI. — La décadence économique.	211
La décadence de l'agriculture. — La décadence du commerce. — La détresse financière de l'empire.	
CHAPITRE VII. — La décadence militaire et l'émiettement territorial de l'empire.	226
La diminution des effectifs. — La diminution de valeur de l'armée. — Le commandement de l'armée — Les conséquences de la décadence militaire. — L'émiettement territorial de la monarchie. — La perte de l'Asie. — La décadence de l'empire au XIII ^e siècle. — La ruine de l'empire sous les Paléologues.	
CHAPITRE VIII. — Byzance et l'Occident.	241
Les raisons religieuses de l'antagonisme — La rupture politique entre Rome et Byzance. — La rupture religieuse. — Les raisons politiques. — Les raisons commerciales. — Byzance et l'Occident à l'époque des Paléologues.	

LIVRE IV

LES SERVICES RENDUS PAR BYZANCE

CHAPITRE I. — La civilisation byzantine.	259
La tradition classique. — L'empreinte chrétienne. — Le contact avec l'Orient. — Le mouvement des idées. — L'histoire. — La théologie. — Le mouvement des idées philosophiques. — La variété de la pensée byzantine. — Les caractères de la littérature byzantine. — Le développement de l'art byzantin. — La vie byzantine.	

CHAPITRE II. — La diffusion de l'orthodoxie et la formation du monde slave. 292

Byzance et le monde slave. — Byzance et la Bulgarie. — Byzance et la Russie. — Byzance et la Serbie. — Byzance et la Roumanie. — Byzance et l'Orient asiatique.

CHAPITRE III. — La diffusion de la civilisation byzantine en Occident 311

Les causes de l'influence byzantine. — Byzance et l'art occidental. — L'influence intellectuelle de Byzance sur l'Occident. — La Renaissance.

CONCLUSION. — L'héritage de Byzance. 324

Byzance et les Turcs. — Byzance et l'hellénisme. — Byzance et la Russie. — Byzance et les ambitions balkaniques.



HR
D

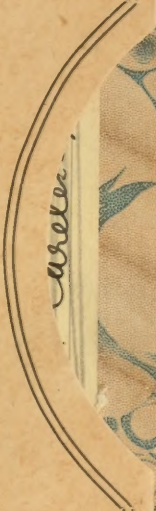
171064

Author Diehl, Charles

Title Byzance

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET



Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

